BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

(2

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN VERS,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME III.

LIVRE III. ET IV.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE TROISIÈME.

ODES HÉROIQUES, MORALES ET ANACRÉONTIQUES. SCÈNES DRAMATIQUES. ÉPITRES. DISCOURS. SATIRES.

§ 1. *Ode à la fortune.*

D'EPICURE élève profane,
Je refusois aux dieux des vœux et de l'encens.
Je suivois les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.
Je reconnois des dieux: c'en est fait: je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montroit à la terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant;
Et les voutes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançoit Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde:
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé.
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois.
La fortune agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Aux destins des états son caprice préside.

Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront;
Enlève un diadème, et d'un essor rapide,
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale!
Fortune! à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine!
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil;
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil,
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La foiblesse en puissance et le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand, sur le gouffre de l'onde,
Rapportant son trésor,
Présente à la fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier Latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups.
De l'orient soumis les tyrans invisibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux, (et c'est l'effroi dont leur âme est troublée,)
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ses demi-dieux;
Et soulevant entre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.
La nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté;
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.

L'espérance te suit, compagne plus propice,
Et la fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas;
Lorsque annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,
Et la courtisane avide,
Et ces convives sans foi,
Qui dans un temps favorable,
Du mortel tout puissant par le sort adopté,
Venoient environner la table
Et s'enivroient du vin de sa prospérité.
Je t'implore à mon tour, déesse redoutée;
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'univers;
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.
Ah! Rome vers les dieux lève des mains coupables,
Ils ne sont point lavés ces forfaits exécrables

Qu'ont vus les immortels.
Elles saignent encor nos honteuses blessures;
La fraude et les parjures,
L'inceste et l'homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, fortune, à nous absoudre.
Porte aux antres brûlans où se forge la foudre,
Nos glaives émoussés.
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,
Il faut que Rome expie
Les flots de sang Romain qu'elle même a versés.
Horace. Traduction de la Harpe.

§ 2. *Portraits de Malherbe.* 1. *Sur les grandeurs périssables des rois.*

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers,
Et de ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés de vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre:
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisoit leurs serviteurs.

2. *De l'ode à Louis XIII. partant pour l'expédition de la Rochelle.*

Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente, en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle et qui semble te dire:
Roi le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que son air est altier, et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et que l'on connoît bien à la voir si parée
Que tu vas triompher!

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut;
Elle sauva le ciel et lança le tonnerre
Dont Briazé mourut.

Déjà de toutes parts s'avançoient les approches.
Ici couroit Mimas: là Typhon se battoit,
Et là suoit Eurite à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

Ces strophes à quelques mots près, sont très-belles: et le reste de l'ode y répond. On trouvera les mêmes beautés et les mêmes défauts dans ces trois strophes de la fin.

Je suis vaincu du temps: je cède à ses outrages.
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner dans ces derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Apollon m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours.

Je les possédai jeune et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu je veux te le produire.
Tu verras mon adresse, et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

3. *De l'ode à Dupérier sur la mort de sa fille.*

La douleur, Dupérier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours.

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Elle étoit de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier:
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en defend pas nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

3. *Ode au comte du Luc, alors Ambassadeur de France, en Suisse, et Plénipotentiaire à la Paix de Bade.*

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets:

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans:

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudroit secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,

Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes sœurs, carressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'épouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports:

Des veilles, des travaux, un foible cœur s'étonne:
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançoit dans les airs, comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix:
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Telle étoit de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés valons:
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irois point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets;
Je n'irois point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts:
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux;
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie, et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus; tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi:
Lachésis apprendroit à devenir sensible;
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberoit devant moi.

Une santé dès-lors florissante, éternelle,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons;
Le ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes;
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux mêmes suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux:
Un partage inégal ne leur fut jamais libre;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse:
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talens;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillans.

C'en étoit trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare

Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avoit dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue:
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus.
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole
Ni des flots inconstans;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des filles de mémoire
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous, dans leurs vastes conquêtes,
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux
Marche plus sûrement dans une humble campagne

Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

J. B. Rousseau.

§ 4. *Ode au prince Eugène.*

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit;
Mais bientôt leur âme orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi qui, sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins et le devoir,
Héros, des héros le modèle,
Étoit-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux et les tempêtes
Défier la fureur de Mars?

Non, non; ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloui tes sens;
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens:
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu, que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs:
Tu sais que l'équité sévère
A cent fois du haut de leur sphère
Précipité ces vains guerriers,
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit:
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps;
Et, dans le régistre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura, dans un tableau fidèle,
Immortaliser tes exploits:
L'avenir, faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles
Par les fictions ennoblis
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,

Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis en même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise,
Et tous les travaux de Cadmus:
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison;
Et l'esprit avoûra sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Éson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les aventures de Colchos?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos?
Que peuvent opposer les fables
Aux prodiges inconcevables
Qui, de nos jours exécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie,
Frappé nos yeux épouvantés?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts;
Une voix fière et menaçante
Tout à coup glace mes transports:
Arrête, insensé, me dit-elle;
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel:
Arrête; et, dans ta folle audace,
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre,
Bellone, et la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros;
Ces dieux, ta patrie elle-même
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs:
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers et ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix:
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire
N'est héros que quelques momens;
Et, pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Étonnent les plus fiers vainqueurs:
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel et sauvage
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel:
Un vainqueur qui sait toujours l'être
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,
Mieux encor que par ses travaux,
Que ton prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux:
Grand par tout ce que l'on admire,
Mais plus encor, j'ose le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grâce
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les destins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels sont toujours blessés;
Que la grandeur fière et hautaine
N'attire souvent que leur haine
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que, tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes et nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore;
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;
Et, sans cette bonté fertile,
Leur foudre, souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour:
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le sais, l'aveugle fortune
Peut faire d'une âme commune
Un héros partout admiré:
La seule vertu, profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste
Maître de tant de potentats,
Dont la main si ferme et si juste
Conduit tant de vastes états,
Deviendra la gloire des princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices, et les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un monarque si renommé:
Déjà, par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure

A toute la race future
Servir de modèle et de loi ;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi !

J. B. Rousseau.

§ 5. *Ode au duc de Vendôme.*

Après que cette île guerrière,
Si fatale aux fiers Ottomans,
Eût mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armemens,
Vendôme, qui, par sa prudence,
Sût y rétablir l'abondance
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées,
Qui réservoient à ses années
D'autre climats et d'autres soins.

Mais, dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce héros ami des dieux,
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré ;
Et ce Dieu, prenant la parole,
Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré :

Allez, tyrans impitoyables
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des mers :
Sur les eaux qui baignent l'Afrique
C'est au Vulturne pacifique
Que j'ai destiné votre emploi :
Partez et que votre furie
Jusqu'à la dernière Hespérie
Respecte et subisse sa loi.

Mais, vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri,
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce prince chéri :
Applanissez l'onde orageuse :
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidèles matelots :
Venez ; et d'une main agile
Soutenez son vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la première grâce
Qu'il obtient de notre secours :
Dès l'enfance, sa jeune audace
Osa vous confier ses jours :
C'est vous qui, sur ce moite empire,
Au gré du volage zéphyre
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint, plein d'un si beau zèle,
Au secours de l'île où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès lors quels périls, quelle gloire,
N'ont point signalé son grand cœur ?
Ils font le plus beau de l'histoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un frère....Mais le ciel, avare
De ce don si cher et si rare,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre,
Trônes ébranlés par sa foudre,
Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit, aux yeux de son roi,
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ses rives d'effroi.
Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune aiglon, loin de son aire
Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitants de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine,
Moins rebelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hasard.
C'est dans cette source fertile
Que son courage plus utile,
De sa gloire unique artisan,
Acquit cette hauteur suprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque guerre fameuse
Dont il n'ait partagé le poids ?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuse,
Tour à tour ont vu ses exploits.
France, tandis que tes armées
De ses yeux furent animées,
Mars n'osa jamais les trahir ;
Et la fortune permanente
A son étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes destins, jadis si propices,
S'exilèrent tous avec lui :
Un Dieu plus puissant que tes armes
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides guerriers ;
Et sur tes frontières célèbres
Tu ne vis que cyprès funèbres
Succéder à tous tes lauriers.

O détestable calomnie,
Fille de l'obscure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mère de l'aveugle erreur !
C'est toi dont la langue aiguisée
De l'austère fils de Thésée
Osa déchirer les vertus ;
C'est par toi qu'une épouse indigne
Arma contre un héros insigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit et dans le silence
Tu conduis tes coups ténébreux ;
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres ton visage affreux :
Tu divises, tu désespères
Les amis, les époux, les frères :
Tu n'épargnes pas les autels ;
Et ta fureur envenimée,
Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grâce qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens sinistres
Quels sont les exploits odieux :
Mais enfin ces lâches ministres
Epuisent la bonté des dieux :
En vain, chéris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune,
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur âme ;
Et la honte qui les diffâme
Les suit jusque dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés ;
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés :
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce prince, après un vain orage,
Paroître en sa première fleur,
Et, sous une heureuse puissance,
Jouir des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles
Flottent dans mes vastes déserts:
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le trône des airs.
Hâtez-vous, filles de Nérée ;
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés :
Il est temps de servir mon zèle:
Allez ; Vendôme vous appelle ;
Neptune parle ; obéissez.

Il dit : et la mer, qui s'entr'ouvre,
Déjà fait briller à ses yeux
De son palais qu'elle découvre
L'or et le crystal précieux.
Cependant la nef vagabonde
Au milieu des nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité :
Telle qu'on voit rouler sur l'herbe,
Un char triomphant et superbe,
Loin de la barrière emporté.

Enfin, d'un prince que j'adore
Les dieux sont devenus l'appui :
Il revient éclairer encore
Une cour plus digne de lui:
Déjà d'un nouveau phénomène
L'heureuse influence y ramène
Les jours d'Astrée et de Thémis :
Les vertus n'y sont plus en proie
A l'avare et brutale joie
De leurs insolens ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous, tant que nous sommes,
D'aimer notre séjour natal ;
Toutefois, quelque puissent être
Pour les lieux qui nous ont vus naître
Ces mouvemens respectueux,
La vertu ne se sent point née
Pour voir sa gloire profanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgrâces et de travaux,
Dans le pays de sa naissance
Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paisible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans sa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

J. B. Rousseau.

§ . *Ode à Malherbe.*

Si du tranquille Parnasse
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés ;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance
Et nos insolens propos
Dans ces demeures sacrées
De leurs âmes épurées
Troublent encor le repos ;

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs, et d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports,
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fière et hautaine

Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie,
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses désirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles,
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un Dieu fier et barbare
Orphée adoucit les lois:
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois:
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon,
Et les Nymphes, plus modestes,
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène,
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux:
Les savantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front;
Et par leur commun suffrage
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts et fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables *Zoïles*,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, âmes viles,
Du sort de l'affreux Python:
Chez les filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux:
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr et terrible
Du Dieu qui donne le jour
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphise rapide
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal;
Et de là naissent les sectes
De tous ces sales insectes
De qui le souffle envieux
Ose d'un venin critique
Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-dieux.

A peine, sur de vains titres,
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon:
Sans cesse dans les ténèbres
Insultant les morts célèbres,
Ils sont comme ces corbeaux
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le cygne en seroit jaloux;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés;
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut:
Un esprit noble et sublime,
Nourri de gloire et d'estime,

Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée,
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu:
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimas ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux ;
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux:
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

Le même.

§ 7. *Ode sur la bataille de Péterwaradin.*

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés
De la fidèle Judée,
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre
Dont les fières légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées:
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déjà ces monstres sauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté:
Leur chef, guidé par l'audace,
Avoit épuisé la Thrace
D'armes et de combattans,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait ; leur insolence
Peut rompre enfin le silence;
L'effroi ne les retient plus:
Ils peuvent, sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse et feinte
Briser les nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vue
Un guerrier, par sa valeur,
De leur attaque imprévue
A repoussé la chaleur:
C'est peu qu'après leur défaite
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis
Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes:
Et déjà de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière;
La nuit, qui, dans sa carrière,
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore
Les foudroyantes clartés.

Un prince dont le génie
Fait le destin des combats
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos états:
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.

Hé quoi! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect !
Ah ! la raison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées;
Eugène est prêt d'avancer:
Il vient, il marche en personne ;
Le jour luit; la charge sonne ;
Le combat va commencer.

Wirtemberg, sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux et la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats, dans la tempête,
Par cet exemple affermis,

Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis ;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef présent en tous lieux
Plein de joie et d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglans lauriers!
O héros à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes
Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien !

Mais quel désordre incroyable
Parmi ces corps séparés
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassurés ?
Près de leur moment suprême,
Ils osent, en fuyant même
Tenter de nouveaux exploits :
Le désespoir les excite ;
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel Alcide
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer détestable.
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé ;
Et son ennemi qui tombe,
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé.

Eugène a fait ce miracle;
Tout se rallie à sa voix :
L'infidèle, à ce spectacle,
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air, que Bellone avoue,
Les poursuit, et les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout cède à nos armes :
Le visir, percé de coups,
Va, dans Belgrade en alarmes,
Rendre son âme en courroux :
Le camp s'ouvre ; et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans :
Que ses voutes parfumées
Retentissent de nos chants :
Et lorsque envers sa puissance
Notre humble reconnoissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temeswar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil :
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvoit être renversé:
Va, par son illustre attaque,
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongruis oppressé.

Et toi qui, suivant les traces
Du premier de tes aïeux,
Éprouves, par tant de grâces,
La bienveillance des cieux,
Monarque aussi grand que juste,
Reconnois le prix auguste
Dont le monarque des rois
Paie avec tant de clémence
Ta piété, ta constance,
Et ton zèle pour ses lois.

Le même.

§ 8. *Ode aux princes chrétiens.*

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide,
De la sainte cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'orient porté ses étendards,
Et, paisible tyran de la Grèce abattue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Césars?

Déjà, pour réveiller sa fureur assoupie,
L'interprète effréné de son prophète impie
Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi;
Et déjà son orgueil, plein de cette assurance,
Renverse en espérance
Le siége de l'empire, et celui de la foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxes Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots promener les forêts;
Et le nombreux amas de lances hérissées,
Contre le ciel dressées,
Egale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle destin,
Comme en ce jour affreux où, dans le sang noyée,
Byzance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin?

O honte! ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
Et le mensonge impur tranquillement repose
Où le grand Théodose
Fit régner si long-temps l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois et le sceptre et la loi.

Dès lors courant toujours de victoire en victoire,
Des califes déchus de leur antique gloire
Le redoutable empire entre eux fut partagé:
Des bords de l'Helle point aux rives de l'Euphrate
Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Eternel,
L'occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante et si vive
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendoient opposer leurs conseils spécieux;
Chacun comprit alors, mieux qu'au siecle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traine dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés:
Ainsi de Godefroi les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomtés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monumens;

Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,
Enerva leur puissance en corrompant leurs mœurs;
Et le ciel irrité, ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés:
Assez et trop long-temps, implacables Achilles,
Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que, de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraissés de tant de funérailles
Vous semiez le carnage et le trouble et l'horreur,
L'infidèle, tranquille au milieu des alarmes
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte et le danger:
Paisible dans son champ le laboureur moissonne;
Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie
N'est point le calme oisif d'une indolente joie
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers:
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes;
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure:
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux;
Et, sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos foibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes serviles
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbécilles
De cruels ravisseurs, à leur perte animés:
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés.

Belgrade assujettie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce jour où le fer Germanique
Renversa leur croissant du haut de ses remparts;
Et de Salankemen les plaines infectées
Sont encor humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abattus, consumés dans la flamme,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'âme,
Pour la dernière fois osa tenter le sort:
Déjà, de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux Janissaires
Portoient de toutes parts la terreur et la mort.

Arrêtez, troupe lâche, et de pillage avide:
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va hientôt démentir vos projets forcenés,
Et, sur vos corps sanglans se traçant un passage,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque, effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours;
Et le fier Ottoman, sans drapeaux et sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il; retournons sur nos traces:
Foibles et vils troupeaux, après tant de disgrâces,
N'irritons plus en vain de superbes lions:
Un prince nous poursuit, dont le fatal génie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée:
Prévenons du destin les revers éclatans;
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes
Qui, déjà toutes prêtes,
Menacent d'écraser l'empire des sultans.

Le même.

§ 9. *Ode à la fortune.*

N. B. Comme cette ode se trouve dans tous les recueils, et qu'on la regarde comme un chef-d'œuvre, je crois qu'il est essentiel de prévenir des étrangers, qui sont naturellement portés à admirer sur parole, que, malgré la beauté des vers, et celle de 4 ou 5 strophes, cette ode est bien inférieure aux précédentes, surtout aux quatre premières. L'harmonie, quelque parfaite qu'on la suppose, ne peut faire passer des idées fausses, des déclamations, et des expressions impropres ou vagues. *L'éditeur.*

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté:
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris;
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus:
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés:
Étrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière

Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur:
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie;
Et qui, pere de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus:
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels:
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs:
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour:
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit:
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe; l'homme reste;
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant:
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Enée a résolu la mort;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des dieux et du sort.
Par toi Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers,
Et, suivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ses disgrâces,
Changer ses cyprès en lauriers.

Le même.

§ 10. *Ode sur la mort du Prince de Conti.*

Peuples, dont la douleur aux larmes obstinée
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

Conti n'est plus, ô ciel! ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son roi,
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus; et les dieux, en des temps si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ses tristes restes
Au pied de leurs autels,

Elevons à sa cendre un monument célèbre:
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre,
Arrosé de nos pleurs.

Mais que dis-je? ah! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage et plus noble et plus doux.
Ce héros n'est point mort; le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vue:
Mais de ses actions le visible flambeau,
Son nom, sa renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son âme,
Ses talens, ses vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flamme,
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, où sa valeur rappela la victoire,
Nervinde, où ses efforts guidèrent nos exploits,
Eternisent sa vie, aussi bien que la gloire
De l'empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées,
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector;
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le temps où, libres de contrainte,
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens:
Je puis à mon héros, sans bassesse et sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande;
Placez son nom fameux entre les plus grands noms;
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher prince, ta mort, de tant de pleurs suivie,
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu,
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire et ta vertu.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomptable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort, la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour!

Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour !

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque
Qui remplit tout le nord de tumulte et de sang.
Il fuit ; sa gloire tombe, et le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers alloient être effacés :
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains, errant à l'aventure,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés,
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés :

La raison, fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entre eux la paix et l'innocence,
Les lois firent alors éclater leur pouvoir,
Sur des tables d'airain l'audace et la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor, pour étonner le crime,
Toujours contre les lois prompt à se révolter,
Que des chefs, revêtus d'un pouvoir légitime,
Les fissent respecter.

Ainsi, pour le maintien de ces lois salutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois ; vous fûtes élus sacrés dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour et de tendresse
Que nous offrons aux dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie,
Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques :
Orgueilleuse, elle suit la pourpre et les faisceaux ;
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre foible raison ;
De cette enchanteresse osez, nouveaux Ulysses,
Rejeter le poison.

Némésis vous observe, et frémit des blasphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité :
N'attirez point sur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux, certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits:
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les rois:

Ecoutez, et tremblez, idoles de la terre:
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux;
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte: il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes:
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse;
Et, dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige et d'ivresse,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle et de justice
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats;
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute, à vos yeux déguisée,
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs,
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher prince; ton éclat n'a point su t'abuser:
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre
Tu sus les mépriser.

Aussi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne sera point soumise à ces fameux revers:
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire,
Trop peu pour l'univers.

Le même.

§ 11. *Ode à la Paix.*

O Paix, tranquille paix, secourable immortelle,
Fille de l'harmonie et mère des plaisirs,
Que fais-tu dans les cieux, tandis que de Cybèle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs?

Si par l'ambition de la terre bannie,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs,
Que t'a fait l'innocence injustement punie
De l'inhumanité de ses persécuteurs?

Equitable déesse, entends nos voix plaintives;
Vois ces champs ravagés, vois ces temples brûlans,

Ces peuples éplorés, ces mères fugitives,
Et ces enfans meurtris entre leurs bras sanglans.

De quels débordemens de sang et de carnage
La terre a-t-elle vu ses flancs plus engraissés?
Et quel fleuve jamais vit border son rivage
D'un plus horrible amas de mourans entassés?

Telle autour d'Ilion la mort livide et blême
Moissonnoit les guerriers de Phrygie et d'Argos,
Dans ces combats affreux où le dieu Mars lui-même
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au signal d'un combat furieux,
Il ébranla du ciel la voûte inaccessible,
Et vint porter sa plainte au monarque des dieux.

Mais le grand Jupiter, dont la présence auguste
Fait rentrer d'un coup-d'œil l'audace en son devoir,
Interrompant la voix de ce guerrier injuste,
En ces mots foudroyans confondit son espoir:

Va, tyran des mortels, dieu barbare et funeste,
Va faire retentir tes regrets loin de moi:
De tous les habitans de l'Olympe céleste
Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,
Tu n'aimes que le meurtre et les embrasemens;
Les remparts abattus, les palais mis en cendre,
Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

La frayeur et la mort vont sans cesse à ta suite,
Monstre nourri de sang, cœur abreuvé de fiel,
Plus digne de régner sur les bords du Cocyte,
Que de tenir ta place entre les dieux du ciel.

Ah! lorsque ton orgueil languissoit dans les chaînes
Où les fils d'Aloüs te faisoient soupirer,
Pourquoi, trop peu sensible aux misères humaines,
Mercure, malgré moi, vint-il t'en délivrer?

La discorde dès lors avec toi détrônée
Eût été pour toujours reléguée aux enfers;
Et l'altière Bellone, au repos condamnée,
N'eût jamais exilé la paix de l'univers.

La paix, l'aimable paix, fait bénir son empire;
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher:
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
La fureur de régner par la flamme et le fer.

Chaste paix, c'est ainsi que le maître du monde
Du fier Mars et de toi sait discerner le prix:
Ton sceptre rend la terre en délices féconde;
Le sien ne fait régner que les pleurs et les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains?
Pourquoi, du roi des cieux, chérie et protégée,
Céder à ton rival l'empire des humains?

Je t'entends: c'est en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux;
Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine!
Quel âge plus fécond en Titans orgueilleux?
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine
Lever contre le ciel un front plus sourcilleux?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse;
Le blasphème s'érige en noble liberté,
La fraude au double front en prudente sagesse,
Et le mépris des lois en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces
Du ciel inexorable attire la rigueur;
Voilà le dieu fatal qui met à tant de princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix:
C'est le courroux des rois qui fait armer la terre:
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fléaux de sa sévérité,
Lorsque après une longue et stérile indulgence
Nos crimes ont du ciel épuisé la bonté.

Grands dieux! si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs;
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes,
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs;

Inspirez-nous du moins ce repentir sincère,
Cette douleur soumise, et ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut seul en ces temps de colère,
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Echauffez notre zèle, attendrissez nos âmes,
Elevez nos esprits au céleste séjour;
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flammes
Qu'allument le devoir, le respect, et l'amour.

Un monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre,
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Que dis-je? ce moment de jour en jour s'avance:
Les dieux sont adoucis, nos vœux sont exaucés:
D'un ministre adoré l'heureuse providence
Veille à notre salut: il vit; c'en est assez.

Peuples, c'est par lui seul que Bellone asservie
Va se voir enchaîner d'un éternel lien:
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie;
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Reviens donc, il est temps que son vœu se consomme,
Reviens, divine Paix, en recueillir le fruit;
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme;
Et laisse-toi conduire au dieu qui le conduit.

Ainsi, du ciel calmé rappelant la tendresse,
Puissions-nous voir changer par ses dons souverains,
Nos peines en plaisirs, nos pleurs en allégresse,
Et nos obscures nuits en jours purs et sereins!

Le même.

§ 12. *Ode à une Veuve.*

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau,
Pensez-vous que l'hyménée
N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténèbres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funèbres
Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste, et sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards?

Voyez les Grâces fidèles
Malgré vous suivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras:
Voyez ce dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces pleurs superflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée
C'est trop donner de regrets;
Par les larmes d'une année
Ses mânes sont satisfaits.
De la célèbre matrone
Que l'antiquité nous prône
N'imitez point le dégoût;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des veuves du premier temps
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans:
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor:
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur;
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur.
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle;
Ce fut sa faute, en un mot:
A quoi songeoit cette belle
De prendre un amant dévot?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme
Tenant son fils par la main;
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?

Sous un plus heureux auspice
La déesse des amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours:
Déjà le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'amour même la consume;
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'allégresse
De cet instant solennel:
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'autel;
Les Grâces à demi nues
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accens;
Et sur un trône de nues
Vénus reçoit votre encens.

Le même.

§ 13. *Ode à M. d'Ussé.*

Esprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui sans guide as pu de son temple
Franchir les chemins escarpés,
Cher d'Ussé, quelle inquiétude
Te fait une triste habitude
Des ennuis et de la douleur?
Et, ministre de ton supplice,
Pourquoi, par un sombre caprice,
Veux-tu seconder ton malheur?

Chasse cet ennui volontaire
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une âme vulgaire
Jette l'épreuve des revers;
Fais tête au malheur qui t'opprime:
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête;
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons;
Toujours les torrens par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgrâces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,
Sont affreuses à soutenir;
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour, le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.

Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots,
L'espoir du calme le rassure
Quand les vents et la nue obscure
Glacent le cœur des matelots.

Je sais qu'il est permis au sage
Par les disgrâces combattu
De souhaiter pour apanage
La fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur:
Autour de l'aveugle richesse
Marchent l'orgueil et la rudesse
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie
Au temps de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités;
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux
Qui, gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux et la tristesse
Nous sont des secours superflus
Quand des bornes de la sagesse
Les biens ne nous ont point exclus,
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente
Comparée au malheur passé;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et, dans ces inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré.
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé;
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient, par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.

J. B. Rousseau.

§ 14. *Ode à l'Abbé Courtin.*

Abbé chéri des neuf sœurs,
Qui dans ta philosophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie,
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice,
Que fais-tu, dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu, dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque lièvre timide?
Ou chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui, dans ton trésor perdus,
Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux:
Tu sais trop bien que le sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage,
Et, justement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête, et l'utile.

Toutefois de ton esprit
Bannis l'erreur générale
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale:
On abuse de son nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe et Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images:
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère;
Et, dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le zénonisme
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon: mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sais quoi de mordant,
De farouche, et de cynique.
O le plaisant avertin
D'un fou du pays latin,
Qui se travaille et se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène!

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse:
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse:
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre:
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots!
Leur âme est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude;
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude;
Et, par Sonning rappelé
Sur ce rivage émaillé
Où Neulli borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrène.

J. B. Rousseau.

§ 15. *Ode au Marquis de la Fare.*

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer;
Toi qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer;
Qui, par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté,
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison, à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux.
Se pourroit-il, sage La Fare,
Qu'un présent si noble et si rare
De nos maux devînt l'instrument,
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons et le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours:
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les caresses
Des sirènes enchanteresses,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve
C'est le symbolique tableau;
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchoit toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui;
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions:
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui, s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages,
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir;
Qui, par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort,
Du furieux fait une Achille,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un esprit fort.

Mais vous, mortels qui, dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens;
Qui confondez avec la brute

Ce Huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque réduit;
Parlez: Quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La nature, en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble et sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du nord il brave la rigueur;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur:
Il ne regrette point la perte
De ces arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins,
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères,
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un philosophe pointilleux
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir merveilleux:
Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-Puissance
A bien voulu nous en donner;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit système
Pour se cacher la vérité:
Le crime à ses yeux paroît crime;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux;
Vous qui, dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire et les plaisirs;
Vous de qui l'infâme avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables désirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre, en trésors abondante,
Feroit germer l'or sous ses pas.
Il brûle d'un feu sans remède;
Moins riche de ce qu'il possède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Réservons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux;
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique élément de nos maux.

Ce sont là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits;
Et, plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des lois.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être;
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à jouir.

J. B. Rousseau.

§ 16. *Ode à l'Abbé de Chaulieu.*

Tant qu'a duré l'influence
D'un astre propice et doux,
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois: Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès et de Pomone
Au tumulte des cités:

Ainsi l'amant de Glycère,
Epris d'un repos obscur,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brulant de Procris
De Flore aux douces haleines
Dessèche les dons chéris,

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs,
Et, dans ton jardin aride,
Sécher ainsi que tes fleurs?

Crois-moi, suis plutôt l'exemple
De tes amis casaniers,
Et reviens goûter, au Temple,
L'ombre de tes marronniers.

Dans ce salon pacifique
Où président les neuf sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs:

Là nous trouverons sans peine
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut si long-temps en vain;

Et, dans la douce allégresse
Dont tu sais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse,
Qu'il chercha sans la trouver.

J. B. Rousseau.

§ 17. *Ode sur la vie humaine.*

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse;
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espece.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'ambition le sollicite:
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté,
C'étoit bien la peine de naître.

J. B. Rousseau.

§ 18. *Ode sur la mort de J. B. Rousseau.*

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs:
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée;
Muses, dans ces momens de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil:
Laissez par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines dans sa course
Etouffoient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et des combats!

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux,
Qui méritoient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux;
Dans le sanctuaire suprême,
Grâce à vos soins, par Thémis même
Son honneur est encor terni.
J'abandonne son innocence;
Que veut de plus votre vengeance;
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe;
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errans;
Que la calomnie écoutée,
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau:
Il expire, le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans! fureurs bizarres;
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Souveraine des chants lyriques,
Toi qué Rousseau dans nos climats,
Appela des jeux Olympiques,
Qui sembloient seuls fixer tes pas;
Par qui ta trompette éclatante
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts?
Des héros Muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon;
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspiroit;
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparoître
Le flambeau qui vous éclairoit.

Et vous dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce géoie
Formé par vos seules leçons;
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal.
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

Le Franc de Pompignan.

§ 19. *Ode sur la journée de Fontenoi.*

Flandres, qui dans tes champs, couverts d'ombres funèbres,
Vois croître les cyprès et les lauriers célèbres,
A des maîtres nouveaux soumise tant de fois,
Jusqu'à quand seras-tu la victime des armes,
Le séjour des alarmes,
Et le théâtre affreux des vengeances des rois?

De meurtres affamé, le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles;
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour:
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Que dis-je? contre toi si Louis se déclare,
Sa valeur fait tes maux, sa bonté les répare;
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage.
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Dans l'horreur de la nuit, la discorde infernale
A rempli tour à tour du venin qu'elle exhale,
Les lions réunis aux sanglans léopards.
Sortis du fond des bois, ils viennent sur leur têtes
Attirer les tempêtes
Qui foudroyoient déjà l'orgueil de tes remparts.

La barrière des cieux au soleil est ouverte.
Ennemis, frémissez: témoin de votre perte,
Pour la dernière fois il éclaire vos pas;
Il n'aura point fourni sa brillante carrière,
Qu'épars sur la poussière,
Vous serez engloutis dans la nuit du trépas.

Maurice et Cumberland, précédés du tonnerre,
Sous leurs fiers escadrons ont ébranlé la terre:
Leurs soldats sont tout prêts; ils vont tenter le sort.
Déjà sont dirigés ces bronzes formidables,
Dont les flancs redoutables
Renferment la terreur, le carnage et la mort.

Le clairon retentit. A ce signal terrible
La foudre a répondu par un bruit plus horrible;
Un fracas meurtrier fend la voûte des airs.
L'Escaut, saisi d'effroi dans sa grotte profonde,
Précipite son onde,
Et court s'ensevelir au vaste sein des mers.

Muse, retrace-moi le choc des deux armées,
D'une égale fureur au massacre animées;
Le fer, le feu, la mort, lancés dans tous les rangs;
Des coursiers belliqueux les bouches écumantes,
Et les plaines fumantes
Du sang des bataillons sous le glaive expirans.

Deux tonnerres, cachés dans les sombres nuages,
Par leur choc ténébreux, précurseur des orages,
Troublent ainsi des dieux les paisibles lambris:
Ils tombent en grondant de la voûte céleste,
Et leur chute funeste
Dans les champs ravagés sème d'affreux débris.

Avancez, dit Louis à sa garde fidèle:
Volez, brillante élite, où l'honneur vous appelle;
Il n'appartient qu'à vous de fixer le destin;
Paroissez: la victoire, à regret indécise,
Sur vos drapeaux assise,
Va réparer l'affront de son vol incertain.

Dociles à sa voix, nos guerriers magnanimes
Rejètent les conseils des cœurs pusillanimes,
Qui, prompts à s'alarmer, désespèrent toujours:
Et traînant de leurs ans la méprisable chaîne,
Immoleroient sans peine
Le salut d'un empire au salut de leurs jours.

Ils partent: c'en est fait: leur audace aguerrie
A repoussé l'Anglois, a vengé la patrie.
L'art a beau seconder un impuissant courroux:
Ce chef-d'œuvre imprévu des leçons de Bellone,
Cette épaisse colonne,
Prête à les écraser, s'écroule sous leurs coups.

Tel, aux climats du nord, où sa fureur s'exerce,
Le fougueux aquilon de son souffle renverse
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts:
Telle, et plus redoutable en sa course rapide,
On voit la flamme avide
Dévorer les épis qui couvrent nos guérets.

Fortune, les François dont la valeur t'enchaîne,
Regardent d'un même œil ton amour ou ta haine;
Tu n'as rien fait pour eux: ils ont tout fait sans toi.
Ce peuple, pour soumettre au joug de l'esclavage
L'ennemi qui l'outrage,
N'a besoin que d'un chef, ou des yeux de son roi.

Mânes de nos héros, ah! si cette journée
Est le terme fatal de votre destinée,
Cédez, sans murmurer, à la rigueur du sort:

Minos vous a reçus des bras de la victoire;
Les rayons de la gloire
Ont dissipé l'horreur des ombres de la mort.

Grammont, je n'entends plus soupirer ta vaillance,
De laisser après toi le destin en balance;
Les vaincus aux enfers rassurent ton grand cœur:
Ils reculent encore à l'aspect de ton ombre;
Leur frayeur et leur nombre
Te sont de sûrs garans que ton maître est vainqueur.

Rivaux, dignes de nous, si le sort de vos armes
A la fière Albion fait répandre des larmes,
Vous n'en êtes pas moins et la gloire et l'appui:
A vos nobles efforts on rend cette justice,
Qu'un autre que Maurice
Eût vu votre valeur triompher aujourd'hui.

Tournay ranime en vain ses forces épuisées;
Sous les débris fumans de ses murs embrasées
Vos pâles compagnons tombent ensevelis:
Gand, Bruges, Dendermonde ouvrent déjà leurs portes,
Et nos braves cohortes
Dans Oudenarde en feu vont arborer les lis.

Cessez de disputer cette triste contrée
Que Bellone aux Bourbons tant de fois a livrée.
Dans des temps plus heureux vous pouviez nous dompter;
Mais aujourd'hui craignez de nouvelles disgrâces;
Retournez sur vos traces;
Votre plus beau triomphe est de nous éviter.

L'hommage que l'on doit à tes vertus suprêmes,
Grand roi, nos ennemis te le rendent eux-mêmes:
Ils viendroit à tes pieds implorer tes bienfaits.
Après avoir chanté l'éclat de tes trophées,
Puissent les doctes fées
Célébrer sous tes yeux les douceurs de la paix!

Tel Auguste autrefois, favorable au génie,
Excitoit les talens des fils de l'harmonie;
Il abaissoit sur eux ses fertiles regards:
D'une main il fermoit, déposant son tonnerre,
Le temple de la guerre,
Et de l'autre il ouvroit le temple des beaux arts.

Fréron.

§ 20. *Ode sur le système de Copernic.*

L'Homme a dit: les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi:
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi:
Pour moi seul le soleil se lève
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Qui sommes-nous, foibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous, qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paroît, et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis...Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords!
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur leur trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Regle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu Créateur,
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent les globes connus:
Ainsi dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit; Mars moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter:
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères,
Tour-à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs ou des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur:
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

Malfilâtre.

§ 21. *Ode à Buffon sur ses détracteurs.*

Buffon, laisse gronder l'envie;
C'est l'hommage de sa terreur;
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son aveugle et lâche fureur?
Olympe qu'assiége un orage
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux:
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensois-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie
Blesseroit de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer ta gloire;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde
N'en sauroit altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des François;
Ressemble au dieu de la lumière
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis. Que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux suffrages,
Et des lauriers plus glorieux:
La gloire est le prix des Alcides,
Et le dragon des Hespérides
Gardoit un or moins précieux.

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers.
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers;
Descends des hauteurs de ton âme;
Abaisse tes ailes de flamme;
Brise tes sublimes pinceaux
Prends tes envieux pour modèles;
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillans tableaux

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instans:
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire,
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés!

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté?
Eût-il dédaigné les richesses;
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas?
Et par une étude incertaine

Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

Ainsi l'active chrysalide
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir:
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir:
Par un succès vain et frivole,
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs;
Leur plus long règne est d'une aurore:
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant ces restraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon;
Le croirez-vous, races futures!
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu.
Mais quand la parque inéxorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talens
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens:
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme,
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnoissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empirée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels;
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi! sur cette rive déserte
Et de talens, et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte,
Illustre ami! tu ne vis plus:
La nature est veuve et muette;
Elle te pleure! et son poëte
N'a plus d'elle que des regrets:
Ombre divine et tutélaire!
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès.

Le Brun.

§ 22. *Ode à Malherbe sur les douceurs de la vie champêtre.*

Tircis, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde:
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers:
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!

Il laboure le champ que labouroit son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés:
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes.
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendageur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau:
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés:
Il tient par les moissons registre des années;
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors:
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude,
De ces palais dorés où tout le monde accourt;
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos, et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Racan.

§ 23. *Ode sur Fontenai.*

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude;

Quoi! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté:

Et plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens et tes bienfaits?

C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée,
Que du murmure de ton eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune:
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes désirs.

Ah! quelle riante peinture!
Chaque jour se pare à mes yeux;
Des trésors dont la main des dieux,
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai, dans peu, la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenai, lieux délicieux,
Où je vis d'abord la lumière;
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi, je joindrai mes aïeux.

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter,
Pour le manoir terrible et sombre,

Où, des arbres dont tout exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui, d'une coiffure de fleurs,
Avec son teint, et leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux me laisse;
Suivons des plaisirs l'heureux cours
C'est le conseil de la sagesse.

Chaulieu.

§ 24. *Ode sur le siècle pastoral.*

Précieux jours, dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de sujets et de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goutoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages;
L'ombre des saules, leurs lambris;
Les temples étoient des bocages;
Les autels, des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits:
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumières de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Dans leur république champêtre
Régnoit l'ordre: image des dieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages,
Ni de capitules fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux;
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort qui pour nous a des ailes
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une amante étoit la conquête,
L'amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

La bergère aimable et fidèle
Ne se piquoit point de savoir:
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La jonquille et la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

O règne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

Ne peins-je point une chimère?
Ce charmant siecle a-t-il été?
D'un auteur témoin oculaire,
En sait-on la réalité?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Partout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos aïeux;
En tout temps l'homme fut coupable:
En tout temps il fut malheureux.

Gresset.

§ 25. *Ode sur la violence et les fureurs de l'amour.*

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein, sitôt que je te vois;
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus; un voile est sur ma vue:
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

Sapho. Traduction de l'abbé de Lille.

§ 26. *Imitation d'Anacréon. Portrait d'Iris.*

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu? tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots:

Premièrement mets des lis et des roses;
Après cela des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère;
Traits si pareils ne se sont jamais vus:
Et tu pourras à Paphos, à Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

La Fontaine.

§ 27. *L'amour mouillé.*

J'étois couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormois profondément;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi charitable et bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt;
Repartit-il; car il faût
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, et dans moi-même
Je dis: pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant:
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi:
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Poliphème?
L'enfant d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'amour: c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon:
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit: pauvre camarade,
Mon arc est en bon état;
Mais ton cœur est bien malade.

Anacréon. Imitation de la Fontaine.

§ 28. *Ode à Barine.*

Si le ciel t'avoit punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendoit moins jolie,
Quand tu trompes tes amans,
Je croirois ton doux langage,
J'aimerois ton doux lien:
Hélas! il te sied trop bien
D'être parjure et volage.
Viens-tu de trahir ta foi!
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle et plus séduisante;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur.
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les dieux du ciel,
Tu jures d'être sincère,
Les dieux restent sans colère,
A ce serment criminel;
Vénus en rit la première;
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante,
Aiguise la flèche ardente,
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire,
Et t'instruit encore a plaire,
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse!
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître et se former.
Combien d'encens on t'apporte!
Combien d'amans à ta porte
Jurent de ne plus t'aimer!
Le vieillard qui t'envisage
Craint que son fils ne s'engage
En un piége si charmant.
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidèle,
S'il te regarde un moment.

Horace. Traduction de la Harpe.

§ 29. *Danger de réveiller l'amour.*

Dans un bois solitaire et sombre
Je me promenois l'autre jour:
Un enfant y dormoit à l'ombre;
C'étoit le redoutable amour.

J'approche, sa beauté me flatte
Mais j'aurois dû m'en défier:
J'y vis tous les traits d'une ingrate,
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit la bouche vermeille,
Le teint aussi beau que le sein.
Un soupir m'échappe, il s'éveille:
L'amour se réveille de rien.

Aussitôt déployant ses ailes
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flèches cruelles
En partant il me blesse au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie
Le nouveau languir et brûler;

Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

La Motte.

§ 30. *Les souhaits.*

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climène choisit,
Qui sur le sein de cette belle
Passe le seul jour qu'elle vit!

Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flatte et rafraîchit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint!

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois!

Que ne suis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma bergère
Qu'elle croit la mère d'Amour!

Dieux! si j'étois cette fontaine
Que bientôt mes flots enflammés....
Pardonnez, je voudrois, Climène,
Être tout ce que vous aimez.

Le même.

§ 31. *Le Ruisseau.*

Ruisseau, qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits:
Toujours même penchant t'entraîne;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes;
J'en produis aussi quelquefois:
Tu gazouilles sous ces coudrettes;
De l'Amour j'y chante les lois.

Ton murmure flatteur et tendre
Ne cause ni bruit, ni fracas:
Plein du souci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots:
L'ardeur qui dans mon sein réside,
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés:
Des jeux cruels de la fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Tu n'as pas d'embûche profonde;
Je n'ai point de piège trompeur:
On voit jusqu'au fond de ton onde;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal,
Jusqu'au temps, où par la froidure,
L'hiver vient glacer ton crystal.

Sans Thémire, je ne puis vivre:
Mon but à son cœur est fixé:
Je ne cesserai de la suivre
Que quand mon sang sera glacé.

Pannard.

§ 32. *L'Amour fouetté.*

Jupiter, prête-moi ta foudre
S'écria Lycoris un jour;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide que ne suis-je armée
De ta massue et de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais!

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens;
Formons pour lui quelque breuvage,
Egal au poison des amans.

Ah! si dans ma fureur extrême
Je tenois ce monstre odieux!....
Le voilà, lui dit l'Amour même
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi, punis, si tu l'oses...
Interdite à ce prompt retour
Elle prit un bouquet de roses
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légère
Craignoit encor de le blesser.

Bernard.

§ 33. *La Rose.*

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs;

Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer;
Un soupir t'y fera renaître
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pancher;
Eclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein, sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

Le même.

§ 34. *L'Amour et les nymphes.*

Auprès d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Naïades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiscret:
L'Amour qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux:
Les nymphes bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos:
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux:
Je les allume quand je veux;
Mais je ne saurois les éteindre.

Bernis.

§ 35. *L'Amour papillon.*

Jupiter outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère
Changea son fils en papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras,
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut se plaindre et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit: consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change; ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état;
Mais il conserve encor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

Le même.

§ 36. *Scène de l'école des femmes.*

ARNOLPHE, *vieillard amoureux d'Agnès qu'il a élevée et qu'il veut épouser;* AGNÈS *amoureuse d'Horace qu'elle a suivi, et qui l'a remise, sans s'en douter, entre les mains d'Arnolphe, son rival.*

ARNOLPHE, *caché dans son manteau et déguisant sa voix.*
Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
(*Se faisant connoître*)
Me connoissez-vous?

AGNES.
Hai!
ARNOLPHE.
Mon visage, friponne
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace*)
N'appelez point des yeux le galant à votre aide;
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
Tu dieu! comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai rechauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!
AGNES
Pourquoi me criez-vous?
ARNOLPHE
J'ai grand tort en effet.
AGNES
Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.
ARNOLPHE
Suivre un galant n'est pas une action infâme?
AGNES
C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.
ARNOLPHE
Oui...Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.
AGNES
Oui, mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible;
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs
Que de se marier il donne les désirs.
ARNOLPHE
Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!
AGNES
Oui, je l'aime.
ARNOLPHE
Et vous avez le front de le dire à moi-même!
AGNES
Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?
ARNOLPHE
Le deviez-vous aimer, impertinente?
AGNES
Hélas!
Est-ce que j'en puis mais? lui seul en est la cause;
Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.
ARNOLPHE
Mais il falloit chasser cet amoureux désir.
AGNES
Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE

Et ne savez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNES

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas à ce compte!

AGNES

Vous?

ARNOLPHE

Oui.

AGNES

Hélas! non.

ARNOLPHE

Comment, non!

AGNES

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE

Pourquoi ne pas m'aimer, madame l'impudente?

AGNES

Mon dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNES

Vraiment il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine.
Peste! une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.
(*A Agnès*)
Puisqu'en raisonnemens votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNES

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
(*Haut*)
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNES

Je ne vous en ai pas d'aussi grandes qu'on pense.

ARNOLPHE

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNES

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête
Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNES

Oui, sans doute
C'est de lui que je sais ce que je veux savoir;
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE
Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.
AGNES
Hélas! vous le pouvez, si cela vous peut plaire.
ARNOLPHE, *à part.*
Ce mot, et ce regard désarment ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécille,
Rien de plus infidèle: et malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
(*A Agnès*)
Hé bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.
AGNES
Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire:
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?
ARNOLPHE
Mon pauvre petit cœur, tu le peux, si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux;
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi;
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.
AGNES
Tenez, tous ces discours ne me touchent point l'âme;
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.
ARNOLPHE
Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout;
Mais un fond de couvent me vengera de tout.

Molière.

§ 37. *Scène du misantrope.*

ALCESTE
Madame voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement:
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.
CÉLIMENE
C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi.
ALCESTE
Je ne querelle point, mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme;

Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMENE

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leur voix moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux:
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez,
Attire autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance un peu moins étendue
De tant de soupirans chasseroit la cohue.
Mais au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort.
Sur quel fonds de mérite, et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave,
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMENE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE

Perdez votre procès, madame, avec constance
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMENE

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux!

ALCESTE

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMENE

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée,
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE

Mais moi que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMENE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMENE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE

Mais qui m'assurera que dans le même instant
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMENE

Certes pour un amant la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.

Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMENE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde,
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMENE

En effet la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe,
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter....

Molière.

§ 38. *Autre scène du misantrope.*

PHILINTE

Qu'est-ce donc? qu'avez vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie!....

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens, au moins sans se fâcher.

ALCESTE

Moi je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis, enfin je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi votre ami! rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE

Allez vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser,
Je vous vois accabler une homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses,
De protestations, d'offres et de sermens
Vous chargez la fureur de vos embrassemens:
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme:

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent?
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce.

PHILINTE

Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie;
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils, que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié;
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule et seroit peu permise,
Et par fois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos et de la bienséance,

De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun.

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse,
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner personne sur ce point:
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à méchauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie;
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie:
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein,
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage:
Je ris des noirs accès où je vous envisage;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'École des Maris.

ALCESTE

Eh mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE

Non; tout de bon quittez toutes ces incartades;
Le monde par vos soins ne se changera pas.
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Partout où vous allez donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu, tant mieux; c'est ce que je demande:
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande,
Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine!

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE

Non; elle est générale, et je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans,
Et les autres pour être aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès,

Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès:
Au travers de son masque on voit à plein le traître,
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulemens d'yeux, et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde;
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait grunder le mérite, et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne:
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul ne contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tête-bleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et par fois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable:
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe, autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans, et des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois....Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence:

Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point; c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE

Qui je veux? la raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE

J'en demeure d'accord: mais la brigue est fâcheuse,
Et....

ALCESTE

Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut par sa cabale entraîner....

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit, j'en veux voir le succès.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats, et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE

Quel homme!

ALCESTE

Je voudrois, m'en coutât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux:
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Eliante a du penchant pour vous;
La prude Alsinoé vous voit d'un œil fort doux;

Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine immortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE

Non: l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer:
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE

Oui parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur qui vous estime est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vrai; ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit....

Le même.

§ 39. *Scène du Tartuffe.*

Cette scène est un chef-d'œuvre d'exposition.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

MADAME PERNELLE, *à sa servante.*

Allons, Flipote, allons: que d'eux je me délivre.

ELMIRE, *sa belle-fille.*

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin:
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquite.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.
C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous très-mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi pétaut.

DORINE, *suivante de Mariane.*
Si...

MADAME PERNELLE.
Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS, *fils d'Orgon.*
Mais...

MADAME PERNELLE.
Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils:
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE, *fille d'Orgon.*
Je crois...

MADAME PERNELLE.
Mon dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.
Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.
Ma bru, qu'il ne vous en déplaise;
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE, *beau-frère d'Orgon.*
Mais, madame après tout.

MADAME PERNELLE.
Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère;
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois très-fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc: mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.
Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute...

MADAME PERNELLE.
C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.
Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir despotique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.
S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien:
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte:
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie! il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie:
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue.

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui: mais pourquoi, surtout depuis un certain temps
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
(*montrant Elmire*)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien:
Mais enfin on en parle; et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence!

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,

Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire:
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie:
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel: et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages:
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps:
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs,

MADAME PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire:
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour:
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre;
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, contes et fariboles:
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées.
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(*montrant Cléante*)
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà!

Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(*à Elmire*)
Et sans...adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pié.
(*donnant un soufflet à Flipote.*)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles.
Jour de dieu! je saurai vous frotter les oreilles,
Marchons, gaupe, marchons.

Molière.

§ 40. *Autre scène du Tartuffe.*

ORGON, *qui arrive de la campagne où il avoit passé deux jours.* CLÉANTE, DORINE.

ORGON.
Ah! mon frère, bon jour.
CLÉANTE.
Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
ORGON.
(*à Cléante*)
Dorine... mon beau-frère, attendez, je vous prie,
Vous voulez bien souffrir, pour m'oter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*à Dorine*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?
DORINE.
Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec uu mal de tête étrange à concevoir.
ORGON.
Et Tartuffe?
DORINE.
Tartuffe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
ORGON.
Le pauvre homme!
DORINE.
Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.
ORGON.
Et Tartuffe?
DORINE.
Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.
ORGON.
Le pauvre homme!
DORINE.
La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.
ORGON.
Et Tartuffe?
DORINE.
Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence. *(elle sort.)*

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon beau-frère,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin sans savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin,
C'est un homme...qui...ah!...un homme...un homme enfin
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrois mourir, frère, enfans, mère, et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lorsque je sortois, il me devançoit vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, *c'est trop de la moitié,*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.

Enfin le ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même,
Il prend pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle:
Il s'impute à péché la moindre bagatelle:
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je crois;
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous de tout ce badinage..

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage:
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché.
Et comme je vous l'ai, plus de dix fois, prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire:
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves,
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves;
Et comme on ne voit pas, qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit;
Les bons et vrais dévots qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité;
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais:
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère, ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage, et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré
Et le savoir, chez moi n'est point tout retiré
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux, avec le vrai, faire la différence;
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux.

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace,
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens, qui par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux, et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel, courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux point d'intrigues à suivre:
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Ils ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin, qu'il me faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle,
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur, mon cher beau-frère, avez-vous dit tout?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, *s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce un mot, mon frère,
Laissons là ce discours: vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses?
Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi; la tiendrez-vous ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE, *seul.*

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Molière.

§ 41. *Scène d'Amphitrion.*

MERCURE, *sortant de la maison d'Amphitrion sous la figure de Sosie.* SOSIE, *arrivant du camp d'Amphitrion, pour annoncer à Alcmène la nouvelle de la victoire.*

MERCURE, *à part.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce censeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,

Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence:
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance

SOSIE *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! par ma foi, j'avois raison:
C'est fait de moi, chétive créature!
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encoulure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici. (*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsi?
(*A mesure que Mercure parle la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu*).
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE, *à part.*

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos;
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ceci!
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison:
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison:
Il est seul comme moi; je suis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui moi?

SOSIE, *à part.*

Moi. Courage, Sosie!

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi?

SOSIE.

D'être homme et de parler.

MERCURE.

Est-tu maître ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! ceci me déplaît.

SOSIE.
J'en ai l'âme ravie.
MERCURE.
Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.
SOSIE.
Je fais le bien et le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maître.
MERCURE.
Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance,
Il me prend un désir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.
SOSIE.
A moi-même?
MERCURE.
A toi-même, et t'en voilà certain.
(*Mercure donne un soufflet à Sosie*).
SOSIE.
Ah! ah! c'est tout de bon.
MERCURE.
Non, ce n'est que pour rire.
Et répondre à tes quolibets.
SOSIE.
Tudieu! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!
MERCURE.
Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.
SOSIE.
Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.
MERCURE.
Nous verrons bien autre chose:
Tout cela n'est encor rien.
Pour y faire quelque pause;
Poursuivons notre entretien.
SOSIE.
Je quitte la partie.
(*Sosie veut s'en aller*).
MERCURE *arrêtant Sosie.*
Où vas-tu?
SOSIE.
Que t'importe?
MERCURE.
Je veux savoir où tu vas.
SOSIE.
Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?
MERCURE.
Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.
SOSIE.
Quoi! tu veux par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?
MERCURE.
Comment chez nous?
SOSIE.
Oui, chez nous.
MERCURE.
O le traître!
Tu te dis de cette maison?
SOSIE.
Fort bien. Amphitrion n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet ?

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion ?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom est ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé ! comment ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute.
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? de quelle rage est ton âme saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens ; par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême ;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens ! au secours, je vous prie !

MERCURE.

Comment ! bourreau, tu fais des cris !

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme :
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Les coups n'ont point en moi fait de métamorphose ?
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grâce, fais trève à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trève à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira : je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ? dis, traître !

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux :
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire :
Mais ton bâton sur cette affaire
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbe l'avoue :
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie ?

MERCURE.

Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela ? par la mort....

MERCURE.

Entre les dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi.

SOSIE.

Non, mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets moi, de grâce
Que les coups n'en seront point.
Signons une trève.

MERCURE.

Passe :
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.*

Comment ! tu peux...?

SOSIE.

Ah ! tout doux :
Nous avons fait trève aux coups.

MERCURE.
Quoi! pendard! imposteur! coquin!...
SOSIE.
Pour des injures,
Dis m'en tant que tu voudras ;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.
MERCURE.
Tu te dis Sosie?
SOSIE.
Oui, quelque conte frivole...
MERCURE.
Sus, je romps notre trêve, et reprends ma parole.
SOSIE.
N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence,
Etre ce que je suis, est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressans?
Rêvé-je? est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tins tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'a-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable!
Et, plût au ciel, le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable:
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.
MERCURE.
Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi hormis les coups.
SOSIE.
Ce matin du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitrion du camp vers Alcmène sa femme
M'a-t-il pas envoyé?
MERCURE.
Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitrion députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave honnête berger,
Frère d'Arpage mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis la prude
Dont l'humeur me fait enrager,
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivières
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fut marqué par derrière
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas à part.*
Il a raison, à moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action;
Faisons lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
Haut.
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitrion obtint pour son partage?
MERCURE.
Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis.
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.
SOSIE.
A qui destine-t-il un si riche présent?
MERCURE.
A sa femme, et sur elle il le veut voir paroître.
SOSIE.
Mais où, pour l'apporter, est il mis à présent?
MERCURE.
Dans un coffret scellé des armes de mon maître.
SOSIE, *à part.*
Il ne ment pas d'un mot à chaque répartie:
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie,
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtaut, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle
Pour démêler ce que je voi.
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne
A moins d'être moi-même on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
Haut.
Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?
MERCURE.
D'un jambon
SOSIE *bas à part.*
L'y voilà.
MERCURE.
Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.
SOSIE, *bas à part.*
Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien
S'il n'étoit dans la bouteille.
Haut.
Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois:
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose?
MERCURE.
Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord:
Mais tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.
Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose,
Mais il faut terminer enfin par quelque chose,
Et le plus court pour moi c'est d'entrer là-dedans.
MERCURE.
Ah! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade?
SOSIE *battu par Mercure.*
Ah! qu'est-ce ci, grands dieux! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade!
MERCURE.
Enfin je l'ai fait fuir; et sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine,
Mais je vois Jupiter que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

Molière.

§ 42. *Scène des femmes savantes.*

ARMANDE, *savante ridicule,* HENRIETTE *sa sœur.*

ARMANDE.
Quoi! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête?
Ce vulgaire dessein peut vous monter en tête?
HENRIETTE.
Oui, ma sœur.
ARMANDE.
Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter?
HENRIETTE.
Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur....
ARMANDE.
Ah, mon dieu, fi!
HENRIETTE.
Comment!
ARMANDE.
Ah, fi! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traine la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?
HENRIETTE.
Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.
ARMANDE.
De tels attachemens, ô ciel, sont pour vous plaire?
HENRIETTE.
Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?
ARMANDE.
Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!

Que vous jouez au monde un triste personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage ;
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans
Qu'une idole d'époux, et des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires :
A de plus beaux objets élevez vos désirs ;
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux ;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille ;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le ciel dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant,
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où mènent des savans les spéculations ;
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes règlemens,
Et de nos doux instincts suivons les mouvemens,
Habitez par l'essor d'un grand et beau génie
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère,
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre?
Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas;
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui: mais tous ces soupirs, chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines:
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens,
Et l'on peut pour époux refuser un mérite,
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur, et pour moi, je le crois.

Molière.

§ 45. *Autre scène des Femmes Savantes.*

PHILAMINTE, CHRYSALE, BELISE.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie:
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BELISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours,
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage,
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;

Et Malherbe et Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine peut-être auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin.
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
Pour. . . . .

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien *collet monté*.

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur . . . .

PHILAMINTE.

Comment donc!

CHRYSALE *à Bélise*.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite,
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien.
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil, et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs:
Elles veulent écrire et devenir auteurs;

Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont, lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir qu'un va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire:
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brule mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire.
Enfin je vois par eux votre exemple suivi;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas!
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées;
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINE.

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois!
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

Molière.

§ 44. *Autre Scène des Femmes Savantes.*

TRISSOTIN, VADIUS, *beaux esprits*, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, *femmes savantes*, HENRIETTE.

TRISSOTIN *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir:
En vous le produisant je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du Grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Belise.*

Du Grec! ô ciel! du Grec! il sait du Grec, ma sœur!

BELISE *à Armande.*

Ah! ma nièce, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du Grec! ah! permettez de grâce,
Que pour l'amour du Grec, monsieur, on vous embrasse.
(*Vadius embrasse aussi Belise et Armande*).

HENRIETTE *a Vadius qui veut aussi l'embrasser.*
Excusez-moi monsieur, je n'entends pas le Grec.
(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.
J'ai pour les livres Grecs un merveilleux respect.

VADIUS.
Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.
Monsieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.
Au reste il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.
Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être aux palais, aux cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser un encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.
Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.
Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.
Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.
On voit partout chez vous, l'ithos et le pathos.

TRISSOTIN.
Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.
Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.
Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.
Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.
Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.
Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.
Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.
Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.
Si la France pouvoit connoître votre prix.

VADIUS.
Si le siècle rendoit justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.
En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.
On verroit le public vous dresser des statues.
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en . . .

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur:
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.
(*Ils se lèvent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre . . .

PHILAMINTE.

Hé! messieurs, que prétendez vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous tes honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.
Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.
TRISSOTIN.
Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit·
VADIUS.
Et toi de ton libraire, à l'hôpital réduit.
TRISSOTIN.
Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.
VADIUS.
Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.
TRISSOTIN.
Je t'y renvoie aussi.
VADIUS.
J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.
TRISSOTIN.
C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.
VADIUS.
Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.
TRISSOTIN.
Et la mienne saura te faire voir ton maître.
VADIUS.
Je te défie en vers, prose, Grec et Latin.
TRISSOTIN.
Hé bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

Molière.

§ 45. *Scène des Plaideurs.*

CHICANEAU, *plaideur*, LA COMTESSE DE PIMBESCHE, *vieille plaideuse*, PETIT JEAN, *portier du juge.*

CHICANEAU, *allant et revenant.*

La Brie,
Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laisse monter aucune âme là haut.
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
Ah! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin;
Qu'il m'attende, je crains que mon juge ne sorte.
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.
PETIT JEAN, *entr'ouvrant la porte.*
Qui va là?
CHICANEAU.
Peut-on voir monsieur?
PETIT JEAN, *fermant la porte.*
Non.

CHICANEAU.

Pourroit-on
Dire un mot à monsieur son secrétaire?

PETIT JEAN,

Non.

CHICANEAU.

Et monsieur son portier?

PETIT JEAN, *ouvrant.*

C'est moi-même.

CHICANEAU.

De grâce,
Buvez à ma santé, monsieur.

PETIT JEAN, *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse,
(Fermant la porte)
Mais revenez demain.

CHICANEAU.

Hé, rendez donc l'argent.
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine;
Six écus en gagnoient une demi-douzaine;
Mais aujourd'hui je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.
Mais j'aperçois venir madame la Comtesse
De Pimbesche, elle vient pour affaire qui presse...
Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit!
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit:
Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde;
Il faut que tous les jours j'éveille tout le monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE.

Pour moi depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur, quel arrêt!

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous, ecoutez, s'il vous plait.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie...

CHICANEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die...

CHICANEAU.

Voici le fait, depuis quinze ou vingt ans en ça.
Au-travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé;
A deux bottes de foin le dégât estimé;
Enfin au bout d'un an sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour: j'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
(Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plait,)
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête:
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on:
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.

Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour;
Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause.
Le cinquième, ou sixième avril, cinquante-six,
J'écris sur nouveaux frais: je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointemens, trente exploits, six instances,
Six-vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge;
La requête civile est ouverte pour moi;
Je ne suis pas rendu, mais vous, comme je voi,
Vous plaidez.

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je...

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis:
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits;
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfans, ah, monsieur, la misère!
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider?

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment lier les mains aux gens de votre sorte?
Mais cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, monsieur, que trop honnêtement;
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot! Mais s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas;
Depuis trente ans au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé! quelque soixante ans.

CHICANEAU.

Comment? c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.
Laissez faire, ils ne sont pas au bout;
J'y vendrai ma chemise, et je veux rien, ou tout.
CHICANEAU.
Madame, écoutez-moi, voici comme il faut faire.
LA COMTESSE.
Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père
CHICANEAU.
J'irois trouver mon juge . . .
LA COMTESSE.
Oh, oui, monsieur, j'irai.
CHICANEAU.
Me jeter à ses pieds.
LA COMTESSE.
Oui, je m'y jetterai;
Je l'ai bien résolu.
CHICANEAU.
Mais daignez donc m'entendre.
LA COMTESSE.
Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.
CHICANEAU.
Avez-vous dit, madame?
LA COMTESSE.
Oui.
CHICANEAU.
J'irois sans façon
Trouver mon juge . . .
LA COMTESSE.
Hélas! que ce monsieur est bon!
CHICANEAU.
Si vous parlez toujours, il faut que je me taise,
LA COMTESSE.
Ah que vous m'obligez! je ne me sens pas d'aise.
CHICANEAU.
J'irois trouver mon juge et lui dirois . . .
LA COMTESSE.
Oui,
CHICANEAU.
Voi?
Et lui dirois, monsieur . . .
LA COMTESSE.
Oui, monsieur . . .
CHICANEAU.
Liez moi . . .
LA COMTESSE.
Monsieur, je ne veux point être liée.
CHICANEAU.
A l'autre!
LA COMTESSE.
Je ne le serai point.
CHICANEAU.
Qu'elle humeur est la vôtre?
LA COMTESSE.
Non.
CHICANEAU.
Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.
LA COMTESSE.
Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.
CHICANEAU.
Mais . . .
LA COMTESSE.
Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie.
CHICANEAU.
Enfin quand une femme en tête a sa folie . . .
LA COMTESSE.
Fou vous-même.
CHICANEAU.
Madame.

LA COMTESSE.
Et pourquoi me lier?
CHICANEAU.
Madame.
LA COMTESSE.
Voye-zvous? il se rend familier.
CHICANEAU.
Mais, madame . . .
LA COMTESSE.
Un crasseux qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis.
CHICANEAU.
Madame.
LA COMTESSE.
Avec son âne.
CHICANEAU.
Vous me poussez.
LA COMTESSE.
Bon homme, allez garder vos foins.
CHICANEAU.
Vous m'excédez.
LA COMTESSE.
Le sot.
CHICANEAU.
Que n'ai-je des témoins?
PETIT JEAN.
Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.
CHICANEAU.
Monsieur, soyez témoin . . .
LA COMTESSE.
Que monsieur est un sot.
CHICANEAU.
Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.
PETIT JEAN, *à la Comtesse.*
Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.
LA COMTESSE.
Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle.
PETIT JEAN, *à Chicaneau.*
Folle. Vous avez tort; pourquoi l'injurier?
CHICANEAU.
On la conseille.
PETIT JEAN.
Oh!
LA COMTESSE.
Oui, de me faire lier.
PETIT JEAN.
Oh! monsieur.
CHICANEAU.
Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?
PETIT JEAN.
Oh! madame.
LA COMTESSE.
Qui, moi, souffrir qu'on me querelle?
CHICANEAU.
Une crieuse.
PETIT JEAN.
Hé, paix.
LA COMTESSE.
Un chicaneur.
PETIT JEAN.
Holà!
CHICANEAU.
Qui n'ose plus plaider.
LA COMTESSE.
Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur!

CHICANEAU.
Et bon, et bon, de par le diable.
Un sergent, un sergent.
LA COMTESSE.
Un huissier, un huissier.
PETIT JEAN, *seul.*
Ma foi, juge et plaideurs, il faudroit tout lier.

Racine.

§ 46. *Scène du Mercure galant.*

SANGSUE *procureur au parlement, et* BRIGANDEAU *procureur au châtelet viennent prier* ORONTE *auteur du Mercure d'avertir le public qu'une satire contre les procureurs ne regardoit pas ceux de leurs corps.*

SANGSUE.
Monsieur, votre très-humble et très-obéissant,
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?
ORONTE.
Non, Monsieur, par malheur.
SANGSUE.
Je me nomme Sangue,
Procureur de la cour pour vous servir.
ORONTE.
Monsieur,
Je vous rends sur ce point grâces du tout mon cœur.
SANGSUE.
Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?
ORONTE.
Non, Monsieur.
SANGSUE.
En trois mots je m'en vais vous l'apprendre;
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt-deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire.
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement;
Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous quel opprobre eût-ce été!
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité.
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne;
Ce sont des procureurs d'une ordre subalterne,
Comme ceux des consuls, du châtelet...
BRIGANDEAU.
Tout beau
Maître Sangsue, ou bien...
SANGSUE.
Quoi, maître Brigandeau!
Prétendez-vous nier ce que je dis?
BRIGANDEAU.
Sans doute.
SANGSUE.
Et moi devant Monsieur qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.
BRIGANDEAU.
Vous?
SANGSUE.
Oui.
BRIGANDEAU.
Sauf correction vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent du châtelet, un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur;
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelans et pour les intimés,
Et savent les forcer par divers stratagêmes,
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes.

SANGSUE.

Et quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire:
C'étoit au châtelet que pendoit cette affaire.

BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler? dis-le-moi si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grandes causes.

SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on excroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du châtelet qu'on joue?

BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que je croi:
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint Antoine
Est-ce de grapiller ou de ton patrimoine?
Ton père étoit aveugle et jouoit du hautbois.

BRIGANDEAU.

Et les quatre maisons du quartier Quinquempoix
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes cliens elles sont cimeotées:
Il n'entre aucune pierre en leur construction,
Qui ne te coûte au moins une vexation;
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

SANGSUE.

Au mois de juin dernier, un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais:
Tu l'avois fait monter à sept cents trente livres
Et ton papier volant tel que tu le délivres,
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs;
Encore dirent-ils que dans cette occurrence,
Ils te passoient cent sous contre leur conscience.

BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs dont on a les quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh, messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,

De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu, je sais, messieurs, quel sujet vous amène;
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux part au Mercure prochain.

SANGSUE.

Procureur de la cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

SANGSUE.

Bon.
Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte.

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite,
Laissez-moi faire.

Boursault.

§ 47. *Scène du glorieux.*

LE COMTE DE TUFFIÈRE, LISIMON, *riche bourgeois;* M. JOSSE, *notaire,* LISETTE *sœur du Comte,* ISABELLE, *fille de Lisimon.*

M. JOSSE *vis-à-vis d'une table après avoir mis ses lunettes, lit.*

" *Par devant...*

LISIMON, *à Lisette qui parle.*

Ecoutez.

M. JOSSE *lit.*

" *Les conseillers du roi,*
" *Notaires sous signés, furent présens...*

LISIMON, *à Valère qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici, laissez cette fille; et pour cause.

M. JOSSE, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vous titres, votre rang;
Je ne les savois point, ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter, n'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera, voyez quelle largeur!

LE COMTE *dicte.*

Ecrivez donc " *Très-haut et très-puissant seigneur...*

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très-puissant seigneur....

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis....

M. JOSSE.

Oh! quelle Kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(Il répète.)
*Philogènes, Louis....*après?

LE COMTE, *dictant.*

" *De Montsurmont.*

M. JOSSE, *répétant.*

Surmont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier....

M. JOSSE, *répétant.*
Lier.
LE COMTE, *au notaire.*
Continuez. "*Baron*
" *De Montorgueil.*
M. JOSSE, *répétant.*
Orgueil.
LE COMTE, *d'un ton empoulé.*
Bou. "*Marquis de Tuffière.*
LISIMON.
Quoi! vous êtes marquis?
LE COMTE.
Proprement, c'est mon père.
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.
LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*
C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*à Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.
M. JOSSE, *au Comte.*
Est-ce tout?
LE COMTE, *se levant.*
Comment tout? "*Seigneur...*
M. JOSSE.
et cætera...
Cette tirade-là jamais ne finira.
LE COMTE.
Mettez "*Et autres lieux*" en très-gros caractères.
ISABELLE, *à Lisette.*
En lettres d'or.
LISETTE, *à Isabelle.*
Paix donc.
ISABELLE, *à Lisette.*
Je ne saurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.
LISETTE *à Isabelle.*
C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent sont tout leur patrimoine.
M. JOSSE, *à Lisimon.* (*il lit.*)
A vous présentement, monsieur; "*Messire Antoine*
" *Lisimon...*
LE COMTE *d'un air surpris.*
Antoine!
LISIMON.
Oui.
LE COMTE.
Quoi! c'est là votre nom?
Antoine! Est-il possible?
LISIMON.
Eh! parbleu, pourquoi non?
LE COMTE.
Ce nom est bien bourgeois!
LISIMON.
Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.
LE COMTE *d'un air dédaigneux.*
Passons, monsieur, passons, vos titres, c'est le point
Dont il s'agit ici.
LISIMON.
Qui, moi? je n'en ai point.
LE COMTE.
Comment donc? vous n'avez aucune seigneurie?
LISIMON.
Ah! je me souviens d'une; écrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.
Rien de plus?
LISIMON.
Et seigneur suzerain....d'un million d'écus.
LE COMTE.
Vous vous moquez, je crois? l'argent est-il un titre?
LISIMON.
Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.
M. JOSSE.
Il a raison.
LE COMTE.
Pour moi, je tiens que la noblesse...
M JOSSE.
Oh! nous autres bourgeois nous tenons pour l'espèce.
(*à Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.
LISIMON.
Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cents mille francs.
M. JOSSE, *au Comte.*
Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.
LE COMTE, *bas à M. Josse.*
Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient,
Mais nous purifions la source dont il vient.
M. JOSSE.
Et quel douaire aura l'épouse contractante?
LE COMTE.
Quel douaire, monsieur? vingt mille francs de rente.
LISETTE, *à part.*
Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.
M. JOSSE, *au Comte.*
Sur quoi l'assignez-vous?
LISIMON.
Oui.
LE COMTE.
Sur la Baronnie.
De Montorgueil.
M. JOSSE, *se levant.*
Voilà votre affaire finie.
LISIMON.
Signons donc maintenant, la noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.
LE COMTE.
Mon père, dites-vous? il ne faut point l'attendre,
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.
LISETTE, *à part.*
Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.
LE COMTE.
Mais nous irons le voir après le mariage.
LISIMON.
Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

Destouches.

§ 48. *Scène du joueur.*
VALÈRE, *joueur qui a perdu son argent*, HECTOR.

VALÈRE.
Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries,
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés;
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE.

De serpens mon cœur est devoré,
Tout semble en un moment cootre moi coojuré.
(*Il prend Hector à la cravatte.*)
Parle, as-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner! perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je peux tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Doot vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase.
Ah charmante Angélique! en l'ardeur qui m'embrase
A vos seules bontes je veux avoir recours;
Je n'aimerai que vous; m'aimerez-vous toujours?
Mon cœnr dans les transports de sa fureur extrème
N'est puint si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre,
Approche ce fauteuil. Va me chercher un livre.

HECTOR.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui, ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas;
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs.

VALERE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

Chapitre vi. du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillans mensongers:
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers,
Leur possession trouble et leur perte est légère,
Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire.
Lorsque Seneque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! dans mon cœur il s'élève
(*Il s'assied.*)
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

L'or est comme une femme, on n'y sauroit toucher,

Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher:
L'un et l'autre en ce temps sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la philosophie.
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique. Achève ton chapitre.

HECTOR.

Que faut-il?...

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine:
C'est posséder les biens que s'avoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Étoit-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre:
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous voullez, monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici: la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur.

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder, la vie est un fardeau,
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

Regnard.

§ 49. *Scène du Légataire.*

GÉRONTE, ERASTE, M. SCRUPULE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *valet d'*ERASTE, *neveu de* GÉRONTE, *s'est enveloppé dans la robe de chambre de ce dernier, et a dicté un faux testament sous le nom de ce vieillard.* GÉRONTE *qui paroît, apprend ce qui s'est fait sous son nom. On veut lui persuader qu'il a dicté lui-même ce testament, et qu'une léthargie lui en a faire perdre la mémoire.*

GERONTE.

Ici depuis long-temps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure,
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savois bien, qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement;
Le corps se porte mieux, lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que selon vos desseins
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONDE.

Quel papier, s'il vous plaît! pourquoi! pour quelle affaire?

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu, vous rêvez, monsieur, c'est pour le faire,
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
Vous me l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisiroit-il votre âme?
Monsieur étoit présent, aussi-bien que madame.
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste étoit présent!

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je le jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu, parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! ne me parlez point, monsieur, de testament,
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc!

LISETTE.

Crispin, parle à ma place;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourrois, là-dessus, vous rendre satisfait,
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire,
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce soit vous, pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper; mais c'étoit vous ou moi.

M. SCRUPULE.
Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.
GERONTE.
Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire?
Et c'est ma léthargie.
CRISPIN.
Oui, c'est-elle en effet.
LISETTE.
N'en doutez nullement, et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire.
GERONTE.
Oui.
LISETTE.
Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?...
GERONTE.
Je ne m'en souviens point.
LISETTE.
C'est votre léthargie.
CRISPIN.
Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement
Qu'il est venu tantôt certain neveu Normand,
Et certaine Baronne avec un grand tumulte,
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte?
GERONTE.
Oui.
CRISPIN.
Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?
GERONTE.
Je ne m'en souviens point.
CRISPIN.
C'est votre léthargie.
GERONTE.
Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.
LISETTE.
Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel.....
ÉRASTE.
Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.
GERONTE.
Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.
CRISPIN, *à part.*
Ah! voilà bien le diable.
M. SCRUPULE.
Il faut donc vous le lire!
Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
Maître Mathieu Géronte en son fauteuil à bras,
Étant en son bon sens, comme on a pu connoître,
Par gestes et maintien qu'il nous a fait paroître;
Quoique de corps malade, ayant sain jugement,
Lequel après avoir réfléchi mûrement
Que tout est ici-bas fragile et transitoire....
CRISPIN.
Ah! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendroit en quatre, en entendant ces mots?
LISETTE.
Hélas! je ne saurois arrêter mes sanglots.
GERONTE.
En les voyant pleurer mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous, je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*
Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat...
CRISPIN.
Intestat...
LISETTE.
Intestat... ce mot me perce l'âme.
M. SCRUPULE.
Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat...
CRISPIN.
Intestat...
LISETTE.
Intestat....
M. SCRUPULE.
Mais laissez-moi donc lire?
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
Son susdit testament en la forme qui suit.
GERONTE.
De tout ce préambule, et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.
LISETTE.
C'est votre léthargie.
CRISPIN.
Ah! je vous en réponds.
Ce que c'est que de nous! moi, cela me confond.
M. SCRUPULE, *lisant*
Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.
GERONTE.
Je ne dois rien.
M. SCRUPULE.
Voici l'aveu que vous en faites:
Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.
GERONTE.
Je dois quatre cents francs? c'est une fourberie.
CRISPIN.
Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie;
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.
GERONTE.
C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.
CRISPIN.
Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroit guère.
M. SCRUPULE, *lisant.*
Je fais mon légataire unique, universel,
Eraste mon neveu.
ERASTE.
Se peut-il, juste ciel?
M. SCRUPULE, *lisant.*
Déshéritant, en tant que besoin pourroit être,
Parens, nièces, neveux, nés aussi-bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucun au jour de mon décès.
GERONTE.
Comment moi des bâtards?
CRISPIN.
C'est style de notaire.
GERONTE.
Oui, je voulois nommer Eraste légataire.
A cet article-là je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.
M. SCRUPULE, *lisant.*
Item, je donne et lègue en espèce sonnante,

A Lisette...

LISETTE.

Ah, grands dieux !

M. SCRUPULE, *lisant.*

Qui me sert de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Deux mille écus.

CRISPIN.

Monsieur...en vérité...pour peu..,
Non...jamais...car...ma bouche...quand j'y pense..,
Je me sens suffoquer par la reconnoissance !
(*à Lisette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embrassant Géronte,*

Ah! monsieur...

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur!
Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

GERONTE.

Comment six mille francs? quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus?
Et que peut-on, hélas, avoir pour vingt écus?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie.
Il en est à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

Item, je donne et lègue.

CRISPIN, *à part.*

Ah! c'est mon tour enfin,
Et l'on va me jeter.

M. SCRUPULE, *lisant*

A Crispin.

GERONTE, *regardant Crispin qui se fait petit.*

A Crispin!

M. SCRUPULE, *lisant.*

Pour tous les obligeans, bons et loyaux services,
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir.

GERONTE, *à part.*

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?...
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme,
Si généreusement me laisser cette somme!

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu. Que veut dire ceci?
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi! moi, j'aurois légué sans aucune raison
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,

Qu'Eraste auroit chassé, s'il m'avoit voulu croire!

CRISPIN.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire;
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux, même après votre mort?

GERONTE.

Ne m'a-t-on pas volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches:
Je n'ose me fouiller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeste embarras!

(*Haut.*)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où sont-ils donc? Réponds.

ERASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai par votre ordre exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre?

ERASTE.

Oui, monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux sur ce point
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las à la fin de tant de léthargies.
Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don,
J'avois perdu l'esprit, le sens et la raison.

Regnard.

§ 50. *Scène de la Métromanie.*

DAMIS, *métromane, prend la défense des poëtes*; BALIVEAU.

BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous! et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS

Voici qui paroît drôle,
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom, *Monsieur de l'Empirée?*
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS

Dans la vôtre, mon oncle; un peu de patience.
Imitez-moi, voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne.*

Coquin, tu te prévaux du contre-temps maudit.

DAMIS

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix, voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS

Et vous un père...

BALIVEAU

Eh oui, bourreau, tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance,
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux, crois-moi, fuis ce terroir ingrat;
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le genie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS

Le barreau!....

BALIVEAU

Protégeant la veuve et la pupille.
C'est là qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane, et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune;
J'y monte, et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse, anoblir ma mémoire;
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit

La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre;
C'en est fait: pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la prostérité.

BALIVEAU

Eh bien, porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentimens, les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs, s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere,
Si tu prends à sa cause, un intérêt sincère,
Ne préfèrera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS

Non: mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent,
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu nous confond;
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien, des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore, et je rampe encore, à l'âge heureux,
Où Corneille et Racine étoient déjà fameux!

BALIVEAU

Quelle étrange manie! eh dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant,
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont fait d'avance.
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi.

BALIVEAU

Va, malheur à toi-même, ingrat, cours à ta perte!
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré;
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle, essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va, des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés!
Déjà dans les cafés tes projets se répandent,
Le parodiste oisif, et les forains t'attendent,
Vas, après t'être vu sur la scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS

Que peut, contre le roc, une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien, tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS

A ses mœurs.

BALIVEAU

A ses mœurs! et le monde en ces sortes de rages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des outrages?

DAMIS

Oui, de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille,
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux, mon oncle me renonce;
Je me tais; mais l'erreur est sujette au retour;
J'espère triompher avant la fin du jour:
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle?

BALIVEAU

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir aux François l'on doit représenter!

DAMIS

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS
J'en augure une heureuse et pleine réussite.
BALIVEAU
Cependant gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous êtes le neveu.
DAMIS
Tout comme il vous plaira, mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.
BALIVEAU
J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.
DAMIS
J'obéirai, monsieur.
BALIVEAU
J'y compte.
DAMIS
Mais aussi
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.
BALIVEAU
Volontiers.
(*A part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

Piron.

§ 51. *Scène du méchant.*

CLÉON, *héros de la Comédie du Méchant, découvre à* VALERE *la méchanceté de son caractère.*

VALERE, (*embrassant Cléon.*)
Eh, bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux. Vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je....?
CLÉON
Ah! point de complimens:
Quand on peut être utile et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance....Eh bien, quelles nouvelles
A Paris?
VALERE
Oh! cent mille, et toutes des plus belles.
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables.
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables:
Chaque jour le génie, et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.
CLÉON
Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit, et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?
VALERE
Oh! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté;
Tout est colifichet, pompon et parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend:

On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent:
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLEON

Et Cidalise?...

VALERE

Mais...

CLEON

C'est une affaire faite.
Sans doute vous l'avez?... quoi! la chose est secrète?

VALERE

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLEON

Partout:
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLEON, *(avec un grand éclat de rire.)*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme;
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie et sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise:
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une, qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air, met souvent tout le prix.

VALERE

Je vous en crois assez...Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLEON

N'en appréhendez rien. Mais (soit dit entre nous),
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous:
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux....

VALERE

Eh! non: vous me donnez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude, au ton triste, excédant,
Une bégueule, enfin, qui seroit mon pédant;
Ou, si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroit ignoble, crapuleux.

CLEON

Vous pensez juste.

VALERE

A vous en est toute la gloire.
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLEON

Mais malheureusement on dit que votre mère

Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe:
Le connoissez-vous?

VALERE

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi, depuis six ans je ne suis pas venu;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLEON

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte:
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit:
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALERE

A mes dépens, peut-être, ils sont d'intelligence?

CLEON

Cela m'en a tout l'air.

VALERE

J'aime mieux un procès;
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLEON

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance; on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE

Mais assez, ce me semble;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille; elle me plaisoit fort;
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort:
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous?

CLEON

Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE

J'en crois fort votre goût.

CLEON

Quant à l'esprit, néant: il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne:
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse et qu'elle a de l'humeur:
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter....
Enfin si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

VALERE

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec un compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire:
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLEON

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère;

Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir:
Écoutez, conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre par leur sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste:
Or notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout,
Pour ton, qu'un vieux honneur, pour loi, que le vieux goût:
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité,
De son banc, de ses soins et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte:
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haîne
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE

Oh! vous êtes charmant....Mais n'aurois-je pas tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLEON

Eh bien...mariez-vous...ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

VALERE

Écoutez-moi, de grâce,
Je chercher à m'éclairer.

CLEON

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti;
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on se peut moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE

Soit...Il a la fureur de me croire à son gré:
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

Gresset.

§ 52. *Scène de l'inconstant.*

FLORIMOND *en uniforme*, CRISPIN.

CRISPIN

Permettez donc enfin que je vous dise un mot:
Je ne puis plus long-temps me taire comme un sot.
Mardi, vous quittez Brest, sans m'avertir la veille,

Fort bien! Sans dire adieu vous partez, à merveille!
Mais de grâce, monsieur, daignez me faire part
Du sujet important d'un si brusque départ.

FLORIMOND

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois il me semble la voir.

CRISPIN

Je le crois; mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest comme un éclair à Paris vous amène?

FLORIMOND

D'honneur jamais Paris ne m'a paru si beau.
Quelle variété! c'est un mouvant tableau:
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN

Il est vrai; mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison.

FLORIMOND

La garnison, Crispin? J'ai quitté le service.

CRISPIN

Vous quittez?...quoi, monsieur, par un nouveau caprice?...

FLORIMOND

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN

Mais j'admire en effet votre persévérance.
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages;
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir:
Le matin on s'ennuie et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus d'un même habit;
Qui semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étoient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot à la fois fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas.
Le même mouvement vous fait à gauche, à droite
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN

Cependant...

FLORIMOND

A mon gré je vais changer d'habit
Et ne te mettrai plus, uniforme maudit.

CRISPIN

Pauvre disgracié! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états!...je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord..

FLORIMOND

Oh! tu feras ce compte une autrefois.

CRISPIN

Soit, sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND

Pour la vie.

CRISPIN

Quoi, Brest?

FLORIMOND
D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.
CRISPIN
Et votre mariage?
FLORIMOND
Eh bien, il reste là.
CRISPIN
Mais Léonor?
FLORIMOND
Ma foi l'épouse qui voudra.
CRISPIN
J'ignore en vérité si je dors, si je veille.
Eh quoi, vous la quittez, le contrat fait la veille?
FLORIMOND
Falloit-il par hasard attendre au lendemain?
CRISPIN
Là, sérieusement vous refusez sa main?
FLORIMOND
Pour le persuader il faudra que je jure.
CRISPIN
Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? elle est jeune d'abord.
FLORIMOND
Trop jeune.
CRISPIN
Bon, monsieur?
FLORIMOND
C'est un enfant.
CRISPIN
D'accord
Mais un aimable enfant: elle est belle, bien faite.
FLORIMOND
Je sais fort bien qu'elle est une beauté parfaite.
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut;
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.
CRISPIN
C'est différent. J'aimois cette l'humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.
FLORIMOND
Je veux qu'on boude aussi par fois.
CRISPIN
Sans contredit.
FLORIMOND
Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit:
Qui rit à tous propos ne peut que me déplaire.
CRISPIN
Sans doute, Eléonor n'étoit point votre affaire,
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais!
Bon! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine?
FLORIMOND
Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira;
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui! moi! bon Dieu! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin qui chaque jour s'enivre?
Qui fume à chaque instant, et tous les soirs d'hiver
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer?
CRISPIN
Mais, si je ne me trompe, après le mariage
Il devoit à Paris faire un petit voyage.
FLORIMOND
Oui...tu m'y fais songer.
CRISPIN
S'il étoit en chemin?

FLORIMOND

Eh bien, crois-tu qu'ici du soir au lendemain
On se rencontre?

CRISPIN

Non, mais enfin, mon cher maître,
Dans cet hôtel lui-même il descendra peut-être:
Car toujours des Bretons ce fut le rendez-vous.

FLORIMOND

Eh que m'importe à moi? je ris de son courroux.
Laissons là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN

Parlons donc de Justine; elle est ma foi gentille.
Des défauts, elle en a, mais elle a mille appas:
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas.
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine, helas! je lui donnai ma foi.
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi?

FLORIMOND

Elle est déjà peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN

Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différens du vôtre.
D'avoir perdu Crispin jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela..

CRISPIN

Fort bien, mais au moins, dites-moi,
Pourquoi vous descendez dans un hôtel?

FLORIMOND

Pourquoi?

CRISPIN

Oui, monsieur, vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait!

FLORIMOND

De mon côté je le chéris de même;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui:
Je crus bien l'an passé que j'en mourrois d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite!
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, demain il le fera:
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade!
Et puis sa politique et sa double ambassade!
Car tu sais que mon oncle étoit ambassadeur.
J'écoutois des récits...mais d'une pesanteur!
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs, je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni;
Tout cérémonial de ces lieux est banni:
Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble;
Entière liberté, le soir, on se rassemble:
L'hôtel forme lui seul une société,
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

Collin d'Arleville.

§ 53. *Scène de Sertorius.*

SERTORIUS *et* POMPÉE, *deux des plus grands généraux de l'ancienne Rome, engagés dans des partis differens, s'efforcent de se gagner l'un et l'autre.*

POMPÉE

L'inimitié qui règne entre nos deux partis,

N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros:
Sans lui voir à la main pique ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune, et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais (et ce franc aveu sied bien aux grands courages)
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés,
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites:
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est partout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS

Vous me pourriez sans doute, épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute Romaine.
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime,
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si, dans l'occasion, je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge:
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire:
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite,
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète;
Et sur les bords du Tibre une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple Romain.

POMPÉE

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles;
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute Romaine;

Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE

Ce discours rebattu
Lasseroit une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités;
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise;
Et je garde avec vous la même liberté,
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encur dû;
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves:
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux,
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux:
Leur misère est le fruit de votre illustre peine,
Et vous pensez avoir l'âme toute Romaine!
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux,
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république.
Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras:
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion, ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui, tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur:
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras, sans engager mon âme;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui m'engage à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir,
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourriez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,

Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla, vous tâtez leur courage.

POMPÉE

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise :
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome ?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
Les titres différens ne font rien à la chose :
Vous imposez des lois, ainsi qu'il en impose :
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sur de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites :
Jusque-là...

SERTORIUS

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun :
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;
Qu'en assujettissant, vous avez l'art de plaire ;
Qu'on croit n'être en vos fers, qu'esclave volontaire ;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses ;
Ni si c'est un sénat, qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle, par ma voix, seigneur, qui vous en prie ;
C'est Rome...

SERTORIUS

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'etat !
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles ;
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas.
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras,
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie ;
Et nous épargnerons ces flots de sang Romain

Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS

Du droit de commander je ne suis point jaloux;
Je ne l'ai qu'eu dépôt, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
Je prétends un peu plus; mais dans cette union,
De votre lieutenant m'envierez-vous le nom?

POMPÉE

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est
De suivre ou d'obéir, que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble, et plus sûre;
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature;
Et déjà de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'eu ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue;
J'en donne ma parole, après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème:
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous, qu'à sa défiance il a sacrifié,
Jusques à vous forcer d'être son allié....

POMPÉE

Hélas! ce mot me tue; et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie; il m'en vient d'arracher.
Mon cœur frémit encore à me le reprocher,
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle:
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur, dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses:
Aussi fais-je encor plus; je lui donne un époux.

POMPÉE

Un époux! dieux! qu'entends-je? Et qui, seigneur?

SERTORIUS

Moi.

POMPÉE

Vous.!

Seigneur, toute son âme est à moi dès l'enfance:
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS

Tout est encore à vous.

Corneille.

§ 54. *Scène de Cinna.*

CINNA, *petit-fils du grand Pompée, et* MAXIME *sont à la tête d'une conspiration prête à éclater contre* AUGUSTE. *Ce prince qui l'ignore, les consulte sur le projet qu'il médite d'abdiquer l'empire.*

AUGUSTE

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,

Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé, pour tous charmes,
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
Le grand César, mon père, en a joui de même:
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen, dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devoit se conduire.
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé;
Et par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même:
Traitez-moi comme ami, non comme souverain.
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main.
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république:
Votre avis est ma règle; et par ce seul moyen,
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque.
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre.

Vos armes l'ont conquise; et tous les conquérans,
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes.
C'est ce que fit César: il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blamé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas est juste;
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang,
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées,
Un plus puissant démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet;
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez; mais aucun n'exécute.
Il est des assassins; mais il n'est plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête.
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter;
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort; c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien;
Il le peut, à son choix, garder ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!
Seriez-vous devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent:
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent;
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie;
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoissance est au-dessus du don?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire;
Votre gloire redouble a mépriser l'empire;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême;
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cœur vous nomme,
On hait la monarchie; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran, quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître:
Qui le souffre, a le cœur lâche, mol, abattu;

Et pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater;
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter,
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
Il est beau de mourir maître de l'univers;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre, et croître notre gloire.

CINNA

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte:
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

AUGUSTE

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois, que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée:
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison,
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolatre;
Par qui le monde entier asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces;
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes?
J'ose dire, seigneur, que par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états:
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique:
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie:
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps, comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance;

Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'etat n'est plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées:
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir, comme eux, le second de ses rois.

MAXIME

Les changemeus d'état que fait l'ordre céleste,
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA

C'est un ordre des dieux, qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté,
Quand il a combattu pour notre liberté?

CINNA

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue:
Il a choisi sa mort, pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses mains abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissans que des rois,
Les grands, pour s'affermir, achètent les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous:
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eut pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté:
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son âme effrayée.

Si, jaloux de son heur, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre, afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état et ma personne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile:
Allez donner mes lois à ce terroir fertile;
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie:
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne, depuis en sa faveur ouverte,
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part; tâchez de la gagner:
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

Le même.

§ 55. *Scène d'Andromaque.*

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie.
Pyrrhus rend à l'autel son infidele vie.

HERMIONE

Il est mort?

ORESTE

Il expire, et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avois promis; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face;
Il sembloit que ma vue excitât son audace;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
Je vous donne, a-t-il dit, *ma couronne et ma foi,*
Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de père;

J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnois pour le roi des Troyens.
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se derober;
Mais enfin a l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse,
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse;
Et regagner le port, où bientôt mes amis
Viendront couvert du sang que je vous ai promis.

HERMIONE

Qu'ont-ils fait!

ORESTE

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups;
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais, c'est moi, dont l'ardeur leur a servi d'exemple.
Je les ai, pour vous seule, entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups....

HERMIONE

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur;
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait! Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie!
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui!
Mais, parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE

O dieux! Quoi, ne m'avez-vous pas
Vous même ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter?
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi, dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait, pour son malheur, pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins;
Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire;
A toute ma famille, et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

Racine.

§ 56. *Scène de Britannicus.*

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmans!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire;
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus; je vous ai crus tous deux d'intelligence.
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi! seigneur!

NÉRON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie!

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel, puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron, dans tous les cœurs, est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour,
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour;
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire!

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime;
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort, auront des successeurs;
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers il vous faudra tout craindre;

Toujours punir, toujours trembler dans vos projets:
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse experience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés?
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel, dans tous leurs pleurs, ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne suit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous étoit precieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable:
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrois, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre a votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Se jetant aux pieds de Néron*)
Me voilà prêt, seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides,
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit, je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement, qu'il m'attende avec vous.

Racine.

§ 57. *Scène de Bajazet.*

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre:
Je pourrai, cependant, te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que, d'un œil content, je te vois dans Bysance!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.

De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin sincère,
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille;
Et sans renouveler ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Bysance;
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires.
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours:
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure:
Ils regrettent le tems, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encore leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encor avec plaisir,
Et qu'ils reconnoitroient la voix de leur visir?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite:
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années,
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.
Mais, si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant;
S'il fuit; ne doutez point que, fiers de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat,
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet:
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.
Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.
OSMIN.
Quoi, seigneur, le sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?
ACOMAT.
Cet esclave n'est plus: un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.
OSMIN.
Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous?
ACOMAT.
Peut-être avant ce temps,
Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher, sans moi, les siéges, les combats:
Il commande l'armée; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un visir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir;
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles,
Et le bruit en ira bientot à ses oreilles.
OSMIN.
Quoi donc, qu'avez-vous fait?
ACOMAT.
J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.
OSMIN.
Quoi, Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés, dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états, et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour:
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prit le nom de sultane.
ACOMAT.
Il a fait plus pour elle, Osmin: il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires;
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traine, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin, Bajazet dédaigna de tout temps,
La molle oisiveté des enfans des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des soldats;
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire,
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'état,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang Ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc, pour un temps, Amurat désarmé,
Laissa dans le serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,

Roxane, au moindre bruit, et, sans autres raisons,
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes:
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin? La sultane éperdue
N'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui: ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux même, dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi, Roxane d'abord leur decouvrant son âme,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore, et, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour;
Du père d'Amurat Atalide est la nièce,
Et même, avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux,
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi, vous l'aimez, seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls, tous les jours, réveillent sa tendresse.

Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tète....
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que, du moins, il faudra la demander long-temps,
Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée;
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du serrail les rigoureuses lois;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et....Mais on vient. C'est elle, et sa chère Atalide.
Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

Racine.

§ 58. *Scène de Mithridate.*

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je suis: ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que, long-temps soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
Déjà, plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé;
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser, en un jour, l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autre soins. L'orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;
Ils y courent en foule; et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête;
C'est l'effroi de l'Asie, et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur, et, pour être approuvés,

De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que, de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends, dans trois mois, au pied du capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe, avec moi, l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie, et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom Romain:
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce capitole, où j'étois attendu.
Détruisons ses honneurs et faisons disparoître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être:
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis, partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur.
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnase: allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.

Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise,
J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire, et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable;
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos états encor vous offrent tant d'asiles?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
Que d'un roi qui naguère, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit son espérance;
Fondoit sur trente états son trône florissant,
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement, sous un ciel étranger,
La mort et le travail, pire que le danger?
Vaincus, plus d'une fois, aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je, moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et, peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour?
Du moins, s'il faut céder; si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sure voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome, en votre faveur facile à s'apaiser....

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! Qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente, en un jour, tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois,
Dont il a, quarante ans, défendu tous les rois?
Continuez, seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle, et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour, un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois, épargnez votre tête sacrée:
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,

Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste ; il la faut entreprendre.
Brûlez le capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier, partout, que nous sommes vos fils.
Embrasez, par nos mains, le couchant et l'aurore.
Remplissez l'univers sans sortir du Bosphore.
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient ; et moi, tout m'en écarte ;
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai...J'effacerai le crime de ma mère.
(*se jetant aux pieds de Mithridate.*)
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous ;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire ;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *le relevant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connoit votre zele,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager :
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts : j'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez ; et, soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.
Mais après ce moment....Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est où je t'attends.
Tu ne saurois partir, perfide, et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie ;
Monime te retient ; ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,

Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses;
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois, sur ton visage,
Que ta confusion ne part que de ta rage:
Il te tarde déjà, qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai justice.
Je te l'ai dit. Holà, gardes.

Racine.

§ 59, *Scène d'Iphigénie*

Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie, Ægine.

Clytemnestre.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

Agamemnon.

Que vois-je? Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés:
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

Iphigénie.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi:
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre:
Vos ordres, sans détours, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante;
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter.
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.

Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur,
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté:
Croyez-en cet amour, par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire:
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder: votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi,
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que le Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste:
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus!
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,

Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois?
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé
Sont les moindres des soins, dont vous êtes pressé:
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle!
Déchirera son sein! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille; et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Racine.

§ 60. *Autre Scène d'Iphigénie.*

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.
Ah, je sais trop le sort que vous lui réservez!
AGAMEMNON.
Pourquoi le demander, puisque vous le savez?
ACHILLE.
Pourquoi je le demande? ô ciel, le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?
AGAMEMNON.
Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?
ACHILLE.
Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?
AGAMEMNON.
Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Etes-vous son époux?
Et ne peut-elle....
ACHILLE.
Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?
AGAMEMNON.
Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.
ACHILLE.
Moi!
AGAMEMNON.
Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.
ACHILLE.
Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage!
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage!
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?

Votre fille me plut, je prétendis lui plaire,
Elle est de mes sermens seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris :
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lié.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'acheterois vos superbes secours,
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Racine.

§ 61. *Scène de Phèdre.*

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

N'allons point plus avant : demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas !

(*Elle s'assied.*)

ŒNONE.

Dieux tout-puissans, que nos pleurs vous apaisent !

PHEDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains,
Vous-même rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame ; et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher.

PHEDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,

Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

ŒNONE.

Quoi, vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHEDRE.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je au-travers d'une noble poussière
Suivre de l'"œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE.

Quoi, madame ?

PHEDRE.

Insensée, où suis-je, et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez vous attenter ?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte. . . .

PHEDRE.

Ah dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche ?

PHEDRE.

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raison,
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer
Le flambeau dure encor et peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ? De quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHEDRE.

Grâces au ciel mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHEDRE.

Je t'en ai dit assez: épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain:
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première,
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue;
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHEDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous, qui ne cède, grands dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHEDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux: leve-toi.

ŒNONE.

Parlez: je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel que lui vais-je dire, et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère!

ŒNONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime . . . A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime . . .

ŒNONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,

Ce prince si long-temps par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte: grands dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste ciel, tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux!

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner:
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissans!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens:
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter:
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
Je pressai son exil; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone; et depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussitot a seigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulois, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches;
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

Racine.

§ 62. *Thyeste reconnu par Atrée.*

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous;
Quel est ton nom, ton rang? quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?
Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos, et j'allois à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux? . . .

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez . . .

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille?
Quel transport tout à coup dans mon cœur se réveille?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens!
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même!
Je ne me trompe point, je reconnois sa voix.
Voilà ses traits encore: ah! c'est lui que je vois:
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine;
Il fait pour se cacher des efforts superflus;
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi, Thyeste, seigneur.

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide!
Je ne le sens que trop au transport qui me guide;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier ce nom si méprisable:
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable?

THYESTE.

Eh bien! reconnois-moi, je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah, traître! c'en est trop, le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.

Je rends grâces au ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisque avec mes fureurs leurs soins d'intelligence
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
Ton nom seul en ces lieux est un arrêt de mort,
Rien ne t'en peut sauver ; la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu long-temps sa chute sur ta tête,
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté ce sacrifice.
Ærope par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours :
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre,
Holà ! gardes, à moi.

Crébillon.

§ 63. *Scène de Rhadamiste et Zénobie.*

RHADAMISTE, ZENOBIE.

ZENOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains maîtres de l'univers ?
En effet quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misère profonde !
Le ciel qui soumit tout à leurs augustes lois . . .

RHADAMISTE.

Que vois-je? ah! malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

ZENOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre âme est émue,
Seigneur ?

RHADAMISTE.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour . . .

ZENOBIE.

Qu'entends-je ! quels regrets ! et que vois-je à mon tour ?
Triste ressouvenir ! je frémis, je frissonne,
Où suis-je ? et quel objet ? la force m'abandonne :
Ah ! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur,
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTE.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime ;
Ma main n'as-tu commis que la moitié du crime ?
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour, jaloux, désesperé,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous Zénobie ?

ZENOBIE.

Zénobie ! ah grands dieux ! cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous ?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui.
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle?
Par quel bonheur le ciel touché de mes regrets
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi, vous versez des pleurs?

ZÉNOBIE.

Malheureuse! et comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah cruel! Plût aux dieux, que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore,
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(*il se jette à ses genoux*).

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse:
Laisser le crime en paix, c'est en être complice.
Frappe: mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Te ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance;
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Lève-toi, c'en est trop, puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre:
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme-moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir.

RHADAMISTE.

Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes!
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux!
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que ma cruauté, ni l'amour de mon frère,

Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZENOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

Crébillon.

§ 64. *Brutus, après la découverte de la conspiration, envoie à la mort Titus, son fils.*

BRUTUS, TITUS.

TITUS

Justes dieux! c'est Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avoient fait père.
J'ai perdu l'un; que dis-je? ah, malheureux Titus!
Parle, ai-je encore un fils?

TITUS

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
Avois-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir absolu?
De trahir tes sermens?

TITUS

Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, et je me cherche encore;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment:
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang en tout temps utile à la patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendoit encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS

Achève, malheureux.

TITUS

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie:
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie.
Votre opprobre est le mien. Mais si dans les combats
J'avois suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
A cet infortuné daignez ouvrir vos bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire:
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus...à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher objet qu'espéroit ma vieillesse:
Viens embrasser ton père: il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent mon visage:
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire, en se vengeant de toi.

TITUS

Adieu: je vais périr digne encor de mon père.

Voltaire.

§ 65. *Lusignan reconnoissant ses enfans dans Zaïre et dans Nérestan.*

ZAIRE, LUSIGNAN, NERESTAN, CHATILLON.

LUSIGNAN

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?...guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affoibli plus encor que les ans.
Suis-je libre en effet.

ZAIRE

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN

O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous, c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quel lieu sommes-nous? Aidez mes foibles yeux.

CHATILLON

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAIRE

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connoître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux François, qui vous est inconnu,
(*En montrant Nérestan*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix chrétiens payer la délivrance:
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN

Des chevaliers François tel est le caractère;

Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NERESTAN

Mon nom est Nérestan; le sort, long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, aux bords de la Charente,
Lorsque du fier Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire:
Quand Philippe à Bovine enchaînoit la victoire,
Je combattois, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci;
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre;
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière:
Nérestan, Chatillon, et vous....de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance.
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN

Prisonniers avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON

Mon bras, chargé de fers, ne les put secourir.

LUSIGNAN

Hélas! et j'étois père et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore!
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON

Il est vrai; dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenois votre fille à peine en son berceau:
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allois moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême;
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avoient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NERESTAN

De quel ressouvenir mon âme est déchirée!
A cet âge fatal j'étois dans Césarée,
Et tout couvert de sang et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN

Vous...seigneur...ce sérail éleva votre enfance?...

(*En les regardant*)

Hélas! de mes enfans auriez-vous connoissance?
Ils seroient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAIRE

Depuis que je respire.
Seigneur...eh quoi! d'où vient que votre âme soupire.

LUSIGNAN

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAIRE

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;
Seroit-il bien possible? oui, c'est elle...je voi
Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête.
Je revois...je succombe à mon saisissement.

ZAIRE

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes:
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle étoit demeurée?
Quoi! tous les deux captifs et nés dans Césarée?

ZAIRE

Oui, seigneur.

NERESTAN

Se peut-il?

LUSIGNAN

Leur parole, leurs traits
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie...
Dieu, ranime mes sens trop foibles pour ma joie!
Madame...Nérestan...soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NERESTAN

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN

Dieu juste! heureux momens!

NERESTAN

Ah, seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN

Approchez, mes enfans.

NERESTAN

Moi, votre fils!

ZAIRE

Seigneur!

LUSIGNAN

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

LUSIGNAN

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier...vous...hélas ! vous ! ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes cieux !

ZAIRE

Je ne puis vous tromper, sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille...elle étoit musulmane.

LUSIGNAN

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah ! mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux...c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs...ô fille encor trop chère !
Connois-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres ;
Tourne les yeux : sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne, où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir ;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille apres l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma felicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NERESTAN

Je revois donc ma sœur...et son âme.

ZAIRE

Ah, mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN

M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire, je suis chrétienne.

ZAIRE

Oui...seigneur...je le suis.

LUSIGNAN

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire.

Voltaire.

§ 66. *César instruisant Brutus du mystère de sa naissance.*

CESAR, BRUTUS.

CESAR

Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS

Loin de la tyrannie.

CESAR

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS

Achève et prends ma vie.

CESAR

Brutus, si ma colère en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours ;
Tu l'as trop mérité: ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude ;
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins,
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont bravé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS

Ils parloient en Romains, César ; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiroient seroient encor suivis.

CESAR

J'excuse ton audace, et consens à t'entendre ;
De mon rang avec toi je me plais à descendre ;
Que me reproches-tu?

BRUTUS

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé ;
Ton pouvoir, tes vertus qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices ;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CESAR

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée:
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal ;
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine?
Sous un joug despotique il t'auroit accablé,
Qu'eût fait alors Brutus.

BRUTUS

Brutus l'eût immolé.

CESAR

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir.

CESAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connois le sang que tu m'opposes ;
Vois qui tu peux haïr et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS

Où suis-je? qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR

Eh bien, Brutus! mon fils!

BRUTUS

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR

Oui, je le suis, ingrat! quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils...quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne et ne t'attendrit pas!

BRUTUS

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O sermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César...ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les vouloit pour toi-même;
Je voulois partager avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS

Ah, dieux!

CÉSAR

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS

César...

CÉSAR

Eh bien! mon fils?

BRUTUS

Je ne puis lui parler.

CÉSAR

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR

Parle, en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS

Fais-moi mourir sur l'heure ou cesse de régner.

CÉSAR

Ah, barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien:
Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure
Saura bien, comme toi, vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain:
Je ne te connois plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

Voltaire.

§ 67. *Scène d'Alzire.*

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice.

ALZIRE

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman*

Tu veux donc jusqu'au bout couronner ta fureur.
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner,
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*A Alvarez*)
Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue:
Mon âme fugitive et prête à me quitter
S'arrête devant vous.....mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois maître en ces lieux, seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
(*A Montèze, qui se jette à ses pieds*)
Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*A Zamore*)
Des dieux que nous servons connois la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ

Ah mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN

Je veux plus: je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire,
(*A Alvarez*)
Daignez servir de père à ces époux heureux;
Que du ciel par vos soins le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils et répare ma perte,

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu :
Quoi donc ! les vrais chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi de Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance et la foi ;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.
(Il se jette à ses pieds)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore et vous, mon âme déchirée,
Succombe au repentir dont elle est devorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs . . .

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père,
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous soit chère
Zamore, sois chrétien ; je suis content ; je meurs.

ALVAREZ *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

Voltaire.

§ 68. *Scène de Mahomet.*

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères et les filles ;
Et la trève pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace :
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un Dieu ?

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'alcoran dans mes sanglantes mains
Imposeroient silence au reste des humains.
Ma voix feroit sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la terre ;
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser ;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute ;
Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute,
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.

Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissoit dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés, sans honneur et sans vie:
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, *Zoroastre* en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières;
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa foiblesse et son idolâtrie:
Sous un Dieu, sous un roi je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins: c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi:
Tu ravages le monde et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui, je connois ton peuple, il a besoin d'erreur;
Ou véritable, ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Enerve le courage et rend l'homme stupide;
La mienne élève l'âme et la rend intrépide;
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes.
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin.
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le foible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis ! nous ! cruel ! ah ! quel nouveau prestige !
Connois-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connois un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La nécessité.
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel seroit le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connois un mystère,
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfans ; ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient ! qu'as-tu dit ? ô ciel, ô jour heureux !
Ils vivroient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

MAHOMET.

Elevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourroient te servir !

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère.

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non : mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds.
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennui retrouver mes enfans,
Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon âme attendrie ;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,

Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connois-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET, *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

Voltaire.

§ 69. *Scène de Mérope.*

Egisthe, enchaîné, paroît devant Mérope qui veut l'interroger sur le meurtre qu'il a commis en se défendant.

MEROPE, EURICLÈS, EGISTHE, ISMÉNIE.

EGISTHE, *à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTHE.

O Dieu de l'univers!
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est là ce meurtrier! se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe mes craintes.
Réponds-moi? de quel sang tes mains sont-elles teintes?

EGISTHE.

O reine, pardonnez! le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euriclès*)
Mon âme en sa presence étonnée, attendrie....

MEROPE.

Parle: de qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme! mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!...t'étoit-il connu?

EGISTHE.

Non, les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi!

MEROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurois employé qu'une juste défense?

EGISTHE.

J'en atteste le ciel; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osois prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvois offrir ni présens ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrois de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il sembloit que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard;
Cette main du plus jeune a puni la furie;

Percé de coups, madame, il est tombé sans vie.
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyois; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope et j'ai rendu les armes.

EURICLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? hélas: tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissoit; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel! ..j'ai cru...que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURICLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse,
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez: en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

EGISTHE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je? en Elide! ah! peut-être...
L'Elide...répondez...Narbas vous est connu?
Le nom d'Egisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel étoit votre état, votre sang, votre père?

EGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère;
Polyclète est son nom; mais Egisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connois pas.

MÉROPE.

O dieux, vous vous jouez d'une foible mortelle!
J'avois de quelque espoir une foible étincelle,
J'entrevoyois le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce?

EGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris:
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter? pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

EGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parloit souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avoit frappé la reine,
Surtout de ses vertus dignes d'un autre prix:
Je me sentois ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,

J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours ;
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours ;
Le ciel m'en a puni ; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége et m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'est point : j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Egisthe ; Egisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage
Inconnu, fugitif et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage.

Voltaire.

§ 70. *Scène de l'Orphelin de la Chine.*

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu ? qu'a-t-on fait ? barbare ! est-il possible ?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non : je ne puis le croire ; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non : vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ? sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir ;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non : je ne connois point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre et ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses
Veux-tu de ton épouse avancer le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands et petits, et sujets et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;
Sa peine lui suffit, et dans ce grand naufrage
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serois-je, grand Dieu, si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté ?

Auprès du fils des rois si j'étois demeurée
La victime aux bourreaux alloit être livrée:
Je cessois d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeoit au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète et troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare! ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssoient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui: rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé! ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles,
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas! il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie,
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez; il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez; ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre;
Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières;
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains:
Ne me fais point haïr le sang des souverains.
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours;
Loin de l'abandonner, je vole à son secours;
Je prends pitié de lui, prends pitié de toi-même,

De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort à fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible et tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait enteodre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop foible épouse, hélas! si vous pouviez connoître....

IDAMÉ.

Je suis foible, oui; pardonne, une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils sacrifier la mère,
Je suis prête; Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

Voltaire.

§ 71. *Extrait d'une scène de Didon.*

DIDON, *à Enée.*

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux,
Au milieu des rochers tu reçus la naissance.
Un monstre des forêts éleva ton enfance;
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.
Dis-moi qui t'appeloit aux bords de la Lybie?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné partout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles!
Les immortels jaloux du soin de ta grandeur
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante.
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse.
Ou, si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême.
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même;
Mais tu ne coonois point leur austère équité.
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

Le Franc de Pompignan.

EPITRES.

§ 72. *Epitre* 1. *A M. le Marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat.*

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,

S'échappe, et rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui, dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;
Et, fiers du haut étage où la Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte:
Tu souffres la louange adroite et délicate
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur novice a répandre l'encens
Souvent à son héros dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage;
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux électeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si, pour faire sa cour à ton illustre père
Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant justement l'égaler à Mécène,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmène:
Ses yeux, d'un tel discours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroient Louis;
Et, glaçant d'un regard la muse et le poëte,
Imposeroient silence à sa verve indiscrète.
   Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux?
Rien n'est beau que le vrai: le vrai seul est aimable;
Il doit régner par tout, et même dans la fable:
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure:
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend:
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amours, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
   Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit:

Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit: mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant:
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi:
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis étoit né doux, commode, agréable,
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur:
Il ne veut plus parler que de rime et de prose;
Des auteurs décriés il prend en main la cause;
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité:
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut long-temps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire, et divertit nos yeux:
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux:
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté:
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité;
Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé:
On ne connoissoit point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignoroit le parjure:
Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté:
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente;
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles:
La trop courte beauté monta sur des patins:
La coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage:

L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs,
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épitres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et fût-il louche et borgne, est réputé soleil.
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'âme des beaux vers :
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais, sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues :
Décrire ton esprit ami de la raison ;
Ton ardeur pour ton roi puisée en ta maison ;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse ;
Ta probité sincère, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce héros formidable,
Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidèle tableau ;
Et, dans Senef en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux !
Il auroit beau crier : " Premier prince du monde !
" Courage sans pareil ! lumière sans seconde !
Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

Boileau.

§ 73. *Epitre 2. A Racine.*

Le sujet de cette épître est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, et en particulier des bonnes et des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la tragédie de Phedre et Hippolite, que M. Racine fit représenter pour la première fois, le premier Janvier 1677.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne crois pas toutefois par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent :
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,

Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortoit au second acte;
L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc, qui t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit,
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croit et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde,
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine, et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine;
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,

Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du François d'Amyot:
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que la Rochefoucault, Marsillac et Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plût au ciel, encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût lui donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de tout œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon!

Le même.

§ 74. *Epître 3. A Madame la Marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton.*

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie.
Minerve de la France, immortelle Emilie
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché;
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée:
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains:
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécille;
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois pas leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis
Il ignore en effet s'il a des ennemis;
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière:
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés
Ces fantômes savans à mes yeux disparoissent
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité;
Cet univers si vaste à notre foible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Etoit enseveli dans une nuit obscure:
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.
Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre;
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompois les foibles yeux,
Newton, de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse.
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux! que votre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairé!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge si tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des François montrer la vérité!
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle,
Cherchant à l'embellir je la rendrai moins belle;
Elle est ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

Voltaire.

§ 75. *Epitre 4. Sur l'Agriculture.*

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage;
Il cultivoit la terre et chantoit ses présens!
Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir; c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre:

Tu gardas les troupeaux, mais c'étoient ceux d'un roi:
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue,
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantoit des soins qu'il craignoit de connoître,
Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons:
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise;
Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons:
Ce sont des faussetés et non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit-maître amoureux du fracas.
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas:
On s'oublie, on espère, on jouit, on désire:
Il nous faut du tumulte; et je sens que mon cœur,
S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage,
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire!
De l'ennui! penses-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer.
La France a des déserts; ose les cultiver:
Elle a des malheureux; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme, et son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient surtout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli, dans l'Anjou, t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'état est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du trône,
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards,
Ni des autres emplois, ni surtout des beaux-arts.
Il est des temps pour tout; et lorsqu'en mes vallées,
Q'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène à Paris j'en fais verser peut-être;
Dans Versaille étonné j'attendris de grands cœurs;
Et sans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice:
Sans espoir et sans crainte il fait rendre justice:
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A son prince attaché, sans lui demander rien,

Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui se glissent par fois dans nos académies:
Sans aimer Loyola, condamnant Saint Médard,
Des sottises du temps il se rit à l'écart,
En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois.
O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,
Vous qui sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie.
Vous cultivez les arts; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille élevé sous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paroître.
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scuderis.

Voltaire.

§ 76. *Epitre 5. A George I. Roi de la Grande Bretagne.*

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre,
Que pour le bonheur des humains:
Grand roi, des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques essais;
Rien ne t'est étranger: les fils de Melpomène
Par tout deviennent tes sujets.
Un véritable roi sait porter sa puissance
Plus loin que ses états enfermés par les mers:
Tu règnes sur l'Anglois par le droit de naissance,
Par tes vertus sur l'univers.
Daigne donc de ma muse accepter cet hommage,
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands:
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

Le même.

§ 77. *Epitre 6. A Mde. Dénis.*

Vivons pour nous, ma chère Rosalie,
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.
Après diné, l'indolente Glycere
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées?
Elles chantoient déjà faute d'idées,
Quand dans la chambre un fat en manteau noir,
Vient, se rengorge et se lorgne au miroir.
Par son jargon il est bien sûr de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite,
Il vous le mène au col de la Bouquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,

A l'air sournois. Un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle, en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David, * ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David. c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit, et le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paroître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons pleins de rouge et de noir ;
Leur âme vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;
Avec le sang l'âme se renouvelle
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre et se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus en sablant du champagne
Gémit des maux que souffre la campagne ;
Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de taille surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point et qu'il veut faire croire ;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
Des froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaité
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole ;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.
Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne, ou l'aime,
On ne peut vivre avec lui ni sans lui ;
Notre ennemi le plus grand c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art ;
Et de la joie, ou fausse ou passagère
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains sa présence adorée :
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux,
D'entrer le soir aux cabinets des dieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse
Prier les dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler, sans vous en faire entendre,
Pour obtenir après trois ans d'oubli
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissans dangereux ;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, cerbère dévorant,
Qui flatte, mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et prodiguant l'insolence et l'injure
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite, et tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame, et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus :
Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte ;
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice ;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les rois repose,
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité ;
Quand il vivoit, il fut persécuté.
Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages ;

* Les Cartes.

Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pûre,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure,
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connoît pas.

Le même.

§ 78. *Epître* 7. *A Marmontel.*

Mon très-aimable successeur
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.
Au bout de quatre-vingts hivers
Dans mou obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde;
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été;
Tout ce que je vois me rappelle
A ce munde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.
Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs d'iude sont l'image
De leurs pesans imitateurs.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups encore?
Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.
Quel bruit chez le peuple Helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presque aussi belles.
Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène;
On me dit: partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant,
Avec moins d'esprit et de peine.
Ainsi du monde détrompé,
Tout m'en parle; tout m'y ramène.
Serois-je un esclave échappé
Qui tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites des jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mere
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

Le même.

§ 79. *Epître* 8. *A M. D. D. N. La chartreuse.*

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse,
Vient encore enivrer mes sens;
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles sermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté:
Entre Uranie et Terpsicore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté;
Mais comment faire en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrois-je de couleurs aimables
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,

J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur subitement flétri,
Dans une surprise muette,
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers:
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs;
Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer;
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable,
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique,
Que je trouve encore les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'euterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée,
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux,
Trotte sans cause et sans repos;
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux:
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille.
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille,
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états:
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalats,
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas,
Qui versent sur chaque contrée
Les catharres et le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets.
Telles on nous peint les tannières
Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siége,
D'où flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur?
Lorsqu'on y vit sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito*;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques,
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité Chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui sous un air symétrisé
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des grâces
Se montent sur un autre ton;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe aux marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance,
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute âme sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.

A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs;
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude.
Que dis-je? est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres

Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux ;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des amours ;
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poète sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères
Et font badiner la raison ;
Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux ;
Je vois Saint Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien ;
Saint Evremont les accompagne:
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière ;
La Rochefoucault, la Bruyère
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes,
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'uoivers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges et le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir.
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat ?
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime poésie,
Profanant l'aimable harmonie
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'âme massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor plus long-temps ?
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie.
Et que sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui n'ayant été que poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris ;
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité ;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucuns de ces vils partis,
Nos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris
Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur;
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur:
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux! qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu;
Et qui ne se voit point sans cesse,
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!
A la sombre misantropie
Je ne dois point ces sentimens:
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnemens,
Et jamais la bigoterie,
Ne décida mes jugemens:
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par là, devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux:
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt un rivage sauvage
Et des déserts abandonnés;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer,
Où sont, hélas! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les désirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoit point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens François;
Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur le soir des belles journées,
Ramènent gaiment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'amour,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour;
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres

Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours;
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'esprit non pointu
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les grâces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Echappé des feux du Lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pèlerinage,
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparaîtrai soudain,
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état;
La franchise en fera le code,
Les jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'enjoûment jugera les causes
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La vertu n'y sera point prude,
L'esprit n'y sera point pédant,
Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément;
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment;
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse,
Jusque sur Bacchus et les ris;
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids savans:
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs,
Le soleil levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu:
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront,
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,

Jusqu'à ce moment où la parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.
Gresset.

§ 80. *Epître 9. Sur la paresse.*

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles;
Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet;
Mon esprit amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe:
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être d'une voix légère,
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs;
Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les momens les plus doux:
Pourquoi chercher si loin la gloire?
Le plaisir est si près de nous!
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels;
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphans
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront point mes loisirs:
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs;
Ce n'est pas que froid quiétiste,
Mes yeux fermés par le repos,
Languissent dans une nuit triste
Qui n'a pour fleurs que des pavots:
Occupé de rians mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle est prête à se lasser;
Car enfin que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?
Bernis.

§ 81. *Epître 10. Aux poëtes.*

Cette épître renferme de grandes beautés, mais je crois devoir prévenir le lecteur qu'il y a quelquefois de l'exagération dans la louange et dans la critique. Ce que l'auteur y dit de Boileau tient au plan qu'avoient dès lors formé les philosophes de rabaisser les grands hommes du siècle de Louis le grand.

Mes bons amis, mes compagnons mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides;
Je viens jouir, je viens charmer le temps.
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles,
Quand l'âme oisive en compte les instans;
C'est le travail qui lui donne des ailes.
L'homme veut être, et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée:
L'heure où l'on vit, se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? l'on n'est que dissipé;
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.
Livres chéris, ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon âme,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée et de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chute annonce un vol sublime.
De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers

L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'univers:
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.
Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César, et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton.
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.
  Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile; et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers;
Et sur ses pas j'y vois descendre Enée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie, expire dans tes vers...
Didon! que dis-je? est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
  Ah! si du moins tu l'avois imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes;
Art, dont le Tasse a lui seul hérité.
J'entends Boileau qui s'écrie: ô blasphème!
Louer le Tasse!—Oui, le Tasse lui-même.
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle,
Que ce poëme, objet de ses mépris!
Je sais, Virgile, admirer tes écrits:
Troie et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre et la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix:
Didon surtout n'eut jamais de rivale.
  Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs, qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu, qui la vient dégager.
  Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome:
Ce grand dessein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud, si tendre et si vaillant.
Un foible amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force il est beau, généreux,
Touchant, surtout quand il est malheureux:
Si la colère a fait un Iliade,
L'amour est-il moins fier, moins dangereux?
  Phèdre brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste
Pour vous toucher, sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappants ces tableaux qu'elle anime.
Vous demandez des spectacles plus forts:
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer;
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille!
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina!
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre, à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athènes!
  Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta Mélopée et ton masque tragique;
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature:
L'action naît de l'âme des acteurs;
Les passions sont les dieux du théâtre.
  O Rodogune, éternel monument,
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre,
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? au sein de Cléopâtre.
  Tissu hardi d'invisibles rapports,
Heraclius, simple et vaste machine,
Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? l'âme de Léontine.
  Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.
  Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lully monta son luth harmonieux;

A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre, où préside l'amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault!
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs;
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse,
Tout couronné de lauriers et de fleurs:
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie:
En vain ta gloire, en naissant, fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux, quelle noble magie!
Dans tes beaux vers, quelle douce énergie!
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans foiblesse.
Que n'avoit-il, ton injuste censeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme!
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un sentiment émané de ton âme?
Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile;
Aux lents efforts d'un travail obstiné,
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art, rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile,
Par la filière, en glissant, façonné.
Que ne peut point une étude constante!
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie; on diroit qu'il invente;
Comme un miroir, il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme:
Le sentiment est le seul don de l'âme
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible;
Jamais un vers n'est parti de son cœur.
Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente:
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs:
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs;
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appas d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage;
Mais laissons-lui sa noble liberté;
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce et sa fierté.
La poésie eut le sort de Pandore:
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent;
Elle reçut des mains de la peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature:
De l'éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs;
A l'harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois, invisible témoin,
Elle la suit, et l'observe de loin.
Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux,
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode:
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son âme s'empare;
Je m'abandonne, avec lui je m'égare;
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi,
A la raison si lui-même il insulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte,
Et de ses lois il n'est plus affranchi.
Que dis-je? est-il d'essor qu'elle ne règle?
Pour s'élever et planer dans les cieux,
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace, et si, dans son délire,
Sa main voltige au hasard sur la lyre,
Avec quel art, variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse,
La raison même approuve ses rapports.
D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
Quelle morale et plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant, avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les grâces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.
Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant;
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,

Depuis Agnès jusqu'au fier Misantrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel dieu remit ces crayons dans ta main?
Dans tes écrits, quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands!
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon:
Le seul Tartuffe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain:
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A plein canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle;
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitoient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant:
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.
Fruits du génie, heureux présens des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux;
Seul avec vous, je me plais en moi-même:
Par vous guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie, inconstante et fluide,
Je suis le cours avec tranquillité;
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

Marmontel.

§ 82. *Epître* II.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui portant encor dans ton âme attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton allégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'allégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi, qui depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les songes du sombre empire
Enfans tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci,
Pourra-t-il retrouver, sous ces épais nuages
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse,
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes,
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.
Je sors de ces instans de force et de lumière,
Où l'éternelle vérité,
Telle que le soleil, au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa dernière clarté.
J'ai vu ce pas fatal, où l'âme plus hardie
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Eclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,

Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur et du sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible,
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la parque,
Sans peine et d'un pas ferme, on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidèle amour
N'arrêtoient l'âme dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour à tour,
Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille pas les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? Tu veux que ma mémoire
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête?
C'est rappeler mon âme aux portes de la mort.
J'y consens: mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la rencontre dans le port.
Sur ses hameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et relevé des coups d'Eole et du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même;
La douleur est un siècle et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante
Et frappé dans le sein des arts et des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours.
Ainsi d'un ruisseau par la naïade éplorée
Dans une froide nuit par le fougueux Borée,
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière
Comptant les pas du temps trop lents aux malheureux,
Quarante fois de la lumière
J'ai vu disparoître les feux;
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vu rentrer l'astre des cieux:
Et dans un si long intervalle
La parque d'une main fatale,

Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi, ne fila point une heure de repos :
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée,
Chaque jour ma force emportée,
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux ;
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs.
Couché sur un bucher et l'autel et le trône
D'Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels ;
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels ;
Mon âme s'avança vers les rivages sombres,
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans autels !
Je crus sortir du noir abîme
Quand, revenant au jour je me vis délivré ;
Je trompai le trépas ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré,
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus,
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse ;
Sans elle la beauté n'est plus ;
Les amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent su un trophée
De myrte et de pampres ornés,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille santé !
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand prodigues des dons d'une courte jeunesse
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre
Loin des cités et de l'ennui :
Tout nous rappelle aux champs ; le printemps va renaître
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir ;
Mon âme trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et sans pénible rêverie
Voltiger avec le zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être
Au sortir du néant affreux
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougères,

Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergères,
Et l'autel des heureux amours.
O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité:
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon âme,
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme,
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;
A ses regards impatiens
Le chaos fuit; tout naît; la lumière commence;
Tout brille des feux du printemps:
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui; présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort sans volupté.
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit sans force et sans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Dans le néant de la mollesse
Dort et végète tour à tour.
Lisis, depuis long-temps plongé dans les ténèbres
Entre Hipocrate et les ennuis;
Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête:
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé:
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lisis: cette nymphe est plus belle,
Cette syrène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la divinité.
Cléon est un sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent beautés une troupe inutile,
Lui cherche des désirs, infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lisis dans ses ardeurs nouvelles
Est un voyageur de retour;
Eloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour.
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite,
Et pour Lisis dans ce beau jour
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'amour.

Gresset.

Albion lui sourit ; elle fut consolée.
Tel un frêle arbrisseau qu'un orage soudain
Enlève et transporte sur l'onde,
Contraint de s'exiler sur quelque bord lointain,
Suit au hasard sa course vagabonde.
Rencontre, aborde une terre féconde ;
Là, par zéphire transplanté,
Bientôt l'arbuste acclimaté
Se croit dans son berceau : les enfans du bocage
Lui font accueil ; il partage avec eux
Et la douce rosée et les rayons des cieux ;
De sa fleur étrangère embellit ce rivage,
Bénit son sort et pardonne à l'orage.

ENVOI.

En retour de vos vers, purs, nobles et faciles,
DEVONSHIRE, accueillez l'humble tribut des miens.
Les dieux sur nous épanchent tous les biens,
Les fruits, les fleurs et les moissons fertiles ;
Pour s'acquitter nos vœux sont impuissans,
Mais les dieux sont trop grands pour être difficiles ;
Tout est payé d'un simple grain d'encens.

L'Abbé de Lille.

§ 84. *Epitre 13. A l'amitié.*

Divinité, dont les traits délicats,
Font reconnoître l'air de ton aveugle frère ;
Mais qui joins à tous ses appas,
Les yeux clairs et sereins de ta céleste mère ;
Tendre amitié, doux asile des cœurs,
C'est à toi que je sacrifie :
Si l'amour nous donne la vie,
Toi seule en donnes les douceurs.
Qu'un insensé porte à ce Dieu cruel
Le sacrifice de ses larmes ;
Que d'un cœur déchiré de chagrins et d'alarmes
Il aille parer son autel ;
S'il en obtient une couronne,
Il ignore quel prix elle doit lui coûter.
Ta libéralité nous donne
Les biens que ce tyran nous fait trop acheter.
Quand les appas d'une douce union
Nous engagent sous ton empire,
Ils ne viennent pas nous séduire
Par une courte illusion.
Chez toi la vertu, le mérite,
Nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
Chez toi les vrais plaisirs sont toujours à la suite
De l'innocence, et de la paix.
En amour tout est imposture ;
Jusqu'au silence tout y ment :
Ce qui pour l'un est siècle, est pour l'autre un moment.
Tout s'y donne à fausse mesure.
Chez-toi la vérité fait entendre sa voix :
Sa lumière nous sert de guide ;
Sur nos goûts la raison décide,
Et le temps respecte son choix.
Au joug d'airain deux cœurs assujettis,
Font l'un de l'autre le supplice ;
Quand par un bizarre caprice,
Amour les a faits assortis.
Sous les aimables lois dont l'amitié nous lie,
Et les biens et les maux, tout doit se partager :
Mais quel partage heureux ! le bien s'y multiplie,
Et le mal y devient léger.

M. le Marquis de St. Aulaire.

DISCOURS.

§ 85. *Discours I. Qu'il y a dans toutes les conditions une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales.*

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'éminence et d'altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend.
Les mortels sont égaux, leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même foiblesse ils traînent leur enfance:
Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre?
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, courbé sur son bureau,
Vaut-elle une princesse, auprès du trône assise?
Tout rang est-il égal pour tout homme d'église,
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux?
Non, Dieu seroit injuste, et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle fureur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété;
Hélas! pour le bonheur que fait la majesté?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encence et l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observoit les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria: ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous, aussi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage
En est tout aussi près, au fond de son village,
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité,
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,

Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle.
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines:
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans, et couverts de poussière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant: leur voix fausse et rustique,
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique:
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles:
Il ne désire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas: il regrette ses champs;
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés et vernis par Martin,
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, et haï de sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit;
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles:
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin: c'est le fard du bonheur.
L'aigle, fière et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme, élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons, le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute. Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quands ils sont dans les fers?
Tout état à ses maux, tout homme à ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit sous ses lois retenu l'Angleterre,
Et Dufréni, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.
Tout est égal enfin: la cour a ses fatigues:
L'église a ses combats; la guerre a ses intrigues:
Le mérite modeste est souvent obscurci,
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.

Ce n'est point la grandeur; ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
  Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmuroit hautement contre la providence.
Que d'honneurs! disoit-il, que d'éclat! que de bien!
Que Crésus est heureux! il a tout, et moi rien.
Comme il disoit ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné:
Il fuit; on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors; on ravit ses maîtresses.
Il pleure; il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter! dit-il; ô sort inexorable!
Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
Ils se trompoient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime,
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
  Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
  Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisir, et de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme; ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

Voltaire.

§ 86. *Discours 2. Sur la Liberté de l'Homme.*

On entend par ce mot liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, et ne peut y avoir d'autre* liberté: *c'est pourquoi Locke l'a si bien définie* puissance.

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine?
  Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournoient vers le ciel
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Éclairer d'un mondain l'âme simple et grossière.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit ;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté que seroient donc nos âmes ?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses Images ?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Mirivveis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait ; Dieu seul en est l'auteur ;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Seroit l'auteur du trouble et le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable,
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable ?
J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le fuit, il s'égare ; et toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?
L'esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, quelquefois t'est ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet océan cet atôme qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est foible en toi, changeant et limité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.

La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie:
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame,
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies:
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin;
Entends comme il consulte, approuve ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoit en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens, et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainsi parloit la voix de ce sage suprême:
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux;
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande et le subtil Mairan,
Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au séjour où luit la vérité:
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-haut, que je ne puis comprendre:
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez.

Voltaire.

§ 87. *Discours 3. Sur la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.*

Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage:
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs.
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs:
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science,
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit; avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas; mais borne ta carrière:
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnoissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage Du Faï parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi:
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau:
Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Courriers de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie:
Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connoissez les lois qu'établit son auteur:
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures;
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connoît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible:
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?

Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.
Modérons-nous surtout dans notre ambition,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:
Platon va raisonner à la cour de Denis:
Racine, janséniste, est auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes,
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit: Je vous aime; et je crus, comme un sot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours sans maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connoître, et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés, pour savoir les reprendre:
Le travail est souvent le père du plaisir;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture;
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
Regardez Brossoret; de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles,
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer;
Malheureux, il n'a pas le temps de désirer.
Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse:
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'ennui détruisoit l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail et la peine.
La crainte l'éveilla; l'espoir guida ses pas;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'il ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, un âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage:
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

Voltaire.

§ 88. *Fragment d'un discours 4. Sur la nécessité de régler ses désirs.*

Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous jamais lu la docte antiquité?
Ne connoissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans;
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Mais je ne conclus pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougeux je veux tenir les rênes;
Je veux, que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés;
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts et de la solitude.
Voilà mes passions; mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisoient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupoit ma fermeté tranquille:
Des arts qu'ils ignoroient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enfloit ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevoit ses troupeaux:
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,

Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice; il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains; il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

Voltaire.

§ 89. *Discours 5. Sur la Nature de l'Homme.*

La voix de la vertu préside à tes concerts;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux et Pascal en ont fait la satire.
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu;
Ils descendent à l'homme, il s'élèvent à Dieu.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,
Chacun a dit son mot; on a long-temps rêvé;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
Je sais bien qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude, et la raison sévère
Trouve accès à son tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et séduit: est-on seul? on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre au trône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits et du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas François,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglois.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Pékin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disoient l'une à l'autre:
Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure,
Ils y furent créés des mains de la nature;
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps:
Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger;
Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger.
Plus loin sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disoient: Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.

L'âne paissoit auprès, et se mirant dans l'eau,
Il rendoit grâce au ciel en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme est né mon esclave; il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs:
Il bâtit mon sérail; il conduit mes plaisirs.
L'homme vint, et cria: Je suis puissant et sage,
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage;
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux;
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, et préside aux étoiles;
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré:
Mais enfin de ce monde, et l'oracle et le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrois être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règleat ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planètes,
Disoient, pour nos plaisirs sans doute elles sont faites:
Puis de là sur la terre ils jetoient un coup d'œil;
Ils se moquoient de l'homme et de son sot orgueil.
Le Dieu les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure;
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins et des temps connoissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, et sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?
Mes jours devroient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi . . . .
Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiroient jamais,
Bientôt tes questions vont être décidées:
Va chercher ta réponse au pays des idées:
Pars. Un Ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes, et d'anneaux, et de longues comètes;
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels et des mondes possibles.
Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement: l'Ange lui fait connoître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être:
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au ciel, où plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable et de poussière,

N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort, sont nécessaires;
Et que, sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un Dieu qui ne sauroit changer,
On soit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme et d'une âme soumise.
Le lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé:
Mais il y murmura quand il fut arrivé.
Convertir un docteur est une œuvre impossible.
Matthieu Garo, chez nous, eut l'esprit plus flexible:
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos bois;
La lune étoit plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnoit de fleurs et de verdure:
L'homme, ce roi du monde, et roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aise, admiroit son néant,
Et formé pour agir, se plaisoit à rien faire,
Mais pour nous fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, et comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devroit être,
Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grâce: il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille, et qui pense, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, sans végéter long-temps:
Et je vais le prouver par ces raisonnemens . . .
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Voltaire.

SATIRES.

§ 90. *Satire à mon Esprit.*

Boileau dans cette satire qui passe pour la plus belle qu'il ait faite, sous prétexte de censurer ses propres défauts ou ceux de son esprit, *répond à ses adversaires et les couvre d'une nouvelle confusion.*

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis céler:
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,

Je ris quand je vous vois, si foible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poète?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles:
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter:
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur:
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire?
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus!
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre!
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et la Serre;
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages;
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
Servir de second tome aux airs du Savoyard!
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,

Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;
Le David imprimé n'a point vu la lumière :
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejète son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'iroit que mieux
Quand de ces médisans l'engeance tout entière
Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?

Répondez, mon esprit ; ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
Est-ce donc la médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis :
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
  Voilà jouer d'adresse, et médire avec art ;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
  Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
  Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.
  Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pese les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont faits connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché ;
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eut cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose !
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des auteurs qu'on l'elève à l'empire:
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'ecrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Petrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxieme pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un ministre se ligue;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer:
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;
Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phebus désavoue.
Qu'il s'en prenne à sa muse Allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste,
La suite en est à craindre: en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appat vous abuse:
A de plus doux emplois occupez votre muse;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
Délivrer de Sion le peuple gémissant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos les palmes Idumées?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jetant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.

C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc: Quinaut est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin....Bon, mon esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix:
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteurs tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut....Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-vous.

Boileau.

§ 91. 2. *Fragment d'une satire intitulée Le Dix-huitième Siècle.*

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talens et détruit la vertu:
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'être suprême;
Et du corps expiré, l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche:
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semoit ses écrits à l'ombre du secret;
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,

Ce tyran des beaux arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son partir suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.
" Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
" Vous blâmez ses enfans, et leur crédit vous blesse,
" Vous, jeune homme! au bon sens avez-vous dit adieu?
" Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
" Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres:
" Croire en Dieu, fut un tort permis à nos ancêtres;
" Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
" Eclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
" Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause;
" Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose:
" Surtout, point de satire; oh! c'est un genre affreux!
" Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
" Que des mœurs parmi nous la perte étoit certaine;
" Que les beaux arts couroient vers leur chute prochaine?
" Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
" Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
" Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
" Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance."
Ainsi le grand Patos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille, par pitie, mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et de son plein savoir, si je replique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Eclairent les François sur leur fausse grandeur.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile;
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle;
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parloient moins des vertus, et les cultivoient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître?
Ces François si vantés, peux-tu les reconnoître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands, énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfans efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés, dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié:
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en esperance,
Quels succès leurs talens semblent nous présager!
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger,
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers:

Par d'autres, avec art, une paume lancée,
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisoient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigens au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses ;
Souvent, à pleines mains D'Orval sème l'argent;
Par fois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas ? Quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie ;
Quand son corps vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé ;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses ;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas ;
Digne fils d'un tel père, Alfurd, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, Dorimond ruiné
Epouse un équipage en épousant Phryné.
Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies ;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein ;
Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence ?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle ;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles :
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers :
Indulgente beauté, Zélis la justifie,
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amans,
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;
Protége l'univers, et rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importans secrétaires ;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, mais un cœur . . . c'est l'humanité même :
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné
Lalli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,

Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés?
J'aurois pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour.
Mais, la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race:
Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor envioit son partage:
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue:
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.
Eh! quel frein contiendroit un vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas;
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière;
La monarchie entière est en proie aux Laïs,
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la religion, mère désespérée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras:
Son culte est avili, ses lois sont profanées.

Gilbert.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIES, PASTORALES, CONTES, FABLES, STANCES, ROMANCES, CHANSONS, MADRIGAUX, ÉPIGRAMMES, BALLADES, SONNETS, &c. MÉLANGES.

ÉLÉGIES.

§ 1. *Elégie* 1. *Ovide sur son départ pour le lieu de son exil.*

TOI qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes ombres
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O nuit! cruelle nuit témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.
Bientôt du haut des airs l'amante de Céphale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens tout à coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni résoudre,
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, et croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue;
Deux amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyoient un ami condamné;
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dès ce cruel moment je sens couler mes larmes:
Mon épouse éplorée augmentoit mes alarmes.
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas! tout nous offroit la douloureuse image
D'une famille en pleurs que la parque ravage.

Si d'un simple mortel le destin rigoureux
Pouvoit se comparer à des revers fameux,
Tel fut le désespoir des habitans de Troie,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la proie.
Cependant la fraîcheur et le calme des airs
Répandoient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivoit sa carrière;
Je vois à la faveur de sa douce lumière,
Les murs du Capitole et ces temples fameux
Dont le faîte couvroit mes foyers malheureux.
Quels objets affligeans pour mon âme attendrie!
Dieux voisins, m'écriai-je, ô dieux de ma patrie!
Augustes citoyens de nos sacrés remparts;
Et vous, divinités du palais des Césars,
Toi, fleuve dont Ovide illustra les rivages,
Recevez mes adieux et mes derniers hommages:
Il n'est plus de remède aux maux que je ressens,
J'offrirois à César des regrets impuissans.
Mais vous, dieux immortels, modérez sa vengeance,
Qu'il ne confonde point le crime et l'imprudence,
Vous le savez, grands dieux, si j'ai cru le trahir.
Qu'il me punisse, helas! du moins sans me haïr,
Mon épouse à ces mots tombe à mes pieds mourante,
Elle remplit les airs de sa voix gémissante;
De nos lares sacrés embrassant les autels,
Elle implore à la fois les dieux et les mortels,
Inutiles transports! c'est en vain qu'elle espère
D'un époux malheureux adoucir la misère.
Mais déjà près du pôle où les dieux l'ont placé,
L'astre de Calisto tourne son char glacé.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas, dans ce moment que Rome avoit de charmes!
On accourt, on m'appelle, on presse mon départ:
Cruels, un exilé peut-il partir trop tard?
Considérez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
Les lieux où l'on m'envoie et les lieux que je quitte,
Funeste aveuglement! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, et trois fois ma foiblesse
Malgré moi de mes pas interrompt la vitesse.
Je suspens, je finis, je reprends mes discours,
J'embrasse, je m'éloigne, et je reviens toujours.
Eh, pourquoi me hâter! je vais dans la Scythie;
Sans espoir de retour je fuis de ma patrie.
Du cœur de ton époux, chère et tendre moitié,
Et vous dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le ciel souffre encor que j'embrasse.
C'en est fait, je jouis de sa dernière grâce;
Je ne vous verrai plus: vivez heureux, je pars.
L'horizon cependant brille de toutes parts;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gémissant, mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris et les sanglots percent mon âme émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas;
Bientôt autour de moi je sens ses foibles bras,
Non, cruel, non, ta perte entraînera la mienne:
Penses-tu loin de toi que Rome me retienne?
Compagne de tes pas comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
César t'a condamné, ton épouse est proscrite;
César veut ton exil, et l'amour veut ma fuite.
Je te suis. .Mais hélas! malgré tous ses efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.

Désolé, l'œil en pleurs, et la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée;
Elle tombe, et j'ai su qu'en ces affreux instans,
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Le jour qu'elle revoit augmente encor sa peine:
Les cheveux tout souillés et la vue incertaine,
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain;
Elle accuse les dieux, César et le destin.
L'instant de mon trépas ou ma fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois auroit tranché ses jours;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux qui nous séparez, prenez soin d'une vie
Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.
Mais le gardien de l'ours ensevelit ses feux
Dans les flots agités par son astre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu de courage.
Quel effroyable bruit sort du gouffre des mers!
Les aquilons fougueux combattent dans les airs.
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Déjà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus, et les mâts chancelans
Sont le jouet de l'onde et succombent aux vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramène aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vous ne combattez plus le dieu qui me punit;
Eloignez-moi des lieux d'où César me bannit.
Je le veux, et le crains...Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie!
Je t'implore, ô Neptune! et vous, dieux de la mer,
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil, terminant ma carrière,
Une tranquille mort me ferme la paupière;
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

Traduction de le Franc de Pompignan.

§ 2. 2. *Elégie. Sur la disgrâce de M. Fouquet, surintendant des finances.*

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Lanqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords:
On ne blâmera plus vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,

Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune;
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit,
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en va chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle;
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas;
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément il est ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux,
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence:
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent, que d'être malheureux.

La Fontaine.

IDYLLES.

§ 3. 1. *Idylle sur la paix.*

Un plein repos favorise vos vœux,
Peuples, chantez la paix qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.
Charmante paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs.
Tu reviens combler nos désirs;
Tu bannis la terreur, et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère.
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-temps unie à son époux aimé.

De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Tu pares nos jardins d'une grâce nouvelle;
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette paix adorable?

Quel Dieu, sensible aux vœux de l'univers,
A replongé la discorde aux enfers?

Déjà grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts.
Déjà marchoit devant les étendards,
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattoit d'éterniser les guerres
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois, et cent fois supplians,
En leur fureur de nouveau s'oublians
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.
Qu'ont-ils gagné ces esprits orgueilleux,
Qui menaçoient d'armer la terre entière?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière.
Ils ont vu ce roc* sourcilleux,
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore.
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords par le soleil brûlés.
De son courroux vengeur sur le rivage More
La terre fume encore.

Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable!
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable!

Chantons, bergers, et nous réjouissons,
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous jouissons,
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, bergers, et nous réjouissons.
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le bonheur dont nous jouissons,
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.
De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,

* Luxembourg.

Ces eaux* bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épars, redoublez vos ombrages.
Fleurs, naissez sous ses pas.
O ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissans,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années!

Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.
Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours.
Qu'il vive autant que sa gloire.

Racine.

§ 4. 2. *Idylle. Les Moutons.*

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux!
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs,
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs,
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels:
Par eux plus d'un remords nous ronge:
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers

* La Cascade de Sceaux.

Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science:
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Mde. Deshoulières.

§ 5. 3. *Idylle. Sur les enfans de l'auteur.*

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Detruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous;
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui gras et beau
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende;
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras paturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa paruré,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

La même.

§ 6. 4. *Idylle. Les oiseaux.*

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les Naïades captives.
Les bergers accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits:
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? le plus petit des dieux

Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas:
Si l'amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'âme de l'univers;
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas, de si douces leçons?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle,
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières lois.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux, qui me charmez !
Voulez-vous aimer, vous aimez:
Un lieu vous déplaît-il, vous passez dans un autre:
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts;
Vous paroissez toujours sous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains:
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux,
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons les vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter :
Cette crainte nous est commune,
Sur notre liberté chacun veut attenter:
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas, pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre !
Vivre dans la coutrainte est le plus grand des maux.

La même.

§ 7. 5. *Idylle. Les fleurs.*

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses;
Les médisans, ni les jaloux,
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque pleins d'une ardeur extrême,

On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroitre.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas;
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits,
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais!
Un redoutable instant nous détruit sans réserve:
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature;
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie,
Que par où nous devons vous envier le moins.

La même.

§ 8. 6. *Idylle. Le Ruisseau.*

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort:
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas, que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle,
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source;
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraicheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas:
Par de délicieux ombrages,
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure,
Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris:
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas, votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traine après soi le trouble, la douleur,

Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses;
Mais de ces fatales foiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour;
Ses douceurs même sont cruelles.
Elles font cependant l'objet de tous les vœux,
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles;
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux,
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde:
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose,
Dans votre sein il cherche à s'abîmer:
Vous et lui jusques à la mer
Nous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée!
De trahisons, d'horreurs et de dissentions,
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères:
C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix
Le ciel mit, en formant les hommes
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant à jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux;
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je! où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non, pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas, on n'a plus rien à craindre!
Les vices n'ont plus de censeurs;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs:
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise;
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise,
Aucun défaut ne s'y déguise;

Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous :
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal.
On évite de même un ami trop sincère,
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir, personne ne les souffre.
Le fourbe veut paroître homme de probité ;
Enfin dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité.
Je me perds ; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez :
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

La même.

§ 8. 7. *Idylle. Le berceau.*

Que j'aime à reposer sous ce berceau paisible !
Le souple chèvre-feuille et le jasmin flexible
Y mêlent aux rosiers leurs jets entrelacés :
Il compte cinq printemps, et déjà son feuillage,
Quand sous les feux du jour les sens sont oppressés
M'offre l'abri de son ombrage.
Asile de la paix, séjour aimé des cieux,
Sous ton dôme embelli de feuilles verdoyantes,
Que de tableaux délicieux
Offrent à mon esprit des images riantes
Ou des souvenirs gracieux !
Loin de ces vains plaisirs qui bercent la mollesse,
Loin du séjour des grands qu'enivre la faveur,
Tout à moi, tout aux lois d'une aimable sagesse,
Sur ton émail fleuri je trouve le bonheur.
Mon esprit s'agrandit et mon âme s'épure :
Dans ce temple de la nature,
La volupté sourit à mes sens dégagés
Des prestiges de l'imposture
Et des chaînes des préjugés.
Si d'un œil attentif je cherche à me connoître,
Depuis l'aigle orgueilleux jusqu'au foible ciron,
Rien n'est indifférent, tout est une leçon :
Un ver m'instruit plus sur mon être
Que de vains argumens où se perd la raison.
Le tendre velouté qui pare les prairies,
L'aspect d'un ciel riant, les présens des coteaux,
Le cercle des saisons, le murmure des eaux
Qui baignent ces rives chéries,
Le silence des bois et le chant des oiseaux,
Tout y prête à mes rêveries
Un charme attendrissant et des plaisirs nouveaux.
De quelle volupté mon âme est enivrée !
Dans mon essor audacieux,
M'élevant tout à coup vers la voûte azurée,
J'abandonne la terre et d'un œil curieux
Je parcours la plaine éthérée
Et j'ose sur leur marche interroger les cieux.
Où ne m'emporte pas l'élan de la pensée ?
Sur des ailes de feu je plane au haut des airs,
Et je découvre, astres divers,

Dans la loi qui vous fut tracée
La puissance du Dieu qui conçut l'univers.
Elle offre à mon esprit un artisan suprême
Aussi simple que grand dans ses vastes desseins:
Le monde n'est plus un problème.
Tout m'annonce qu'il fut créé pour les humains.
C'est pour eux qu'éclatant au centre de sa sphère
L'astre des cieux étend ses réseaux de lumière,
Qu'il réchauffe la terre et la pare de fleurs:
Lorsque, tel qu'un géant, il parcourt sa carrière
Pour qui lanceroit-il ses rayons créateurs?
Seroit-ce pour le tigre ou le lion sauvage
Qui du ciel Africain bravent les feux ardens?
Seroit-ce pour le bœuf qu'en un gras paturage
On voit languissamment traîner des pas pesans?
Dans leur muette indifférence
Ils tournent vers la terre un œil stupide et lourd,
Aveugles instrumens de la toute-puissance
Du moteur éternel qui leur donna le jour.
C'est en vain que l'aimable aurore
De l'éclat du rubis peint un fond de saphir,
Et que sur les monts qu'elle dore
Elle verse ses pleurs et fixe le zephyr
Dont le souffle embaumé se plaît à rafraîchir
Les brillantes couleurs de la robe de Flore:
En vain la terre s'embellit
Du riche et vif émail que son sein fait éclore;
Tout est perdu pour eux, et l'homme seul jouit.
Berceau chéri, sous ton feuillage
C'est ainsi que l'étude amuse mes loisirs,
Et que libre de soins, exempt de vains désirs,
Sans craindre les écueils où l'homme fait naufrage
Mon cœur aime à jouir, au sein des vrais plaisirs,
Des dons de la nature et de la paix du sage.
L'amitié, d'un air gracieux,
Vient, un livre à la main, quelquefois m'y surprendre.
La joie au fond de l'âme, et le feu dans les yeux,
Je goûte avec transport le plaisir de l'entendre.
Que vous coulez rapidement
Instans délicieux que je passe avec elle!
Dans ses doux entretiens qu'on s'oublie aisément!
La confiance mutuelle
A l'abandon du cœur donne tant d'agrément!
Hélas! pourquoi le temps fuit-il à tire d'aile,
Quand on connoît ainsi le prix du sentiment?
Pourquoi souvent rompt-il une chaîne aussi belle?
O céleste amitié, viens charmer mes loisirs
Dans ce lieu que la paix a choisi pour asile;
Viens-y: sous ce berceau, retraite des plaisirs,
Tu jouiras des dons d'un ciel pur et tranquille,
Des mœurs de l'âge d'or et de l'égalité,
D'un repos enchanteur et de la liberté.
Ici ne sifflent pas les serpens de l'envie:
Et dans les doux transports qu'inspire la gaîté,
On peut boire l'oubli du songe de la vie.
Heureux qui vit en paix dans les champs paternels!
Amant de la nature, il a des jours prospères:
Il foule sous ses pieds les erreurs des mortels,
Et le néant de leurs chimères;
Et que lui fait l'éclat de leurs biens éphémères?
Qu'est à ses yeux leur frêle et rapide beauté?
Peut-elle déguiser l'excès de leurs misères
Sous le masque trompeur de la félicité?
Son cœur, ami de l'ordre, aime la vérité.
Il voit fuir loin de lui les chagrins qui s'envolent,
Et des maux de l'humanité

Compagnes de ses pas les vertus le consolent.
C'est pour lui que le ciel verse ses doux présens.
Puissé-je, ô mon berceau, sur l'hiver de mes ans,
Reposer sous ton ombre, y respirer encore
Les parfums dont les fleurs embaument le printemps,
Et dans l'heureux oubli du temps qui tout dévore,
Amuser mes derniers instans
Du souvenir de mon aurore.

M. de Lévizac.

EGLOGUES.

§ 10. 1. *Eglogue. Climène.*

Tircis étoit touché des attraits de Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine:
Ce berger accablé de son mortel ennui
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes:
Et des tendres accens de sa mourante voix,
Il faisoit retentir les rochers et les bois.
Climène, disoit-il, ô trop belle Climène,
Vous surpassez autant les nymphes de la Seine,
Que ces chênes hautains, et si verts et si beaux,
Des humides marais surpassent les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine
Du p'us pur sang des dieux marquent votre origine.
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez les yeux les forêts reverdissent;
Où vous disparoissez, toutes choses languissent;
Les fleurs ne peuvent naitre ailleurs que sous vos pas.
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.
Où peut-on voir qu'en vous, ces œillets et ces lis
Qui paroissent toujours nouvellement cueillis?
Mais plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable;
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle.
Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que j'ai presque regret à la fière Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde;
Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.
Hélas! de vains désirs si long-temps enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé?
Hélas! de quel espoir est ma faute suivie,
Si lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux?
En mille et mille lieux de ces rives champêtres
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe ainsi croît mon amour!
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah! si du même trait dont mon cœur est blessé....
Mais ne poursuivons point ce discours insensé.
Je serai trop heureux, belle et jeune Climène,
S'il vous plait seulement consentir à ma peine.
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir?

Vous l'aurez aussitôt : vous n'avez qu'à choisir ;
Et si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le sais, il aime ma musette :
De mes rustiques airs aucun il ne rejète ;
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Sous ses feuillages verts venez, venez m'entendre ;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût point fait Iris pour en apprendre autant ?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant !
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles ;
Je vous enseignerois un nid de tourterelles :
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.
Climène, il ne faut point mépriser nos bocages ;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,
Ont porté la houlette, et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère,
Du berger Adonis se faisoit la bergère ;
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger.
Et berger on le vit les déesses juger.
Quiconque sait aimer peut devenir aimable :
Tel fut toujours d'amour l'arrêt irrévocable ;
Hélas ! et pour moi seul change-t-il cette loi ?
Rien n'aime tant que vous, rien n'aime comme moi.

Segrais.

§ 11. 2. *Eglogue. Ismène.*

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismène :
Elle aimoit en secret, et souvent Corilas
Se plaignoit des rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la bergère ;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entends avec transport les airs que vous chantez ;
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître ;
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux ?
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre,
Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre :
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous urez de ces fleurs dont je fais mes délices ;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.
Dieux, disoit le berger, quelle est ma récompense !
Vous ne me marquerez aucune préférence :
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux,
Je ne connois que trop votre humeur complaisante ;
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens et ces souris flatteurs,
Que devroient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah ! plutôt mille fois... Non, non, répondoit-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces légers agrémens que vous avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés ;

Je n'écouterai point, sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux:
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Eh bien! reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage:
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien: et vous me préférez:
Tout autre l'auroit fait, mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience:
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître:
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite:
Eh! qui ne s'aperçut que j'étois inquiète?
La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère!
On vous l'a raconté, n'en faites point mystère:
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux.
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Qu'auroit dit d'avantage une bergère amante;
Le mot d'amour manquoit, Ismène étoit contente.
A peine le berger en espéroit-il tant?
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène, et dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puis qu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire:
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois: Corilas, quitte Ismene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appeloient vainement;
J'aimois Ismène alors comme un fidèle amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejète,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismène à ce langage
Demeuroit interdite, et changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main;
Elle n'empêcha pas son trouble de paroître:
Eh! quels charmes alors le berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux:
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

Fontenelle.

§ 12. 3. *Eglogue. Combat pastoral.*

LICAS, ATIS.

Licas que le désir de connoître la ville
Éloigna quelque temps d'un séjour plus tranquille,
Y revenoit enfin, plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins et fleuris

Aux simples sentimens, aux grâces naturelles
Dont les bergers du lieu savoient peindre leurs belles.
On y vantoit Atis, on y vantoit ses chants;
Mais Licas crut les siens plus vifs et plus touchans;
Il l'osa défier au combat de la flûte;
Florine qu'ils aimoient jugeoit de leur dispute;
Et rivaux à la fois et de gloire et d'amour,
Les deux bergers ainsi chantèrent tour à tour,

LICAS.

Au moment fortuné que j'aperçus ma belle,
L'amour, tendant son arc, voltigeoit autour d'elle;
Elle jeta sur moi des regards pleins d'attraits:
Le dieu prit ce temps sur pour me lancer ses traits.

ATIS.

On célébroit ici la reine de Cythère:
Mon cœur de cent beautés distingua ma bergère;
D'un désir inconnu je me sentis presser;
Et je baissai les yeux, de peur de l'offenser.

LICAS.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces,
Quand dans ses blonds cheveux arrangés par les grâces,
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs,
Dont l'éclat de son teint fait pâlir les couleurs.

ATIS.

De tous ces ornemens je ne m'aperçois guère,
Parée, ou négligée, elle sait toujours plaire:
Hélas! en quelque état qu'elle s'offre à mes yeux,
C'est toujours comme elle est qu'elle me plaît le mieux.

LICAS.

Avides courtisans adorez la fortune:
Allez faire à nos rois une cour importune;
De la seule beauté je reconnois les lois;
Mais ses esclaves sont plus heureux que nos rois.

ATIS.

Je ne songe jamais qu'à celle que j'adore,
Que m'importent les soins de celle que j'ignore?
Mon seul amour m'occupe et je m'en entretiens,
Sans songer si quelque autre aspire à d'autres biens.

LICAS.

Dans le bocage épais où va rêver ma belle,
Parlez-lui de mes feux plaintive Philomèle,
Dans les antres secrets quand elle fuit le jour,
Échos qui le savez, dites-lui mon amour.

ATIS.

Assidu sur les pas de celle qui m'attache,
Il n'est point de détour, de bois qui me la cache;
Dans les antres en vain elle iroit se cacher,
L'amour me le revèle, et je cours l'y chercher.

LICAS.

Partout à son aspect les campagnes fleurissent;
L'air en devient plus pur, et les bois reverdissent.

ATIS.

Je n'aime que les jours, les lieux où je la voi,
Quand je ne la vois plus, tout est égal pour moi.

LICAS.

Si quelque jour mes soins pouvoient toucher son âme,
Que ce triomphe, amour, redoubleroit ma flamme.

ATIS.

Si l'amour m'accordoit ce destin glorieux,
Je serois plus content, et n'aimerois pas mieux.

LICAS.

J'ai fait des vers pour elle, et je veux les lui dire,
L'amour les a lui-même applaudis d'un sourire.

ATIS.

J'en ai fait que je trouve encor trop languissans;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je sens.

LICAS.

Écoute, écoute, Atis, la chanson que j'ai faite,
Et tu pourras juger si ma flamme est parfaite.
C'est Iris désormais qui borne mes désirs.
Je ne puis dans mes tendres chaînes
Etre heureux que par ses plaisirs,
Ni malheureux que par ses peines.

ATIS.

Écoute donc, Licas, ma chanson à ton tour:
Mais ne va pas par là juger de mon amour.
Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'amour inspire
J'y voudrois encore ajouter.
Je sens plus que je ne puis dire;
Hélas! je sais bien mieux l'aimer que la chanter.

LICAS.

Florine, il en est temps, vous devez prononcer.

ATIS.

Je crains trop cet arrêt, pour vouloir le presser...

Tel de ces deux bergers fut le combat champêtre;
L'un suivoit la nature; il n'eut point d'autre maître;
L'autre vouloit de l'art y joindre le secours,
Qui loin de l'embellir, la déguise toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire;
Et dans un embarras qu'Atis aperçut bien,
Le regarda, rougit, et ne prononça rien.

Houdart de la Motte.

§ 15. CONTES. 1. *Conte. Philémon et Baucis.*

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile:
Véritable vautour, que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple:
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'amour, par des désirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane

Ils virent à l'écart une étroite cabane
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe; on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous; usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux à fait que nous le conservons:
Usez-en; saluez ces pénates d'argile.
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent.
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non pas sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé, couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Méloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se déssillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux, sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute:
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte.
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Il lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets et la poursuit en vain:
La volatille échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut par inutile:
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs!
Il dit: et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine,
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:

Moitié secours des dieux, moitié peur, les hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent,
Des ministres du dieu les escadrons flotans
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure:
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins :
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instans s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Appelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux epoux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci; ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille:
Philémon leur disoit: ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies:
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre et lui tendoit les bras:
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas;
Il veut parler, l'écorce à sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée:
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre
Ils s'aiment jusqu'au bout malgré l'effort des ans.
Ah! si.... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,

Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lot que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps;
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens,
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle et ses sœurs par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon:
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

La Fontaine.

§ 14. *2. Conte. La Matrone d'Ephèse.*

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Qu'elle grâce aura ta matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale,
Et selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut: et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs,

Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte:
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant pas jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié:
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie:
Toutes deux s'entr'aimoient: et cette passion
Etoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort et la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore une autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence:
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté: spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elle
Une permission d'apporter son soupé:
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir, d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris; les pleurs, et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré:
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange:
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser.
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari.
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cette hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde:

Il en entend le bruit; il y court à grands pas,
Mais en vain: la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas:
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.
Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi: mais l'exécution
Nous trompe également: témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé:
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre: et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

La Fontaine.

§ 15. 3. *Conte. Thélème et Macare.*

Macare est le bonheur *et Thélème* le désir *ou* la volonté.

Thélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante:
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus doux que son réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portoit.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soin le tourmentoit:
Elle vouloit être adorée,
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point mon cher Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre,
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire.
On lui dit: ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne sont pas dans ce pays-ci.
Théléme marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit, madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du temps perdu,
Et la discorde et l'abstinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde:
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé,

Car si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme est dans l'autre monde.
A ce discours impertinent
Thélème se mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément:
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyoit volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux esprits,
Qui l'ont peint si doux et si sage.
L'un d'eux lui dit: Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'est qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint sans le connoître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et passa vite:
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte;
Au moins la cour a des attraits,
Macare auroit pu s'y méprendre;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup-d'œil
De Macare être la copie;
Mais plus ils étoient occupés
Du soin flatteur de le paroître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étoient éloignés de l'être.
Enfin, Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendoit pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre,
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connoîtront Macare et Thélème
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher et cacher sa vie.

Voltaire.

§ 16. 4 *Conte. L'ennui et le plaisir*

Pour s'égayer un jour l'ennui
Résolut de faire un voyage;
Il prit beaucoup d'or avec lui,
Et se fit un grand équipage.
Le dégoût, la satiété
La tristesse, l'oisiveté
Escortèrent le personnage.
Dix grosses mules du Poitou
Formoient le pesant attelage;
Deux cochers, six laquais, un page
Le conduisoient je ne sais où.
Dans sa magnifique voiture,
L'ennui voyageoit tristement,
Et bâilloit à chaque moment.
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'immensité du firmament,
Ses couleurs, sa lumière pure,
Ne le touchoient que foiblement;
Son œil mort voyoit froidement,
Les merveilles de la nature.
Quelquefois un livre il prenoit,
Et soudain il le refermoit.
Quel ouvrage auroit pu distraire
Son esprit pétri de matière!
A mesure qu'il cheminoit,
En tout temps il se retournoit,
Ouvroit vingt fois sa tabatière,
Prenoit du tabac et dormoit.
Le moindre choc, la moindre pierre
Au même instant le réveilloit,
Et nonchalamment il rouvroit
Son humide et lourde paupière.
Pendant qu'il voyageoit ainsi,
Il rencontre un jeune étourdi,
A la démarche fière et leste;
Son air est vif et sémillant,
Son œil brille, il est pétillant,
Sa figure est toute céleste,
Il respire le sentiment
C'étoit un ange assurément.
Non, de l'ennui c'étoit le frère
Qui voyageoit à la légère
Accompagné de la gaîté,
L'amour et la vivacité;
C'étoit là tout son équipage.
Le désir devant lui couroit,
A son aspect tout s'animoit.
Philomèle par son ramage
Sur son chemin le saluoit,
Volant de bocage en bocage,
Le volage, le doux zéphyr
Jetoit des fleurs sur son passage:
Mes amis, c'étoit le plaisir.
Les deux frères se reconnurent
Au même instant qu'ils s'aperçurent:
Le plaisir embrassa l'ennui
Et se mit à côté de lui.

Il lui dit : où va votre altesse?
Nous voici tout près de Lutèce:
Ce séjour-là ne me vaut rien ;
Pour vous, vous y serez fort bien.
Alors l'ennui se prit à dire:
Je ne sais pas trop où je vais ;
Je visite mon vaste empire,
Mais pour moi tout est sans attraits ;
Tout me nuit, ou semble me nuire.
Je suis cependant un grand roi ;
Rien ne se fait presque sans moi.
Et d'où vient donc que je m'ennuie?
Avez-vous cette maladie?
Le plaisir soudain lui répond :
Je ne la connus de ma vie,
La joie est toujours sur mon front,
Comme vous, je suis roi du monde,
Mais mon sceptre n'est pas de plomb,
Je rends la nature féconde ;
C'est par moi qu'elle s'embellit :
C'est par vous qu'elle s'enlaidit.
On m'aime, on me cherche, on vous fuit.
Tel est le vœu de la nature,
On vous fait diable, on me fait dieu :
Mais je pars, car le temps me dure:
Voici bientôt la nuit obscure ;
Il faut chercher un gîte. Adieu.
Le plaisir vit une bergère
Qui faisoit signe à son amant
De se glisser furtivement
Par une porte de derrière :
Il vole auprès d'eux à l'instant,
Et fut heureux dans leur asile;
Mais l'ennui triste et mécontent
Alla se loger dans la ville.

Le Chev. de Rivarol.

§ 17. 5. *Conte. Daphné métamorphosée en laurier.*

D'Apollon, dieu des vers, de la lyre et du jour,
Daphné, nymphe des bois, fut le premier amour.
Non que du seul destin l'ascendant invincible
Eût décidé le choix de ce dieu trop sensible.
Cupidon, irrité, se fit un jeu cruel
D'embraser de ses feux le cœur de l'immortel.
Fier d'avoir triomphé d'un mon trueux reptile,
Phœbus vit Cupidon qui, d'un arc indocile,
Tâchoit, en le courbant, de tendre le ressort.
Foible enfant, lui dit-il, à quoi bon cet effort?
Pourquoi ces traits cruels dans tes mains innocentes?
Va, crois-moi, jette là ces armes trop pesantes:
Ce superbe carquois, parure des combats,
Sied mieux à mon épaule, et cet arc à mon bras.
Cet horrible dragon, à la gueule béante,
Qui couvroit tant d'arpens sous sa masse rampante,
Python, l'affreux Python, de mille traits percé,
Sous mes puissantes mains vient d'être terrassé.
Content de ton flambeau, dans le cœur d'une belle,
De je ne sais quels feux fais jaillir l'étincelle:
Fais pleurer des amans enchaînés sous tes lois;
Pleure toi-même aussi: ce sont là tes exploits.
Mais aux droits d'Apollon, garde-toi de prétendre.
De tes traits, je l'avoue, on ne peut se défendre,
Dit le fils de Vénus : mais défends-toi des miens,
Ou vante moins ta gloire; et toi-même conviens
Qu'autant un immortel surpasse le reptile,
Autant ton bras puissant cède à ma main débile;
Ose en courir l'honneur, ou du moins le danger.
Il dit, et l'arc en main prend un essor léger,
Et s'élevant dans l'air qu'il frappe de son aile,
Il atteint des neuf sœurs la montagne immortelle.
Là, sans être aperçu, sous un ombrage épais,
Dans son double carquois sa main choisit deux traits:
L'un armé d'un plomb vil, qui mollit et s'émousse,
Loin d'inspirer l'amour, l'écarte et le repousse;
Aiguisé sur la pierre, et dans le sang trempé,
L'autre ouvre au fol amour le cœur qu'il a frappé.
La nymphe, du premier, sent effleurer son âme ;
L'autre perce le dieu, le pénètre et l'enflamme.
C'en est fait! malheureux! il aime sans retour:
Il aime, et Daphné craint jusqu'au nom de l'amour.
Elle aime à remporter d'une main triomphante,
Des hôtes des forêts la dépouille sanglante.

Emule de Diane, un nœud simple et sans art,
Relève ses cheveux voltigeant au hasard.
En vain de mille amans elle a reçu l'hommage;
L'hommage des amans est pour elle un outrage.
Belle, mais inhumaine, elle erre dans les bois;
Elle veut ignorer et l'hymen et ses lois.
Son père mille fois la pressa de se rendre:
Ma fille, disoit-il, vous me devez un gendre;
Ma fille, disoit-il, je vous dois un époux.
Comme un horrible affront, craignant un nom si doux,
La nymphe rougissoit; une pudeur touchante
Animoit de son teint la fraîcheur innocente,
Et tenant sur son sein le vieillard incliné:
Mon père, disoit-elle, accordez à Daphné
D'échapper à des nœuds que sa pudeur condamne;
Jupiter accorda cette grâce à Diane.
Pénée en ce moment tendrement caressé,
Appuyé sur sa fille, entre ses bras pressé,
Cède, et voudroit en vain condamner sa prière.
Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton pere?
Ta beauté contredit tes désirs vertueux:
Ou deviens moins aimable, ou renonce à tes vœux.
Phœbus aime, et trompé par son oracle même,
Il espère être aimé de la nymphe qu'il aime.
Comme on voit s'allumer les stériles débris
D'un chaume pétillant, reste des blonds épis,
Ou comme, en un instant, on voit la flamme avide,
Atteindre, dévorer une bruyère aride,
Lorsque le voyageur, au point du jour naissant,
Jette dans les buissons son flambeau pâlissant;
Ainsi d'un feu secret il brule, et l'esperance,
A l'aspect de Daphné, l'enivre par avance.
Il voit négligemment flotter ses longs cheveux.
Ah! si l'or ou la perle en captivoit les nœuds!
Il voit son teint de lis, sa bouche demi-close,
Telle que dans nos champs s'ouvre à peine une rose;
Il la voit; mais hélas! ne peut-il que la voir!
Il voit ses yeux si beaux et si pleins de pouvoir,
L'albâtre de ses mains, sa gorge demi-nue:
Partout avidement il promène sa vue:
Et de tout ce qu'il voit les séduisans appas
Embellissent encor tout ce qu'il ne voit pas.
Plus prompte que le vent, Daphné vole et l'évite;
C'est en vain que le dieu veut ralentir sa fuite.
Où vas-tu, belle nymphe? arrête; ne crois pas
Qu'un perfide ennemi poursuive ici tes pas.
Arrête. Si l'on voit, d'une aile fugitive,
Echapper au vautour la colombe craintive;
Si l'agneau fuit le loup; si le chevreuil léger
Se dérobe au lion, ils craignent le danger:
Ce sont leurs ennemis. Arrête, et considère
Que celui que tu fuis n'aspire qu'à te plaire.
Les sentiers où tu cours, hélas! sont peu frayés;
Les buissons épineux peuvent blesser tes pieds.
J'aurois causé tes maux! Ah! retarde ta fuite.
Fais grâce à mon effroi: je te suivrai moins vite.
Regarde au moins l'amant épris de ta beauté.
Ce n'est point de ces monts un satyre effronté,
Un agreste habitant de cette agreste plaine,
Un pâtre plus hideux que les chèvres qu'il mène.
Tu ne sais qui tu fuis, et qui court sur tes pas:
Si tu le connoissois, tu ne le fuirois pas.
Le souverain du ciel m'a donné la naissance;
Mille peuples fameux révèrent ma puissance.
Patare, qui long-temps fut le séjour des rois,
Et Delphes et Claros reconnoissent mes lois.

Je suis le dieu des vers; le Pinde est mon empire:
Je sais unir ma voix aux accords de la lyre;
Je prédis l'avenir, je connois le passé.
Nul au combat de l'arc ne m'avoit surpassé.
Il est pourtant, il est une fleche plus sûre
Dont mon cœur, long-temps libre, a senti la blessure.
Je connois les vertus des puissans végétaux;
Heureux de posséder l'art de guérir les maux,
Malheureux que l'amour soit un mal incurable,
Que mon art, pour moi seul, ne soit pas secourable.
Tandis qu'il parle encor, la nymphe, à pas pressés,
Echappe à ses discours à demi prononcés,
Et de ses derniers mots, à peine au loin frappée,
N'entend que foiblement sa voix entrecoupée;
Avec plus de vitesse elle eut plus de beauté:
Sa grâce s'embellit de sa légèreté.
Les zéphyrs amoureux, d'une aile frémissante,
Soulèvent les replis de sa robe flottante,
Et de son jeune sein découvrant les trésors,
Du dieu qui la poursuit irritent les transports.
Apollon, las de perdre une plainte frivole,
Précipite ses pas: il court moins qu'il ne vole.
Tel qu'on voit l'animal, compagnon des bergers,
Poursuivre avec ardeur un lièvre aux pieds légers:
Il s'élance sur lui, le presse, le menace,
Et, prêt à le saisir, semble mordre sa trace:
Le lievre fugitif, déjà pris à demi,
Trompe, en se détournant, la dent de l'ennemi:
Tels sont les deux amans; l'un poursuit, l'autre évite;
L'espoir le rend léger, la peur la précipite.
Mais le dieu, sans relâche, attaché sur ses pas,
Enivré de désirs, étend déjà les bras;
Et le souffle léger de son haleine humide
Agite les cheveux de la nymphe timide.
Daphné tremble, et d'effroi tous ses sens sont surpris;
La fatigue et la crainte ont vaincu ses esprits;
Sa force l'abandonne; interdite, éperdue,
Vers les bords du Pénée elle tourne la vue:
Si les fleuves sont dieux, s'ils en ont le pouvoir,
Viens, ô mon père, accours et vois mon désespoir;
Viens m'arracher des bras d'un amant téméraire.
O terre, engloutis-moi, la mort me sera chère,
Ou bien en les changeant, punis ces vains attraits,
Ces attraits dangereux qu'on aime et que je hais.
O prodige! à ces mots, ses membres s'engourdissent;
Ses cheveux sur sa tête en feuillages verdissent;
Ses bras tendus au ciel s'allongent en rameaux;
Ses pieds, jadis plus prompts que le vol des oiseaux,
S'attachent à la terre; une écorce naissante
Embrasse les contours de sa taille élégante;
Ses traits sont effacés; elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore, il l'embrasse, et sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle.
Quand il n'a plus d'espoir, encor tendre et fidèle:
A ce bois qui lui reste, il imprime un baiser:
L'arbre rebelle encor semble s'y refuser.
Eh bien! puisque du ciel la volonté jalouse,
Dit-il, ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins: que ton feuillage heureux,
Décore mon carquois, couronne mes cheveux.
Dans ces jours solennels de triomphe et de fêtes
Où Rome étalera ses nombreuses conquêtes,
Tu seras des vainqueurs l'ornement et le prix;
Tes rameaux respectés des foudres ennemis,
Du palais des Césars protégeront l'entrée:
Et comme de mon front la jeunesse sacrée:

N'éprouve à jamais les injures du temps.
Que ta feuille conserve un éternel printemps!
Il dit, et le laurier par un nouveau prodige,
Comme pour l'approuver, semble incliner sa tige.

De S. Ange.

FABLES.

§ 18. *Fable 1. La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumiue enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.

La Fontaine.

§ 19. *Fable 2. La Besace.*

Jupiter dit un jour: que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur:
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur:
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe, parlez le premier, et pour cause:
Voyez ces animaux; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? Moi! dit-il: pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut: de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles:
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Fontaine.

§ 20. *Fable 3. Le Renard et la Cicogne.*

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair (il vivoit chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie,
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point,
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

La Fontaine.

§ 21. *Fable 4. Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon: tout me semble zéphyr.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;

Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût portés jusques là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts:
Et fait si bien qu'il deracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

La Fontaine.

§ 22. *Fable 5. L'Oiseau blessé d'une Flèche.*

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau deploroit sa triste destinée;
Et disoit, en souffrant un surcroit de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre,
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

La Fontaine.

§ 23. *Fable 6. Le Renard et les Raisins.*

Certain renard Gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille,
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

La Fontaine

§ 24. *Fable 7. Les Loups et les Brebis.*

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car si loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages:
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc: on donne des ôtages;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là

Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens: mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

La Fontaine.

§ 25. *Fable 8. Le Vieillard et ses Enfans.*

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort:
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos pères:
Adieu: promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare;
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare:
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt.
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

La Fontaine.

§ 26. *Fable 9. Le Laboureur et ses Enfans.*

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,

Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

La Fontaine

§ 27. *Fable* 10. *Les Médecins.*

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gissant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort ; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

La Fontaine.

§ 28. *Fable* 11. *Le Lion s'en allant en guerre.*

Le lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévots,
Fit avertir les animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de certaines pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi, je les veux employer.
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraira les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

La Fontaine.

§ 29. *Fable* 12. *Phébus et Borée.*

Borée et le soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le soleil luit, et l'écharpe d'Iris

Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidens; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plait-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau;
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée et puis penètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

La Fontaine.

§ 30. *Fable* 13. *Les Animaux malades de la Peste.*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés;
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie:
Les tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du celeste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,

J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non: vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa pécadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaine.

§ 31. *Fable* 14. *Le Coche et la Mouche.*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant à chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La mouche en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin:
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son breviaire:
Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit;

C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit :
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt ;
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et partout, importuns, devroient être chassés.

La Fontaine.

§ 32. *Fable* 15. *La Laitière et le pot au lait.*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait : en employoit l'argent ;
Achetoit un cent d'œufs ; faisoit triple couvée ;
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous,
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi :
On m'élit roi ; mon peuple m'aime :
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ?
Je suis Gros-Jean comme devant.

La Fontaine.

§ 33. *Fable* 16. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,

S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays!
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi?
Jean lapin allégua la coutume et l'usage:
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant! est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un chat, vivant comme un dévot hermite,
Un chat, faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée,
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez;
Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

La Fontaine.

§ 34. *Fable 17. Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit:
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? par an! ma foi, monsieur,

Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre : et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
Et reprenez vos cent écus.

La Fontaine.

§ 35. *Fable 18. Le Lion, le Loup et le Renard.*

Un lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Mande des médecins : il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts :
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélérinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savans, leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire.
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien ;
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière :
Où l'on ne se pardonne rien.

La Fontaine.

§ 36. *Fable* 19. *Les obsèques de la Lionne.*

La femme du lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu : ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna ;
Les lions n'ont point d'autre temple ;
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince ; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître :
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Etranglé sa femme et son fils :
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion :
Mais ce cerf n'avoit point accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine : immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue,
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: Miracle! Apothéose!
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges;
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

La Fontaine.

§ 37. *Fable 20. Les deux Chiens et l'Ane mort.*

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères:
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères:
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées,
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux mâtins, qui dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens,
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Hé! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins: voilà toujours curée,
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire: il perdirent l'haleine,
Et puis la vie: ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son âme.
Combien fait-il de vœux! combien perd-il de pas!
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'Hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit:
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient:
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

La Fontaine.

§ 38. *Fable 21. Les deux Pigeons.*

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire!
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphyrs: qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point:
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai: quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étois là, telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie:
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie:
Il y vole, il est pris: ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appas.
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin;
Quelque plume y périt: et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatille malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger
De combien de plaisir ils payèrent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau

Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant objets, si doux et si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

La Fontaine.

§ 39. *Fable 22. Le Singe et le Léopard.*

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient chacun à part:
L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît: partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disoit: Venez, de grâce,
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement:
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux: et le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

La Fontaine.

§ 40. *Fable 23. Le Gland et la Citrouille.*

Dieu, fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?

Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Hé! parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car, pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris. Plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage;
Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

La Fontaine.

§ 41. *Fable 24. Le Vieillard et les trois jeunes hommes.*

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfans du voisinage;
Assurement il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Répartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison; l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut eoter;
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

La Fontai ne.

§ 42. *Fable 25. L'Amour et la Folie.*

Tout est mystère dans l'amour:
Ses flèches, soo carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici:
Mon but est seulement de dire à ma manière,
Comment l'aveugle que voici,
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La folie et l'amour jouoient un jour eosemble:
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint: l'amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience:
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quaod on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de coodamner la folie
A servir de guide à l'amour.

La Fontaine.

§ 43. *Fable 26. La Forêt et le Bûcheron.*

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afio de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain:
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innoceote forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer:
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens:
Elle gémit à tous momens:
Son propre don fait sou supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs:
On s'y sert du bieofait cootre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages

Soient exposés à ces outrages;
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

La Fontaine.

§ 44. *Fable 27. Le Renard, le Loup et le Cheval.*

Un renard, jeune encor quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice: Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant:
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis;
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir:
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du loup, gros messieurs, l'on fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents: le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

La Fontaine.

§ 45. *Fable 28. Le Philosophe Scythe.*

Un philosophe austère et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine: étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage:
Laissez agir la faux du temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.

J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit, tout se meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien:
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

La Fontaine.

§ 46. *Fable 29. Le Paysan du Danube.*

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Jadis, l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoit les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.

Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayons de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube: il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue:
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout, les dieux de m'assister:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal et toute injustice:
Faute d'y recourir ou viole leurs lois;
Temoin nous que punit la Romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?

Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage:
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être, en votre place, il auroient la puissance;
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée:
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes:
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présens à faire?
Point de pourpre à donner? c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punisez de mort,
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs: et par écrit
Le sénat démanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

La Fontaine.

§ 47. *Fable 30. Le Paon se plaignant à Junon.*

Le paon se plaignoit à Junon;
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplait à toute la nature:
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printemps.

Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

La Fontaine.

§ 48. *Fable* 31. *Le Geai paré des plumes du Paon.*

Un paon muoit : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'un nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

La Fontaine.

§ 49. *Fable* 32. *Le Héron.*

Un jour sur ses longs pieds alloit, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étant transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivoit de régime et mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fonds de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace :
Moi, des tanches ! dit-il : moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accomodans, ce sont les plus habiles.
On hasarde de perdre, en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

La Fontaine.

§ 50. *Fable 33. Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat.*

A Madame de la Sablière.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris :
Non celle-là qu'a Junon à ses gages :
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renversemens.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds, des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris ! qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
(Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer,
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis: douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites:
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embuches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment:
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans: d'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit: Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger:
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire d'aile:
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis:
Avec son marché lent quand arriveroit-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidele compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir:
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts, avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom),
Coupe les nœuds du lacs: on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit: qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle:
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit: si bien que rongemaille,
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Illiade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire,
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? au cœur si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'amour, j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

La Fontaine.

§ 51. *Fable 34. L'Imagination et le Bonheur.*

L'imagination amante du bonheur,
Sans cesse le désire et sans cesse l'appelle:
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ses désirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusque dans l'amoureux empire;
Mais lorsque du bonheur elle crut approcher
Les soupçons, le cruel martyre,
La délicatesse encor pire,
Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans une âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'ambition,
Elle crut satisfaire encor sa passion;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur et pure illusion.
Enfin dans le pays qu'habite la richesse,
Séjour agréable et charmant,
Elle va demander son fugitif amant:
Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse,
Avec le plaisir enchanteur;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène:
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple et sans art
Du lieu presque désert étoit la souveraine;
C'étoit la piété. Là, notre amante en pleurs
Lui raconta son aventure:
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte; il faut pour l'attirer
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans attendre;
Sans le chercher au moins, sans trop le désirer;
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'imagination à l'avis sut se rendre,
Le bonheur vint sans différer.

La Parisière, attribuée à Mlle. Bernard.

§ 52. *Fable 35. Mercure et les Ombres.*

Mercure conduisoit quatre ombres aux enfers.
Comptons-les: une jeune fille,
Item un père de famille,
Plus un héros, enfin un grand faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du caducée,
Ils s'entretenoient en chemin.
Hélas, dit l'ombre fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut! je lis dans la pensée
De mon amant; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui se fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour! chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir et sa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sa mémoire.
Pour moi, dit l'ombre père, il me reste là-haut
Des enfans bien nés, une femme
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur âme.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.
Ils me regretterout long-temps sur ma parole;
Les pauvres gens? que le ciel les console.
L'ombre héros disoit: eh! qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats célèbre?
Je m'assure qu'en ce moment
Les cris des peuples font mon oraison funèbre.
Mon nom ne mourra point; du Gange jusqu'à l'Ebre,
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espère
De vivre autant que moi? Moi, dit le fier rimeur;
Qu'est-ce qu'Achille auprès d'Homère?
On me lira partout; on m'apprendra par cœur.
Dieu sait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, héros, père, amante, poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la belle aux doux yeux,
Ton amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, père, tes enfans chifrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane; et de toi, pas un mot:
Chacun ne songe qu'à son lot.
Quant à toi, général d'armée,
On a nommé ton successeur.
C'est le héros du jour; déjà la renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur.
Et vous, monsieur l'auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût se passer,
La mort, disent-ils tous, a bien fait de vous prendre;
Vous commenciez fort à baisser.
Ces ombres se trompoient; nous faisons même faute.
Aux morts comme aux absens nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets, c'est compter sans son hôte.
La Motte.

§ 53. *Fable 36. Le Portrait.*

De se faire tirer certain homme eut envie,
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour propre de son métier
Est ami des portraits: cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture.

Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre; ce nez n'est pas bien à sa place,
Reprend un tiers: je voudrois bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombres?
Et puis en vérité que servent-là ces ombres?
Ce n'est point vous enfin; il faut tout retoucher.
Le peintre en vain s'écrie; il a beau se fâcher
Sur cet arrêt; il faut qu'il recommence.
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gageroit tout son bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connoisseurs assemblés de nouveau,
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le visage;
On vous creuse la joue: on vous ride la peau:
Vous êtes là laid et sexagénaire;
Et flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien, leur dit le peintre, il faut encor refaire;
Je m'engage à vous satisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoisseurs partis, le peintre, dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorans;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu:
Qu'ils reviennent demain, l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme; à demain donc; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble;
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux? dites, que vous en semble?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler, disent-ils? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui, vous l'avez pris à gauche,
Vous vous trompez, messieurs, dit la tête; c'est moi.
La Motte.

(L'aventure racontée dans cette fable est arrivée à *J Rane* de Montpelier, premier peintre du roi d'Espagne, mort en 1735.)

§ 54. *Fable 37. Le vieux Poirier et le jeune Abricotier.*

Au beau milieu de février,
Un jeune abricotier, que paroit déjà Flore,
Insultoit follement à certain vieux poirier
Que nulles fleurs n'ornoient encore....
Elles viendront quand il faudra:
Les tiennes, mon enfant, s'empressent trop d'éclore,
Et tant de gloire te perdra....
Bon! bon! on en dira tout ce que l'on voudra,
Je n'en chéris pas moins l'éclat qui me décore.
Cet éclat-là ne dura pas.
L'hiver, qui paroissoit faire grâce à la terre,
Pour lui renouveler une cruelle guerre,
Tout à coup revint sur ses pas:
Adieu les fleurs, adieu l'empire
De notre abricotier, joyeux à contre-temps;
Et ce que j'y trouve de pire,
Adieu les fruits en même temps.

D'une trop brillante jeunesse,
L'éclat prématuré doit blesser la raison;

Tant de fleurs qui d'abord paroissent à foison,
Tiennent rarement leur promesse:
Tout doit venir dans sa saison.

Pessellier.

§ 55. *Fable* 38. *L'Homme et la Marmotte.*

La marmotte venoit de finir son long somme;
Sommeil de six mois seulement.
N'as-tu pas honte, lui dit l'homme,
De dormir si profondément?
Tu ne parles que par envie,
Répondit la marmotte, et tu me fais pitié.
J'aime encor mieux dormir la moitié de ma vie,
Que d'en perdre en plaisirs, comme toi, la moitié.

Pesselier.

§ 56. *Fable* 39. *Les deux Potiers.*

Certain potier blâmnit l'ouvrage
D'un potier son voisin, et disoit que ses pots
Mal tournés ne seroient achetés que des sots,
Qu'il n'en étoit encor qu'à son apprentissage;
Les uns étoient trop grands, les autres trop petits.
Celui-ci répartit: halte-là, mon confrère;
Mes pots n'ont qu'un défaut, mais qui doit vous déplaire,
C'est que de votre moule ils ne sont point sortis.

Richer.

§ 57. *Fable* 40. *Le Livre de la Raison.*

Lorsque le ciel prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison.*
Ce livre ouvert aux yeux de tous les sages,
Les devoit tous conduire à la vertu,
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots et rien de plus,
La jeunesse beaucoup d'abus,
L'âge suivant des regrets superflus,
Et la vieillesse en déchira les pages.

L'Abbé Aubert.

§ 58. *Fable.* 41. *l'Enfant et la Poupée.*

Dans une foire un jeune enfant
Promené par sa gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant
Maints beaux colifichets; tout lui plait, tout le tente;
Il veut polichinel, ensuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus. Voulez-vous une épée?
Ah! oui, mais non; j'aime mieux ce berceau:
Il l'eût pris sans une poupée
Qui le séduisit de nouveau.
On la lui donne; en sautant il l'emporte.
Chez la maman le voilà de retour:
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte;
Depuis le matin jusqu'au soir
De chambre en chambre il la promène;

S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine,
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir;
En dormant il en rêve; et le jour lui ramène
Sa mimi; qu'on l'apporte, eh vite! il veut la voir.
Pendant près de huit jours, avec exactitude,
Fanfan joue avec sa catin.
Il paroissoit content: mais le petit coquin
De la possession se fit une habitude.
L'habitude et le froid se tiennent par la main:
Le froid donc s'ensuivit, et le dégoût enfin.

Combien de belles sont trompées!
Combien de volages amans!
Hommes, vous êtes des enfans;
Femmes, vous êtes des poupées.

Vadé.

§ 59. 42. *Fable. Le sommeil du tyran.*

Sous ses lambris dorés, un tyran détesté
Dormoit, en apparence, avec tranquillité.
Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime?
Eh quoi! le ciel épargne sa victime.
Imprudent! au bruit que tu fais,
Dit un fakir, tremble qu'il ne s'éveille;
Le ciel permet que le méchant sommeille
Pour que le sage ait des momens de paix.

M. Bret.

§ 60. 43. *Fable. l'Araignée et le Ver à soie.*

" Quoi, toujours un maudit balai
" Emportera tout mon ouvrage?
" Et jamais je n'acheverai....
" Ah! cette fois je perds courage.
" Imbécilles humains! mais vous n'y songez pas,
" De la rivale de Pallas,
" Barbares, vous brisez la trame inimitable,
" Et d'un vermisseau méprisable,
" Vous recherchez le fil mille fois plus grossier!
" Pour encourager l'ouvrier,
" Vous vous chargez de sa dépense;
" Vous le logez avec magnificence:"
Ainsi notre fileuse exhaloit son courroux.
Un vermisseau voisin reprit d'un ton plus doux:
" Dame Arachné, pourquoi vous échauffer la bile?
" Eh! de grâce, modérez-vous:
" Oui, de par tous les dieux, vous êtes fort habile;
" Votre ouvrage est fort beau, mais il est inutile."

Boisard.

§ 61. *Fable* 44. *Le père et ses deux fils.*

Un sâge campagnard avoit deux jeunes fils:
Tous deux étoient jumeaux, bien faits et bien appris;
Tous deux faisoient pourtant le malheur de leur père;
Leurs penchans et leur caractère
A ceux du bon vieillard étoient mal assortis.
Ils vouloient quitter le pays,
Et, fuyant les travaux champêtres,
Abandonner le toit de leurs ancêtres
Pour chercher fortune à la cour:
Ne doutant pas d'y voir un jour
Avec éclat leur famille établie.
Le vieillard sentoit la folie
Et les dangers d'un tel projet.

Le bonheur de ses fils étoit son seul objet.
Et ce bonheur, il avoit la sagesse
De le placer, non pas dans la richesse,
Mais dans la médiocrité
Et la vertu qui marche à son côté.
Mes enfans, leur dit-il, je suis près de mon terme:
Si je n'y touchois pas, je parlerois plus ferme
Et saurois me servir de mon autorité;
Mais je sais qu'à mon âge on ne se fait plus craindre:
Je ne prétends pas vous contraindre,
Et je vous laisse en liberté;
Mais avant de vous voir commencer ce voyage
Dont vous avez l'esprit gâté,
Je veux avec simplicité
Vous faire un conte où vous verrez l'image
De votre erreur et de la vérité.
J'étois à peu près de votre âge
Quand mon père me l'a conté.

Du sein de la même colline
On voyoit jaillir deux ruisseaux:
Mêmes eaux et même origine,
En tout ils naquirent égaux;
Mais tous deux n'eurent pas égale destinée,
L'un parmi de simples hameaux
Suivit sa route infortunée.
Il serpentoit autour de ces rians vergers
Où sur le soir s'assemblent les bergers;
Il engraissoit leurs pâturages,
Il égayoit leurs paysages,
Il arrosoit leurs potagers,
Il servoit à tous leurs usages:
Aussi fut-il sacré pour eux.
Jamais une main téméraire
N'osa gêner son cours heureux,
Ni jamais une onde étrangère
Croisant sa paisible carrière,
Ne vint se mêler à ses flots;
Et jusqu'au terme de sa course
Toujours il conserva ses eaux
Aussi pures que dans leur source.
L'autre ruisseau n'eut pas un semblable destin.
Au lieu de se fixer dans ce champêtre asile,
Il voulut aller à la ville:
Que de peines, de maux l'attendoient en chemin!
Un satrape orgueilleux le retint dans ses chaînes
Et l'enferma dans ses domaines.
Il y fit l'ornement d'un superbe jardin
Où, du fond d'un riche bassin
Environné de dorures, de marbres,
Il s'élançoit jusqu'au faîte des arbres;
En cet état il charmoit tous les yeux.
Mais l'honneur d'attirer les regards curieux
Lui coûta plus cher qu'on ne pense:
Il sentit resserrer ses eaux
Dans d'obscurs souterrains que l'art et la dépense
Avoient transformés en canaux.
On arrêtoit, on détournoit sa marche,
On le menoit à volonté,
Il n'avoit plus ni nom, ni liberté:
Tantôt resserré sous une arche,
En cascade précipité,
En réservoir violenté:
Le pis est qu'au sortir de ce lieu de délices,
(Pour le satrape, et non pour lui)
On l'enferma dans un étui

Que salissoient les immondices
De ce palais témoin de ses supplices:
Ce fut-là que finit son cours;
Et c'est ainsi que le bon pédagogue,
La larme à l'œil, termina son discours.

L'un des enfans, touché de l'apologue,
Se reconnut, se fixa pour toujours
Dans la demeure de ses pères;
L'autre en divers climats, à différentes cours,
S'en fut chercher des biens imaginaires:
Qu'arriva-t-il? Les deux jumeaux
Eurent le sort des deux ruisseaux.

Le Duc de Nivernois.

§ 62. *Fable* 45. *La Coquette et l'Abeille.*

Chloé, jeune, jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disoit à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant,
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame:
Venez, Lise, Marton, accourez promptement,
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur:
La bouche de Chloé me sembloit une rose,
Et j'ai cru...Ce seul mot à Chloé rend ses sens:
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère;
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

De Florian.

§ 63. *Fable* 46. *Le Léopard et l'Ecureuil.*

Un écureuil, sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisoit sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil s'agenouillant
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit: Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité: mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrois être assis.
—Soit; j'y consens; monte.—J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux

C'est de vivre dans l'innocence;
L'ignorance du mal fait toute ma science,
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connoissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime:
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père:
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.

La même.

§ 64. *Fable 47. Le Jardinier et son Maître.*

Un honnête bourgeois possédoit un terrain,
Où maison, potager, bosquet, verger, parterre,
Se trouvoient renfermés; c'étoit tuut son butin,
Son château, ses bois et sa terre:
Jugez s'il étoit occupé
D'y mettre l'agrément, d'y semer l'abondance.
Le premier alla bien; sur l'autre il fut trompé,
Tout y frustra son espérance.
L'ensemble offroit aux yeux un spectacle charmant;
D'arbres taillés à point, longue et superbe file;
Immense potager, bosquet fort élégant;
Maison de belle forme, à gentil péristile,
Parterre d'un dessin léger, neuf et galant,
Cascade contenant des bassins plus de mille;
Mais rien à mettre sous la dent:
Ce point manquoit tout net, et ce point est utile;
Sans lui tout le reste n'est rien.
Notre homme le comprit fort bien;
Au milieu de son luxe il sentit le malaise,
Et voulut sur ce chef avoir un entretien
Avec son vieux jardinier Blaise.
Ecoutez, lui dit-il, pourquoi d'un potager
Si bien ensemencé, si vaste,
Ne puis-je avoir de quoi manger?
De celui du voisin le mien est le contraste,
Et tout va même train. Voyez ces arbrisseaux,
Au lieu de profiter, voilà qu'ils dépérissent.
D'où vient que ces fleurs se flétrissent?
Quel sort afflige mon enclos?
Puisque vous l'ignorez, je vais vuus en instruire,
Reprit l'homme au rateau. Vous avez fait construire
Tous ces maudits bassins l'un sur l'autre perchés:
C'est ce chef-d'œuvre-là que vous nommez cascade,
Et dont vos yeux sont entichés,
Qui rend tout votre enclos malade.
La source qui vient de là haut,
Pour rafraîchir le tout, seroit bien assez forte;
Mais vos bassins reçuivent l'eau,
Un bassin prend sa part, au suivant il en porte,
Ils s'en emplissent tuus, et foi de jardinier,
Avant qu'ils se la soient passé de l'un à l'autre,
Il ne reste rien au dernier.
Ce dernier, pourtant, c'est le vôtre,
C'est l'unique du moins où je saurois puiser:
Cumment, en bonne conscience,
Voulez-vous qu'on puisse arroser?
Aussi tout meurt, tout sèche, et j'y perds ma science.
Détruisez ce bel ornement,
Culbutez ces bassins, souffrez qu'on les déniche;
Vous verrez votre enclos reprendre un air vivant

Il sera moins brillant, mais il sera plus riche.
Commençons par avoir du pain,
Et foin de la magnificence,
Qui nous fera mourir de faim,
Sous les dehors de l'opulence.
Blaise raisonnoit bien, et son maître le crut:
La cascade sauta. Bientôt on s'aperçut
Que Blaise avoit fait un miracle.

La source est le tribut de plus d'une province;
La cascade dépeint financiers et traitans,
Et le dernier bassin, c'est le coffre du prince.

Le Chevalier de Lisle.

§ 65. *Fable 48. Le Merle et le Ver luisant.*

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil en se considérant.
Sur ce globe où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi:
Des insectes je suis le roi;
Eh qui d'entre eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?
Est-ce l'active abeille, ou la sobre fourmi?
Ces orbes éclatans qui versent la lumière,
Pour briller empruntent mes feux;
Et l'astre qu'adore la terre,
N'est que le ver luisant des cieux.
Comme il parloit, d'une branche voisine,
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte!...moins lumineux,
Tu pouvois vivre, enseveli sous l'herbe:
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.

Derat.

§ 66. *Fable 49. Le Fils ingrat.*

Des dons de la nature
Un enfant
En naissant
Reçut ample mesure;
Air de dignité,
Esprit et beauté,
Ame simple et pure.
Il eut tout hors un point,
Encor pourquoi ne l'eut-il point?
C'est qu'il étoit en sa puissance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point, c'étoit l'obéissance;
Notre enfant n'en fit aucun cas:
Il préféra l'indépendance
Et sa dangereuse douceur
Aux loix qu'un père, avec prudence,
Lui prescrivoit pour son bonheur.
Ce fils rebelle est placé par son père
Dans un verger délicieux.
Entre mille fruits savoureux,
Dont le choix est permis à son goût, à ses yeux,
(Entre mille, c'est bien de quoi se satisfaire)
Un seul est défendu comme pernicieux;

Eh bien, celui-là seul eut le droit de lui plaire.
Il est bientôt cueilli, mangé,
Et bientôt le père est vengé.
De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile:
Mais de ces maux le plus affreux,
Celui qui plus le désespère,
C'est de se voir privé de la clarté des cieux.
Si l'on juge qu'alors le père
N'écoutant plus que sa colère,
Abandonna l'aveugle à son mauvais destin,
Et que le fils puni cessa d'être mutin,
C'est mal juger, chacun garda son caractère;
Même tendresse d'un côté,
Et de l'autre toujours même indocilité.
A la voix de l'enfant qui pleure et se désole,
On voit bientôt le bon père accourir;
Il le rassure, il le console;
Il fait bien plus encore, il va le secourir.
« Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime,
« Si ton malheur est grand, mon amour est extrême;
« Ton infortune et tes besoins
« Exigent les plus tendres soins:
« De mon cœur tu peux les attendre;
« Pour guider tes pas incertains,
« Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains;
« Entre mes bras j'aurai soin de te prendre,
« S'il se trouve un chemin difficile et glissant,
« Où ton bâton seroit un secours impuissant;
Voilà ce que promet et ce que fait le père.
Pouvoit-il plus promettre, et pouvoit-il mieux faire?
Voyons comment se comporta l'enfant.
Tout l'effraye d'abord, l'intimide, l'étonne;
Avec son bâton il tâtonne,
Puis quand il a bien tâtonné,
Il lève un pied timide,
Le porte où le bâton le guide,
Le pose à terre, est encore étonné;
Vers ce pied précurseur, bientôt l'autre s'avance,
Et mon aveugle a fait un pas;
Au second, au troisième, encor même embarras;
Mais le temps et l'expérience,
Amènent la facilité,
Et le voilà qui trotte avec agilité,
C'est-à-dire avec imprudence.
Le bâton n'est plus consulté,
Et ne sert que de contenance.
Le père a beau crier: « Mon fils, prends garde à toi,
« Sers-toi de ton bâton, par ici, viens, suis-moi;
« Où vas tu, malheureux? Arrête...
L'enfant laisse crier, et n'en fait qu'à sa tête;
Aussi Dieu sait comme il tombe souvent,
En arrière tantôt, et tantôt en avant.
A chaque chute il pleure, il gémit, il s'afflige;
Mais jamais il ne se corrige.
Si le père lui prend la main
Pour le sauver d'un précipice,
Et le remettre en bon chemin,
Comment paye-t-il ce service?
Je vais le dire: mais, hélas! le croira-t-on?
Il le frappe de son bâton.
De son bâton! comment! son père!
Oui, son père et son bienfaiteur.
Ah! Dieu! quel mauvais caractère!
Puisse le ciel, juste vengeur!...

Prenez garde, qu'allez-vous dire?
C'est tout le genre humain que vous allez maudire.

Le père, l'enfant, le bâton,
Ce sont Dieu, l'homme, la raison.
L'Abbé le Monnier.

STANCES.

§ 67. 1. *Conseils à Thémire.*

Songez bien que l'amour sait feindre;
Redoutez un sage berger :
On n'est que plus pres du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyois sans être inquiète,
Daphnis m'aborder quelquefois :
Il me trouvoit seulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.

" D'aimer on doit bien se défendre,"
Me disoit-il, dans ses chansons :
Mais il formoit de si beaux sons,
Qu'on s'attendrissoit à l'entendre.

Je me croyois si raisonnable,
En l'écoutant sur le gazon.
Quel ouvrage de la raison
D'écouter un berger aimable!

Sans dessein, sans inquiétude,
Chaque jour j'allois à le voir :
Bientôt, sans m'en apercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur! quelle adresse extrême
Il employoit pour me charmer!
Croiroit-on qu'on se fait aimer,
En ne disant point : je vous aime?

Si je chantois dans le bocage;
Pour m'écouter, il s'arretoit;
Une autre bergère chantoit;
Il s'en retournoit au village.

Des amans me peignant l'ivresse,
Il m'entretenoit tout un jour.
C'étoit pour condamner l'amour :
Mais c'étoit en parler sans cesse.

Qu'amour séduit avec adresse!
Comme il sait déguiser son feu!
Jusqu'au mal qu'on dit de ce dieu,
Tout est un piége qu'il nous dresse.

Daphnis enfin sut me contraindre
A partager sa tendre ardeur;
Je sentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.
Moncrif.

§ 68. 2. *La Bergère délaissée.*

De mon berger volage,
J'entends le flageolet;
De ce nouvel hommage,
Je ne suis point l'objet;
Je l'entends qui fredonne
Pour un autre que moi.
Helas! que j'étois bonne
De lui donner ma foi!

Ce n'est plus un mystère,
Quand tu vois ma douleur;
Tu sais qu'une bergère
Ne connoît qu'un malheur;
L'ingrat que je préfère,
Tircis que j'aimois tant,
A qui je fus si chère;
Tircis est inconstant.

Autrefois l'infidèle
Faisoit dire à l'écho
Que j'étois la plus belle
Qui fût dans le hameau;
Que j'étois sa bergère,
Qu'il étoit mon berger;
Que je serois légère,
Sans qu'il devînt léger.

J'avois su me défendre
Pendant près de deux ans;
On croit pouvoir se rendre
Après mille sermens;
Son art fut de séduire,
De plaire et d'enflammer;
Il feint ce qu'il inspire;
Mon art fut de l'aimer.

Faut-il que je rappelle
Ces dangereux momens;
Momens où l'infidèle
Préparoit mes tourmens?
Que ne sut-il pas dire,
Pour vaincre mes refus?
Devrois-je l'en instruire?
L'ingrat ne m'aime plus.

Un jour, c'étoit ma fête,
Il vint de grand matin;
De fleurs ornant ma tête,
Il plaignoit son destin;
Il dit : veux-tu, cruelle,
Jouir de mes tourmens?
Je dis : sois-moi fidèle
Et laisse faire au temps.

Tircis charmé m'embrasse;
J'en eus quelque dépit;
Ses yeux demandoient grâce;
Mon cœur y consentit.
Bientôt, plus téméraire,
Ce fut nouveau transport;
Je me mis en colère,
Et m'apaisai d'abord.

Crainte de lui déplaire,
Je n'osai le gronder;
Un charme involontaire
Me força de céder:
Je crus son cœur sincère;
Il vit tout mon plaisir;
Hélas! qu'avois-je à faire?
Me taire et puis rougir.

Le printemps, qui vit naître
De si belles ardeurs,
Les a vu disparoître
Aussitôt que les fleurs;
Mais s'il ramène à Flore
Les inconstans zéphyrs,
Ne pourroit-il encore
Raminer ses désirs?

Dans ma douleur extrême,
Je voudrois me venger:
Que ne puis-je de même
Prendre un autre berger?
Mais non, pour l'amour même,
Je ne voudrois changer;
Hélas! lorsque l'on aime,
Peut-on se dégager?

Qu'il porte à ma rivale
Un cœur qui m'appartient;
Cette beauté fatale
Dans ses nœuds le retient:
Qu'il soit tendre ou volage,
Qu'il soit ce qu'il voudra;
Jamais mon cœur plus sage,
Pour lui ne changera.

§ 69. 3. *Les Regrets.*

Le sombre hiver va disparoître
Le printemps sourit à nos vœux;
Mais le printemps ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable
Voit tous les objets s'obscurcir,
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore;
Je n'ai plus de droits au plaisir,
Pour les autres tout semble eclore,
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule
Me rappelle un plaisir perdu.
Que m'importe que le temps fuie?
Heures dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie;
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offroit à moi le matin,
Et qui vers le soir retracée
M'entretenoit du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
Des arbres de ce beau vallon.
Et de l'oiseau qui se ranime,
J'entends la première chanson.

Ah! c'est vers ce temps que Thémire
A mes yeux parut autrefois,
C'est là que je la vis sourire;
C'est là que j'entendis sa voix.

Sa voix qui sous le frais ombrage
Où je l'écoutois à genoux,
Rassembloit autour du bocage
Les oiseaux charmés et jaloux.

Les témoins, la crainte et l'envie,
Combattoient souvent nos désirs;
Mais sous l'œil de la jalousie
L'amour sent croitre ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,
Où je saisissois au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard!

Que de fois dans cet art instruite,
Thémire au milieu des jaloux,
Jeta dans des discours sans suite
Le mot, signal du rendez-vous!

O comment remplacer l'ivresse
Que l'amour répand dans ses jeux?
Non, la gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrois-je me remplir?
Pourquoi voudrois-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir?

Les arts dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier!

A ce spectacle où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis, celle qui m'est ravie
Chantoit mieux et chantoit pour moi.

Dans le temple de Melpomène
Je songe qu'en nos jours heureux,
Nos cœurs retrouvoient sur la scène
Tout ce qu'ils sentoient encor mieux,

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis pas loin
De cette retraite si chère,
Qui nous recevoit sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir!

Mon âme aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel, quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau n'osant plus la raser,
Voltige d'une aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'aperçois que sans contrainte,
Mon cœur pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne veut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager!
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je? hélas! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

La Harpe.

§ 70. 4. *Sur le Nouvel An.*

L'astre qui partage les jours
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu cet an passer.
Nous verrons s'écouler de même
Celui qui le va remplacer.

Tout finit, tout est sans remède
Aux lois du temps assujetti;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un instant peut les voir finir;
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des espérances douteuses
Il immole les biens présens.

Insensés! votre âme se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien;
L'avenir peut ne jamais être.
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

J. B. Rousseau.

§ 71. 5. *Sur l'Opéra.*

J'ai vu le soleil et la lune
Qui tenoient des discours en l'air:
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer,

J'ai vu l'aimable Cythérée
Au doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard,

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu. ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavotes,
J'ai vu des fleuves sautillans;
J'ai vu danser deux matelotes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendre la terre entière,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisoit volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étoient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser aux bords du Styx;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur:
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

Pannard.

§ 72. 6. *Le Bonheur de la Solitude.*

Dans cette aimable solitude
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempt de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.

Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême,
C'est la paix et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie,
Mes fruits sont doux, mon lait est pur,
Sous mes pieds la terre est fleurie,
Le ciel sur ma tête est d'azur.

Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage,
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde où tout inquiète,
L'homme est en proie à la douleur;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.

De même cette onde en furie,
Court dans ces rocs en bouillonnant:
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Florian.

§ 73. 7. *A Madame la Dauphine, Infante d'Espagne.*

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

On croiroit que le jeu console:
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole,
S'asseoir entre des Majestés.

On fait tristement grande chère,
Sans dire et sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiége, vous considère
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache aux bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde; il embarrasse;
Le plaisir fuit; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons!
Quoi la vie est si peu durable,
Et les jours paroîtroient si longs!

Princesse au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature:
Les réflexions, la lecture,
En font le solide aliment,
Et son usage est sa parure.

S'occuper c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente,
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.
Voltaire.

§ 74. 8. *Sur différens sujets de Morale.*

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure:
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

Etres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique:
D'un buste, d'un tableau le temps hausse le prix:
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu;
Des différens pays les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême:
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

La pauvreté fait peur; mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
Dont les jeux, les festins remplissent les désirs.

Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus:
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage;
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

Que chacun parle bien de la reconnoissance!
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance,
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance.
A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi la vue est importune:
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit pas trouvé honteux de recevoir.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit;
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage:
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie
Lorsque de disgrâces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux:
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas! presque toujours le détour qu'elle prend,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Est le chemin qui nous y mène.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des élémens vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous:
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.
Un rien peut nous détruire; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes?

Homme, vante moins ta raison;
Vois l'inutilité de ce présent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tous le reste.
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile,
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse:
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite.
On croiroit faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter:
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute;
Devoit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute;
Il portera partout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir vivre, un esprit agréable,
A la honte du Grec et du Latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque temps qu'il donne à l'étude
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude.
De ténèbres pour lui tout est environné. . . .

La lumière qui vient du savoir le plus rare,
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare:
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle à fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.

Homme, contre la mort, quoi que l'art te promette,
Il ne sauroit te secourir.
Prépares-y ton cœur. Dis-toi: c'est une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite:
Nous ne naissons que pour mourir.

Esclaves que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en bute;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Savez-vous le succès de tant de sacrifices?
Quand, par les grands emplois, on aura satisfait
A vos soins, à vos longs services,
Hélas! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices?

Est-ce vivre? et peut-on, sans que l'esprit murmure,
Se donner tout entière au soin de sa parure?
Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal
Qui termine les jours que le destin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête
Que de ce qui sied bien ou mal?
Faire de sa beauté sa principale affaire,
Est le plus indigne des soins.
Le dessein général de plaire
Fait que nous plaisons beaucoup moins.

Lorsque la mort moissonne à la fleur de son âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foiblesse est son partage,
Et qui contre ses sens a mille fois vaincu;
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre,
On a toujours assez vécu.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieillesse
Sous l'éclat d'un jeune dehors,
Marquent dans un esprit d'erreur et de foiblesse!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-temps?
Si nos discours, si nos ajustemens,
Si nos plaisirs conviennent à notre âge,
Nous ne blesserons point les yeux.
Les mesures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroit davantage.

Non, de quelques côtés qu'on porte ses désirs,
On ne sauroit goûter de plaisirs véritables;
Mais tout faux que sont les plaisirs,
Encore s'ils étoient durables!
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés,
Qui, par leurs penchans entraînés,
Sont en quelque sorte excusables.
Quel bonheur quand du ciel les aspects favorables

Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux !
Et qu'il faut de raison, de force,
Quand on est né voluptueux
Pour faire avec les sens un éternel divorce !

De quel aveuglement sont frappés les humains !
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des trésors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer son âme ;
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais sans doute on mourra. Cent et cent précipices
Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr :
Cependant au milieu des vices,
Nous mourons, sans songer que nous devons mourir.
Deshoulières.

ROMANCES.

§ 75. 1. *Amours infortunées de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy.*

Hélas ! qui pourra jamais croire
L'amour de Raoul de Coucy ?
Hélas ! qui ne plaindra l'histoire
De Gabrielle de Vergy ?
Tous doux s'aimèrent dès l'enfance :
Mais le sort injuste et jaloux
L'avoit mise sous la puissance
D'un cruel et barbare époux.

Fayel, époux de Gabrielle,
Tourmenté de jaloux soupçons,
Avoit enfermé cette belle
Dans les plus affreuses prisons.
Tout amant étoit redoutable ;
Mais surtout Coucy l'alarmoit :
Et Gabrielle fut coupable,
Dès qu'il sut que Coucy l'aimoit.

Elle employoit en vain les larmes
Pour parvenir à le calmer :
Ni sa jeunesse ni ses charmes,
Rien ne pouvoit le désarmer.
Quel est mon crime ? disoit-elle ;
L'innocence devroit toucher :
Je suis et je serai fidèle,
Qu'avez-vous à me reprocher ?

Partage les maux que j'endure,
Répondoit l'inflexible époux.
J'ai tout appris. Crois-tu, parjure,
Eviter un juste courroux ?
Coucy n'a que trop su te plaire ;
Et bientôt je m'en vengerai :
Son nom allume ma colère ;
Mais dans son sang je l'éteindrai.

Cependant Coucy, le modèle
Des vrais et des parfaits amans,
Ayant appris que Gabrielle
Souffroit les plus cruels tourmens,
Par un effort que l'amour même
N'approuva pas, sans en frémir,
Des lieux qu'habite ce qu'il aime
Il résolut de se bannir.

Je vais, dit-il, par mon absence
Calmer le barbare Fayel ;
Je quitte pour jamais la France.
Ah ! que ce départ est cruel !
N'importe, je me sacrifie
Au cher objet de mes amours ;
Trop heureux en perdant la vie
Si je conserve ses beaux jours !

Il part, et va joindre l'armée
Dans les pays les plus lointains ;
Elle étoit alors occupée
A combattre les Sarrasins.
Il se met d'abord à la tête
De deux cents chevaliers choisis :
Avec leur secours il arrête
Tous les efforts des ennemis.

L'amour, le désespoir, la rage
Tour à tour animant son cœur,
Redoubloient encor son courage ;
Enfin il revenoit vainqueur,
Quand d'une blessure cruelle
Il se sent déchirer le flanc :
Frappé d'une atteinte mortelle,
Il tombe baigné dans son sang.

Alors, sentant sa fin prochaine,
Il demande son écuyer ;
D'une main qu'il conduit à peine
Il écrit sur son bouclier.
Monlac arrive tout en larmes :
« Ne plains point, dit-il, mon destin ;
« Plains plutôt celle dont les charmes
« N'ont pu fléchir un inhumain.

" Tu connois mon amour extrême,
" Pour m'obéir c'en est assez.
" Porte mon cœur à ce que j'aime
" Avec ces mots que j'ai tracés.
" Je remets ce soin à ton zèle...
Il expire et prononce encor
Le nom chéri de Gabrielle
Jusque dans les bras de la mort.

Victime de l'obéissance,
Monlac ayant exécuté,
D'un maître adoré dès l'enfance
La triste et tendre volonté,
S'embarque à l'instant pour la France:
Il arrive près du château
Du tyran qui sous sa puissance
Renfermoit l'objet le plus beau.

Seul confident de l'entreprise,
Il attend un heureux moment;
Avec grand soin il se déguise,
Pour réussir plus sûrement;
Quand Fayel que l'inquiétude
Ne laissoit jamais en repos,
Le voit près de sa solitude,
Le prend pour un de ses rivaux.

Il arrête, et croît le connoître;
Il le perce de mille coups.
Craignant tout des projets du maître,
Rien n'échappe à ses yeux jaloux.
Quel plaisir enivre son âme!
Il voit le cœur, il en jouit!
Quel coup funeste pour sa flamme!
Il lit la lettre, il en frémit.

Dès qu'il les eut en sa puissance,
N'écoutant plus que sa fureur,
De la plus barbare vengeance
Il médite en secret l'horreur.
La sombre et pâle jalousie,
Ce monstre suivi des regrets,
Pour venger sa flamme trahie,
Lui souffle les plus noirs projets.

Il goûte déjà par avance
Les douceurs qu'elle lui promet;
De cette flatteuse espérance
Il craint de retarder l'effet.
Je veux, dit-il, que l'imposture
Cachant l'affreuse vérité,
Ce cœur aimé de la parjure
Comme un mets lui soit présenté.

On obéit, et l'heure arrive
Où l'on sert ce repas cruel.
Gabrielle triste et craintive
Approche en tremblant de Fayel.
Pour hâter l'instant qu'il espère,
Il offre, il presse, elle se rend:
Ce mets, dit-il, a dû te plaire;
Car c'est le cœur de ton amant.

Elle tombe sans connoissance.
Fayel que la fureur conduit,
Craignant de perdre sa vengeance,
La rappelle au jour qu'elle fuit.
Juste ciel! quelle barbarie!
S'écria-t-elle avec effroi...
Moindre encor que ta perfidie:
Vois cette lettre, et juge-toi.

Alors la forçant de la lire,
Ses yeux l'observent avec soin;
Il croit adoucir son martyre,
Si de sa honte il est témoin.
Elle prend d'une main tremblante
L'écrit qui doit combler ses maux;
Et d'une voix foible et mourante
Prononce avec peine ces mots.

" Bientôt je vais cesser de vivre,
" Sans cesser de vous adorer;
" Content si ma mort vous délivre
" Des maux qu'on vous fait endurer.
" Elle n'a rien qui m'épouvante,
" Sans vous la vie est sans attraits.
" Un regret pourtant me tourmente;
" Quoi! je ne vous verrai jamais!

" Recevez mon cœur comme un gage
" Du plus vif, du plus tendre amour;
" De ce triste et nouvel hommage
" J'ose espérer quelque retour.
" Daignez l'honorer de vos larmes;
" Qu'il vous rappelle mes malheurs,
" Cet espoir a pour moi des charmes;
" Je vous adore. Adieu, je meurs.

Elle veut répéter encore
Ces mots si tendres, si touchans;
En prononçant, *je vous adore*,
Un froid mortel saisit ses sens.
Par un excès de barbarie
Fayel prend des soins superflus
Pour la rappeler à la vie;
Mais elle n'étoit déjà plus.

Le Duc de la Vallière.

§ 76. 2. *Alexis et Alis.*

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens!
Ils auroient fait si bon ménage
A tous momens!
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Disant ainsi;
Oui: vous serez toujours ma mie,
Vous mon ami.
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on nous marie,
Vaut mieux mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alis
A deux genoux un jour demande
Son Alexis;
Ma mère, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille à cette barbarie
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour, quelle malice d'âme!
La mère a dit:
Alexis a pris une femme
Sans contredit.
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit, voyez;
Il vous écrit, c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous,
Le curé fait son ministère;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festins et danse
Ne sont qu'ennui;
Toujours lui vient la souvenance
De son ami.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur;
Sa mère, sa tante la crie
Tout en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au boucher,
La pauvrette en pleurant se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu! qu'Alis honnête et sage,
Se conduit bien!
Tous autres soins que du ménage
Ne lui sont rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son âme
Ce qui restoit.

Hélas! son âme tout entière
A ses ennuis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans en dépit d'elle-même,
Passa ses jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet!
Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

D'Alis dans sa mélancolie
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux.
Ma moitié, fais quelques emplettes
De son écrin;
Perles et nœuds sont des recettes
Pour le chagrin.

Baise-moi; moutonne chérie,
Je vais au plaid:
Tiens, prends de son orfèvrerie
Ce qui te plaît.
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps;
N'épargne rien, voilà, mignonne,
Cent écus blancs.

Il part: le marchand en silence
L'écrin montroit
Qu'Alis avec indifférence
Considéroit.
Chaque fois qu'il montre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois du fond de son âme
Part un soupir.

En lui toute fleur de jeunesse
Apparoissoit;
Mais longue barbe, air de tristesse
La ternissoit.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une âme tendre
A bien son prix.

Mais Alis, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit
Pourtant aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit.
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrin?
Ah! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains!

Las! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le moi.
Et que sert de conter, madame,
Un déplaisir,
Qui jamais, jamais de mon âme
Ne peut sortir.

Il est un trésor dans le monde
Que je connois:
Long-temps en espoir je me fonde
Que je l'aurois;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,

Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant!
Je l'emportois en ma pensée
En le quittant.
Lorsqu'un démon par grand'rancune
Vint l'enlever;
Et d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
Quand je l'appris?
Pour m'en aller au bout du monde
Je départis;
Non que jamais en moi je pense
De l'oublier;
Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
Que ce trésor?—
Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or!—
Sont-ce rubis?—J'aurois sans peine
Rubis perdu.—
C'est donc le trousseau de la reine?—
Ah! c'est bien plus.

Depuis qu'un vint par grand dommage
Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
De souvenir:
J'ai, la voyant, l'âme remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, je vous en prie,
Arménien:
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans un drap d'or.

Alis soudain prend la dorure,
La déplia;
Sur la tablette, d'écriture
Ces mots trouva:
" Ici je contemple à toute heure
" Dans les soupirs,
" Je garde tout ce qui demeure
" De mes plaisirs."

Alors Alis la tablette ouvre
Tant vitement:
Eh! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?
La voilà tout évanouie
A cet aspect.
Qui n'eût même transe sentie?
C'est son portrait.

Alis, mon Alis tant aimée;
Hélas! c'est moi!
Alis, Alis tant regrettée,
Ranime-toi.
Ton Alexis vient de Turquie
Tout à l'instant,
Pour te voir et quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée
Alis parla:
Alexis, j'ai ma foi jurée,
Un autre l'a;
Je ne dois vous voir de ma vie
Un seul instant;
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant pour complaire à sa mie
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux survient....A cette vue
Tout en fureur
Leur a d'une dague pointue
Percé le cœur.

Alexis mort, Alis mourante,
Les yeux baissés,
Dit: je péris, mais innocente;
Ce m'est assez:
Mon époux, votre barbarie
Verse mon sang:
Je meurs sans regretter la vie
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il fait nuit, il voit l'image
De sa moitié,
Qui du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec un long murmure,
Son assassin.

Moncrif.

§ 77. 3. *Sur un enfant dans son berceau.*

Heureux enfant que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors: mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre: tu vois ton père
Joyeux accourir à grands pas;
Il t'emporte au sein de ta mère;
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris;
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton âme ingénue;
Sans regrets, comme sans desirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs;
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foiblesse,
Tu nous attaches à ta loi;
Et jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Mais, hélas! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux
Où le sort, et l'amour perfide
Vont porter le trouble en nos jeux!

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une âme douce et pure,
Quels soins ne m'ont pas agité!

Amours trompeuses ou légères,
Parens ravis à mon amour,
Mille espérances mensongères
Détruites, hélas! sans retour.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence, et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses et tes charmes,
Et ta douce sécurité
A mon cœur en proie aux alarmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous!
Ce jour peut-être où je le chante
De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Berquin.

§ 78. 4. *Plaintes d'une femme abandonnée.*

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur;
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me sembloit dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi;
Je le crus: où sont ses promesses?
Il oublie et son fils et moi.

Dors, &c.

Qu'à ton réveil, un doux sourire,
Me soulage dans mon tourment;
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement;
Qu'il connoissoit bien son empire,
Et qu'il en use méchamment!

Dors, &c.

Le cruel, hélas! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimai tant avant sa fuite!
Oh! je l'aime encore aujourd'hui:
Dans quelque séjour qu'il habite,
Mon cœur est toujours avec lui.

Dors, &c.

Oui, le voilà! c'est son image
Que tu retraces à mes yeux;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif et joyeux;
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, &c.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos!
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, &c.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir;
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrois-je recourir?
Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul, tu peux les adoucir.

Dors, &c.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours:
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années;
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, &c.

Berquin.

§ 79. 5. *Daphné.*

L'amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs;
J'en vais tracer l'aventure;
Puisse la race future
L'entendre et verser des pleurs!

Daphné fut sensible et belle,
Apollon sensible et beau;
Sur eux l'amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné d'abord interdile
Rougit voyant Apollon,
Il l'approche, elle l'évite;
Mais fuyoit-elle bien vite;
L'amour assure que non.

Le dieu qui vole à sa suite
De sa lenteur s'applaudit;
Elle balance, elle hésite;
La pudeur hâte sa fuite,
Le désir la ralentit.

Il la poursuit à la trace,
Il est près de la saisir;
Elle va demander grâce.
Une nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le plaisir.

Elle désire, elle n'ose;
Son père voit ses combats;
Et par sa métamorphose
A sa défaite il s'oppose;
Daphné ne l'en prioit pas.

C'est Apollon qu'elle implore
Sa vue adoucit ses maux;
Et vers l'amant qu'elle adore
Ses bras s'étendent encore,
En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur!
C'est un arbre qu'il caresse;
Mais sous l'écorce qu'il presse
Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère,
Et son dernier mouvement
Fut, si l'amour est sincère,
Un reproche pour son père,
Un soupir pour son amant.

Marmontel.

§ 80. 6. *Pétrarque.*

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos.

" O toi qui plains le délire
" Où Laure a plongé mes sens,
" Rocher, qu'attendrit ma lyre,
" Redis encor ses accens.

" En répondant à mes plaintes,
" Échos, vous avez appris
" Quels sont les vœux et les craintes
" D'un cœur tendre et bien épris.

" N'oubliez pas ce langage;
" Et si Laure quelquefois
" Vient rêver sur ce rivage,
" Imitez encor ma voix.

" Dites-lui que de ses charmes
" Tous mes sens sont occupés:
" Dites-lui que de mes larmes
" Tous mes vers seront trempés.

" Ma voix ne chantera qu'elle;
" Mon souvenir ne sera
" Qu'un miroir toujours fidèle
" Où l'amour me la peindra.

" Dites-lui que son image
" Me suivra dans mon sommeil,
" Et recevra pour hommage
" Le soupir de mon réveil:

" Que mon oreille attentive
" Croira sans cesse écouter
" Les airs que sa voix plaintive
" Vous fit cent fois répéter.

" Jurez-lui qu'en vain les grâces
" Viendroient pour me consoler,
" Que les amours sur mes traces
" Loin d'elle auroient beau voler.

" A leur troupe enchanteresse
" Je dirois dans mes douleurs:
" Rendez Laure à ma tendresse,
" Ou laissez couler mes pleurs.

" Insensible à tout, loin d'elle,
" Rien ne flatte mes désirs.
" Je me croirois infidèle
" De goûter quelques plaisirs.

" Sur une rive étrangère
" Où le destin me conduit,
" Une espérance légère
" Est le seul bien qui me suit.

" Mais si Laure m'est ravie
" Si je ne dois plus la voir
" Je perdrai bientôt la vie
" Quand j'aurai perdu l'espoir.

" Puisse la parque apaisée
" Me laisser après ma mort,
" Préférer à l'Élisée
" Les ombrages de ce bord!"

Marmontel.

§ 81. 7. *L'Amante abandonnée.*

D'une amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur?
Maître de ma destinée,
Tu prononces mon malheur.
A cette nouvelle affreuse,
Je fus prête d'expirer;
Mais je suis moins malheureuse;
A présent je puis pleurer.

Je t'ai trop fait voir peut-être
Ton pouvoir et mon ardeur.
En me faisant moins connoître,
J'aurois mieux fixé ton cœur.
Mais j'ai cru, loin de rien taire,
N'en pas assez exprimer.
D'autres ont l'orgueil de plaire;
Je n'ai que celui d'aimer.

Eh bien! ce monde volage
T'offre-t-il de vrais plaisirs,
Et l'objet de ton hommage
Va-t-il fixer tes désirs?
Que ta maîtresse nouvelle
Doit être chère à tes vœux!
Serois-tu donc infidèle
Sans devenir plus heureux.

Tu t'es mal connu toi-même,
Tu sentiras ton erreur.
Tu mets ta gloire suprême
A conquérir plus d'un cœur;
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi,
Elle t'a formé sensible:
Elle t'a formé pour moi.

Lorsqu'à des beautés trompeuses
Tu seras las d'obéir,
De tes victoires honteuses
Lorsque tu sauras rougir,
Viens retrouver ton amante,
Viens lui confier ton sort;
Tu la reverras constante
Elle n'attend qu'un remord.

Ne crains point que ma vengeance
Abuse d'un tel moment.
Je mettrai ma jouissance
A consoler mon amant.
Va, ma tendresse est si pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.

§ 82. 8. *Clémence Isaure.*

A Toulouse il fut une belle,
Clémence Isaure étoit son nom:
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don;
Mais leurs parens trop inflexibles
S'opposoient à leurs tendres feux:
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux:
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour:
Lautrec, que menace sa rage,
Vient gémir aux pieds du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance
Et lui dit ces mots en pleurant:
Mon doux ami, calme tes peines,
Et sois tranquille sur ma foi;
Je trouve légères mes chaînes,
Puisque je les porte pour toi.

Cependant cédons à l'orage,
De Philippe va voir la cour;
Fais qu'il admire ton courage,
Et qu'il protége notre amour.
En partant reçois le seul gage
Que je possède encore ici,
Ce bouquet de rose sauvage,
De violette et de souci.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit: et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant:
Alphonse qui vient à paroître
Le force de fuir en tremblant.
Lautrec prend le chemin de France,
En méditant un prompt retour,
Et disant le nom de Clémence
A tous les échos d'alentour.

Il apprend bientôt que la guerre
Se rallume de toutes parts,
Et que le héros d'Angleterre
Assiége déjà ses remparts.
Sur ses pas Lautrec revient vite;
A peine est-il sur les glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.

Un seul guerrier résiste encore,
Mais dans l'instant il va périr;
C'étoit le vieux père d'Isaure,
Lautrec vole le secourir.
Il frappe, il crie, il le dégage,
De son corps couvre le vieillard;
Il est blessé, mais son courage
Fait fuir les soldats d'Edouard.

Hélas! sa blessure est mortelle:
Lautrec meurt au lit des héros;
Alphonse l'évite; il l'appelle
Pour lui dire ces tristes mots:
" Cruel père de mon amie,
" Tu ne m'as pas voulu pour fils,
" Je me venge en sauvant ta vie,
" Le trépas m'est doux à ce prix.

" Exauce du moins ma prière,
" Rends les jours de Clémence heureux,
" Dis-lui qu'à mon heure dernière,
" Je t'ai chargé de mes adieux.
" Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
" De mon cœur le plus cher trésor,
" Et laisse mes lèvres mourantes
" Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles Troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or:
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Florian.

VAUDEVILLES.

§ 83. 1. *Le Temps passé et le Temps présent.*

Dans ma jeunesse,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,
La constance brilloit,
La bonne foi régloit,
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'injustice.
Trahison, malice,
Changement, caprice,
Détour, artifice;
Et l'amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les veuves, les mineurs
Trouvoient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur et pupille,
Sur tout on grapille;
Et Thémis va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
Unissoient tous les deux
De l'hymen les doux nœuds,
Ils sentoient mêmes feux
Augmenter leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat d'une aile,
Et l'époux va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
On voyoit les auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les muses gémissent,
Succombent, périssent;
Pégase va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leur tendrons charmans
Conservoient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile;
Et l'honneur va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bornoit sagement;
Et son ménagement
Retardoit sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n est plus cela:
Turbulent, volage.
Honteux d'être sage,
Le libertinage,
Chez lui prévient l'âge:
Bientôt il va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux amans,
Les devoirs importans
De leurs engagemens
Les occupoient sans cesse,
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Plus d'une grand'mere
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère;
La bonne y va
Cahin, cahin.

Pannard.

§ 84. 2. *Pouvoir de l'Or.*

N'attendez pas qu'ici l'on vous révère,
Si Plutus n'est votre dieu tutélaire.
Sans son pouvoir
Tout le savoir
Qu'on peut avoir
Ne peut valoir;
Rien ne répond à notre espoir,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais quand on tient ce métal salutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme et ravit;
Chacun nous rit,
Tout réussit;
Veut-on charge, honneur ou crédit?
Un jour finit l'affaire.

Dans ce séjour on met tout à l'enchère,
Rien ne s'y fait sans l'appât du salaire;
Valet, portier,
Clercs et greffier,
Commis, fermier,
Sont sans quartier;
On a beau gémir et crier,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si l'on joint l'argent à la prière,
Le plus rétif,
Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif;
Tout marche, tout est attentif,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une tendre bergère
S'en tient au choix que son cœur lui suggère;
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plait pas,
Il perd ses pas;
De tous ses biens on ne fait cas,
Le temps n'y peut rien faire.
De nos beautés la maxime est contraire;
Fût-ce un palot,
Un idiot,
Un maître sot,
Un Ostrogot;
S'il est pourvu d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire

Loin de ces lieux une riche héritière
N'est point l'objet qu'un amant considère;
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur;
Ses feux ont toujours même ardeur,
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime est contraire;
Bon revenus
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le dessus;
De tels nœuds sont bientôt rompus,
Un jour finit l'affaire.

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythère;
Mari jaloux,
Femme en courroux
Ferment sur vous
Grille et verroux;
Le chien vous poursuit comme loups,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord;
Le mari sort,
Le chien s'endort,
Femme et soubrette sont d'accord,
Un jour finit l'affaire.

Tant que Phyllis eut un destin prospère,
Plus d'un amant lui dit d'un ton sincère:
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'amour pour eux
Fixe mes vœux;
Chaque instant redouble mes feux,
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti, Phyllis parut grand'mère;
Plus de trésor,
Plus de Médor;
Flamme et transport
Prirent l'essor;
L'amour s'enfuit et court encor;
Un jour finit l'affaire.

Pannard.

CHANSONS.

§ 85. 1. *La Fauvette.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir ;
Le soir un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphyr.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement ;
Par ennui d'être seulette
Elle eut moineau pour amant :
C'est sûrement être adroite,
Et se pouvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage ?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeoit... Dieux ! quel dommage !
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisque Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma :
Au village une fillette,
Auroit ces foiblesses-là ;
Mais le même jour fauvette
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit,
Un jaseur, un petit-maître...
C'est pour cela qu'on le prit :
Quand on se venge d'un traître
Peut-on faire trop de bruit ?

Le moineau, dit-on, fit rage ;
C'est là le train d'un amant :
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage ;
Aimons et changeons souvent.

La Marquise d'Antremont.

§ 86. 2. *Légèreté de Lisette.*

O ma tendre musette !
Musette mes amours !
Toi qui chantois Lisette,
Lisette et les beaux jours !
D'une vaine espérance
Tu m'avois trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux.
Je croyois que son âme
Brûloit des mêmes feux :
Lisette à son aurore,
Respiroit le plaisir :
Hélas ! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix pour me séduire
Avoit plus de douceur ;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur ;
Tout en elle intéresse
Et je voudrois, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette !
Console ma douleur ;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours.

La Harpe.

§ 87. 3. *Les Regrets.*

Au bord d'une fontaine,
Tircis brûlant d'amour,
Contoit ainsi sa peine
Aux échos d'alentour ;
Félicité passée
Que ne peux revenir.
Tourment de ma pensée,
Félicité passée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir.

J'aimois la jeune Annette,
J'étois tous ses plaisirs,
Une flamme secrète
Unissoit nos désirs.
Félicité passée, &c.

Il vaut mieux, disoit-elle,
Mourir que de changer ;
Cependant l'infidèle
Aime un autre berger.
Félicité passée, &c.

O jours dignes d'envie,
Je ne vous verrai plus !
Au printemps de ma vie
Vous êtes disparus.
Félicité passée, &c.

C'étoit sur ce rivage,
A l'ombre de ce bois,
Qu'avec moi la volage
Se plaisoit autrefois.
Félicité passée, &c.

Un autre amour l'appelle
Loin de ces lieux charmans,
Où je goût ai près d'elle
De si tendres momens.
Félicité passée, &c.

§ 88. 4. *Les Trocs.*

Philis plus avare que tendre
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire;
Pour le berger le troc fut bon:
Car il obtint de sa bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis plus sage
Auroit donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
Donnoit à Lisette pour rien.

Dufresney.

§ 89. 5. *Vœux d'un ivrogne.*

De tous les dieux que la fable
A mis dans son panthéon,
Il n'en est qu'un véritable
Qui soit digne de ce nom:
C'est Bacchus que je veux dire;
Pour les autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Jusqu'au pied de leurs autels.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux;
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis:
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'en mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas.
A table rien ne m'étonne;
Et je pense quand je boi,
Si le grand Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour étant ivre
La mort arrêtoit mes pas,
Je ne voudrois point revivre
Pour changer ce doux trépas.
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferois chanter au diable
Les louanges de Bacchus,
J'apaiserois de Tantale
La vive altération;
Et passant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis;
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Je ne veux pour tout élire
Que le contour d'un tonneau;
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers alentour:.
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Adam Billaut.

§ 90. 6. *L'emploi du temps.*

Plus inconstant que l'onde et le nuage,
Le temps s'enfuit, pourquoi le regretter?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
Saisissons ses faveurs;
Et si la vie est un passage,
Sur ce passage
Au moins semons des fleurs.

Moncrif.

§ 91. 7. *Sur le plaisir.*

Faut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux plaisir?
Tu nous fuis, las! quel dommage!
Dès qu'on a pu te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond: rends grâce aux dieux;
S'ils m'avoient fait plus durable
Ils m'auroient gardé pour eux.

Comtesse de Murat.

§ 92. 8. *A la belle Gabrielle.*

Charmante Gabrielle,
Percé de mille darts,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars:
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

Partagez ma couronne
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour.

Attribuée à Henri IV.

§ 93. 9. *Sur Mde. de la Vallière.*

Autrefois un temple étoit;
La fête en est passée;
Chaque amant y répétoit
Sa plus douce pensée.

Si ce temple se trouvoit
Pour ce tant doux mystère,
Que de fois on entendroit:
J'adore La Vallière.

Moncrif.

§ 94. 10. *Egalité originelle des hommes.*

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connue;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charue;
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dinée.

De Coulanges.

§ 95. 11. *Les Adieux.*

J'aurai bientôt quatre-vingts ans
Je crois qu'à cet âge il est temps
D'abandonner la vie;
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet:
Bon soir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs;
J'ai perdu jusques aux désirs:
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire et l'on fait bien:
Bon soir la compagnie.

Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener que bien;
Aussi je n'appréhende rien:
Bon soir la compagnie.

L'Abbé l'Attaignant.

§ 96. MADRIGAUX. 1. *A Mde. d'Ussé: Les deux dons.*

Les dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs dons d'excellente nature:
L'un avoit nom: ceinture de Venus,
Et l'autre étoit la bourse de Mercure.
Lors Apollon dit, par forme d'augure:
De celle-ci largesse elle fera:
De l'autre non, car jamais créature
De son vivant ne la possedera.

J. B. Rousseau.

§ 97. 2. *L'Amour et Vénus.*

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille a demi gris,
Disoit, en parlant à sa mere:
Je bois à toi, ma chère Iris.
Vénus le regarde en colere;
Maman, calmez votre courroux;
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

Bainville.

§ 98. 3. *Sur la maîtresse d'un cabaret.*

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'onde;
Meme en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

Bernis.

§ 99. 4. *A Mde. la marquise du Chatelet, au nom de Mde. de Boufflers, en lui envoyant une étrenne.*

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plait, tout convient à son vaste génie:
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le Latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Voltaire.

Réponse de Mde. du Châtelet.

Hélas ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié ;
Je donnerois tout le reste pour elle.

§ 100. 5. *A Mde. la marquise de Rupelmonde.*

Quand Apollon avec le dieu de l'onde
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux :
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde :
On la connoit au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paroître Rupelmonde.

Le même.

§ 101. 6. *A Mde. la princesse Ulrique de Prusse, depuis reine de Suède.*

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge ;
Cette nuit dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étois monté ;
Je vous aimois alors, et j'osois vous le dire !
Les dieux à mon réveil ne m'out pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

Le même.

§ 102. 7. *A Mde. Martel.*

Le tendre Appelle un jour dans ces jeux tant vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Si de son temps avoit paru Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

Lainez.

§ 103. 8. *A Mde. de***, en lui envoyant les œuvres du roi de Prusse.*

Aimable Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire ;
Législateurs, rois, héros, beaux esprits,
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire ;
(L'amour à part, j'en excepte ce point)
Mais si jamais j'écrivois son histoire ;
J'ajouterois qu'il ne vous connut point.

Voltaire.

§ 104. 9. *A Mde. de Boufflers, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade.*

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle :
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

Voltaire.

§ 105. 10. *A Madame du Chatelet, en lui envoyant l'Histoire de Charles XII.*

Le voici ce héros, si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre, et vous voir à sa cour,
Il n'auroit jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

Voltaire.

§ 106. 11. *A Madame de Pompadour, après une maladie.*

Lachésis tournoit son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle:
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Vouloit couper le fil et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'amour; mais il veilloit pour elle
Et du mouvement de son aile,
Il étourdit la parque, et brisa son fuseau.

Voltaire.

§ 107. 12. *A Madame de * * *.*

Vous êtes belle, et votre sœur est belle,
Entre vous deux tout choix seroit bien doux,
L'amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.

Bernis.

§ 108. 13. *A Madame de * * *.*

Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage,
J'y pense, j'y repense et le tout sans effet:
Mon cœur s'occuppe du sujet
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

Fontenelle.

§ 109. 14. *A Madame de * * * *.*

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux seroient plus souverains,
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois:
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage,
Amoureux de ma liberté
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaines qui m'ont su plaire?
Votre esprit, votre caractère,
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

Voltaire.

110. 15. *A Madame de Pompadour dessinant une tête.*

Pompadour, ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage:
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

Le même.

§ 111. 16. *A Madame du Bocage.*

J'avois fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythère:
Sur cet objet fixant mon choix
Je cherchois ce rare avantage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier du Bocage
Et je n'eus plus rien à chercher.

Le même.

§ 112. 17. *A la Princesse de Babylone.*

L'arc de Nembrod est celui de la guerre;

L'arc de l'amour est celui du bonheur.
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.
Trois rois puissans, trois rivaux aujourd'hui
Osent prétendre à l'honneur de vous plaire
Je ne sais pas qui votre cœur préfère ;
Mais l'univers sera jaloux de lui.

Le même.

§ 113. 18. *Sur Madame de * * *.*

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eut-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour et moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

Cotin.

§ 114. 19. *A Madame de * * * sur un passage de Pope.*

Pope l'Anglois, ce sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance et la santé.
Il s'est trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour?
Qu'il est à plaindre! il n'est heureux ni sage.

Voltaire.

§ 115. 20. *A la même.*

De votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté;
De vos attraits la trace est si piquante
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus:
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

Le même.

§ 116. 21. *A Mde. de * * *. Les deux amours.*

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse.
Dans le cœur des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs.
De cet amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant: mais ses feux sont plus doux.
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître.
Et je ne veux le servir que par vous.

Voltaire.

117. 22. *A la même.*

Tout est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins;
Vous avez tout; c'est là votre partage.
Moi, je parois un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon appanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

Le même.

§ 118. 23. *A Mde. la marquise d'Antremont qui avoit envoyé à l'auteur quelques ouvrages en vers.*

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard;
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art:
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite:
Vous n'êtes point, et je m'y connois bien
Cette Corinne et jalouse et bizarre,
Qui par ses vers, où l'on n'entendoit rien,
En déraison l'emportoit sur Pindare.
Sapho plus sage, en vers doux et charmans
Chante l'amour; elle est votre modèle:
Vous possédez son esprit, ses talens;
Chantez, aimez: Phaon sera fidele.

Le même.

§ 119. 24. *A Mde. la marquise du Châtelet jouant à Sceaux le rôle d'Issé.*

Etre Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remit son empire;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire;

Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

Le même.

§ 120. 25. *Sur un baiser que la Dauphine donna à Alain Chartier, fameux auteur du temps de Charles VI.*

Vous connoissez ce poëte fameux
Qui s'endormit au palais de sa reine:
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormoit et la faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux;
Et si jamais votre bouche vermeille,
Vouloit payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je sommeille.

Le même.

§ 121. 26. *A Mde. de ***, qui se plaignoit d'être âgée de 80 ans.*

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies,
Et vous la fûtes des amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre.
En vous laissant l'esprit qu'a-t-il pu dérober?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre;
Appelle-t-on cela tomber?

Bernis.

§ 122. 27. *A Mde. de ***.*

La sagesse est sublime: on le dit; mais, hélas!
Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guère,
Et sans vous nous ne saurions pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à nos yeux elle eut tous vos appas.
L'amour pleure en rendant les armes:
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux, et qu'on l'y trouve belle!
Lorsque vous nous parlez c'est elle qu'on entend,
Vous lui donnez toujours une forme nouvelle:
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment;
Enfin, elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous,
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

Le chevalier de Boufflers.

§ 123. PORTRAITS. 1. *De Mde. de ***.*

Elle est vive, elle est charmante,
Elle est pleine d'enjoûment;
Elle a l'humeur bienfaisante,
Elle pense finement:
Ses yeux depuis peu font naître
Une tendre passion.
Nous n'osons dire son nom;
Mais, chers amis, pourroit-on
A tous ces agrémens ne la pas reconnoître?

Chaulieu.

§ 124. 2. *De Mde. la Duchesse de la Vallière.*

Etre femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie;
Bien juger, sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir;
N'être haute ni familière,
N'avoir point d'inégalité,
C'est le portrait de la Vallière,
Il n'est ni fini ni flatté.

Voltaire.

§ 125. 3. *De l'Amitié.*

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art.
Mon teint est fort uni, ma couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord est civil; j'ai la bouche riante;
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.
On me proteste assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois.
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à la voix!
Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle,
Me font l'objet de tous leurs soins.
Quoique vieille, à leurs yeux je parois toujours belle;
Ils ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent, d'aimer trop à paroitre
Où l'on voit la prospérité.
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

Perrault.

§ 126. 4. *De Clarice.*

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas:
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables;
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.
Je disois quelquefois: qu'on me trouve un visage,
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage:
Qu'on me le trouve et j'aimerai.
Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par-là plus charmant,
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former.
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer.
Qu'on me le trouve et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde:
Chacun me promettoit une paix si profonde,

Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de bergère,
Qui d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'amour a fait:
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet:
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
O que l'amour a de malice!

Fontenelle.

§ 127. Bouquets 1. *A M. Caze, pour le jour de sa fête.*

On dit que je ne suis pas bête :
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurois tirer un seul vers de ma tête.
Jean! que dire sur Jean? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne....Où vais-je? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête;
Et que, pour comparer vous et votre patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête.

M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui
Notre mère la Sainte Eglise
Ordonne que l'on solennise;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guère,
Point du tout même, à parler franc.
L'évangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de Satan éviter tous les piéges;
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,
Faire place au printemps fleuri ;
Privilége, qui seul vaut tous les priviléges,
N'est pas, selon moi, ce qui fait
De l'apôtre et de vous toute la différence:
Et l'apocalypse est un trait
Qui, fussiez-vous un saint parfait,
Gâteroit trop la ressemblance.
O qu'heureuses auroient été
Quantité de doctes cervelles,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux grâces naturelles,
Rend vos chansons si belles!
Mais que fais-je! où m'emporte un enjoûment outré?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles!
De telles libertés trouvent plus d'un censeur,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'est jamais sans honte.
Peut-être chez le précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah! c'est encor pis.
Vous n'êtes en rien parallèles.
Il prêchoit au désert, et vous dans les ruelles;
Une peau de chameau faisoit tous ses habits,
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles;
Il se désaltéroit dans un coulant ruisseau,
Se nourrissoit de sauterelles:
Vous ne quitteriez pas les ortulans pour elles;

Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les nœuf doctes pucelles.
Vous le voyez, j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, passer d'un Saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur, n'y de l'apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savans poëtes;
Et sur qui, si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithetes?
Demeurez en d'accord; ce n'est pas sans raison,
Que de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée :
Que dirai-je sur un tel nom?
J'ai prévu l'embarras. Quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage!
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure :
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

Deshoulières.

§ 123. 2. *A Mde. la C. de S. le jour de Sainte Adélaïde.*

Adélaïde
Paroît faite exprès pour charmer;
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enseignent l'art d'aimer
Adélaïde.

D'Adélaïde
Ah! que l'empire semble doux!
Qu'on me donne un nouvel Alcide,
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Fuyez le dangereux accueil:
Tous les enchantemens d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup d'œil
D'Adélaïde.

Qu'Adélaïde
Met d'âme et de gout dans son chant!
Aux accens de sa voix timide,
Chacun dit, rien n'est si touchant
Qu'Adélaïde.

D'Adélaïde
Quand l'Amour eut formé les traits,
Ma foi, dit-il, la cour de Gnide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.

Adélaïde,
Lui dit-il, ne nous quittons pas:
Je suis aveugle; sois mon guide;
Je suivrai partout pas à pas
Adélaïde.

Marmontel.

§ 129. 3. *A Mde. ***, pour le jour de Sainte Thérèse.*

Votre patrone eut toutes les vertus:
A sa vocation assidument fidele,
Par elle on vit les vices combattus
Et la religion défendue avec zèle.
Ces exemples si beaux vous les imitez tous,
Etant arrivée après elle.
Que ne venoit-elle avant vous?
Vous eussiez été son modèle.

M. Dutens.

§ 130. 4. *A Mde. Lullin, en lui envoyant un bouquet le 9 janvier, 1759, jour auquel elle avoit cent ans accomplis.*

Nos grands pères vous virent belle:
Par votre esprit, vous plaisez à cent ans:
Vous méritez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

Voltaire.

§ 131. 5. *A Mde. la Maréchale de Villars, en lui envoyant la Henriade.*

Quand vous m'aimiez, mes vers étoient aimables:
Je chantois dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans des temps favorables;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

Le même.

§ 132. 6. *Sur deux danseuses célèbres.*

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Le même.

§ 133. 7. *A Mde. la Duchesse de Bouillon.*

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde;
Par la beauté, le caprice et l'esprit;
Mais la première eût crevé de dépit,
Si par malheur elle eût vu la seconde.

Le même.

§ 134. 8. *A Mde. la Duchesse d'Aiguillon, en lui envoyant l'histoire de Charles XII, et la Henriade.*

Deux héros différens, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel il faut votre suffrage.
Ah! si, sous tous les deux, vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébree:
Henri quatre pour vous auroit quitté d'Etrée,
Et Charles douze auroit connu l'amour.

Le même.

§ 135. EPIGRAMMES 1. *Contre un avocat.*

On m'a volé: j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer ni de poison;
Et toi tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre Punique,
Et d'Annibal et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh! laisse là tes grands mots, tes grands gestes:
Ami, de grâce, un mot de mes chevreaux.

Martial, traduct. de la Harpe.

T. III. p. 4.

§ 136. 2. *Sur Didon.*

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort?
L'un en mourant cause ta fuite
L'autre en fuyant, cause ta mort.

Traduction d'un anonyme.

§ 137. 3. *Sur la mort du malheureux Samblançay.*

Lorsque Maillard juge d'enfer menoit
A Montfaucon Samblançai l'âme rendre,
A votre avis lequel des deux avoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre;
Et Samblançai fut si ferme vieillard
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Clement Marot.

§ 138. 4. *Contre deux buveurs.*

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire:
L'un est grand fou, l'autre petit folet;
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire:
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire:
Mais un débat au soir entre eux s'émeut,
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin, que sans secours ne meure:
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Le même.

§ 139. 5. *Sur l'Iphigénie de le Clerc.*

Entre le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats,
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit: la pièce est de mon cru.
Le Clerc répond: elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Racine.

§ 140. 6. *L'origine des sifflets.*

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question,
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller.
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est, (j'y jouois, j'en suis témoin fidèle)
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Le même.

§ 141. 7. *Sur la Judith de Boyer.*

A sa Judith, Boyer, par aventure,
Etoit assis près d'un riche caissier,
Bien aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur,
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit:
Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith..

Le même.

§ 142. 8. *Contre Desmarets, auteur du mauvais poeme de Clovis, à Racine.*

Racine, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée
Où le prophète Desmarets,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre:
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis!

Boileau.

§ 143. 9. *Contre Saint-Sorlin.*

Dans le palais, hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez...C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup! dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

Le même.

§ 144. 10. *Contre un athée.*

Alidor, assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles:
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Le même.

§ 145. 11. *Sur la manière de réciter du poete Santeuil.*

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,

Lisant ses vers audacieux,
Faits pour les habitans des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains;
Il me semble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les Saints.

Le même.

§ 146. 12. *L'Amateur d'Horloges.*

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science?
Sans doute; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

Le même.

§ 147. 13. *Sur le Germanicus de Pradon.*

Que je plains le destin du grand Germanicus!
Quel fut le prix de ses rares vertus!
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

Racine.

§ 148. 14. *Sur le Sésostris de Longepierre.*

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Egypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

Le même.

§ 149. 15. *Sur Andromaque.*

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse;
D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari.

Le même.

§ 150. 16. *Contre Perrault.*

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célébre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault; ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Boileau.

§ 151. 17. *Contre Cotin.*

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

Le même.

§ 152. 18. *Sur ce qu'on avoit lu à l'académie des vers contre Homère et contre Virgile.*

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers

On traitoit d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous?
C'est à Paris. C'est donc dans l'hôpital des fous?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

Le même.

§ 153. 19. *A Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens.*

Pour quelque vain discours sottement avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula partout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécille.
Vous donc qui, dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
Perrault, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Le même.

§ 154. 20. *Sur le même sujet.*

D'ou vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

Le même.

§ 155. 21. *Au même.*

Ton oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie:
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

Le même.

§ 156. 22. *Au même.*

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le dieu des beaux arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Grâces et leur mère,
Et tous les dieux enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure galant.

Le même.

§ 157. 23. *Aux auteurs du journal de Trévoux.*

Mes révérends Pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,

Dans vos écrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace?
Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Regnier,
Notre célèbre devancier:
"Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires."

Le même.

§ 158. 24. *Contre les courtisans, qui prétendoient que l'auteur et M. de la Fare avoient voulu tourner la cour en ridicule dans une pièce de vers.*

Au bon vieux temps, où le gentil Esope
Pour débiter maint bon enseignement,
Des animaux se fit le truchement,
Point ne fut lors si parfait misantrope,
Qui ne louât un tel amusement.
Aujourd'hui donc que notre cour abonde
En discoureurs, qui n'ont que du caquet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,
Pour avoir fait parler un perroquet?

Chaulieu.

§ 159. 25. *Sur le même sujet.*

Autrefois la raillerie
Etoit permise à la cour;
On en bannit, en ce jour,
Même la plaisanterie.
Ah! si ce peuple important
Qui semble avoir peur de rire,
Méritoit moins la satire,
Il ne la craindroit pas tant.

La Fare.

§ 160. 26. *Sur l'élection de M. de Chamillard à l'Académie.*

Hélas! étoit-elle endurmie,
Jouoit-elle à colin-maillard,
La bonne et sage Académie,
Quand elle élut Jean Chamillard?

Chaulieu.

§ 161. 27. *Sur le choix que l'Académie Françoise fit de M. de la Loubère, secrétaire de M. de Pontchartrain, alors contrôleur-général.*

Messieurs, vous aurez la Loubère:
L'intérêt veut qu'on le préfère
Au mérite le plus certain.
Il entrera, quoi qu'un en die:
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.

Le même.

§ 162. 28. *Contre l'inconstance du temps présent.*

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constans, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuisant les rigueurs,
Vivoient soumis et mouroient sans se plaindre.
Les traits d'amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus constans
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit éteindre.
Hélas! faut-il que je sois du vieux temps!

Le même.

§ 163. 29. *Les deux Vénus.*

Le dieu des vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux:
L'une à mes yeux fit briller la sagesse;
L'autre les ris, l'enjouement et les jeux.
Lors il me dit: Choisis l'une des deux;
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix:
Laissez-moi donc toutes deux les élire;
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

J. B. Rousseau.

§ 164. 30. *Malice de l'Amour.*

Ce traître Amour prit à Vénus sa mère
Certain bijou pour donner à Psyché;
Puis dans les yeux de celle qui m'est chère
S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.
Lors je lui dis: Te voilà mal niché,
Petit larron; cherche une autre retraite;
Celle du cœur sera bien plus secrète.
Vraiment, dit-il, ami, c'est m'obliger;
Et pour payer ton amitié discrète,
C'est dans le tien que je me veux loger.

Le même.

§ 165. 31. *Le pouvoir des yeux de Caliste.*

Quels sont ces traits qui font craindre Caliste
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?
Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,
Ravage tout, et met tout aux abois?
Seroit-ce feu saint Elme, ou feu Grégeois?
Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse.
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse?
Non. Et quoi donc? Ce sont regards coquets,
Jeux de prunelle en qui flamme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse et mousquets.

Le même.

§ 166. 32. *Le mauvais lot.*

Sur ses vieux jours la déesse Vénus
S'est retirée en un saint monastère,
Et de ses biens propres et revenus,
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.
Or de ce legs, signé devant notaire,
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.
Mais le matois ne prit point son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes:
Il vous donna les plaisirs et les ris,
Et m'a laissé les soucis et les larmes.

Le même.

§ 167. 33. *Sur un huissier.*

Certain huissier, étant à l'audience,
Crioit toujours: Paix là, messieurs! Paix là!
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ce ci? Qu'est-ce là?
Maître Perrin. A l'aide, il agonise!
Bessière vient: on le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil, clair comme un basilic,
Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.

Le même.

§ 168. 34. *Contre Mde. de ***.*

Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse;
Elle a d'Hébé le souris gracieux,
La taille libre, et l'air d'une déesse.
Que dirai plus? On vante sa sagesse;
Elle est polie et de doux entretien,
Connoît le monde, écrit et parle bien,
Et de la cour sait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.

Le même.

§ 169. 35. *Contre un ivrogne.*

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premièrement.
Lors le fiévreux lui dit: Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire:
Guérissez-moi ma fièvre seulement;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

Le même.

§ 170. 36. *Sur le monde.*

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différens.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Le même.

§ 171. 37. *A un pied-plat qui faisoit courir de faux bruits contre l'auteur.*

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte:
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours; et, nouvel Erostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

Le même.

§ 172. 38. *Contre ceux qui s'érigent en juges des auteurs.*

Entre Racine et l'aîné des Corneilles
Les Chrysogons se font modérateurs.
L'un, à leur gré, passe les sept merveilles;
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
Or maintenant veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Ou pour trouver de pareils adversaires.

Le même.

§ 173. 39. *Le charlatan.*

Un magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,

D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un frater s'écria: Place! place!
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.
Non, mon ami; je le tiens dans ma main.

Le même.

§ 174. 40. *Sur la descente d'Orphée aux enfers.*

Quand, pour ravoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourmens divers.
On admira, bien plus que ses concerts,
D'un tel amour la bizarre saillie;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

Le même.

§ 175. 41. *Sur Mde. de ***.*

Entrez, Amours, votre reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ses attraits:
Déjà l'enfant qui près d'elle sommeille
De sa toilette a rangé les apprêts.
Mais gardez-vous d'approcher de trop près;
Car ce fripon, caché dans sa coiffure,
De temps en temps decoche certains traits
Dont le trépas guérit seul la blessure.

Le même.

§ 176. 42. *Pour une dame nouvellement mariée.*

Seigneur Hymen, comment l'entendez-vous?
Disoit l'aîné des enfans de Cythère.
De cet objet qui semble fait pour nous
Pensez-vous seul être dépositaire?
Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire
Pour mon profit vous soyez peu zélé.
Hé! mon ami, reprit l'enfant ailé,
Conserve-nous ainsi que ta prunelle:
Quand une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile.

Le même.

§ 177. 43. *Contre un fat.*

Certain marquis, fameux par le grand bruit
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,
Se plaint partout que des voleurs de nuit
En son logis sont entrés sur la brune:
Ils m'ont tout pris, bagues, joyaux, pécune;
Mais ce que plus je regrette, entre nous,
C'est un recueil d'amoureux billets doux
De cent beautés dont mon cœur fit capture.
Seigneur marquis, j'en suis fâché pour vous;
Car ces coquins connoîtront l'écriture.

Le même.

§ 178. 44. *Contre les odes de la Motte.*

Le vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisoit tout haut ces odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais! qu'est-ce ci? dit tout à l'heure Horace
En s'adressant au maitre du Parnasse;
Ces odes-là frisent bien le Perrault.
Lors Apollon bâillant à bouche close:
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur les devoit faire en prose.

Le même.

§ 179. 45. *Contre le même sur son Iliade.*

Le traducteur qui rima l'Iliade
De douze chants prétendit l'abréger:
Mais par son style, aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'alonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine:
Hé! finissez, rimeur à la douzaine;
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
Rendons-les courts en ne les lisant point.

Le même.

§ 180. 46. *Contre le même, sur le même sujet.*

Leger de queue, et de ruses chargé,
Maître renard se proposoit pour règle:
Léger d'étude, et d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Que l'Iliade est un conte plus froid
Que Cendrillon, Peau-d'âne ou Barbe-bleue.
Maître Houdart, peut-être on vous croiroit,
Mais, par malheur, vous n'avez point de queue.

Le même.

§ 181. 47. *Contre le même, sur ses fables.*

Dans les fables de La Fontaine
Tout est naïf, simple et sans fard;
On n'y sent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art;
En un mot, dans ce froid ouvrage
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.
Dans La Motte-Houdart, au contraire,

Quadrupède, Insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe
Les animaux parlent si bien,
Que dans Houdart souvent un âne
Est un académicien.

Le même.

§ 182. 48. *Contre le même, sur le même sujet.*

Le premier jour du mois de mai,
La Motte a donné son ouvrage;
Et pour qu'il soit mieux débité,
A pris le temps en homme sage
D'un brûlant et fâcheux été
Dont notre Almanach nous menace.
Dans le malheur d'être sans glace,
Au lieu d'aller, pour boire frais,
Se donner des soins incroyables,
Il ne faut que lire ses fables
Pour se rafraîchir à jamais.

Chaulieu.

§ 183. 49. *Contre Fontenelle.*

Depuis trente ans un vieux berger Normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout: chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité caillettes ont raison;
C'est le pédant le plus joli du monde.

J. B. Rousseau.

§ 184. 50. *Contre un ivrogne.*

Par trop bien boire un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvoit déferré.
Un docteur vient: Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. Je patienterai.
Çà, vous boirez ...Hé bien! soit; je boirai.
Quatre grands mois....Plutot douze, mon maître.
Cette tisane. A moi? reprit le prêtre.
Vade retrò. Guérir par le poison?
Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut; mais sauvons la maison.

Le même.

§ 185. 51. *A un critique moderne.*

Après avoir bien sué pour entendre,
Vos longs discours doctement superflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'abbé, dont les tons absolus
Seroient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre aristarque;
Mais apprenez, et retenez-le bien,
Que qui sait mal (vous en êtes la marque)
Est ignorant plus que qui ne sait rien.

Le même.

§ 186. 52. *Contre un rimeur braillard.*

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisoit reconnoître;
Car l'ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha! le voilà! c'est lui! dit un vieux reître?
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

Le même.

§ 187. 53. *Sur les procès.*

Un vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne;
Lequel lui dit: Portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne:
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

Le même.

§ 188. 54. *La chose difficile.*

L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle:
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ah! la voilà! c'est elle!
Mais à l'épreuve, hélas! ce ne l'est point.

Le même.

§ 189. 55. *Danger de la critique.*

Avec les gens de la cour de Minerve
Désirez-vous d'entretenir la paix?
Louez les bons, pourtant avec réserve;
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point, pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

Le même.

§ 190. 56. *Contre un homme plein de lui-même.*

Monsieur l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous pérorez toujours, et toujours bien,

Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous.
Je veux mourir si pour tout l'or du monde
Je voudrois être aussi savant que vous.

Le même.

§ 191. 57. *Sur la fortune qu'on fait à la cour, à M. ***.*

Ami, crois-moi, cache bien à la cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître:
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, et favori peut-être.
Et favori? Qu'est-ce là? C'est un être
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son maître
Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.

Le même.

§ 192. 58. *Contre certains auteurs.*

Doctes héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs, et de gloire enfumés,
Défiez-vous du temps, qui tout gouverne;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage!
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous passe ce point.
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?
C'est le génie, et vous ne l'avez point.

Le même.

§ 193. 59. *Les prôneurs intéressés.*

Griphon, rimailleur subalterne,
Vante Siphon le barbouilleur;
Et Siphon, peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages:
Car sans Griphon et ses ouvrages
Qui jamais eût vanté Siphon?
Et sans Siphon et ses suffrages
Qui jamais eût prôné Griphon?

Le même.

§ 194. 60. *Aux journalistes de Trévoux.*

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très-bien:
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

Le même.

§ 195. 61. *Aux mêmes.*

Grands reviseurs, courage, escrimez-vous;
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai; car j'aime le désordre.
Et, je l'avoue, un auteur qui sait mordre
En m'approuvant peut me rendre joyeux:
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

Le même.

§ 196. 62. *Contre Montfort.*

Dans une troupe avec choix ramassée
On produisit certains vers languissans:
Chacun les lut, on en dit sa pensée;
Mais sur l'auteur on étoit en suspens.
Lorsque Montfort présenta son visage:
Et l'embarras fut terminé d'abord;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

Le même.

§ 197. 63. *Contre Danchet.*

Pour disculper ses œuvres insipides
Danchet accuse et le froid et le chaud;
Le froid, dit-il, fit choir mes Héraclides,
Et la chaleur fit tomber mon Lourdaud.
Mais le public, qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela: Taisez-vous, grand nigaud;
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.

Le même.

§ 198. 64. *Contre M. ***.*

Paul, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte,
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sûre;
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature.

Le même.

§ 199. 65. *Conte du Pogge.*

Un fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
Pour connoître un peu par usage
Le monde avec ses habitans.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu;
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu.

Le même.

§ 200. 66. *La quittance.*

Deux gens de bien, tels que Vire en produit,
S'entre-plaidoient sur la fausse cédule
Faite par l'un, dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or, de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur:
Signes-tu mieux? vois, disoit le porteur:
T'inscrire en faux seroit vaine défense.
M'inscrire en faux? reprit le débiteur,
Tant ne suis sot: tiens, voilà ta quittance.
Le même.

§ 201. 67. *Contre un homme à prétentions.*

Quand vous vous efforcez à plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif et coquet;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, tel que Dieu vous a fait,
On craindroit moins de vous connoître.
Le même.

§ 202. 68. *Contre M. ***.*

Chrysologue toujours opine;
C'est le vrai Grec de Juvénal:
Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il disputer de physique?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point? Docte critique,
Grand poëte, bon scolastique,
Astronome, grammairien.
Est-ce tout? Il est politique,
Jurisconsulte, historien,
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique.
Chrysologue est tout, et n'est rien.
Le même.

§ 203. 69. *Contre l'antiquité.*

Viens-je à dire chose assez belle?
L'antiquité toute en cervelle,
Me dit: je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle.
D'Aceilly.

§ 204. 70. *Contre Coypel.*

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les surpasser il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.
D'Aceilly.

§ 205. 71. *Sur le remboursement des rentes.*

De nos rentes pour nos péchés
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'avons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'hôtel de ville,
Et nous irons à l'hôtel Dieu.
Le même.

§ 206. 72. *Contre un homme très-méchant.*

Un gros serpent mordit Aurèle.
Que croyez-vous qu'il arriva:
Qu'Aurèle mourut? bagatelle!
Ce fut le serpent qui creva.

§ 207. 73. *Contre Ménage.*

Laissons en paix monsieur Ménage,
C'étoit un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui de qui les vers et la prose
Nous ont si souvent endormis.
La Monnoie.

§ 208. 74. *Contre le mariage, à M. ***.*

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose,
Mais toutefois ne pressons rien;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.
Maucroix.

§ 209. 75. *Sur l'Académie, le jour de la réception de l'auteur.*

La Condamine est aujourd'hui,
Admis à la troupe immortelle;
Mais il est sourd, tant mieux pour lui,
Et non muet, tant pis pour elle.
La Condamine.

§ 210. 76. *L'avare converti.*

Sire Harpagon confondu par le prône
De son pasteur, dit: je veux m'amender:

Rien n'est si beau, si divin que l'aumône
Et de ce pas je vais...la demander.
La Condamine.

§ 211. 77. *Contre l'Académie.*

En France on fait par un plaisant moyen
Taire un auteur quand d'écrits il assomme.
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantième ou fait asseoir mon homme:
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme.
Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.
Piron.

§ 212. 78. *Sur la rétractation qu'un auteur fit de ses pièces de théatre.*

Damon pleure sur ses ouvrages
En pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés:
Pour nous qu'il a si bien prêchés
Prions tous que dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ses péchés
Comme en ce monde on les oublie.
Le même.

§ 213. 79. *Sur le portrait de l'abbé le Blanc peint par la Tour.*

La Tour va trop loin ce me semble
En nous peignant l'abbé le Blanc:
N'est-ce pas assez qu'il ressemble;
Faut-il encor qu'il soit parlant?
Le même.

§ 214. 80. *Contre un mauvais poëte.*

Certain rimeur qui jamais ne repose,
Me dit hier arrogament
Qu'il ne sait point écrire en prose:
Lisez ses vers; vous verrez comme il ment.

§ 215. 81. *Contre un plat auteur.*

Damis convient dans son écrit
Qu'il n'est point né pour l'éloquence:
Je ne sais pas ce qu'il en pense;
Mais je pense ce qu'il en dit.
Sautereau de Marsy.

§ 216. 82. *Contre M. ***.*

Cléon, lorsque vous nous bravez
En démontant votre figure,
Vous n'avez pas l'air mauvais, je vous jure,
C'est mauvais air que vous avez.

§ 217. 83. *Contre une vieille coquette.*

Orphise, depuis plus d'un jour
Coquette décrépite et partant recrépie,
Sur ses âns toujours assoupie
Veut qu'on la croie encor la mère de l'Amour;
Orphise, j'y consens; oui, vous êtes la mère
De tous ces jolis petits dieux
Que l'on voit régner à Cithère;
Mais votre fils aîné doit être déjà vieux.
Pesselier.

§ 218. 84. *Contre un homme qui n'écrivoit que pour son plaisir.*

Damon ne sera pas des nôtres;
Il n'écrit que pour son plaisir:
Et lorsque l'on veut réussir,
Il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.
Laudry de Rubel.

§ 219. 85. *Sur les prédicateurs modernes.*

Louis le grand un jour demandoit à Boileau:
Qu'est-ce qu'un le Tourneur dont m'a parlé Dangeau?
Est-ce à tort ou raison qu'il passe pour habile?
Despréaux dit au Roi: Sire, sa majesté
Sait qu'on court à la nouveauté;
C'est un prédicateur qui prêche l'évangile.

§ 220. 86. *Vanité de la grandeur.*

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé.
Moi qui ne puis souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, coquin, va pourir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin! me répond-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même:
Ici, tous sont égaux, je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Patrix.

§ 221. 87. *Contre un mauvais poëte rempli d'amour-propre.*

Mévius s'en alloit en criant par la ville:
Messieurs, j'ai le secret des vers du grand Virgile.
Oui, reprit un passant, d'un air persuadé,
Et jamais un secret ne fut si bien gardé.

§ 222. 88. *Bon Mot de Caton.*

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avoit été rongé,
Chose qui lui sembloit tout à fait effrayante:
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits;
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable:
Mais si votre soulier eût mangé les souris,
Ç'auroit été, sans doute, un prodige effroyable.

Baraton.

§ 223. 89. *Les Gages.*

Un joueur de profession
Aussi mauvais payeur qu'il en fut dans la ville,
Avoit depuis deux ans un valet fort habile
Plein de zèle et d'affection.
Il ne lui payoit point ses gages;
Le valet avoit beau demander de l'argent,
L'autre éludoit toujours et jouoit l'indigent,
Car les mauvais payeurs font bien des personnages.
Le pauvre valet affligé,
Autant qu'en tel cas on peut l'être,
Vint lui demander son congé.
Pourquoi t'en aller, dit le maître?
Je ne t'ai pas payé tes gages jusqu'ici;
Mais tu n'y perdras rien, n'en sois point en souci;
Puisqu'ils courent toujours, que te faut-il au reste?
Oui, lui dit le valet las de se voir duper;
Ils courent en effet, et si fort, malepeste,
Que je ne puis les attraper.

Baraton.

§ 224. 90. *Le Voleur.*

Certain matois ayant été
Pour divers larcins arrêté,
Son voisin l'alla voir et lui dit: mon compère,

J'ai beaucoup de chagrin de te voir en prison ;
Mais n'ayant pas de bien, tu devois par raison
Choisir un bon métier, comme on fait d'ordinaire.
Celui que j'ai choisi, dit l'autre, est assez bon,
Si l'on m'eût voulu laisser faire.

Le même.

§ 225. 91. *Contre deux poëtes médiocres.*

Dorilas et Damon, ces deux fameux poëtes,
Sur leurs vers ne sont point d'accord;
On ne peut sans bâiller lire ce que vous faites,
Dit l'un : en vous lisant, dit l'autre, l'on s'endort,
L'un a raison, et l'autre n'a pas tort.

Bétoulaud.

§ 226. 92. *Contre un mauvais médecin.*

Mes malades jamais ne se plaignent de moi,
Disoit un médecin d'ignorance profonde,
Ah! répartit un plaisant, je le croi,
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

François de Neufchâteau.

§ 227. 93. *Sur Hercule, imitée de l'Anthologie.*

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable:
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice ;
Qu'il soit béni : mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

Voltaire.

§ 228. 94. *Sur un miroir consacré par Laïs sur son retour dans le temple de Vénus. Imitée de l'Anthologie.*

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurois me voir en ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étois, ni telle que je suis.

Le même.

§ 229. INSCRIPTIONS. 1. *Sur une urne placée à l'entrée d'un petit bois qui bordoit une prairie où se rassembloient les jeunes filles d'un hameau voisin.*

C'est la bergère à qui l'on a consacré ce monument qui parle.

Jeunes beautés, qui venez dans ces lieux
Fouler d'un pied léger l'herbe tendre et fleurie,
Comme vous, je connus les plaisirs de la vie,
Vos fêtes, vos transports et vos aimables jeux.
L'amour berçoit mon cœur de ses douces chimères,
Et l'hymen me flattoit du destin le plus beau.
Un instant détruisit ces erreurs mensongères.
Que me reste-t-il ? le tombeau.

M. de Léonard.

§ 230. 2. *Pour la petite ville d'Arcis sur Aude brûlée plusieurs fois et rétablie par les bienfaits de M. de Grassin.*

Plus d'une fois la flamme a consumé ces lieux
Grassin les rétablit par sa munificence ;
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnoissance.

Piron.

§ 231. 3. *Pour la galerie de Cirey.*

Asile des beaux arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettoit en vain le monde.

Voltaire.

§ 232. 4. *Pour la statue de l'amour dans le jardin de Sceaux.*

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Voltaire.

§ 233. 5. *Sur une statue de Niobé, imitée de l'Anthologie.*

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre :
Le sculpteur a fait bien mieux ;
Il a fait tout le contraire.

Voltaire.

§ 234. 6. *Sur la statue de Vénus par Praxitèle.*

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même et j'en rougis :
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

Le même.

§ 235. EPITAPHES I. *De la Fontaine.*

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire ;
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il soûloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

§ 236. 2. *D'un mauvais auteur.*

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant,
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

J. B. Rousseau.

§ 237. 3. *De M. ***.*

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vint essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

J. B. Rousseau.

§ 238. 4. *D'un Grammairien.*

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays Latin,
Juré piqueur de diphtongue;
Endoctriné de tout point,
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue ;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'u voyelle et l'v consonne,
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignone :
Son huile il y consuma ;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma :
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

Piron.

§ 239. 5. *D'un poëte.*

Ci-gît un homme dont la gloire
Des siecles atteindra la fin,
Mais qui courant au temple de mémoire,
Sur la route mourut de faim.

Destouches.

§ 240. 6. *De Saint-Pavin.*

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin:

Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut être?
Pleure sur ton sort et le sien.
Tu n'en fus pas ? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.
Fieubet.

§ 241. 7. *D'un homme comme il y en a tant.*

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.
Boileau.

§ 242. 8. *D'un homme de lettres.*

Ci-gît qui fut toute sa vie
Le triste objet des coups du sort :
Les sots, l'indigence et l'envie,
L'ont poursuivi jusqu'à la mort.
M. de Lévizac.

§ 243. 9. *D'une femme par son mari.*

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

§ 244. 10. *De Piron par lui-même.*

Ci-gît, hélas ! qui ne fut rien
Pas même Académicien.

§ 245. 11. *Du chevalier de Boufflers par lui-même.*

Ci-gît un chevalier, qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut ;
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un passage.

§ 246. 12. *Du célèbre docteur Arnauld.*

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit,
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.
Boileau.

§ 247. 13. *De Mde. Boileau, mère de l'auteur : c'est elle qui parle.*

Epouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité ;
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

§ 248. VERS POUR METTRE AU BAS DES PORTRAITS
1. *De Melle. de Lamoignon.*

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété ;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté,

Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ;
Et, jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé,
A soulager les maux de tous les misérables.

Boileau.

§ 249. 2. *De Tavernier, le célèbre voyageur.*

De Paris à Delli, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois ;
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Le même.

§ 250. 3. *De M. Hamon, médecin.*

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité ;
Aux pauvres consacra ses biens et sa science ;
Et, trente ans, dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

Le même.

251. 4. *De Racine.*

Du théâtre François l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

Le même.

§ 252. 5. *De Boileau Despréaux.*

La vérité par lui démasqua l'artifice ;
Le faux, dans ses écrits par lui fut combattu :
Mais toujours au mérite il sut rendre justice ;
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l'eloge de la vertu.

J. B. Rousseau.

§ 253. 6. *De Baron, le Roscius François.*

Du vrai, du pathétique, il a fixé le ton :
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Le même.

§ 254. 7. *De Melle. le Couvreur, célèbre actrice.*

Seule de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en changea les lois ;
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

Voltaire.

§ 255. 8. *De Pierre le grand.*

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;
Il fit tout pour son peuple, et sa fille l'imite;
Zoroastre, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Le même.

§ 256. 9. *Du père Calmet.*

Des oracles sacrés que Dieu daigne nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité.
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut par ses vertus digne de les entendre.

Le même.

§ 257. 10. *De Leibnits.*

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages
Et dans son pays même il se fit respecter:
Il éclaira les rois, il instruisit les sages;
Plus sage qu'eux il sut douter.

Le même.

258. 11. *De M. le Noir.*

Magistrat éclairé, bienfaisant, équitable;
Le crime à son aspect demeure confondu;
Mais si son œil actif veille sur le coupable,
Il veille aussi sur la vertu.

Vigée.

§ 259. 12. *Du Comte de Tressan.*

Savant illustre, intrépide guerrier,
Poëte aimable et galant romancier,
Le compas de Newton occupa sa jeunesse,
Les chants des Troubadours bercèrent sa vieillesse,
De nos preux chevaliers il conta les tournois,
Imita leur vaillance et chanta leurs exploits.

L'abbé de Lille.

§ 260. 13. *De M. Carron, prêtre François, qui a formé plusieurs établissemens pour les émigrés.*

Des François exilés seconde providence,
Dans leur secret asile il cherche les malheurs;
Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance,
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs;
Et quand sa main ne peut secourir l'indigence,
Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

Le même.

§ 261. 14. *Du Pape Pie VI.*

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,

Il honore à la fois par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône et l'autel.

Le même.

§ 262. QUATRAINS 1. *Sur la violette.*

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Libre d'ambition, je me cache sous l'herbe :
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs, sera la plus superbe.

Desmarets.
Pour la guirlande de Julie.

§ 263. 2. *Sur des œillets arrosés par le grand Condé.*

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles;
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Melle. de Scudery.

§ 264. 3. *Sur la nature de Dieu.*

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond:
Sa nature est immense, et l'esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est il faut être lui-même.

Attribué à Voltaire.

§ 265. 4. *Sur l'incertitude de la vie, fait à 80 ans.*

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne:
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi;
Et celui de demain n'appartient à personne.

Maucroix.

§ 266. 5. *A M. le Comte de ***, au sujet de l'impératrice reine.*

Marc-Aurèle autrefois des princes le modèle,
Sur le devoir des rois instruisit nos aïeux,
Et Therèse fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivoit Marc-Aurèle.

Voltaire.

§ 267. 6. *A M. de ***, sur l'impératrice de Russie.*

Tu cherches sur la terre un vrai héros, ou sage,
Qui méprise les sots et leur fasse du bien,
Qui parle avec esprit, qui pense avec courage:
Va trouver Catherine et ne cherche plus rien.

Voltaire.

§ 268. 7. *Au roi Stanislas.*

Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;

Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

Le même.

§ 269. 8. *Sur les Barmécides.*

Mortel, foible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connois quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple Barmécide et tremble d'être heureux.

Le même.

§ 270. 9. *Suite de quatrains pour tenir lieu de ceux de Pibrac dont le style a vieilli.*

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer:
La voix de l'univers annonce sa puissance
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage,
Dieu vous comble de ses présens.
Ah! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Etudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage.
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, doux, sincère;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour:
Vois ton Dieu dans ton père, or Dieu veut ton amour;
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit:
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente paresse;
C'est la rouille attachée aux plus brillans métaux:
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux;
Le mépris et l'ennui sont fils de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout; la carrière est aisée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars;
La règle austère et sûre, est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature;
Il faut dans ses atours de la simplicité:
Ne lui donnez jamais de trop grande parure;
Quand on veut trop l'orner on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage,
Et sans la prodiguer, aimez la vérité.
Cachez-la sans duplicité;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement;
On se nuit alors qu'on offense;
Et l'on hâte son châtiment
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage:

De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs, et la plus belle gloire
C'est de prodiguer les bienfaits;
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste, autant que vaine:
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur.
L'une est l'aliment du génie ·
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge:
L'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

Voltaire.

§ 271. 10. *Sur l'inconséquence des hommes.*

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets.
Le matin je fais des projets
Et le long du jour des sottises.

Le même.

§ 272. 11. *Sur la légèreté des résolutions. Imité de l'Anthologie.*

Hier au soir Philis me chassa de chez elle:
Dans le juste dépit dont mon cœur étoit plein,
Je jurai de ne plus revoir cette infidelle.
J'y suis retourné ce matin.

Le même.

§ 273. 12. *Sur l'utilité des censeurs. Imité de l'Anthologie.*

Du vil adulateur, mortels, fuyez l'approche;
Il est plus dangereux que vos propres rivaux.
Préférez à l'ami qui cache vos défauts
Le censeur qui vous les reproche.

Le même.

§ 274. 13. *Sur Léandre. Imité de l'Anthologie.*

Léandre conduit par l'amour,
En nageant disoit aux orages:
Laissez-moi gagner les rivages;
Ne me noyez qu'à mon retour.

Voltaire.

§ 275. 14. *A Mde. de * * *.*

Un tendre aveu semble vous offenser:
Je me tairai, puisqu'il faut y souscrire,
Et ce qu'on dit souvent sans y penser,
Je le penserai sans le dire.

M. Saint Péravi.

§ 272. 15. *Sur un bavard.*

Il faudroit penser pour écrire;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

§ 277. 16. *Sur le magasin de porcelaines de Versailles.*

Fragiles monumens de l'industrie humaine,
Hélas! tout vous ressemble en ce brillant séjour:
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour,
Sont des vases de porcelaine.
Le Chevalier de Boufflers.

§ 278. 17. *Sur l'ingratitude des hommes.*

On ne se souvient que du mal;
On ne voit qu'ingrats dans le monde;
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.
Baraton.

§ 279. 18. *Sur Bernouilly.*

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse
Et celui de l'humanité.
Voltaire.

§ 280. 19. *Pour Mde. du Châtelet.*

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, peu d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude;
Voilà mon sort, il est heureux.
Le même.

§ 281. 20. *A M. Bernard, auteur de l'*ART D'AIMER, *invitation à souper chez Mde. du Châtelet.*

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit Samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

§ 282. 21. *A M. de la Harpe, qui avoit prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d'Alzire.*

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile.
Il s'embellit de vos talens.
C'est Sophocle dans son printemps
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschile.

§ 283 SONNETS. 1. *Contre le Cardinal de Richelieu.*

Par votre humeur le monde est gouverné;
Vos volontés font le calme et l'orage,
Et vous riez de me voir confiné,
Loin de la cour, dans mon petit village.

Cléomédon, mes désirs sont contens;
Je trouve beau le désert où j'habite,
Et connois bien qu'il faut céder au temps,
Fuir l'éclat et devenir hermite.

Je suis heureux de vieillir sans emploi,
De me cacher, de vivre tout à moi,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance;

Et si le ciel qui me traite si bien
Avoit pitié de vous et de la France,
Votre bonheur seroit égal au mien.

Maynard.

§ 284. 2. *La belle matineuse.*

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde,
L'air devenoit serein et l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux zéphire, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs, d'une haleine féconde.

L'aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Malleville.

§ 285. 3. *Contre Colbert.*

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantome révéré sous un titre onéreux!

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux.
Contemple de Fouquet les funestes reliques,
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la fortune.
La chute, comme à lui, te peut être commune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et pres d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Haynault.

§ 286. 4. *Sur une des parentes de l'auteur qui mourut toute jeune entre les mains d'un charlatan.*

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante:

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

Oh! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!
Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

Boileau.

§ 287. 5. *Sur l'avorton.*

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être;

Toi que l'amour fit par un crime
Et que l'amour défait par un crime à son tour;
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime!

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé:
Et du fond du néant ou je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tirans opposés ont décidé ton sort;
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Hénault.

§ 288. 6. *Recours d'un pécheur à la bonté de Dieu.*

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il est temps; rends moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ.

Desbarreaux.

§ 289. 7. *Apollon et Daphné.*

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné;

Je suis le dieu des vers; je suis bel esprit né;
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth; arrêtez. Bagatelle;
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine;
Je suis n'en doutez point dieu de la médecine.
Daphné couroit plus vite à ce mot si fatal.

Mais s'il eût dit: voyez quelle est votre conquête:
Je suis un jeune dieu, beau, galant, libéral;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

Fontenelle.

§ 290. 8. *Au Marquis de la Fare.*

L'autre jour la coor du Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le dieu du Permesse
Lui dit; je connois cette pièce,
Je la fis en ce même endroit.

L'amour avoit monté ma lyre;
Sa mère écoutoit sans mot dire:
Je chantois; la Fare écrivoit.

J. B. Rousseau.

§ 291. 9. *Au Comte Algarotti, Vénitien.*

On a vanté vos murs bâtis dans l'onde:
Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.
Venise et lui semblent faits pour les dieux;
Mais le dernier sera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce dieu merveilleux
Qui, dans sa course éternelle et féconde,
Embrasse tout et traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir sur les mers,
Bâti ces murs que la honte à couverts,
Cet Ilion caché dans la poussière?

Ainsi que vous il est le dieu des vers;
Ainsi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

§ 292. Rondeaux. 1. *A Benserade.*

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille, et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire;
T'en écrire un, hé! c'est porter de l'eau
A la Fontaine.
De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Prépetit de Grammont.

§ 293. 2. *A un homme sujet à des douleurs de sciatique.*

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient, comme un paralytique,
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment;
Puis lis comment on le met en pratique.
Prends-en deux doigts, et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérétique;
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,

Ton médecin pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique,
Pour te guérir.

Billaut.

§ 294. 3. *Conseils à Iris.*

Entre deux draps de toile belle et bonne;
Que très-souvent on réchauffe, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillans, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.
Je ne combats de goûts contre personne;
Mais franchement sa paresse m'étonne;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne;
A soupirer on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

Deshoulières.

§ 295. 4. *Remède contre l'amour.*

Contre l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre:
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit:
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

La même.

§ 296. TRIOLETS. 1. *Sur M.*** qui étoit fort obscur dans ses écrits.*

Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit.
A qui jamais rien n'y comprit,
Il sut bien vendre ses ouvrages:
Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages.

297. 2. *Contre Danchet, Nadal et Saint-Didier.*

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon.
Placez-y sur un piédestal
Saint Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint Didier et Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Voltaire.

§ 298. VILLANELLE. *Complainte de deux bergers.*

J'ai perdu ma tourterelle;
Est-ce point elle que j'oi?
Je veux aller après elle.
Tu regrettes ta femelle,
Hélas! aussi fais-je moi,
J'ai perdu ma tourterelle.
Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi:
Je veux aller après elle.
Ta plainte se renouvelle:
Toujours plaindre je me doi;
J'ai perdu ma tourterelle.
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi:
Je veux aller après elle.
Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi:
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

Passerat.

§ 299. LAI. *Sur la grandeur humaine.*

La grandeur humaine
Est une ombre vaine
qui fuit;
Une âme mondaine,
A perte d'haleine,
la suit;
Et pour cette reine
Trop souvent se gène
sans fruit.

APPENDICE AUX QUATRE LIVRES DE POÉSIE OU MÉLANGES SUR DIFFÉRENS SUJETS.

Après avoir donné plusieurs pièces sur tous les genres de poésie depuis l'épopée jusqu'à l'inscription, j'ai cru qu'il étoit essentiel de consacrer une cinquantaine de pages à des pièces ou qui ne seroient pas venues aussi bien dans le corps de l'ouvrage, ou qui auroient pu m'échapper: on doit mettre dans la première classe les pièces mêlées de vers et de prose et quelques-unes en vers; et dans la seconde les stances du Marquis de la Fare, deux pièces de Mde. Deshoulières, les épitres de Voltaire au président Hénaut, à Desmahis, au comte Algarotti, &c.

§ 300. *Le temple du goût.*

Le cardinal oracle de la France,
Non ce Mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor, qui du Pinde est l'appui,
Qui des savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, et qui règne sur nous,
Par les attraits de sa douce éloquence,
Ce cardinal, qui sur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrece.

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnoitre à ce portrait, me dit un jour, qu'il vouloit que j'allasse avec lui au temple du goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au temple de l'amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise
Hélas! je connois assez peu
Les lois de cet aimable dieu;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis,
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église.
Mais de l'autre pape et de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible;
Car la Sorbonne ose assurer
Que le Saint Père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible:
Mais pour moi quand je vous entends,
D'un ton si doux et si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirois presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, et dans le temple du goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pèlerinage
Aussitôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage:
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son recit on frondera;
A la cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide, qui me faisoit l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin, vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne cesse d'inspirer,
Vous, dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes messieurs Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius; une nuée de commentateurs, qui restituoient des passages, et qui compiloient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendoient pas.

Là j'aperçus les Daciers, les Saumaises,
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière:
N'allez-vous point dans le temple du goût,
Vous décrasser? Nous, messieurs? point du tout:
Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude:
Le goût n'est rien; nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, et de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avoit estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de doreurs, de faux connoisseurs, de flatteurs. Ils tournoient le dos au temple du goût.

D'un air content l'orgueil se reposoit,
Se pavanoit sur son large visage;
Et mon Crassus, tout en roullant disoit:
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage:
Du goût, messieurs, j'en suis pourvu surtout;
Je n'appris rien, je me connois à tout:
Je suis un aigle en conseil, en affaires:
Malgré les vents, les rocs et les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle; obéissez.

Il dit, et dort. Aussitôt la canaille
Autour de lui s'évertue et travaille.
Certain maçon en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé;
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur;
Grands cabinets, salon sans profondeur;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.

Reveillez-vous, monseigneur, je vous prie,
Crioit un peintre, admirez l'industrie
De mes talens; Raphael n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui sais ennoblir la nature:
J'y couvrirois plafonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.

Crassus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main, disoit: tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'est Dieu le Père en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vateau.
Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étaloit,
Gacon, le Noble, et jusqu'à Desfontaines;
Recueils nouveaux, et journaux à centaines;
Et monseigneur vouloit lire, et bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous allions arriver au temple, sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensois. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à son but.

C'étoit un concert que donnoit un homme de robe, fou de la musique qu'il n'avoit jamais apprise, et encore plus fou de la musique Italienne, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, et estropiés en France par quelques filles de l'opera.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif François, mis en musique par un Italien, qui ne savoit pas notre langue. En vain on lui remontra que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation notée,

est nécessairement asservie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes Françoises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût François,

La nature féconde, ingénieuse et sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons et ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés:
L'oreille heureuse et fine en sent la différence.
Sur le ton des François, il faut chanter en France:
Aux lois de notre goût Lully sut se ranger;
Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en seconant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, et voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art et du bon sens,
Defiguroient sur des tons glapissans
Des vers François en fredons Italiques.
Une bégueule en lorgnant se pâmoit;
Et certain fat, ivre de sa parure,
En se mirant chevrotoit, fredonnoit;
Et de l'index battant faux la mesure,
Crioit, *bravo*, lorsque l'on détunnoit.

Nous sortîmes au plus vîte: ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles, que nous arrivâmes enfin au temple du goût.

Jadis en Grèce on en posa
Le fondement ferme et durable
Puis jusqu'au ciel on exhaussa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encensa.
Le Romain long-temps intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa.
Le Musulman, plus implacable,
Conquit le temple, et le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt *François Premier* osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le temple abandonné par elle.
Louis le Grand le décora;
Colbert, son ministre fidèle,
Dans ce sanctuaire attira
Des beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce temple en sa beauté nouvelle:
Mais je ne sais s'il durera.

Je pourrois décrire ce temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans:
Surtout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles,
Que nos très-gothiques aïeux
Entassoient autour des murailles
De leurs temples grossiers comme eux,
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versailles,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connoisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce temple n'est pas, que de faire connoître ce qu'il est. J'ajouterai seulement en général pour éviter la difficulté.

Simple en étoit la noble architecture;
Chaque ornement à sa place arrêté
Y sembloit mis par la nécessité:
L'art s'y cachoit sous l'air de la nature;
L'œil satisfait embrassoit sa structure,
Jamais surpris, et toujours enchanté.

Le temple étoit environné d'une foule de virtuoses, d'artistes et de juges de toute espèce, qui s'efforçoient d'entrer, mais qui n'entroient point:

Car la critique à l'œil sévère et juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussoit
Le peuple Goth, qui sans cesse avançoit.

O que d'hommes considérables, que de gens d'un bel air qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux esprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux.

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris,

Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

On repoussoit aussi durement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auroient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, et Polyeucte à Corneille. Ils auroient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la cigué, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infâme calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le temps seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paroître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant; c'étoit une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout âge, qui grattoient à la porte, et qui prioient la critique de les laisser entrer. L'un apportoit un roman mathématique; l'autre une harangue à l'académie: celui-ci venoit de composer une comédie métaphysique; celui-là tenoit un petit recueil de ses poésies imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation et un privilége.

Un raisonneur avec un fausset aigre,

Crioit; messieurs, je suis ce juge intègre,
Qui toujours parle, argue et contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la critique apparut et lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand maître;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu:
Vous y venez pour fronder notre dieu;
Contentez-vous de ne le pas connoître.

M. Bardou se mit alors à crier: tout le monde est trompé et le sera. Il n'y a pas de dieu du goût, et voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta, et l'on s'empressoit à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venoit la Motte-Houdard,
Lequel disoit d'un ton de papelard:
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en prose;
Mes vers sont durs, d'accord, mais ils sont forts de chose:
De grâce ouvrez; je veux a Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La critique le reconnut à la douceur de son maintien, et à la dureté de ses derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre Perrault et Chapelain, qui assiègeoient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits satires et couvert de lauriers et de chardons.

Je viens, dit-il, pour rire et pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends là, dit la critique? C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive de l'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la saison du printemps:

Car les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Plus il parloit ce langage, moins la porte s'ouvroit. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique,
Berkeke, Kake, Koax, Koax, Koax?

Ah! bon Dieu! s'écria la critique, quel

horrible jargon! Elle ne put d'abord reconnoître celui qui s'exprimoit ainsi. On lui dit que c'étoit Rousseau, dont les muses avoient changé la voix, en punition de ses méchancetés: elle ne pouvoit le croire, et refusoit d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria:

O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris,
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tous bas: tu le connois; il fut ton ennemi, et tu lui rends justice.

Tu vis sa muse indifférente,
Entre l'autel et le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la foiblesse
Qu'il eût de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis, la critique décida, que Rousseau passeroit devant la Motte, en qualité de versificateur; mais que la Motte auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit et de raison.

Ces deux hommes si différens n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, et l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme qui étoit depuis long-temps dans ce temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

Qui, par les beaux arts entouré,
Répandoit sur eux à son gré
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planete, à tire d'aile,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le goût tenoit
Le siege heureux de son empire.
Avec Quinault il badinoit,
Avec Mairan il raisonnoit;
D'une main legère il prenoit
Le compas, la plume et la lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon goût souffrira dans son temple l'auteur des *lettres du Ch. d'Her.***, *d'une passion d'automne*, d'un *clair de lune*, d'un *Rousseau, amant de la prairie*, de la *tragédie d'Aspar: d'Endymion*, &c. Eh non, dit la critique; ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes*, livre qui auroit dû t'instruire, de *Tetis* et de *Pelée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de *l'Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme, et Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer, et il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce et Leibnitz. Je demandai pourquoi Leibnitz étoit là? On me répondit que c'étoit pour avoir fait d'assez bons vers Latins, quoiqu'il fût métaphysicien et géometre, et que la critique le souffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit: je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux; mais je suis la critique; vous êtes chez le dieu du goût; et voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public, et de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous les trois d'accord;

Votre muse sage et riante
Devroit aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard;
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers François.

Aveugle que j'étois, j'ai cru voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Épicure.
J'adorai comme un dieu ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au ciel, et détrôna les dieux.
L'âme ne me parut qu'une foible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cede, et l'âme est immortelle,
Aussi bien que ton nom, tes écrits et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les poëtes Latins qui étoient là, le prirent pour un ancien Romain, à son air

et à son style; mais les poëtes François sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne leur parle plus, et disent que puisque Lucrece, né à Rome, embellissoit Epicure en Latin, son adversaire ne à Paris, devoit le combattre en François. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agreables nous arrivâmes jusqu'à l'autel, et jusqu'au trône du Dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisoit à consulter
Ces grâces simples et naïves
Dont la France doit se vanter;
Ces grâces piquantes et vives,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter:
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnoient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avoient fait naître sur nos rives:
Il est toujours environné
De leur troupe tendre et légère;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leur charme qu'il sait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace
Et des roses d'Anacréon.
Sur son front règne la sagesse;
Le sentiment et la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux;
Son air est vif, ingénieux;
Il vous ressemble enfin, Silvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris et des éclats
De cent beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.
Non loin de lui, Rollin dictoit
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutoit,
Chose assez rare à son espèce.
Près de là, dans un cabinet,
Que Girardon et le Puget
Embellissoient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignoit;
Le Brun fièrement dessinoit;
Le Sueur entre eux se plaçnit;
On l'y regardoit sans murmure;
Et le dieu qui de l'œil suivoit
Les traits de leur main libre et sûre,
En les admirant se plaignoit
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquoit
Le coloris de la nature.
Sous ses yeux, des amours badins
Ranimoient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempoient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passoient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du dieu du goût. Les Pavillons, les Benserade, les Pelisson, les Segrais, les St. Evremont, les Balzac, les Voiture, ne me parurent pas occupper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides; ils brilloient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avoient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs foibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies:
Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ces vers de Despréaux:

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Eneide* en vers François, le renvoya assez durement, et laissa venir à sa place madame de la Fayette, qui avoit mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, et celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'académie Françoise, et d'avoir rapporté, comme de bons mots, des choses assez grossières. Le doux, mais foible Pavillon, fait sa cour humblement à madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal St. Evremont n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques, Voiture et Benserade qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le fameux comte de Bussy: madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'es-

prit, un peu trop vain, n'avoit jamais pu réussir à donner au dieu du goût cet excès de bonne opinion que le comte de Bussy avoit de messire Roger de Rabutin.

Bussy qui s'estime et qui s'aime,
Jusques au point d'être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même.
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le temple est toujours admis,
Lui, qui sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son père croyoit écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction,
Qui choquoient un peu la justesse
Mais respiroient la passion.
La Fare, avec plus de mollesse
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantoit auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictoient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisoit de l'humaine espèce
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aîné, le tendre Saint-Aulaire,
Plus vieux encore qu'Anacréon,
Avoit une voix plus légère;
On voyoit les fleurs de Cythère
Et celles du sacré vallon,
Orner sa tête octogénaire.

Le dieu aimoit fort tous ces messieurs, et surtout ceux qui ne se piquoient de rien; il avertissoit Chaulieu, de ne se croire que le premier des poètes négligés, et non pas le premier des bons poètes.

Ils faisoient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leurs temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet, ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y sait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est là qu'avec grâce on allie
Le vrai savoir à l'enjoûment,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon sens, de peur d'ennuyer
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvoit Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées. Il parloit toujours au dieu du goût sur les mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un jour.

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le président de Maisons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable et solide, qui avoit aimé tous les arts.

O transports! ô plaisir! ô moment plein de charmes!
Cher Maisons, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu; c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort, fut sourde à ma prière.
Ah! puisque le destin nous vouloit séparer,
C'étoit à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs;
Il sème de chagrins ma pénible carrière;
La tienne étoit brillante et couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts et des honneurs,
Tu cultivois en paix les fruits de ta sagesse;
Ta vertu n'étoit point l'effet de ta foiblesse;
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile
Sous la main du potier moins souple et moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce foible univers.

Tu bravas leur empire, et tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié;
Et dans toi la nature avoit associé
A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'esprit, nous trouvâmes quelques jésuites: Un janséniste dira, que les jésuites se fourrent partout; mais le dieu du goût reçoit aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal, sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, et toutes les négligences qui leur échapent

Le cardinal ne peut s'empêcher de dire au P. Bouhours:

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur male et libre eloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, censeur scrupuleux
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte; mais nous autres poëtes, nous sommes souvent tres impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose:
Beaux-arts, je vous invoque tous!
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de désirs:
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour à tour sur l'autel du dieu, des livres, des dessins, et des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut construite par Perrault et par Louis le Vau, grands artistes trop peu connus. Là est le dessin de la porte Saint-Denis, dont la plupart des Parisiens ne connoissent pas plus la beauté que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine, qu'on regarde si peu, et qui est ornée des précieuses sculptures de Jeanne Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, et qui semble accuser la grossiere rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une église, une place, et des admirateurs, et qui devroit immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, et par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, et qui chante du même ton les psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuilles. Voiture et Sarrasin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disoit souvent, qu'il n'auroit pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, et non pas pour les libraires.

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là les mystères du dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupoient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seroient des beautés dans les écrits mediocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchoit des répétitions, et des détails inutiles dans son roman moral, et rayoit le titre de poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet vouloit bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funèbres; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,

Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna :
Ce Corneille qui crayonna
L'âme d'Auguste, de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetoit au feu sa Pulchérie,
Agésilas et Suréna,
Et sacrifioit sans foiblesse
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hypolite.
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux, et discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans François.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui, bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avois que plus d'agrément;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel est ton sentiment,
Eclaire notre jugement,
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine qui avoit conservé la naïveté de son caractère, et qui dans le temple du goût joignoit un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct, qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques-unes de ses fables. Il accourcissoit presque tous ses contes, et déchiroit les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui donnant le précepte, et l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère;
De la triste *équivoque* il rougit d'être père,
Et rit des traits manqués d'un pinceau foible et dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur:
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire:
Ou sachez vous connoître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du goût, se réconcilioit avec Quinaut, qui est le poëte des grâces, comme Despréaux est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassoit encore, en grondant,
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéras si agréables. Cela peut bien être, dit Quinaut; mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable:
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, et embrassé tendrement Quinaut, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire:

Le sage, le discret Terence,
Est le premier des traducteurs:
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venoient se reconnoître;
Et tu les aurois corrigés,
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Ah! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je été le maître de mon temps! j'aurois trouvé des denoûmens plus heureux; j'aurois moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montroient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le dieu du goût est très-difficile à satisfaire; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses héros,
Et c'est en répandant des larmes,
Que ce dieu connoît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!

Dieu du goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à peu près dans ce sens: car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez pas que dans Paris,
Mon rival usurpe ma place.

Je sais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paroître:
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connoître.

Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agrémens
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le fils de l'art,
Moi je le suis de la nature.

Voltaire.

§ 301. *Lettre à l'Abbé de Chaulieu.*

A vous, l'Anacréon du temple,
A vous, le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté
Par vos vers, et par votre exemple;
Vous dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane
Assis à la table des dieux!

Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étois point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle a demeuré dix ans de suite; mais il n'y étoit point par ordre du roi. Je voudrois bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son génie; cela accommoderoit bien un homme qui veut vous écrire; mais comme on assure qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé de recourir à lui-même.

Et, dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus badin des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme eût fait un prêtre des dieux,
Ou quelque vieille pythonisse;
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère,
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire;
En impromptu je lui dis donc:
Eh! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour un rimeur qui vous appelle;
Mais non; sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semelle.
Du haut de ce divin canton
Descendez donc, monsieur Chapelle.
Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle étoit faite en votre nom.
Chapelle, en ce moment-là donc,
M'apparut par la cheminée:
Je fus bientôt, à son approche,
Saisi d'un mouvement divin,
Car il avoit sa lyre en main
Et son Gassendi dans sa poche:
Il s'appuyoit sur Bachaumont,
Dont il se servit pour second
Dans le récit de ce voyage,
Qui, du plus charmant badinage,
Est la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressoit je vous le rimerois, ce Bachaumont-là n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation, qui lui appartenoit. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien; car c'est moi, me dit-il, tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès.....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle, pour lui demander comme il s'y prenoit autrefois dans le monde:

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire.
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connoître
Les grâces de cet art divin:
Puis à Chaulieu l'Epicurien,
Je servis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu soit le tien.

Le même.

§ 302. *Lettre de l'abbé Courtin et de Voltaire à son Altesse sérenissime Monseigneur le Grand Prieur.*

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,

De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un poëte des plus minces
Qu'un assez bizarre destin
A confiné dans ces provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour V. A. a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, gros, rond, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Des premiers jours de son printemps
Entretient la fleur éternelle:
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec, et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Bien moins malin que l'on ne dit;
Et sans doute de Dieu maudit,
Puisque toujours il versifie.

Notre premier dessein étoit de vous envoyer un ouvrage dans les formes, moitié prose, et moitié vers.

L'abbé, comme il est paresseux
Se réservoit la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux
Qui peut-être auroient pu déplaire
A certain censeur rigoureux,
Dont le nom doit ici se taire.
Nous eussions peint les jeux voltigeant sur vos traces,
Et cet esprit charmant au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir
Héroïque dans les disgrâces;
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse;
Nous vous eussions avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce:
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence
Mais avec tant de bienséance
Que le plus âpre des dévots
N'en eût point fait la différence.
Bacchus auroit paru de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous mainte joyeuse orgie,
Ayant sans cesse à son côté
Les plaisirs, et la liberté,
Quelquefois même la folie.
Petits soupers, jolis festins!
Ce fut parmi vous que nâquirent
Mille vaudevilles malins
Que les amours à rire enclins,
Dans leur sottisier recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
O que j'aime ces vers badins,
Ces riens charmans et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il avoit sa place
Avec Auguste et Mécénas!

Voilà un foible crayon du portrait que nous voulions faire; mais il faut être inspiré pour de pareils écrits.

Nous ne sommes point beaux esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside:
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre unique affaire:
Nous buvons à votre santé;
Dans ce beau séjour enchanté,
Nous faisons excellente chere,
Et voilà tout, en vérité:
Vous avez la muse d'en faire
Tout autant de votre côté.

§ 303. *Réponse de l'abbé de Chaulieu.*

J'avois résisté jusqu'ici, monsieur l'abbé, à toutes vos coquetteries; mais il faut avouer sa foiblesse; je n'ai jamais pu tenir contre le pâté de perdrix, dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre lettre. J'ai senti avec plaisir que mon appétit et mon estomac étoient en moi plus forts que l'amour-propre. Transporté d'une reconnoissance gloutonne qui m'a tenu lieu d'enthousiasme, je me suis écrié:

Toi dont le teint fleuri respecté des années
Fit toujours les souhaits des beautés surannées,
Aimable glouton, cher Courtin,
Qui veux, quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours reprendre du vin
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainsi n'aura fin:
Quand arriva l'épître vôtre,
J'étois gissant sur le grabat;
Et le rhume, qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,
Gissant comme moi tout à plat.
Avouez que, sans imprudence,
Rimeurs en état si piteux
Ne doivent rompre le silence;
Car d'un corps foible et langoureux,
L'esprit ressent la décadence;
Et le chagrin de la souffrance
Éteint le brillant de ces feux
Qu'allument la santé, les plaisirs, et les jeux,
Dans le sein de l'intempérance.
Et puis, messieurs les beaux esprits,
Qui veut vous faire une réponse
Plus d'une fois sur ses écrits
Doit passer la pierre de ponce.
Ainsi point ne serez surpris
Que ces contre-temps, ces obstacles
Aient fait cesser les oracles
Que Bacchus rendoit au pourpris
Du temple où se faisoient miracles
Autant qu'à temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, messsieurs, que j'ai voulu vous faire une réponse en forme, ni méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible que j'ai eu depuis un mois sur les yeux, je me purgeai hier; et la médecine me fit évacuer ces malheureux vers que je vous envoie, qui, je crois, faisoient la matière corrompue de tous les maux que j'ai soufferts; car comme a très-bien dit M de Voltaire, maudit est de Dieu, et bien malade, qui toujours versifie. Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon,

Qui, sous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement
En badinant, une aiguillette,
Mais le tout avec agrément.

Pour vous, successeur de Villon,
Dont la muse toujours aimable
Fait de Sully, ce beau vallon
Que nous a tant vanté la fable;
Sachez que si, dans nos repas,
Par quelque gentil vaudeville
Nous avons réprimé les fats,
Qui sans nous inondoient la ville;
Jamais notre malignité
Ne sentit l'aigreur de la bile;
Et jamais toute la gaieté
De notre troupe encline à rire
Ne passa jusqu'à l'âpreté
De la plus légère satire.
Suivez ces utiles leçons;
Et toujours occupé de plaire
Cueillez au jardin de Cythère
Des fleurs pour orner vos chansons.
C'est là qu'Amour avec sa mère
Tient école de sentiment,
Et répand certain enjouement
Sur nos vers, et cette mollesse,
Où ni le brillant, ni les traits,
Ni toute la délicatesse
De l'esprit n'atteindra jamais;
Et dont votre muse badine
De jour en jour plus libertine,
Nous fait sentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, et même assez pour un convalescent.

Quant à notre père prieur
Qui, dans sa verve souvent pince
Jusqu'à son humble serviteur;

Il ne veut plus être rimeur
Et s'est mis à faire le prince.
De sa table qui n'est pas mince,
A de joyeux compotateurs
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun seigneur de province.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, messieurs, à vous donner salut et bénédiction, et à vous souhaiter.....

Dans votre séjour enchanté,
Buvez frais, faites chère lie.
Dieu vous donne prospérité;
Son paradis en l'autre vie;
Dans celui-ci joie et santé.
Goûtez bien votre oisiveté,
Et bornez au plaisir votre philosophie.

§ 304. *La Retraite.*

La foule de Paris à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de cour,
Je vois bien que j'y suis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends grâces au ciel que l'esprit de retraite
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes aïeux plus sages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient su m'arracher.

C'est là que jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi;
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Tout respire à la cour l'erreur et l'imposture:
Le sage, avant sa mort, doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute sa beauté.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures,
Je consulte souvent le cristal d'un ruisseau;
Mes rides s'y font voir; par ces vérités dures,
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reste de foiblesse
Rappelant à mon cœur quelques tendres désirs,
En dépit des leçons que me fait la vieillesse,
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisirs.

Nos champs du siècle d'or conservent l'innocence:
Nous ne la devons point à la rigueur des lois;
La seule bonne foi nous met en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornemens;
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amarylle et Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Grâces entourée,
Les faunes, les sylvains, et les nymphes des bois.

Mais je commence à voir que ma veine glacée
Doit enfin de la rime éviter la prison:
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée,
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours et l'ordre des saisons,
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succèdent les trésors des fruits et des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumière,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet sa carrière,
Ou si, sans se mouvoir, il éclaire les cieux.

Puis de là tout à coup élevant ma pensée
Vers cet être, du monde et maître et créateur,
Je me ris des erreurs d'une secte insensée
Qui croit que le hasard en peut être l'auteur.

Ainsi coulent mes jours, sans soins, loin de l'envie:
Je les vois commencer et je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune,
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit comme moi, que c'est avoir fait sa fortune
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser!

Louange de la paresse à M. l'abbé de Chaulieu.

Pour avoir secoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raison l'homme s'enorgueillit!
Il vit frugalement, mais c'est par avarice;
S'il fuit les voluptés, hélas! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue et triste expérience,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus;
Je sais, sans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'est à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable paresse;
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix;
C'est par toi que j'espère une douce vieillesse,
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah! de combien d'erreurs et de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les âmes possédées,
Ne peuvent reconnoître et suivre d'autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus noble courage,
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille et délicate
Qui lui fit savourer la molle oisiveté.

Rome eût toujours été la maîtresse du monde,
Si son sein n'eût produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jule eût épargné de pleurs à sa patrie,
Si, vainqueur des Gaulois, par d'injustes projets,
De ses rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux su préférer la paix!

De la tranquillité compagne inséparable,
Paresse nécessaire au bonheur des mortels,
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un temple et des autels.

Ainsi l'on vit jadis le chantre d'Epicure
Demander à Vénus, qu'avec tous ses appas,
Elle amollit de Mars l'humeur farouche et dure,
Lorsqu'elle le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains désirs n'est jamais satisfaite,
Leur vol rapide et prompt ne se peut arrêter,
Celui qui dans son sein porte une âme inquiete
Au milieu des plaisirs ne les sauroit goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les esprits et la vivacité ;

Laisse-toi gouverner à cette enchanteresse,
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfère, crois-moi, les dons de la paresse
Aux offres d'une vaine et folle ambition.

La Fare.

§ 305. *Epître au Marquis de la Fare.*

O toi, qui de mon âme es la chère moitié,
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentimens de ma maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié ;
La Fare, il faut bientôt que la parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds ;
Et, malgré nos cris et nos vœux,
Bientôt nous essuierons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur et difficile,
Par où j'irai dans peu là-bas,
Rejoindre Catulle et Virgile.
Là, sous des berceaux toujours verts,
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment,
La muse qu'ils avoient laissée,
Et comme elle sut sagement,
Par ta paresse autorisée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment,
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibulle encor maintenant
En est jaloux dans l'Elysée.
Mais avant que de mon flambeau
La lumière me soit ravie,
Je veux te crayonner un fantasque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puisse, à ce fidèle portrait,
Ta tendre amitié reconnoître,
Dans un homme très-imparfait ;
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être ;

Avec quelques vertus j'eus maint et maint défaut.
Glorieux, inquiet, impatient, colère,
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire;
Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel, et ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison,
J'ai toujours traité de chimère
Et les dignités et le nom.
Ainsi, je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel
Qui ne respecta dans sa vie
Que le mérite personnel.
Quels maux ne m'a point fait cette sage folie
Qui mériteroit un autel?
Pour réparer ces torts, la prudente nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite avec usure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.
Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé?
J'étois pour mes amis l'ami le plus fidèle
Que nature eût jamais formé;
Plein, pour leurs intérêts, et d'ardeur et de zèle,
Je n'épargnai pour eux, périls, peines, ni soin;
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.
Toujours hors de l'état de la triste indigence,
Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.
J'ai prêté cependant, et j'ai donné mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort légère;
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien;
Et les trésors qu'on croit chose si nécessaire,
N'ont jamais fait ma passion:
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mon invention,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoit ôté ma dissipation.
Ainsi, rempli de confiance,
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de savoir-faire, et beaucoup d'espérance.
Tout cela, soutenu d'assez de fermeté,
A fait sur la simple apparence,
Que ma stoïque indifférence
Passa, chez quelques gens, souvent pour dureté.
C'est à cette férocité
Que je dois, tu le sais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et su braver l'adversité.
Ta tendre amitié m'a flatté
Que j'eus en mes beaux jours quelques talens de plaire.
Libertin et voluptueux;
Avide de projets, cependant paresseux;
Noyé dans les plaisirs, mais capable d'affaire;
Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adresse,
Au tour précis, à la justesse,
Le charme de la fiction.
Heureux si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,

J'avois pu résister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir
Des héros que souvent a divertis ma muse!
Chapelle, par malheur, rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre les amours et le vin,
M'apprit sans rabot et sans lime,
L'art d'attrapper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement
Qui seul peut faire le sublime.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talens!
Dès que j'eus, bien ou mal, rimé quelques sornettes,
Je me vis, tout en même temps,
Affublé du nom de poëte.
Dès lors, on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville
Que, sans rime ni sans raison,
On ne me donnât par la ville.
Sur la foi d'un ricanement
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès:
J'eus beau les souffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en susse faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons,
Qui règlent la police et corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux petites-maisons,
Et détruire par là cette maudite engeance?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaison que Calliope inspire;
Et je n'eusse jamais rimé.

Cependant, quoi qu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité,
Que toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité,
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu sais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs, ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance
Toutefois sensible à mon cœur
Où j'ai bien pu par imprudence,
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant, sans être touché,
Je n'avois de l'amour que la seule apparence;
Qu'avec l'esprit d'Hilas, j'eus sa légèreté;
Et que, dans mes écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatisé l'inconstance,
Et prêché l'infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance

Favorise la vérité,
Et vienne prendre la défense
De mes vrais sentimens et de ma loyauté.
J'étois né vertueux ; j'eusse été plus fidèle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois pris pour mon modèle.
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidèles,
A qui l'amour prête ses ailes
En lui donnant ses agrémens,
Qui même de ses changemens
Fait tirer des grâces nouvelles?
Marquis, à qui le fond de mon âme est connu,
Tu sais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable
Malgré son infidélité,
Chercha dans la nécessité
D'un changement inévitable,
Des raisons pour rendre excusable,
Parmi tant d'agrémens, tant de légèreté.
L'amour a ses casuistes
D'avis fort différens dans sa religion:
Il a ses Escobar ; il a ses jansénistes,
Dont l'austère opinion
Bannit tout libertinage
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion.
Pour moi, qui fus toujours ami des jésuistes,
Raisonnable en mes sentimens,
En faveur d'une longue et sincère tendresse,
Je passe à l'humaine foiblesse
Quelquefois les égaremens
D'une amoureuse frénésie.
Mais, sans aller plus loin pousser l'apologie,
Il est, il est encore un ascendant vainqueur,
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Devenu constant et fidèle,
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle ;
Et livré tout entier à qui l'a su charmer,
Il sent encore un dieu qu'il n'ose plus nommer.
Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts, fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau,
A de ton amitié mérité l'indulgence:
Parles-en quelquefois ; et que la médisance
Devant toi n'ose pas, avec son noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

Chaulieu.

§ 306. *Plainte sur la mort du marquis de la Fare.*

La Fare n'est donc plus! la parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chère moitié.
Pourquoi, cruelle, par pitié,
A tous mes vœux inexorable,
Me laisses-tu traîner ici de tristes jours ?
Etranger dans le monde, il m'est insupportable.
J'y languis, privé du secours
Et de ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.
Je te perds pour jamais, ami tendre et fidèle,

Toi, dont le cœur toujours conforme à mes désirs
Goûtoit avec le mien la douceur mutuelle
De partager nos maux, ainsi que nos plaisirs:
Flatté que ta bonté ne me fit point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois, sans perdre ton estime,
Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.
La trame de nos jours ne fut point assortie
Par raison d'interêt, ou par réflexion ;
D'un aimant mutuel la douce sympathie
Forma seule notre union :
Dans le sein de la complaisance
Se nourrit cette affection
Dont en très-peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte passion.
On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère;
En longs habits de deuil, les muses, les amours,
Et ces divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funèbre ont indiqué les jours:
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil:
Ovide y jettera des fleurs sur son cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.
Puisse la fidèle histoire,
Cher la Fare, des honneurs
Que t'ont rendu les neuf sœurs,
Aux siècles à venir faire passer ta gloire!
J'espère, et cet espoir seul console mon cœur,
Qu'en éternisant ta mémoire
J'éterniserai ma douleur.
J'appelle à mon secours, raison, philosophie
Je n'en reçois, hélas! aucun soulagement.
A leurs belles leçons, insensé qui se fie!
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède,
Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur toute ma vertu cède.

O mort! faut-il en vain que je vous sollicite?
L'ordre que la nature a mis,
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis:
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte.
En vain je cherche encore ici quelque agrément:
Mes jours sont un tissu de douleur et de peine:
Chaque heure, chaque instant m'apporte un changement,
Me dérobe un plaisir, ou me fait un tourment.
Pourquoi n'osai-je rompre une fatale chaîne,
Qui m'attache à la vie et m'éloigne du port?
Il faudroit au moins que le sage,
Quand il le veut, eût l'avantage,
D'être le maître de son sort.

Le même.

§ 307. *Epître. A M. le comte Algarotti.*

Enfant du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,
Et que pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre,
Dès qu'il a voulu vivre en paix;
Dans vos palais de porcelaine
Recevez ces frivoles sons
Enfilez sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour et de reconnoissance!
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.
Apprenez que cette Dauphine
Par ses grâces, par son esprit .

Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avoit prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.

Une Dauphine est entourée
Et l'etiquette est son tourment.
Je laisse passer prudemment
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée.
Virgile étoit-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laissoit passer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amusoit sur l'escalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les dieux ne me refusent guère;
Je fais aux grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis: " filles de l'amour
" Daignez à ma muse discrète,
" Accordant un peu de faveur
" Me présenter à votre sœur,
" Quand vous irez à sa toilette."
Que vous dirai-je maintenant
Du Dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du sacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourroient parler dignement;
Mais un profane doit se taire.
Daignez pour moi remercier
Votre ministre magnifique:
D'un fade éloge poétique
Je pourrois fort bien l'ennuyer;
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.
Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Emilie.

Voltaire.

§ 308. *A M. le comte de Tressan.*

Tressan l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond des jardins de Cypris
Sans peine et par la main des ris,
Vous cueillez ce laurier durable,
Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché
Arrache en se donnant au diable.
Vous rendez les amans jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes,
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'amour a versés sur vous.
Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mettre si facilement
Les neuf pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère;
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je veux tout au plus vous chanter;
Mais les dieux vous ont fait pour plaire,
Je vous reconnois à ce ton
Si doux, si tendre, et si facile;
En vain vous cachez votre nom,
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

Voltaire.

§ 309. *A M. Desmahis.*

Vous ne comptez pas trente hivers,
Les grâces sont votre partage,
Elles ont dicté vos beaux vers:
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine,
Trop tôt vous vous désespérez;
Croyez-moi: la raison sévère
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère:
Vous êtes jeune, et fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide,
Dans la même île, au même lieu
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide:
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise.
Vous voyez bien que mon héros
Avoit double droit à sa prise.
Je suis prophète quelquefois:
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie et sa critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.

Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

Voltaire.

§ 310. *Epître au président Hénaut, auteur d'un ouvrage excellent sur l'histoire de France.*

Vous, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénaut, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrois être inconnu d'elle,
Je vois tous les jours la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut pas s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire;
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage;
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verts rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage:
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guère,
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement
Loin de tout frondeur malévole,
Doutoit de tout impunément,
Et se moquoit très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand son élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimoit votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue;
Socrate prêche la raison
Et Socrate boit la ciguë,
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudroit pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.
Mais finissons ce triste ton,
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'âme noble en est exilée.
Virgile avoit son Mevius,
Hercule avoit son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours,
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans,
Près de Boufflers et d'Emilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

Voltaire.

§ 311. *Epître à Fontenelle.*

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *mondes.* Il vaudroit mieux que ce fût par vos églogues, et nous les verrions plus volontiers ici, bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps quelles pourroient beaucoup mieux employer; et comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure, qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'au-

cun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur. Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenètre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il étoit pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maitre. Vous savez rendre aimable les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devoit à la France et à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelle,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Du soleil par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière!
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poesie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

Voltaire.

§ 312. *Hymne à l'Amitié.*

Présent des dieux, doux charme des humains,
O divine amitié! viens pénétrer nos âmes:
Les cœurs éclairés de tes flammes
Avec des plaisirs purs n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance,
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté:
L'amour te laisse la constance,
Et tu serois la volupté
Si l'homme avoit son innocence.

Bernard.

§ 313. *L'amitié.*

O toi, qui déployois aux yeux de ton ami
La stoïque fierté d'un courage affermi,
Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,
Entremêlois aux fleurs les fruits de la sagesse;
Toi, toi, dont l'éloquence, avec tant de candeur,
Epanchoit dans mon sein les vertus de ton cœur;
Combien de fois, Philandre, éclairés l'un par l'autre,
Avons-nous pesé l'homme et son sort et le nôtre?
Nous cherchions l'équilibre et des maux et des biens.
Contens d'approfondir d'utiles entretiens,
Notre goût dédaignoit tous ces sujets frivoles
Que l'art surcharge, en vain, du luxe des paroles.
Le champ des fictions par nous abandonné,
Restoit à ces auteurs d'un siècle efféminé;
Trop futiles esprits, dont le talent suprême,
Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,
De leur philtre brûlant ils infectoient les cœurs;
Quand, suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,

Des fêtes de Vénus ils célébroient la honte ;
Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,
La raison méconnue éteignoit son flambeau :
Philandre et moi, conduits par des clartés nouvelles,
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.
L'amitié devançoit nos pas ; et les chemins
Etoient semés des fleurs qui tomboient de ses mains.
Loin du cours turbulent des passions humaines,
A l'ombre des berceaux, sur les bords des fontaines,
Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,
Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,
Abandonnant tous deux nos âmes attendries
A ce calme, où l'on suit de douces rêveries.
Il sembloit que l'été plus beau, plus pur encor
Renouvelât pour nous, les jours de l'âge d'or.
Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée
Revenoit engourdir la nature éplorée,
De sages entretiens et de nobles débats
Charmoient, dans nos foyers, la saison des frimas.
Nous passions sous nos toits et sous d'heureux ombrages
Les hivers sans ennui, les étés sans orages.
Ornement de ce globe, ô fruit délicieux,
Que nourrit l'influence et la faveur des cieux ;
O divine amitié, dont la tige chérie
Enveloppe de fleurs la ronce de la vie ;
Toi, la volupté pure et le souverain bien!
Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.
Quand la félicité du séjour du tonnerre,
Précipite son vol et regarde la terre,
C'est toi que sa présence y vient favoriser.
Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.
C'est là qu'elle s'admire et jouit d'elle-même
A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aime.
C'est là qu'elle pénètre au sein de deux amis,
Dans des songes rians auprès d'elle endormis.
Elle préfère au faste, au tumulte du monde,
De ces sages humains la retraite profonde.
L'amitié solitaire y triomphe du sort ;
Elle y fixe le temps, y survit à la mort.
Le temps...la mort...tous deux m'ont enlevé Philandre ;
Mais, sa cendre me reste et j'aime encor sa cendre.
Elle émeut à la fois ma joie et ma pitié :
Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié,
C'est là que je l'invoque et soupire après l'heure
Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.
Oui, déesse, à ton culte, à des soins si touchans
Je consacre à jamais et ma lyre et mes chants.
Toi, dont l'ambition, dans la route commune,
Suit le char fugitif de l'ingrate fortune,
Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels
L'amitié généreuse enrichit les mortels?
Ce couple inséparable, unis par la nature,
Le bonheur, la sagesse...un ami les procure:
Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors.
Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps,
Dans un tendre commerce après s'être exercée,
L'âme avec plus de fruit médite sa pensée ;
L'esprit se développe au feu des entretiens.
Le misantrope obscur, sans amis, sans liens,
Qui promène à travers sa noire solitude
D'un cœur désespéré la vague inquiétude,
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,
Laisse errer sans objet ses esprits incertains:
Il végète, il s'endort dans sa morne existence.
Au fond de la retraite et dans l'indifférence,
La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :

Sans force, sans chaleur, brute et sauvage encor,
Elle parcourt ce vide, imaginaire espace
Où la confusion l'égare et l'embarrasse.
Elle y roule éperdue, y bondit tour à tour,
Rampe, s'élève, tombe et périt sans retour.
Mais, dans les entretiens, sa fougue ralentie
Obéit à des lois et marche assujettie.
Dans une route aisée, elle suit la raison,
S'arrête sous le frein, vole vous l'aiguillon:
Tel un jeune coursier, sous la main qui le dresse,
Mêle à ses mouvemens la grâce et la justesse.
Les égards, les devoirs de la société,
Et le désir de plaire et la rivalité,
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
Le cœur parle à l'esprit et l'esprit sait l'entendre.
Du choc des sentimens et des opinions
La vérité jaillit et s'échappe en rayons;
Rayons multipliés qu'elle-même rassemble
Au foyer de deux cœurs qui la cherchent ensemble:
C'est là qu'elle répand son éclat le plus pur.
Si, privé d'un ami, loin d'un commerce sûr,
Tu ne peux au-dehors déployer tes pensées,
Dans leur germe stérile elles meurent glacées.
L'amitié les féconde au feu du sentiment,
Leur donne la chaleur, l'âme et le mouvement:
Mais, lorsque dans ton sein, solitaires, captives,
Un silence orgueilleux les fait languir oisives;
C'est un foible sillon sur la poussière empreint,
Un songe qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.
Le Dieu qui de son souffle a créé la parole,
S'il suffit de penser, nous fit un don frivole.
Mais, non: ce son de voix, cet organe enchanteur,
Interprète éloquent de l'esprit et du cœur,
Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée,
Sur les lèvres de l'homme achève la pensée.
Là, comme un or brillant, au creuset épuré,
De la perfection elle atteint le degré.
Cet art ingénieux, l'art charmant du langage,
L'accomode à nos goûts, le plie à notre usage;
Et si la vérité l'embellit de ses traits,
Notre âme s'en saisit et l'adopte à jamais.
La science n'est rien dans l'ombre ensevelie:
En la communiquant l'esprit la multiplie.
Il en est du savoir ainsi que des trésors,
Stériles au-dedans et féconds au-dehors.
Eh! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre?
Donner, c'est acquérir; enseigner, c'est apprendre.
Tel un arbre chargé de verdure et de fruit,
Plus riche par son luxe et donne et reproduit.
Combien de vérités qu'un silence funeste
Etouffe sous l'amas d'un savoir indigeste,
Qu'au fond de la retraite un esprit sombre et dur
Abandonne aux langueurs de son repos obscur,
Qui par d'heureux débats au jour developpées
D'une utile lumière auroient été frappées?
C'est ainsi que les flots, l'un par l'autre brisés
S'épurent sous le choc de deux vents opposés;
Que la mer agitée en ses grottes profondes
Pousse et rejète au loin l'écume de ses ondes;
Tandis que le marais, tranquille en ses roseaux
Sur un sol infecté laisse croupir ses eaux.
Ah! quittons de nos toits l'asile solitaire!
Courons; que d'un ami la raison nous éclaire.
Jetons-nous dans ses bras, cherchons-y le bonheur
Que je plains le mortel et farouche et rêveur;
Qui, prenant pour vertu l'âpreté de sa bile,

Reçoit, comme un tribut, l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces beautés, à ces froides syrènes,
Qui sous des nœuds de fleurs nous présentent des chaînes;
De cent pieges cachés ils entourent nos pas,
Souples dans la conquête et conquérans ingrats.
Mais leur amorce est vaine et leurs dons sont frivoles :
Oui, riches indigens, insensibles idoles,
Au nombre de vos biens si notre amour est mis,
Votre calcul est faux, vous n'avez point d'amis.
Est ce au poids des trésors que l'amitié s'achète?
Dans quelle illusion ce préjugé vous jette?
Sachez que de l'amour, l'amour seul est le prix.
On prodigue avec l'or l'insulte et le mépris.
Fier mortel! aime-moi, si tu veux que je t'aime;
Tu me veux pour ami, sois mon ami toi-même;
Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur;
Tu n'es que mon égal et mon cœur vaut ton cœur.
  Apprends que l'amitié, si tes soins l'ont trouvée,
Est par les mêmes soins acquise et conservée.
Une ombre, une vapeur obscurcit ses beaux jours :
Un souffle l'inquiète et la trouble en son cours;
Un soupçon l'avilit, la réserve la blesse :
Sa sensibilité fait sa délicatesse.
Connois donc le mortel qui recevra ta foi:
Délibère avec lui, délibère avec toi.
Approfondis son être, examine, apprécie:
Crains l'éclat séduisant de la superficie.
Souvent un beau dehors est le masque du cœur:
Sonde tous les replis, choisis avec lenteur;
Mais ton choix est-il fait? bannis l'inquiétude.
Non, plus de crainte alors, et plus d'incertitude:
Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé:
Sois tout à ton ami, dès que tu l'as nommé.
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,
Ton âme est-elle heureuse et s'est-elle donnée?
Ah ! si quelque péril suit tes nouveaux liens,
Qu'importe? il est payé par le plus grand des biens.
Non, non, le sort des rois ne pourroit me séduire.
Moi, j'envirois la pompe et l'éclat de leur cour?
Le cœur de mon ami vaut lui seul un empire;
Et monarque adoré je règne par l'amour.
Aux jours de mon bonheur ainsi chantoit Philandre:
Sa lyre à mes côtés rendoit un son plus tendre.
Combien de fois sa vue échauffa mes esprits!
De pampres et de fleurs couronné par les ris,
Combien de fois vint-il, plein de joie et d'ivresse,
M'offrir dans nos festins la coupe enchanteresse!
Ah! je croyois la boire à la table des dieux!
Le front calme, et les bras etendus vers les cieux,
Philandre, ton ami prioit les destinées
De filer en or pur tes heureuses années.
Vains souhaits!...Cependant par tes mains présenté,
Le nectar dans mes sens portoit la volupté.
Ah! l'amitié sans doute est celui de la vie!
C'est toi, qui le versois dans mon âme ravie.
Philandre, chaque jour il devenoit plus doux;
Trois lustres écoulés l'avoient mûri pour nous:
Ce n'est que par le temps qu'il s'épure et fermente.
On se trompe aux douceurs d'une amitié naissante.
Depuis quinze ans...Alors je ne les comptois pas,
Mon malheureux ami m'enivroit dans ses bras.
  Où retrouver jamais et qui pourra me rendre
Le naturel heureux, la vertu de Philandre?
Son cœur vrai méconnut l'imposture et le fard;
La bonté se peignoit dans son tendre regard :
Sa bouche, avec candeur, déployoit le sourire.

Epanché près de moi dans un libre délire,
De toutes ses vertus il venoit m'enflammer:
Il m'enorgueillissoit du bonheur de l'aimer.
Jouissance si chère et toujours regrettée,
Félicité céleste, ô toi que j'ai goûtée!
C'en est fait, les plaisirs sont à jamais perdus.
Tu n'es plus, dans un monde où Philandre n'est plus.

Young, imitation de Colardeau.

§ 314. *Réponse à une Dame, ou soi-disant telle.*

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connoître.
Tu me loueras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrois être.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidoit au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers;
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire:
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers, par le désir d'en faire;
Je fus poete malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme;
Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Poussin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de Campra,
La gaîté de Mouret, les grâces de Destouche:
Pelissier par son art, le More par sa voix,
Tour à tour ont mes vœux, et suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Clairaut, calculante cabale.
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satyrique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes:
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrois malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux que les muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, et vivement finissent,
Par des soupers délicieux.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines,
La tardive raison vient de briser mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux temps fait pour la vulupté:
Est-il donc vrai, grands dieux! il ne faut plus quej'[illegible]
La foule des beaux-arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est point encore assez pour remplacer l'amour.

Voltaire.

§ 315. *L'hiver, Idylle.*

L'hiver, suivi des vents, des frimas, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi par de cruels outrages,
Ce que la terre avoit d'attraits.
Qu'elles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit;
Le temps fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre nous gardons
Jusques au milieu de l'automne
Quelques-uns des appas que le printemps nous donne:
L'hiver vient-il? nous les perdons.
Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne:
On se déguise en vain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous, ce que font les autans irrités,
Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots;
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais nous avons beau voir détruire par le temps
La plus forte santé, les plus vifs agrémens;
Nous conservons toujours nos premières foiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promesses;
L'avare, en expirant, regrette moins le jour,
Que ses inutiles richesses;
Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour,
Un pied dans le tombeau veut encore des maîtresses.
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut savoir donner un frein à ses désirs.
Mieux qu'un autre, sage Timandre,
De cet illustre effort vous connoissez le prix,
Vous, en qui la nature a joint une âme tendre
Avec un des plus beaux esprits;
Vous, qui dans la saison des grâces et des ris,
Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre,
Et qui, par effort de raison,
Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,
Avant que l'arrière-saison
Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

Deshoulières.

§ 316. *L'Automne.*

Abrège ta course,
Amant de Thétis;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
Du pampre nouveau;
Et du vin qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qu'on voit dans la plaine
Soutenir à peine
Leurs pas incertains.
Viens, mon cher Ariste;
Fuis l'empire vain
D'une raison triste.
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi.
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Il veut qu'on allie,
Sur un même ton,
Maxime et saillie;
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on
Épicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux, pour convive,
L'enfant de Cypris;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille;
Par un tendre effort,
Qu'amour le reveille,
Quand Bacchus l'endort.
Austère Chrysippe,
Vas-tu follement
Poser un principe
Contre un sentiment?
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne,
Nous faire un tourment?
La nature ordonne;
Mon cœur obéit:
Sénèque raisonne;
Horace jouit.
Écoute l'emblême
Dont il nous instruit.
D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit,
Détruit par lui-même
Par lui reproduit:
Plus léger qu'Éole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Environs Saturne;
Ce vieillard plus doux,
Egayant pour nous
Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette urne;
Devenu plus lent
Ce dieu turbulent
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
Pour le sacrifice
L'autel est paré.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire,
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains désirs,
Tyrans des plaisirs.
Déjà sous la tonne
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les nymphes accourent,
Les faunes m'entourent,
Le vin va couler,
L'encens va brûler;
La victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête;
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

Bernard.

§ 317. *L'Hiver.*

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La froide Arétuse

Fuit dans les roseaux:
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle:
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidele
Qui se renouvelle
Avez nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile,
L'amour et les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux,
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire,
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre:
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrein.
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux?
Buveur, amoureux,
Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir:
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du temps;
Je l'attends sans crainte;
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre,
De tes vins divers
Je serai l'arbitre;
Sois-le de mes vers.
Je te les adresse;
S'ils sont sans justesse,
Sans delicatesse,
Sans ordre et sans choix;
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

Bernard.

§ 318. *Le Printemps.*

Sur l'herbage tendre
Le ciel vient d'etendre
Un tapis de fleurs;
Et l'aurore arrose,
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.
Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse,
Les amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos désirs,
Nous mène à Cythère
Chercher des plaisirs.

Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux;
Le doux bruit des eaux;
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage.
Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu,
Il pénètre l'âme
Ce feu trop subtil....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printemps,
Tout en même temps,
Trace à notre vue
La légèreté
Souvent imprévue
Chez la volupté?
L'onde fugitive,
A l'âme attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'amour conduit.
L'haleine légère
Du Zéphir badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers
Peignent du bel âge
Les feux passagers.
Tout ce qui respire,
Nous dit en ce temps
L'amoureux empire
Est un vrai printemps:
Il plaît, il enchante;
On l'aime, on le chante;
Soins trop superflus!
Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

Bernard.

§ 319. *Médée invoquant les démons.*

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle,
Prenuent soin de vous rassembler;
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés!
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Quinault.

§ 320. *Les géans terrassés.*

Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous causent plus d'épouvante:
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort, de sa main foudroyante.

Le même.

§ 321. *Hymne à la beauté.*

Tout rend hommage à la beauté
Pour éclairer ses traits le jour se renouvelle;
Pour la chanter s'éveille Philomèle;
Le ruisseau qui fuyoit, devant elle arrêté,
Trace son image fidèle;
Des pavots du sommeil la douce volupté
Rend de son teint la fraîcheur éternelle:
L'ordre de l'uoivers semble établi pour elle.

Mlle. Bernard.

§ 322. *Horace et Lydie.*

HORACE.

Plus heureux qu'un monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie:
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs;
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincère!
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux,
Chloé n'auroit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organe des amours,
Chloé seule me paroît belle:
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs plus beau que les amours
Plaît seul à mon âme ravie.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi! si mes premiers feux, raoimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale;
Si, perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laissoit sans rivale....

LYDIE.

Calaïs est charmant; mais je n'aime que vous;
Ingrat, mon cœur vous justifie;
Heureuse également en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie.

Horace. Imitation du duc de Nivernois.

§ 323. *La sensitive.*

Plus loin quelle autre fleur ai-je vu s'embellir?
Sa modeste beauté m'invite à la cueillir:
J'approche; elle me fuit. Dieux! quel est ce prestige?
Je cherchois une fleur, je ne vois qu'une tige.
Interdit et confus, je m'éloigne à regret;
Et la fleur rassurée à l'instant reparoît.
Ah! je te reconnois, ô tendre sensitive!
Seule, parmi les fleurs, devant l'homme craintive,
Sans doute il te souvient que mortelle autrefois
De ta jeune pudeur on méconnut la voix.
Elle adoroit Iphis; Iphis brûloit pour elle.
Cependant, vertueux autant qu'elle étoit belle,
La nymphe demandoit que l'hyménée un jour
Aux pieds de son autel consacrât leur amour.
Quatre soleils encor, ce jour alloit paroître.

L'innocente beauté, dans un réduit champêtre,
Soupiroit, solitaire, à l'heure où le jour fuit.
L'impatient Iphis l'aperçoit et la suit;
Il approche avec crainte; et versant quelques larmes,
Il veut hâter l'instant où maître de ses charmes
L'hymen doit la porter dans les bras d'un époux.
Elle résiste : Iphis embrasse ses genoux,
Et bientôt du respect passant jusqu'à l'audace,
Insulte à la pudeur qui lui demande grâce;
Il oppose la force aux refus redoublés.
La nymphe vers le ciel levant ses yeux troublés :
" Dieux d'hymen et d'amour, prenez soin de ma gloire:
" A mon perfide amant arrachez la victoire;
" Hâtez-vous, détruisez mes funestes appas,
" Dieux vengeurs! contre lui j'invoque le trépas.
Elle dit, et soudain ses appas se flétrissent
Et son front et ses doigts de feuilles se hérissent.
Au lieu des vêtemens dont son corps est couvert,
Sur son sein qui décroit s'étend un rézeau vert,
Et ses pieds, du zéphir quinze ans rivaux agiles,
En racine allongés demeurent immobiles.
Enfin c'est une fleur; mais conservant toujours
Le profond souvenir de ses tristes amours,
Elle craint d'éprouver une insulte nouvelle,
Et de tout homme encor fuit la main criminelle.

Roucher.

§ 324. *Dialogue entre un passant et une tourterelle.*

LE PASSANT.
Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?
LA TOURTERELLE.
Je gémis; j'ai perdu ma compagne fidèle.
LE PASSANT.
Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?
LA TOURTERELLE.
Si ce n'est lui, ce sera la douleur.

Anonyme.

§ 325. *Rapidité de la vie.*

Comme avec un grand bruit le Rhône plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient et traîne après soi mille flots courroucés;
L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie;
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos jours l'un sur l'autre entassés.

Sarasin.

§ 326. *A M. Gervasi, Médecin.*

Tu revenois couvert d'une gloire éternelle;
Le Gévaudan surpris t'avoit vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venoit d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyois mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déjà près de mon lit la mort inexorable
Avoit levé sur moi sa faux épouvantable :
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.

C'en étoit fait, sa main tranchoit ma destinée.
Mais tu lui dis, arrête... et la mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit et disparut.
Hélas! si comme moi l'aimable Genouville
Avoit de ta présence en le secours utile,
Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je gouterois les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaitroient sans alarmes;
Et mes yeux, qui sans toi se fermoient pour jamais,
Ne se rouvriroient point pour répandre des larmes.
C'est toi du moins, c'est toi par qui dans ma douleur
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons, dont les soins bienfaisans
Viennent d'adoucir ma souffrance;
Maisons, en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en secret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera son suffrage;
Que son cœur généreux, avec quelque plaisir,
Au sortir du tombeau me reverra paroître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
Par ses vivacités, son esprit et ses grâces,
Dès qu'il reparoîtra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,
Enfin donc je repire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre.
Mais ciel! quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi?
Hélas! en descendant sur le sombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portois son image;
Son amour, ses vertus, ses grâces, ses appas,
A ces derniers momens flattoient encor mon âme;
Je brûlois en mourant d'une immortelle flamme.
Grands dieux! me faudroit-il regretter le trépas?
M'auroit-elle oublié? seroit-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage,
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

Voltaire.

§ 327. *Aux Mânes de Genouville.*

Toi, que le ciel jaloux ravit dans son printemps;
Toi, de qui je conserve un souvenir fidele,
Vainqueur de la mort et du temps;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse, et nouvelle;

Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords
Ce souffle si caché, cette foible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O! mon cher Genonville, avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Egérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutoit nos chansons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissoit nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! Même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne peut de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soin, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs:
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs, et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras;
Foible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens:
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Voltaire.

§ 328. *Vers faits en passant au village de Lawfelt.*

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et des tristes lauriers.
Falloit-il, justes dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Ximois!
Ah! ce qui paroît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

Voltaire.

§ 329. *A M. Bernard.*

Ma muse épique, historique et tragique,
Sur un vieux luth, qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorsque Apollon règla notre apanage,
Il nous dota de présens inégaux;

J'eus les sifflets, les tourmens, les travaux,
Toi les plaisirs: garde bien ton partage.

Le même.

§ 330. *Au roi Stanislas, au sujet de sa seconde élection au trône de Pologne, en* 1734.

Il falloit un monarque aux fiers enfans du nord;
Un peuple de héros s'assembloit pour l'élire,
Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'empire
Menaçoient la Pologne, et maitrisoient le sort.
De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La vertu descendit aux champs de Varsovie:
Mars conduisoit ses pas; Vienne en frémit d'effroi;
La Pologne respire en la voyant paroitre.
Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maitre.
Stanislas à l'instant vint, parut, et fut Roi.

Le même.

§ 331. *Sur le départ du roi de Prusse de Potsdam pour Berlin.*

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage et temple du vrai juste!
J'y voyois Horace et Salluste,
J'étois auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne:
D'un peuple qui l'attend contenter les desirs,
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs:
Que j'aimois l'homme en lui! pourquoi faut-il qu'il règne!

Le même.

§ 332. *Au Roi de Prusse.*

Les lauriers d'Apollon se fanoient sur la terre;
Les beaux arts languissoient ainsi que les vertus;
La fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus
Entre les mains des rois gouvernoient le tonnerre:
La nature indignée élève alors la voix:
" Je veux former, dit-elle, un regne heureux et juste;
" Je veux qu'un héros naisse et qu'il joigne à la fois
" Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
" Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois."
Elle dit, et du ciel les vertus descendirent,
Tout le nord tressaillit, tout l'olympe accourut;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et Frederic parut.

Le même.

§ 333. *A M. H* * *. Anglois qui avoit comparé l'auteur au soleil.*

Le soleil des Anglois est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté:
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avoit surpris,
N'est point dans les climats; il est dans les esprits;
Le nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Partout vous en portez les vives étincelles.

Vous brillerez partout, dans la chaire, au sénat ;
Vous servirez le prince et beaucoup mieux l'état :
Et né pour instruire et pour plaire
Ce feu que vous tenez de votre illustre père
A dans vous un nouvel éclat.

Voltaire.

§ 334. *Epître à M. Pallu, Conseiller d'État.*

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,
On tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la santé.
De ces lieux où l'ennui foisonne,
J'ose encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour et les ris ;
Ils connoissent peu ma personne :
Mais c'est à Pallu que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne ;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour à tour,
Par ses grâces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle :
Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourroit bien, à l'aventure,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon ;
Mais quelqu'un plus aimable? non,
Il n'en est point dans la nature :
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les grâces de la jeunesse ;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce ?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme un ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

Voltaire.

§ 335. *A Madame Dudeffans.*

Oui, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus,
O sage Dudeffans ! est-ce une grande perte ?
Du moins nous ne reverrons plus
Les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde ;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour ;
Plutus, la fortune, et l'amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
Nous en possédons quatre, et c'est un avantage
Que la nature accorde à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois ;
Nous vivons, nous pensons, et notre âme nous reste.
Epicure et les siens prétendoient autrefois
Que ce cinquième sens étoit un don céleste
Qui les valoit tous à la fois.
Mais quand notre âme auroit des lumières parfaites,
Peut-être il seroit encor mieux
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Voltaire.

§ 336. *A Monsieur le Marquis des Issarts Ambassadeur de France à Dresde.*

Monsieur,

La lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir et bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signoit le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux; mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour,
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguste;
La plus fine sagacité
En ce point pourroit se confondre;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde; et puis, Monsieur, les personnes qui la savent le mieux, sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse.

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnoissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monseigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine, je me souviens de Psyché, et je songe que Psyché avoit deux sœurs:

Chacune des deux étoit belle,
Tenoit une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidele:
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y auroit peut-être, Monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle Paris auroit coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, Monsieur, que sans être politique j'ai l'esprit conciliant: je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, de votre excellence, etc.

Voltaire.

§ 337. *Le Hameau.*

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
O quelle image!
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau,
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau.
C'est un ruisseau,
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau.
Mais c'est Sylvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir,
Qu'un autre efface.
C'est alentour
De ce domaine,
Que je promène,
Au point du jour,
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait eclore
Moissons de fleurs;
Ma jeune Flore
A dix couleurs,
Qui pres des leurs
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Une onde claire
S'offre aussitôt.
L'air est si chaud!
Tous deux que faire?
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais

Coule à longs traits;
Toujours la belle
Donne ou reçoit
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.
  Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle
Qui, si bien qu'elle,
Ne chante pas.
  Telle est la chaîne
De nos désirs,
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs,
L'heure certaine.
  O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle
Jointe à l'humeur
D'être fidèle!
  Qu'à pleines mains
Le ciel prodigue
Comble et fatigue
D'autres humains:
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Sylvie;
Je jouirai,
Et je dirai,
Toute la vie,
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

Bernard.

§ 338. *Lettre au Roi de Prusse.*

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons:
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons:
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Épicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous suivons,
Ainsi tandis qu'à l'aventure
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker et de Newton.
Par ce ton si philosophique
Qu'ose prendre ma foible voix
Peut-être je gâte à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques:
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches,
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connois le charme enchanteur;
L'oreille est le chemin du cœur;

L'harmonie, et son bruit flatteur,
Sont l'ornement de la pensée ;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes de génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins, plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie ;
J'aime mieux ces vastes forêts ;
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle ;
Je me sens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie ;
Je l'écrivis avec saillie,
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étois auprès d'Emilie.

Voltaire.

§ 339. *Au Roi de Prusse.*

Sire,

Pendant que j'étois malade, votre majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvois répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurois-je d'ailleurs adressé ma lettre? A Vienne? à Presbourg? à Temesvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; et même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la divinité, ainsi que le sont tous les princes, et d'image très-pensante et très-agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parce que j'étois dans mon lit quand votre majesté couroit à cheval au milieu des neiges et des succès.

D'Esculape les favoris
Sembloient même me faire accroire
Que j'étois dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx, mais je suis très-fâché, sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus passer. Les uns arrivoient de Scharding, les autres de Prague ou d'Iglau.

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun sent les contre-coups,
A ce bon abbé de Saint-Pierre
Que ne vous en rapportez-vous ?

Il vous accorderoit tout aussi aisément, que Licurgue partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établiroit les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant, que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé ; mais le secrétaire d'état Villeroi, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venoit à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, sire, que la diète Européane, ou Europèene, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés, et contens, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du siècle de Louis XIV, car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain ; mais je travaillois principalement pour elle, et j'ai jugé que la sphère du monde n'étoit pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, sire, d'envoyer dans un mois à votre majeste un enorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une

tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des Rois.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

Voltaire.

§ 340. *Au Roi de Prusse.*

Le Salomon du nord en est donc l'Alexandre;
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas:
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes,
Cherchant partout la mort, et la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel! que je dois vous haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage,
Vous êtes un héros; mais vous êtes un sage:
Votre raison maudit les exploits inhumains,
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons, sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

Je songe à l'humanité, sire, avant de songer à vous-mêmes; mais après avoir, en abbé de Saint-Pierre, pleuré sur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire sera complète, si votre majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros l'Allemagne, et l'arbitre de l'Europe; vous en serez le pacificateur, et nos prologues d'opéra seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événemens de ce monde. Je savois bien que vous feriez de grandes actions; j'étois sûr du beau siècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutois pas, quand le comte du Four alloit voir le maréchal de Broglio, et qu'il n'en étoit pas trop content, qu'un jour ce comte du Four auroit la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, et le délivreroit par une victoire. Votre majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations: mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros est toujours sensible, et que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne me mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, sire, mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendroit passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois et les héros, ne le retenoit pas, et qui sera attaché à jamais à votre majesté avec le plus profond respect et la plus tendre vénération.

Voltaire.

§ 341. *Au Roi de Prusse.*

Sire,
J'ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'esprit, par un seul mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre humanité est plus adorable que jamais: il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre majesté. Cela est bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi: mais moi, qui sois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthousiasme, j'oublie dans mon ivresse le monarque, pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art sublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers est le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux et paisible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier,
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur histoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de si jolis vers.
O mon héros, esprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'est qu'un jeu,
Et bien rimer est difficile!
Mais non, cet art noble et charmant
N'est pour vous qu'un délassement;
L'homme universel que vous êtes!
Vous saisissez également
La lyre aimable des poëtes
Et de Mars le foudre assommant!
Tout est pour vous amusement,
Vos mains à tout sont toujours prêtes;
Vous rimez non moins aisément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon seigneur et maître voyoient la lettre de votre majesté, ils ne pourroient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les Césars, et les Antoines, et les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois: battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étoient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Qui fait votre muse infidèle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers. Mais comme votre majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'esprit des François par les étrennes de la St. Jean, ni par les grossièretés de l'abbé des Fontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleuri, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il geloit. M. Amelot et M. de Breteuil arrivèrent, et lui dirent, qu'il se jouoit à se tuer: *bon, bon, messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme! sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir. Je suis avec le plus profond respect.

Voltaire.

§ 342. *Au Roi de Prusse.*

Du héros de la Germanie,
Et du plus bel esprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie:
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déesse vagabonde
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poëtes,
Les chantres boursoufflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre et la lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre style,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose et des vers
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, son esprit, sa grâce,
Ornent votre style enchanteur:
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur.
L'Empereur protégeoit Horace,
Et vous protégez l'Empereur.
Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône:
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne fécoude:
Quand partout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout curieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais, croyez moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon; si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le nord à vos sanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près
Je n'y vis que le plus aimable.

Voltaire.

§ 343. *Au Roi de Prusse.*

Sire,

Je vous ai remercié de votre porcelaine; *le roi mon maître* n'en a pas de plus belle; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre Contrôleur G. des finances n'a fait de si grands changemens. Votre majesté à la booté de me faire compliment sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitois si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes et qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés. Il s'acquitoit parfaitement de cette charge; il savoit par cœur le peu de bons vers, et le grand nombre des mauvais qu'on faisoit dans Paris: c'étoit un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courrier de littérature.
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure.
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix:
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux:
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
Des beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique
Et sur les filles d'opéra.
En province une académie
Enseigne méthodiquement
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connois certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur temps.

Voltaire.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

Odes héroïques, morales et anacréontiques, scènes dramatiques, epîtres, discours, satires.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections	Auteurs.	Pag.
1 *ODE à la fortune	*La Harpe*	1
2 *Portraits	*Malherbe*	3
3 Ode au comte du Luc	*J. B. Rousseau*	4
4 Ode au prince Eugène	—	8
5 Ode au duc de Vendôme	—	10
6 Ode à Malherbe	—	11
7 Ode sur la bataille de Péterwaradin	—	13
8 *Ode aux princes chrétiens	—	14
9 Ode à la fortune	—	17
10 Ode sur la mort du prince de Conti	—	18
11 Ode à la paix	—	21
12 *Ode à une veuve	—	24
13 Ode à M. d'Ussé	—	24
14 Ode à l'abbé Courtin	—	25
15 Ode au marquis de la Fare	—	26
16 *Ode à l'abbé Chaulieu	—	27
17 Ode sur la vie humaine	—	28
18 Ode sur la mort de J. B. Rousseau	*Pompignan*	28
19 Ode sur la journée de Fontenoi	*Fréron*	29
20 Ode sur le système de Copernic	*Malfilâtre*	31
21 Ode à Buffon, sur ses détracteurs	*Le Brun*	32
22 Ode à Malherbe, sur les douceurs de la vie champêtre	*Racan*	33
23 Ode sur Fontenoi	*Chaulieu*	34
24 Ode sur le siècle pastoral	*Gresset*	35
25 *Ode sur la violence et les fureurs de l'amour	*L'abbé de Lille*	36
26 *Portrait d'Iris	*La Fontaine*	36
27 *L'amour mouillé	—	37
28 *Ode à Barine	*La Harpe*	37
29 Danger de réveiller l'amour	*La Motte*	37
30 Les souhaits	—	38
31 Le ruisseau	*Pannard*	38
32 L'amour fouetté	*Bernard*	38
33 La rose	—	38
34 L'amour et les nymphes	*Bernis*	39
35 L'amour papillon	—	39
36 *Scène de l'école des femmes	*Molière*	39
37, 38, Scènes du misantrope	—	42
39,* 40, *Scènes du Tartuffe	—	49
41 Scène d'Amphitrion	—	51
42, 43, 44 Scènes des femmes savantes	—	64
45 Scène des plaideurs	*Racine*	71
46 Scène du Mercure galant	*Boursault*	76
47 Scène du glorieux	*Destouches*	78
48 Scène du joueur	*Regnard*	80
49 Scène du légataire	—	82
50 Scène de la métromanie	*Piron*	87
51 Scène du méchant	*Gresset*	91
52 Scène de l'inconstant	*Colin d'Arleville*	94
53 Scène de Sertorius	*Corneille*	97
54 Scène de Cinna	—	101
55 Scène d'Andromaque	*Racine*	106
56 Scène de Britannicus	—	108
57 *Scène de Bajazet	—	109
58 Scène de Mithridate	—	113
59 Scène d'Iphigénie	—	117
60 *Autre scène d'Iphigénie	—	119
61 *Scène de Phèdre	—	121
62 *Scène d'Atrée et Thieste	*Crebillon*	125
63 Scène de Rhadamiste et Zénobie	—	126
64 *Scène de Brutus	*Voltaire*	128
65 *Scène de Zaïre	—	129
66 *Scène de la mort de César	—	133
67 Scène d'Alzire	—	135
68 Scène de Mahomet	—	136
69 *Scène de Mérope	—	139
70 Scène de l'orphelin de la Chine	—	141
71 Extrait d'une scène de Didon	*Pompignan*	143
EPITRES.		
72 Au marquis de Seignelay	*Boileau*	143
73 *A Racine	—	146
74 *A la marquise du Châtelet	*Voltaire*	148
75 Sur l'agriculture	—	149
76 A George I.	—	151
77 A Mde. Denis	—	151

Sections	Auteurs.	Pag.
78 A Marmontel	——	153
79 A M. D. D. N. la Chartreuse	Gresset	153
80 Sur la paresse	Bernis	159
81 Aux poëtes	Marmontel	158
82 *A sa sœur	Gresset	162
83 *A madame la duchesse de Devonshire	L'abbé de Lille	166
84 A l'amitié	St. Aulaire	167
DISCOURS.		
85 Il y a dans toutes les conditions une mesure de biens et de maux qui les rend égales	Voltaire	168
86 *Sur la liberté de l'homme	——	170
87 Sur la modération en tout	——	173
88 *Sur la nécessité de régler ses désirs	——	175
89 *Sur la nature de l'homme	——	176
90 Satire à mon esprit	Boileau	178
91 Le dix-huitième siècle	Gilbert	183

LIVRE QUATRIÈME.

Elégies, pastorales, contes, fables, stances, romances, chansons, madrigaux, épigrammes, ballades, sonnets, &c. mélanges.

Sections	Auteurs.	Pag.
ÉLÉGIES.		
1 Ovide sur son départ pour l'exil	Pompignan	187
2 Sur la disgrâce de M. Fouquet	La Fontaine	189
IDYLLES.		
3 *Sur la paix	Racine	190
4 Les moutons	Mde. Déshoulières	192
5 Sur ses enfans	——	193
6 Les oiseaux	——	193
7 Les fleurs	——	194
8 Le ruisseau	——	195
9 *Le berceau	Léonard	197
ÉGLOGUES.		
10 Climène	Segrais	199
11 Ismène	Fontenelle	200
12 Combat pastoral	La Motte	201
CONTES.		
13 *Philémon et Baucis	La Fontaine	203
14 *La matrone d'Ephèse	——	206
15 Thélème et Macare	Voltaire	209
16 L'ennui et le plaisir	Rivarol	210
17 Daphné métamorphosée en laurier	De St. Ange	211
FABLES.		
18 La mort et le bûcheron	La Fontaine	214
19 La besace	——	214
20 Le renard et la cicogne	——	215
21 Le chêne et le roseau	——	215
22 L'oiseau blessé d'une flèche	——	216
23 Le renard et les raisins	——	216
24 Les loups et les brebis	——	216
25 Le vieillard et ses enfans	——	217
26 Le laboureur et ses enfans	——	217
27 Les médecins	——	218
28 Le lion s'en allant en guerre	——	218
29 Phébus et Borée	——	218
30 Les animaux malades de la peste	——	219
31 La coche et la mouche	——	220
32 La laitière et le pot au lait	——	221
33 Le chat, la belette et le petit lapin	——	221
34 Le savetier et le financier	——	222
35 Le lion, le loup, et le renard	——	223
36 Les obsèques de la lionne	——	224
37 Les deux chiens et l'âne mort	——	225
38 Les deux pigeons	——	225
39 Le singe et le léopard	——	227
40 Le gland et la citrouille	——	227
41 Le vieillard et les trois jeunes hommes	——	228
42 L'amour et la folie	——	229
43 La forêt et le bûcheron	——	229
44 Le renard, le loup et le cheval	——	230
45 *Le philosophe Scythe	——	230
46 Le paysan du Danube	——	231
47 *Le paon se plaignant à Junon	——	232
48 *Le geai paré des plumes du paon	——	233
49 *Le héron	——	233
50 *Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat	——	234
51 L'imagination et le bonheur	La Parisienne, attribuée à Mlle Bernard	236
52 Mercure et les ombres	La Motte	237
53 Le portrait	——	237
54 Le vieux poirier et le jeune abricotier	Pesselier	238
55 L'homme et la marmotte	——	239
56 Les deux potiers	Richer	239
57 Le livre de la raison	L'abbé Aubert	239
58 L'enfant et la poupée	Vadé	239
59 Le sommeil du tyran	Bret	240
60 L'araignée et le ver à soie	Boisard	240
61 Le père et ses deux fils	Le duc de Nivernois	240
62 La coquette et l'abeille	Florian	242
63 Le léopard et l'écureuil	——	242
64 Le jardinier et son maître	Le Ch. de Lille	243
65 Le merle et le ver luisant	Dorat	244
66 Le fils ingrat	L'abbé le Monnier	244
STANCES.		
67 Conseils à Thémire	Moncrif	246
68 La bergère délaissée	Anonyme	246
69 Les regrets	La Harpe	247
70 Sur le nouvel an	J. B. Rousseau	248
71 Sur l'opéra	Pannard	248

Sections — Auteurs. Pag.

72 Le bonheur de la solitude — *Florian* 249
73 A Mde. la Dauphine, infante d'Espagne — *Voltaire* 249
74 Sur différens sujets de morale — *Mde. Deshoulières* 250

ROMANCES.

75 Les amours infortunes de Raoul de Coucy et de Gabrielle de Vergy — *Le duc de la Vallière* 254
76 Aloxis et Alis — *Moncrif* 255
77 Sur un enfant dans son berceau — *Berquin* 257
78 Plaintes d'une femme abandonnée — 258
79 Daphné — *Marmontel* 259
80 Pétrarque — 259
81 L'Amante abandonnée — *Anonyme* 260
82 Clémence Isaure — *Florian* 260

VAUDEVILLES.

83 Le temps passé et le temps présent — *Pannard* 261
84 *Pouvoir de l'or — 262

CHANSONS.

85 La fauvette — *La marquise d'Antremont* 263
86 Légereté de Lisette — *La Harpe* 263
87 Les regrets — *Anonyme* 263
88 Les trocs — *Dufresny* 264
89 Vœux d'un ivrogne — *Adam Billaut* 264
90 L'emploi du temps — *Moncrif* 264
91 Sur le plaisir — *La comtesse de Murat* 264
92 A la belle Gabrielle — *Attribuée à Henri IV.* 264
93 Sur mde. de la Vallière — *Moncrif* 265
94 Egalité originelle des hommes — *De Coulanges* 265
95 Les adieux — *L'abbé Lattaignant* 265

MADRIGAUX.

96 *Les deux dons — *J. B. Rousseau* 265
97 *L'amour et Vénus — *Bouville* 265
98 *Sur la maîtresse d'un cabaret — *Bernis* 265
99 A mde. du Châtelet — *Voltaire* 265
100 A mde. de Rupelmonde — 266
101 A mde. la princesse Ulrique de Prusse — 266
102 *A mde. Martel — *Lainez* 266
103 *A mde. de ***, en lui envoyant les œuvres du roi de Prusse — *Voltaire* 266
104 *A mde. de Boufflers, en lui envoyant la Henriade — 266
105 *A mde. du Châtelet, en lui envoyant l'histoire de Charles XII. — 267
106 *A mde. de Pompadour après une maladie — 267
107 *A mde. de *** — *Bernis* 267
108 *A mde. de *** — *Fontenelle* 267
109 *A mde. de *** — *Voltaire* 267
110 *A mde. de Pompadour dessinant une tête — 267
111 *A mde. du Bocage — 267
112 *A la princesse de Babilone — 267
113 *Sur mde. de *** — *Cotin* 268
114 *A mde. de *** sur un passage de Pope — *Voltaire* 268
115 *A la même — 268
116 *A mde. de ***. Les deux amours — 268
117 *A la même — 268
118 *A mde. d'Antremont — 268
119 *A mde. du Châtelet — 268
120 *Sur un baiser que la Dauphine donna à Alain Chartier — 269
121 *A mde. de *** qui se plaignoit d'être agée de 30 ans — *Bernis* 269
122 *A mde. de *** — *Boufflers* 269

PORTRAITS.

123 *De mde. de *** — *Chaulieu* 269
124 *Le mde. de la Vallière — *Voltaire* 270
125 *De l'amitié — *Perrault* 270
126 *De Clarice — *Fontenelle* 270

BOUQUETS.

127 *A M. Caze — *Mde. Deshoulières* 271
128 *A mde. la C. de S. — *Marmontel* 272
129 A mde. *** — *M. Dulens* 272
130 *A mde. Lullin — *Voltaire* 272
131 *A mde. de Villars — 273
132 *Sur deux danseuses célèbres — 273
133 *A mde. de Bouillon — 273
134 *A mde d'Aiguillon — 273

EPIGRAMMES.

135 *Contre un avocat — *La Harpe* 273
136 *Sur Didon — *Anonyme* 273
137 *Sur la mort de Samblançay — *Marot* 274
138 *Contre deux buveurs — 274
139 Sur l'Iphigénie de le Clerc — *Racine* 274
140 L'origine des sifflets — 274
141 Sur la Judith de Boyer — 274
142 *Contre Desmarets — *Boileau* 274
143 *Contre Saint-Sorlin — 274
144 *Contre un Athée — 274
145 Sur la manière de réciter du poëte Santeuil — 274
146 *L'amateur d'horloges — 275
147 Sur le Germanicus de Pradon — *Racine* 275
148 Sur le Sésostris de Longepierre — 275
149 *Sur Andromaque — 275
150 *Contre Perrault — *Boileau* 275
151 *Contre Cotin — 275
152 *Sur ce qu'on avoit lu à l'académie des vers contre Homere et Virgile — 275
153 *A Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens — 276
154 *Sur le même sujet — 276
155 *Au même — 276
156 *Au même — 276
157 *Aux auteurs du journal de Trevoux — 276
158 *Contre les courtisans — *Chaulieu* 277
159 *Sur le même sujet — *La Fare* 277
160 *Sur l'élection de M. de Chamillard à l'académie — *Chaulieu* 277
161 *Sur l'élection de M. de la Loubère — 277
162 *Contre l'inconstance du temps présent — 277
163 *Les deux Vénus — *J. B. Rousseau* 277
164 *Malice de l'amour — 277
165 *Le pouvoir des yeux de Caliste — 278
166 *Le mauvais lot — 278
167 Sur un huissier — 278
168 Contre mde. de *** — 278
169 Contre un ivrogne — 278

Sections		Auteurs.	Pag.
170	Sur le monde	*J. B. Rousseau*	278
171	A un pied-plat qui faisoit courir de faux bruits contre l'auteur	——	278.
172	Contre ceux qui s'érigent en joges des auteurs	——	278
173	Le charlatan	——	278
174	Sur la descente d'Orphée aux enfers	——	279
175	*Sur mde. de ***	——	279
176	*Pour une dame nouvellement mariée	——	279
177	Contre un fat	——	279
178	*Contre les odes de la Motte	——	279
179	Contre le même, sur son Iliade	——	279
180	Contre le même, sur le même sujet	——	279
181	Contre le même, sur ses fables	——	279
182	*Contre le même, sur le même sujet	*Chaulieu*	280
183	Contre Fontenelle	*J. B. Rousseau*	280
184	Contre un ivrogne	——	280
185	A un critique moderne	——	280
186	Contre un rimeur braillard	——	280
187	Sur les procès	——	280
188	*La chose difficile	——	280
189	Danger de la critiqoe	——	280
190	Contre un homme plein de lui-même	——	280
191	Sur la fortune qu'on fait à la cour	——	281
192	Contre certains auteurs	——	281
193	Les prôneurs intéresses	——	281
194	Aux journalistes de Trévoux	——	281
195	*Aux mêmes	——	281
196	*Contre Montfort	——	281
197	*Contre Danchet	——	281
198	*Contre M. ***	——	281
199	Contre du Pogge	——	281
200	La quittance	——	282
201	*Contre un homme à prétentioos	——	282
202	Contre M. ***	——	282
203	Contre l'antiquité	*D'Areilly*	282
204	Contre Coypel	——	282
205	Sur le remboursement des rentes	——	282
206	Contre un homme très-méchant	*Anonyme*	282
207	Contre Ménage	*La Monnoie*	282
208	Contre le mariage	*Maucroix*	282
209	Sur l'académie	*La Condamine*	282
210	*L'avare converti	——	282
211	*Contre l'académie	*Piron*	283
212	Sur la rétractation qu'un auteur fit de ses pièces de théâtre	——	283
213	Sur le portrait de l'abbé le Blanc	——	283
214	Contre un mauvais poëte	*Anonyme*	283
215	Contre un plat auteur	*Sautereau de Marsy*	283
216	Contre M. ***	*Anonyme*	283
217	Contre une vieille coquette	*Pesselier*	283
218	Contre un homme qui n'ecrivoit que pour son plaisir	*De Rabel*	283
219	Sur les prédicateurs modernes	*Anonyme*	283
220	Vanité de la grandeor	*Patrix*	284
221	Contre un mauvais poëte rempli d'amour-propre	*Anonyme*	284
222	Bon mot de Caton	*Baraton*	284
223	Les gages	——	284
224	Le voleur	——	284
225	Contre deux poëtes médiocres	*Betoulaud*	285
226	Contre un mauvais médecin	*François de Neufchâteau*	285
227	*Sur Hercule	*Voltaire*	285
228	*Sur un miroir	——	285
	INSCRIPTIONS.		
229	*Sur une urne	*Lévizac*	285
230	*Pour la ville d'Arcis sur Aude	*Piron*	286
231	*Poor la galerie de Cirey	*Voltaire*	286
232	*Pour la statue de l'amour	——	286
233	*Sur une statue de Niobé	——	286
234	*Sur la statue de Vénus par Praxitèle	——	286
	EPITAPHES.		
235	De la Fontaine	*La Fontaine*	286
236	D'un mauvais auteur	*J. B. Rousseau*	286
237	*De M. ***	——	286
238	D'un grammairien	*Piron*	286
239	D'un poëte	*Destouches*	286
240	*De Saint-Pavin	*Frenbet*	286
241	*D'un homme comme il y en a tant	*Boileau*	287
242	D'un homme de lettres	*Lévizac*	287
243	*D'une femme par son mari	*Anonyme*	287
244	*De Piron	*Piron*	287
245	*Du Chevalier de Boufflers	*Boufflers*	287
246	*Du docteur Arnauld	*Boileau*	287
247	*De mde. Boileau, mère du poëte	——	287
	PORTRAITS.		
248	*De mlle. de Lamoignon.	——	287
249	*De Tavernier	——	288
250	*Du M. Hamoo, médecin	——	288
251	*De Racine	——	288
252	De Boileau Déspréaux	*J. B. Rousseau*	288
253	De Baron, le Roscius François	——	288
254	*De mlle. le Couvreur	*Voltaire*	288
255	*De Pierre le grand	——	289
256	*Du père Calmet	——	289
257	De Leibnits	——	289
258	*De M. le Noir	*Vigée*	289
259	Du comte de Tressan	*L'abbé de Lille*	289
260	De M. Carron, prêtre François	——	289
261	Du pape Pie VI.	——	289
	QUATRAINS.		
262	*Sur la violette	*Desmarets*	290
263	*Sur des œillets arrosés par le grand Condé	*Mlle. de Scudery*	290
264	*Sur la nature de Dieu	*Attribué à Voltaire*	290
265	Sur l'incertitude de la vie	*Maucroix*	290
266	*A M. le comte de *** au sujet de l'impératrice reine	*Voltaire*	290
267	*A M. de *** sur l'impératrice de Russie	——	290
268	*Au roi Stanislas	——	290
269	*Sur les Barmécides	——	291
270	*Suite de quatrains pour tenir lieu de ceux de Pibrac	——	291
271	Sur l'inconséqueoce des hommes	——	292
272	*Sur la légèrcté des résolutions	*Anonyme*	292
273	*Sur l'utilité des censeurs	*Anonyme*	292

Sections	Auteurs.	Pag.
274 *Sur Léandre	*Voltaire*	292
275 *A mde. de ***	*Saint-Peravi*	292
276 *Sur un bavard	*Voltaire*	293
277 *Sur le magasio de porcelaines de Versailles	*Boufflers*	293
278 *Sur l'ingratitude des hommes	*Baraton*	293
279 Sur Bernouilly	*Voltaire*	293
280 *Pour mde. du Châtelet	——	293
281 *A M. Bernard, auteur de l'art d'aimer	——	293
282 *A M. de la Harpe	——	293
SONNETS.		
283 *Contre le Cardinal de Richelieu	*Maynard*	293
284 *La belle matineuse	*Malleville*	294
285 *Contre Colbert	*Henault*	294
286 *Sur une des parentes de l'auteur	*Boileau*	294
287 *Sur l'avorton	*Henault*	295
288 *Recours d'un pécheur à la bonté de Dieu	*Desbarreaux*	295
289 *Apollon et Daphné	*Fontenelle*	295
290 *Au marquis de la Fare	*J. B. Rousseau*	296
291 *Au comte Algarotti	*Anonyme*	296
RONDEAUX.		
292 *A Benserade	*Prepetit de Grammont*	296
293 *A un homme sujet à des douleurs de sciatique	*Billaut*	296
294 *Conseils à Iris	*Mde. Deshoulieres*	297
295 *Remède contre l'amour	——	297
TRIOLETS.		
296 *Sur M. *** qui étoit turt obscur dans ses écrits	*Anonyme*	297
297 *Contre Danchet, Nadal et Saint-Didier	*Voltaire*	297
298 *VILLANELLE. Complainte de deux bergers	*Passerat*	298
299 *LAI. Sur la grandeur humaine	*Anonyme*	298
APPENDICE OU MÉLANGES.		
300 *Le temple du goût	*Voltaire*	298
301 *Lettre à l'abbé de Chaulieu	——	307
302 *Lettre à mgr. le grand Prieur	*Courtin et Voltaire*	307
303 *Réponse de l'abbé de Chaulieu	*Chaulieu*	309
304 *La retraite	——	310
*Louange de la paresse	*La Fare*	311
305 *Epître au marquis de la Fare	*Chaulieu*	312
306 *Plainte sur la mort du même	——	315
307 *Epître à M. le comte Algarotti	*Voltaire*	316
308 Epître à M. le comte de Tressan	——	317
309 *Epître à M. Desmahis	——	317
310 *Epître au président Hénaut	——	318
311 *Epître à Fontenelle	——	318
312 *Hymne à l'amitié	*Bernard*	319
313 *L'amitié	*Colardeau*	319
314 *Réponse à one dame ou soi-disant telle	*Voltaire*	324
315 *L'hiver, Idylle	*Mde. Deshoulières*	325
316 L'automne	*Bernard*	326
317 L'hiver	——	326
318 Le printemps	——	327
319 *Medée invoquant les démons	*Quinaut*	328
320 *Les géans terrassés	——	328
321 *Hymne à la beauté	*Mlle. Bernard*	329
322 *Horace et Lydie	*Le duc de Nivernois*	329
323 *La sensitive	*Boucher*	329
324 *Dialogue entre un passant et une tourterelle	*Anonyme*	330
325 *Rapidité de la vie	*Sarasin*	330
326 *A M. Gervasi	*Voltaire*	330
327 *Aux mânes de Genouville	——	331
328 Vers faits en passant au village de Lawfelt	——	332
329 *A M. Bernard		332
330 *Au roi Stanislas		333
331 *Sur le départ du roi de Prusse	——	333
332 *Au roi de Prusse	——	333
333 *A M H***	——	333
334 *Epître à M. Pallu	——	334
335 *A mde Dudeffans	——	334
336 *A M. le marquis des Issarts	——	335
337 Le Hameau	*Bernard*	335
338 *Lettre au roi de Prusse	*Voltaire*	336
339 *Au même	——	337
340 *Au même	——	338
341 *Au même	——	339
342 *Au même	——	339
343 *Au même	——	340

NOTICE

DES ÉCRIVAINS

DONT ON A DONNÉ DES EXTRAITS DANS CE RECUEIL.

ABBADIE (*Jacques*) ministre Calviniste, né dans le Bearn en 1654 et mort à Londres en 1727, sur la paroisse de *Mary-le-bone*, à l'âge de 73 ans. Après avoir fait avec distinction son cours d'études à Sedan, il voyagea pour son instruction en Hollande et en Allemagne. De retour en France, il y exerça les fonctions de son ministère. Sa réputation le fit appeler à Berlin, d'où il passa en Angleterre et ensuite en Irlande où il obtint le doyenné de Killaloé. La pureté de ses mœurs, la droiture et l'aménité de son caractère, l'étendue de ses connoissances, et son éloquence simple et naturelle le firent également rechercher des grands et des gens de lettres. C'est en Angleterre qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages. Les plus estimés sont ses traités *de la vérité de la religion chrétienne, de la divinité de Jésus-Christ*, et de *l'art de se connoître soi-même*. Ces traités, qui méritèrent également les suffrages des catholiques et des protestans, furent traduits dans toutes les langues, et méritoient bien cet honneur: ce qui les distingue est la force dans le raisonnement et l'énergie dans le style.

AGUESSEAU (*Henri François d'*) né à Limoges en 1668 et mort à Paris en 1751. Ce célèbre magistrat annonça dès l'enfance ce qu'il seroit un jour: ses progrès dans les premières connoissances furent aussi prompts que brillans. A peine sorti du collége, il rechercha de préférence la société des gens de lettres, et surtout celle de Racine et de Despréaux. Entraîné par les charmes de la poésie, il s'y livra d'abord, mais sans que ce goût nuisît aux études plus sérieuses dont il étoit occupé. Avocat-Général en 1691, Procureur-Général en 1700 et Chancelier au commencement de la régence, il déploya dans toutes ces places les plus grands talens et la plus inflexible équité. Il n'aspira dans toutes qu'à être utile, sans jamais songer à s'enrichir. Après un long ministère, il ne laissa d'autre fruit de ses épargnes que sa bibliothèque; encore même n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. On a dit de lui qu'il *pensoit en philosophe et parloit en orateur*. Ses principes d'éloquence étoient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition et les charmes de l'art de la persuasion. Son style est clair, châtié et harmonieux; mais quelquefois on peut y désirer plus de chaleur. La vie entière de cet homme célèbre à tant de titres fut partagée entre les fonctions de la magistrature et la pratique des vertus chrétiennes.

ALEMBERT (*Jean le rond d'*) né à Paris en 1717, et mort dans la même ville en 1783. D'Alembert a été un de ces génies précoces qui se développent avant le temps. A dix ans, il fit l'étonnement de ses maîtres. Ayant fini de très-bonne heure avec le plus grand éclat son cours d'études au collége Mazarin, il s'adonna aux mathématiques, et devint en peu de temps un des premiers mathématiciens de l'Europe: mais ce goût pour les sciences abstraites ne l'empêcha pas de cultiver en même temps les belles-lettres. Reçu à l'académie Françoise, il fut choisi, à la mort de Duclos, pour en être le secrétaire perpétuel, fonction honorable qu'il remplit avec éclat. Ses principaux ouvrages de littérature sont la *préface de l'Encyclopédie*, un des chefs-d'œuvre de notre langue; différens morceaux d'histoire et de belles-lettres dans ce dictionnaire; des *mélanges d'histoire, de littérature et de philosophie*; et les éloges des académiciens lus dans les séances publiques de l'académie. Tous ces ouvrages sont sagement et purement écrits: il est aisé de voir à leur lecture que d'Alembert avoit fait une

étude particulière de sa langue. On trouvera dans ses éloges des parallèles ingénieux, des réflexions fines, et des portraits bien peints: mais on y désirera quelquefois un style moins entortillé, moins de prétentions à la finesse, et moins de recherche dans les pensées. On voit qu'il avoit pris Fontenelle pour modèle. On trouvera aussi dans quelques-uns de ses autres ouvrages des jugemens faux en matière de goût; il est des objets qui sont faits pour être sentis et non pas analysés. Les mœurs de d'Alembert furent simples et pures. Sans ambition, quoique avec une fortune médiocre, il refusa l'éducation du Czar Paul I. S'il n'avoit pas eu le malheur d'être un des coryphées du parti philosophique, il eût joui d'une estime générale. D'Alembert a été de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe.

Antremont (*N. Marquise d'*) distinguée par les grâces et la finesse de son esprit. On a d'elle quelques jolies pièces insérées dans les journaux et dans l'almanach des muses.

Anquetil (*Louis-Pierre*) Génovefin. Ce religieux estimable cultiva dans la retraite son goût pour les lettres. Les principaux fruits de ses recherches ont été *l'esprit de la ligue* en 3 volumes, et son *précis de l'histoire générale*, en 9. Ce dernier ouvrage, qui manquoit dans notre langue, a réuni tous les suffrages par la justesse des vues, la sagesse qui y règne et l'impartialité avec laquelle il est écrit.

Attaignant, voyez Lattaignant.

Aubert (*Jean-Louis*) né en 1731 a publié en 1766 un recueil de fables assez médiocres: mais parmi lesquelles il y en a un petit nombre qu'on lit avec plaisir. Ses autres ouvrages sont entièrement oubliés. Il a aussi travaillé à différens journaux, et a été le rédacteur des *petites affiches de Paris*, journal dont la partialité étoit quelquefois révoltante, et dont souvent le moindre défaut étoit de manquer de goût.

Aulaire, voyez Saint-Aulaire.

Baraton. (————) il eut part au dictionnaire des rimes de Richelet, dont il fit retrancher les mots, qui auroient pu offenser les personnes délicates. On a de lui un petit recueil d'épigrammes publié en 1705, qu'on ne trouve plus que dans les bibliothèques, et qu'on ne lit guères plus. Néanmoins parmi ces épigrammes, il y en a quelques-unes assez heureuses et d'une tournure piquante et inattendue.

Barthelemy (*Jean Jacques*) né en 1716 et mort à Paris en 1795. Outre un grand nombre de mémoires qu'on trouve dans les mémoires des inscriptions, on doit à cet illustre savant le petit roman de *Carite et de Polidore*, et le *voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Ce dernier ouvrage, qui lui avoit coûté trente ans de travail, fut accueilli avec enthousiasme et ouvrit à l'auteur les portes de l'académie Françoise. Une érudition immense, une connoissance exacte de la Grèce et des mœurs de ses anciens habitans, un style pur et varié selon les sujets, des rapprochemens heureux et des allusions fines et ingénieuses, tel est le mérite de cet ouvrage qu'on lira toujours avec autant de plaisir que d'instruction; une simplicité d'enfant, des mœurs douces, un caractère franc et ouvert, et un cœur sensible, fut celui de son modeste auteur. M. le Duc de Nivernois a écrit sa vie.

Batteux (*Charles*) né en 1713 au village d'Alland'hui sur les bords de la rivière d'Aine, et mort à Paris en 1780. Batteux vint de bonne heure à Paris, où il fut professeur de philosophie au collége royal, de l'académie Françoise et de celle des inscriptions. Quoique aucun de ses ouvrages ne l'élève au-dessus de la médiocrité, ce fut un littérateur estimable. On trouvera dans son *cours de belles-lettres* de la clarté et de la méthode: mais peu de vues nouvelles. La préférence que quelques personnes lui ont donnée sur celui de Rollin, ne peut avoir son origine que dans un défaut de connoissances et de goût. Sa traduction d'Horace est assez fidèle; mais elle est absolument sans chaleur et sans grâce: ses quatre poétiques sont plus estimées. Quant à son *cours élémentaire à l'usage de l'école militaire*, fait par ordre du gouvernement, on sait qu'il ne repondit pas à l'attente du public. En effet les différens traités qu'il renferme ne sont que des croquis mal digérés, et médiocrement écrits. Le chagrin qu'il eut du peu de succès de cet ouvrage le conduisit bientôt au tombeau.

Beau (*Charles le*) né à Paris en 1701 et mort dans la même ville en 1778. Le Beau professa d'abord la rhetorique au collége des Grassins, d'où il passa au collége royal. Son mérite le fit recevoir à l'académie des inscriptions, dont il fut secrétaire perpétuel et pensinnnaire. On a de lui des dissertations et des *éloges historiques*, insérés dans les mémoires de l'académie des inscriptions, qui font honneur à ses talens et à ses lumières: mais son principal ouvrage est son *histoire du bas empire* en 22 volumes in 12. Il y a concilié des écrivains qui se contredisent, rempli beaucoup de lacunes, et fait un corps régulier d'un amas de débris informes. La critique en est judicieuse, la narration bien faite, quoique peut-être trop pleine de détails, et le style élégant; mais ce n'est pas toujours celui de l'histoire. Le rhéteur s'y montre trop souvent. Ce professeur fut adoré de ses disciples, et mérita d'avoir des amis par la douceur de ses mœurs et la sûreté de son commerce. Il vécut et mourut dans de grands sentimens de religion.

Beaumelle (*Laurent Angliviel de la*) né à Valleraugue, dans le diocèse d'Alais,

en 1727 et mort à Paris en 1773. La Beaumelle se fit de bonne heure un nom dans les lettres. Appelé à Copenhague pour être professeur de belles-lettres Françoises, il ouvrit ce cours de littérature par un discours qui lui donna de la célébrité. Mais né en Languedoc, le climat du nord ne lui convint pas; il quitta le Dannemarc avec le titre de conseiller et une pension. A son retour il s'arrêta à Berlin, voulut se lier avec Voltaire: mais l'un et l'autre étoient d'un caractère trop bouillant pour être long-temps unis. Ils se virent et se brouillèrent sans retour. La première origine de cette querelle vint d'une réflexion que la Beaumelle avoit insérée dans son livre des *pensées*. Il y avoit dit: *il y a eu de meilleurs poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.* L'attaque étoit forte et personnelle; Voltaire ne put jamais la lui pardonner. Il disoit cependant de lui; *c'est un coquin qui a bien de l'esprit*; la Beaumelle de son coté disoit de Voltaire, *personne n'écrit mieux que lui*. Ce livre des pensées, ou *le qu'en dira-t-on?* renfermoit des choses trop tranchantes en politique, en littérature et en morale, et le firent mettre à la Bastille. Les mémoires et les lettres de Mde. de Maintenon lui attirèrent une seconde détention: en effet il y hasarda plusieurs traits et en défigura d'autres. Son commentaire sur la Henriade renferme quelques observations justes parmi un grand nombre de minutieuses et de triviales. Ses lettres à Voltaire sont celui de ses ouvrages où il y a le plus d'esprit et de sel.

BEAUSOBRE (*Isaac de*) ministre protestant, né à Niort en 1659 et mort à Berlin en 1736. Forcé de quitter la France pour avoir brisé les sceaux du roi, apposés à la porte d'un temple, après la défense de professer publiquement la religion calviniste, il se refugia en Hollande, d'où bientôt après il passa à Berlin. Il y fut fait chapelain du roi de Prusse et conseiller du consistoire royal. Il y a publié différens ouvrages estimés. Celui qui lui a fait le plus d'honneur est son *histoire critique de Manichée et du manichéisme*. On y trouve une grande connoissance de l'histoire ecclésiastique, puisée dans les sources, une critique judicieuse, mais quelquefois un peu hardie, des digressions curieuses; une narration soutenue: mais le style en est, comme celui de tous les refugiés, incorrect, quoique assez agréable. Beausobre pensoit avec chaleur et écrivoit de même. Ses sermons, publiés à Génève, ont de l'onction, mais peu de profondeur. Son cœur étoit généreux, humain et éloigné de toute espece de rancune et de vengeance. Il aima la religion, et en pratiqua les devoirs.

BEAUVAIS (*Jean-Baptiste-Charles-Marie de*) né à Cherbourg en 1735 et mort à Paris en 1790. Cet orateur se distingua de bonne heure dans l'éloquence de la chaire, et par toutes les vertus de son état. Nommé évêque de Senez, il ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui, et se rendit par son zèle digne d'une élévation qu'il n'avoit point recherchée et qu'il ne devoit qu'à son seul mérite. Les circonstances l'ayant engagé à se démettre de son évêché, il passa dans la retraite le reste de ses jours. On n'a publié que ses oraisons funèbres qui offrent des traits d'une grande beauté, des tableaux touchans, et un coloris vrai. C'est un des bons orateurs du second ordre.

BERNARD (*Catherine*) née à Rouen en 16** et morte à Paris en 1712. Elle remporta plusieurs prix de poésie à l'académie Françoise et à celle des jeux floraux, et travailla pour le théâtre conjointement, à ce qu'on croit, avec Fontenelle son ami et son compatriote: mais la tragédie étoit un genre qui ne convenoit ni à l'un ni à l'autre. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légèreté, et même de temps en temps de la delicatesse; mais on ne les lit plus depuis long-temps. Elle étoit de l'académie de Ricovrati de Padoue.

BERNARD (*Pierre-Joseph*) né à Grenoble en Dauphiné l'an 1708 et mort à Paris en 1776. Après avoir achevé son cours d'études à Lyon au collège des jésuites, Bernard vint à Paris où il se fit bientôt connoître par des vers charmans qui respiroient la grâce et la volupté. Emmené en Italie en 1734 il se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et fut présenté au maréchal de Coigny à qui il plut. Ce héros se l'attacha en lui donnant la fonction de secrétaire, et le fit bientôt nommer secrétaire général des dragons. Cette place et celle de bibliothecaire du cabinet de sa Majesté au château de Choisi-le-Roi assurèrent sa fortune. On a de lui *l'art d'aimer*, poëme supérieur à celui d'Ovide, mais qui néanmoins est bien éloigné de la perfection dont il étoit susceptible. *Phrosine et Melidore*, autre poëme, ne vaut pas mieux. Mais son opéra de *Castor et Pollux*, ses *épîtres* et ses *odes anacréontiques* l'ont mis au rang de nos poëtes les plus agréables. Quel dommage qu'il n'ait pas toujours respecté la décence et qu'il ait presque toujours offert dans ses tableaux des images trop voluptueuses et trop libres. L'épicurisme qu'on passe aux poëtes ne doit pas aller jusqu'à la licence. Ses épîtres et ses odes sont remplies de pensées fines, agréables et ingénieuses; et la versification en est douce, vive et légère. Son *épître à Claudine* et son *ode sur la rose* auroient suffi pour faire sa

réputation. On ne l'appeloit que le *Gentil Bernard*. En 1771, victime du dieu qu'il avoit chanté, il perdit la mémoire, et tomba bientôt après dans la démence : c'est dans cet état qu'il traîna pendant cinq ans une ombre de vie pire que la mort.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, voyez SAINT-PIERRE.

BERNIS (*François-Joachim de Pierre de*) ministre des affaires étrangères, archevêque d'Alby, cardinal, de l'académie Françoise né en Languedoc en 1715 et mort à Rome, où il étoit ambassadeur, en 1791. Les poésies de M. le cardinal de Bernis sont des productions de sa jeunesse et se ressentent de l'âge où elles ont été composées. Du feu, de l'élégance et de la facilité, voilà l'éloge qu'elles méritent; trop d'abondance, la répétition des mêmes idées jusqu'à l'épuisement, et quelquefois un style incorrect et trop maniéré, en voilà les défauts. Son *épître sur la paresse* a tout le charme, toute la mollesse des poésies de Chaulieu, et ses odes anacréontiques ont l'aimable aisance qui caractérise ce genre. Il y a dans ses *épîtres*, dans ses *quatre saisons* et dans ses quatre parties du jour des tableaux charmans, mais le ton n'en est pas toujours soutenu. Il est inutile d'observer qu'il y a quelquefois des choses trop libres, et une morale trop épicurienne. Mais personne n'ignore que M. le cardinal de Bernis a souvent gémi d'une faute que les grands services qu'il a rendus à l'état et à la religion ont bien effacée. Son *poëme sur la religion* prouve d'ailleurs que ces poésies n'étoient qu'un jeu d'esprit, auquel le cœur n'eut jamais part.

BERQUIN (————) né à Bordeaux en 17**, et murt à Paris en 1792. On a de cet auteur des idyles publiées en 1774, qui eurent une espèce de succès dans leur nouveauté, mais dont on ne parle plus depuis long-temps. Ses romances se sont mieux soutenues : en effet il y règne un ton de sensibilité qui les fait lire une fois avec plaisir; mais la versification, qui en est foible, monotone et prosaïque, engage peu à en recommencer la lecture. Son *ami des enfans*, quoique foible d'expression et de pensées, est plus connu, et mérite de l'être à quelques égards. On en a publié chez M.M. Dulau et Co. un choix en un volume qui a été très bien accoeilli. Il est fâcheux que Berquin ait cessé de travailler pour la jeunesse dans un âge où il eut pu être véritablement utile : mais le fanatisme révolutionaire le porta vers d'autres objets. Cet homme, que, d'après la lecture de ses ouvrages, on auroit cru si doux, changea tout à coup ; il devint fanatique. La rédaction du moniteur, tâche au-dessus de ses forces, le conduisit bientôt au tombeau.

BILLAUT (Adams), né à Nevers en *** et mort dans la même ville en 1662. Billaut, appelé par ses contemporains le *poëte au Rabot*, parce qu'il étoit menuisier, n'avoit point fait ses études: mais né avec du talent pour la poésie, il publia, quelques pièces de vers qui eurent de la vogue dans le temps, mais qui sont à présent entièrement oubliées. On trouvera dans la biblinthèque portative les deux seules qu'on voie avec plaisir dans un recueil. Billaut mérita par ses qualités personnelles d'avoir des protecteurs et des amis. Le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions et voulurent l'attirer à la cour: mais il préféra sa patrie et son état à toutes les espérances de fortune. Maignard disoit que *les muses ne devroient être assises que sur des tabourets faits de la main de ce poëte menuisier*. Le duc de Saint-Aignau l'honora d'un quatrain dont les deux derniers vers sont

Que pour les vers et pour le nom
Il étoit le premier des hommes.

BLETTERIE (*Jean-Philippe-René de la*) né à Rennes en 16** et mort à Paris en 1772, dans un âge très-avancé. Ce littérateur estimable fut d'abord professeur d'éloquence au collége royal de Paris. Il commença assez jeune à donner des ouvrages qui lui firent honneur: les plus estimés sont *l'histoire de l'empereur Julien*; celle *de l'empereur Jovien*, et la traduction des *mœurs des Germains* et de la *vie d'Agricola*. La *vie de Tacite* mise à la tête de ce dernier ouvrage est remarquable par la force des pensées et la fermeté du style. Son attachement pour la religion qui ne se dementit jamais lui attira des sarcasmes de la part de Voltaire: mais il se consola de cette injustice par la pratique des vertus chrétiennes. Bon esprit plutôt que bel esprit, doué de plus de jugement que d'imagination, il eut le mérite de savoir choisir ses amis et de les conserver. Tacite étoit son auteur favori: *je dois tout à Tacite*, disoit-il, *il est bien juste que je consacre à sa gloire le reste de mes jours*. La Bletterie étoit de l'académie des belles-lettres.

BOCAGE (*Marie-Anne le Page du*) morte depuis peu dans un âge très-avancé dans sa maison de campagne en Normandie où elle vivoit depuis long-temps. Mde. du Bocage se fit connoître de bonne heure par des productions en vers et en prose qui font honneur à ses talens: ses œuvres recueillies en trois volumes in 8o. eurent du succès: mais on en attribua une grande partie à M. du Bocage. Ce qui paroit autoriser ce bruit, c'est qu'elle n'a rien publié depuis 1768. Quoiqu'il en soit, elle a été une des femmes les plus aimables de son temps, et c'est ainsi qu'on en a jugé à Londres, à Rome et à Paris. Voltaire, qui ne prodiguoit

pas les louanges, a rendu hommage à sa beauté, à ses grâces et à son esprit.

Boisgelin (*Jean de Dieu Raymond de*), né à Rennes en 1732, évêque de Lavaur en 1765, archevêque d'Aix en 1770, reçu à l'académie Françoise en 1776, de l'assemblée constituante en 1789, émigré en 1791, et après onze ans d'émigration avec ses illustres confrères, rentré en France en 1802 où il a été nommé à l'archevêché de Tours, et quelques mois après promu au cardinalat. Le discours pour le sacre de l'infortuné Louis XVI, l'oraison funèbre du roi Stanislas, et celle de la Dauphine le firent mettre au nombre des orateurs François. Le style en est pur, et les pensées fines, mais on y désireroit quelquefois plus de naturel et de feu.

Boismont (*Nicolas Thirel de*) de l'académie Françoise, prédicateur du roi, mort à Paris en 1786. On n'a publié de l'abbé de Boismont que le panégyrique de Saint-Louis et trois oraisons funèbres, où il y a de l'esprit et de l'élégance, mais peu de ces grands traits qui caractérisent ce genre. Ses sermons, qui lui avoient d'abord donné de la célébrité, n'ont point été imprimés: mais on croit en général qu'ils n'eussent point ajouté à la réputation de leur auteur.

Bossuet (*Jacques Benigne*) né à Dijon en 1727, et mort en 1704 à l'âge de 77 ans. Bossuet annonça dès l'enfance les grands talens qu'il devoit déployer par la suite. Présenté à l'âge de 16 ans à l'hotel de Rambouillet, il prononça sans être préparé, sur un sujet qu'on lui donna, un discours qui le fit regarder comme un prodige par tous les beaux esprits qui s'y rassembloient. Ayant été chargé de prêcher l'avent de la cour en 1661, et le carême en 1662, il plut si fort au roi, que sa Majesté fit écrire en son nom, à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliseroit. Quelques années après il fut nommé à l'évêché de Comdom, dont il se démit pour se livrer tout entier à l'éducation de Mgr. le Dauphin. C'est pour son illustre élève qu'il composa le célèbre *discours sur l'histoire universelle*, et sa *politique sacrée*: ses *oraisons funèbres*, auxquelles on ne peut rien comparer, furent prononcées à différens temps. On peut voir ce qu'a été Bossuet et comme orateur et comme historien dans les § 225, 226 et 253 du second livre de cette collection. M. le cardinal Maury qui a retrouvé ses sermons, en a été l'éditeur, et dans un discours très-bien fait, a donné à ce grand homme la première place dans l'éloquence de la chaire. (*Voyez le* § 234, *ibid.*) Ses excellens ouvrages de controverse lui firent donner de son vivant le nom de *père de l'église*: zélé pour la foi, il eût voulu l'étendre partout; et, pour y réussir, il avoit formé un plan propre à réunir toutes les communions chrétiennes. On conoît sa réponse à Louis XIV à l'occasion de sa dispute avec Fenélon: *qu'auriez-vous fait, si j'avois protégé M. de Cambrai?* lui demanda le roi; *Sire*, répondit-il, *j'aurois crié vingt fois plus haut; quand on défend la vérité, on est assuré de triompher tôt ou tard.* C'est ce grand homme qui défendit les libertés de l'église Gallicane contre les prétentions de la cour de Rome, et qui fut l'auteur de la célèbre déclaration du clergé de France en 1682. Ses mœurs ne furent pas moins pures que sa foi. L'académie François e le compte parmi les membres qui l'ont le plus illustrée.

Boufflers (*N. chevalier de*) émigré à Berlin, où il avoit trouvé un asile chez le prince Henri, et rentré en France. On a de lui un petit recueil de vers et de prose. Ses vers, où il y a de la légéreté, de la grâce, de l'esprit, sont, en général, trop libres, pour qu'il ait ete possible d'en insérer beaucoup dans ce recueil. Des saillies ou des équivoques indécentes n'auroient jamais dû voir le jour. *Sa reine de Golconde*, et ses *lettres sur la Suisse* sont écrites avec toute la légéreté, et tout l'agrément que répandent sur les objets les personnes élevées dans le grand monde.

Bouhours (*Dominique*) né à Paris en 1628, et mort dans la même ville en 1702. Entré à l'âge de 16 ans chez les jésuites, il professa avec distinction les humanités; et fut chargé ensuite de veiller à l'éducation des jeunes princes de Longueville. Quoique le père Bouhours ne soit pas au nombre des génies et des beaux esprits qui ont illustré le siècle de Louis le grand, on ne peut disconvenir que quelques-uns de ses ouvrages n'aient contribué à la perfection de la langue et du goût. On lira toujours avec instruction ses *entretiens d'Ariste et d'Eugène*, quoiqu'il y ait trop de recherche dans le style. Sa *manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, est un bon guide pour les jeunes gens qui veulent avoir des idées saines et un gout sûr en littérature. Malgré l'inutilité et les minuties de quelques observations, ses *remarques et doutes sur la langue Françoise* méritent les suffrages de tous ceux qui tiennent à la pureté du langage, et c'est pour cet ouvrage que Voltaire a mis Bouhours dans le temple du goût.

Bourdaloue (*Louis*) né à Bourges en 1632 et mort à Paris en 1704. Bourdaloue entra à 16 ans chez les jésuites de sa province. Ses grands talens qui se développèrent bientôt dans cette société éclairée, engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris, où il ne tarda pas à se montrer avec éclat. Ses sermons attirèrent une foule d'auditeurs. Louis XIV, qui en entendit parler, le désigna lui-même pour prêcher

devant lui, et ce grand roi, si juste appréciateur du mérite, voulut, après l'avoir entendu, l'avoir tous les deux ans pour prédicateur. *J'aime mieux ses redites*, disoit ce grand roi, *que les choses nouvelles d'un autre*. Ce qui distingue principalement ses sermons, c'est la force du raisonnement; et véritablement les idées sont si bien liées les unes avec les autres, qu'elles forment un tout dont il est très difficile de détacher des morceaux. Despréaux et Voltaire l'ont regardé comme un des hommes qui font le plus d'honneur à la France. M. le cardinal Maury lui préfère Bossuet mais tous les littérateurs actuels s'accordent tous à mettre Massillon au-dessus de lui.

Boursault (*Edme*) né à Mussi-l'évêque en Bourgogne en 1638 et mort à Monthuçon en 1701, à l'âge de 63 ans. Boursault ne fit point d'études, et ne sut jamais les langues savantes. A son arrivée à Paris en 1651, il ne parloit que le patois Bourguignon: mais la lecture des bons livres François suppléa à ce qui lui manquoit du côté de l'éducation. Le premier ouvrage qu'il publia eut pour titre, *de la véritable étude des souverains*. Cet ouvrage, quoique médiocre fut si bien accueilli, que le roi l'auroit nommé sous-précepteur de mgr. le Dauphin, s'il avoit su la langue Latine. Il publia ensuite tous les huit jours une gazette en vers, qui amusa la cour et la ville, et qui lui valut une pension de 2000 livres; mais s'y étant imprudemment égayé aux dépens des cordeliers et des capucins, on supprima la gazette et il perdit sa pension. Les seuls ouvrages qu'on lit à présent de Boursault sont *Esope à la ville*, *Esope à la cour*, et le *Mercure galant*, comédies estimées, mais du second ordre Thomas Corneille qui aimoit et estimoit Boursault, vouloit qu'il demandât à être de l'académie Françoise; mais il lui dit avec une modestie d'autant plus estimable qu'elle est plus rare, *que feroit l'académie d'un sujet ignare et non lettré, qui ne sait ni Grec ni Latin*.

Bret (*Antoine*) né en 1717 et mort depuis peu. Il se fit d'abord connoître par les articles qu'il fournit aux journaux, et ensuite par la rédaction de la gazette de France: mais ces occupations lui laissèrent assez de temps pour donner quelques pièces de théâtre et un recueil de poésies fugitives. Le rédacteur de ces notices n'ayant pas pu trouver ces ouvrages, ne peut les juger. Quant à ses notes et à ses remarques sur Molière, il joindra bien volontiers son suffrage à celui de toutes les personnes de goût qui s'accordent à les regarder comme très-utiles et fort justes: mais il observera néanmoins que l'amour pour cet immortel comique a quelquefois porté cet habile commentateur à excuser ou du moins à pallier des fautes réelles.

Brossette (*Claude*) né à Lyon en 1671 et mort dans la même ville en 1747. Brossette entra d'abord chez les jésuites, qu'il quitta quelques années après. Il se fit recevoir avocat et fut bibliothécaire de la belle bibliothèque de Lyon. Les deux ouvrages qui lui ont fait un nom dans la république des lettres sont ses *éclaircissemens historiques sur les satyres et autres œuvres de Boileau-Despréaux*, et son *commentaire sur les satyres et autres œuvres de Regnier*: mais parmi beaucoup de notes utiles et d'anecdotes intéressantes, on en trouve trop souvent de minutieuses et de futiles. Brossette étoit en correspondance suivie avec un grand nombre de gens de lettres, surtout avec Despréaux, J. B. Rousseau et Voltaire.

Brueys (*David-Augustin*) né à Aix en 1640 et mort à Montpellier en 1723, à 83 ans. Les premiers essais de Brueys dans l'art d'écrire furent des ouvrages de controverse. Ce début n'annonçoit pas qu'il seroit un jour un de nos plus agréables poëtes comiques. Mais le désir d'avoir l'entrée gratis au spectacle lui fit essayer la carrière du théâtre. Palaprat, son intime ami, et lui travaillèrent de concert, et publièrent différentes pièces qui eurent différens succès. Palaprat néanmoins y eut la moindre part. De toutes leurs pièces recueillies en 5 volumes in 12, il n'y en a que trois de restées au théâtre; *le Muet*, dont le fonds est imité de l'*Eunuque de Térence*, où l'on trouve des situations heureuses, mais dont la conduite est défectueuse; l'*Avocat Patelin*, pièce ancienne du temps de Charles VII, et qui n'a rien perdu de sa naïveté, lorsqu'elle a été rajeunie dans la langue du siècle de Louis XIV. elle est pleine de traits naïfs et plaisans, qu'on a retenus et qui sont passés en proverbe; et *le Grondeur* qui est bien au-dessus de l'*Avocat Patelin*. Le caractère de M. Grichard est parfaitement dessiné. C'est une de nos petites pièces, qui a le plus de mérite et d'agrément. Une chose digne de remarque, c'est que l'association de Brueys et de Palaprat ne produisit jamais entre eux de jalousie.

Brun (*Denis le*) ancien secrétaire des commandemens de mgr. le prince de Conti. Il a publié des odes et quelques autres poésies qui ont de la chaleur, de l'imagination et même de l'enthousiasme: mais on lui reproche avec raison de n'avoir pas assez respecté la langue. Ses partisans l'ont comparé à Rousseau, mais il est infiniment au-dessous: son ton est rarement soutenu, et ses images ne sont pas toujours heureuses. On ne doit pas confondre ce poëte avec Antoine-Louis le Brun né à Paris en 1680 et mort dans la même ville en 1743. On a de celui-ci des *Odes galantes et bacchiques*, des *Fables* et des *Eprigrammes* au-dessous du médiocre.

Bruyère (*Jean de la*) né en 1644 dans un village proche Dourdan, dans l'île de France, et mort à Paris en 1696. Bossuet, qui avoit

démêlé en lui un homme supérieur, le plaça auprès de M. le duc, pour lui enseigner l'histoire. Ses *Caractères de Théophraste traduits du Grec avec les mœurs de ce siècle* ont porté son nom dans toute l'Europe. Molière et lui ont corrigé plus de ridicules, et mis plus de bienséances dans le monde, que tous les moralistes anciens et modernes. On trouvera le vrai caractère de ses ouvrages au numéro 236 du second livre de cette collection. La Bruyère étoit de l'académie Françoise.

Buffon (*George-Louis le Clerc, comte de*) né en Bourgogue en 1707, mort à Paris en 1788, de l'académie Françoise, directeur du jardin du roi. Buffon est un des meilleurs écrivains dont la France s'honore. Son *histoire naturelle, générale et particulière* est un des plus beaux monumens littéraires qui existent chez aucune nation. Que de noblesse, d'élévatinn, de purete et d'élégance dans le style! quel brillant, quel feu, quelle justesse dans les images! quelle beauté, quelle vérité, quel naturel dans ses tableaux! sous sa plume tout s'embellit, et semble respirer. Il ne décrit pas la nature, il la peint, et tous ses traits ont le coloris de l'objet. S'il s'est quelquefois égaré dans ses opinions, il reçut avec tranquillité les réfutations qu'on en fit, quoique souvent elles fussent âmères. Jamais il ne répondit à une critique, même injuste. Sans cabale, sans intrigue, attaché à ses devoirs, à ses parens, à ses amis, il fut estimé de ses ennemis mêmes: l'envie, en attaquant ses ouvrages, respecta ses vertus. Pendant une de ses dernières maladies, Louis XV, qui aimoit et estimoit Buffon, envoya plusieurs fois savoir de ses nouvelles, attention qui n'honora pas moins ce bon prince que le philosophe qui en fut l'objet.

Bussi (*Roger, comte de Bussi-Rabutin*) né à Epiry en Nivernois l'an 1618, et mort à Autun en 1693. Le comte de Bussy se distingua de bonne heure dans le monde par les grâces de son esprit: mais le mauvais usage qu'il en fit lui attira une détention de 8 mois à la bastille, et un exil de 17 ans. Son *histoire amoureuse des Gaules*, où il y avoit des portraits peints avec autant d'art que de vérité, et qui étoit l'histoire connue de mesdames d'Olonne et de Châtillon, revolta tous les honnêtes gens, et souleva contre lui tout le monde. Dans ce beau siècle un ton de dépravation n'étoit pas fait pour réussir. Ce fut la source de tous les malheurs de sa vie. Forcé de vivre loin de la cour, le comte de Bussi continua à cultiver les lettres, et on dut à sa retraite quelques ouvrages qui eurent du succès dans le temps. Le seul qu'on lise encore, quoiqu'il n'ait rien de bien saillant, est son *discours à ses enfans sur le bon usage des adversités et sur les divers événemens de sa vie*. Tout le reste est oublié; même jusqu'à ses lettres, quoiqu'elles aient eu beaucoup de vogue. Dans ce genre Mde. de Sévigné, sa cousine, et Voltaire ont tout éclipsé. Il étoit de l'académie Françoise, et l'on remarqua que son discours de réception étoit aussi plein d esprit que de fanfaronades.

Cépède (—— ——) M. de la Cépède a déjà publié *l'histoire des serpens*, celle *des ovipares*, et celle d'une partie *des poissons*. Ces ouvrages qui lui font honneur, prouvent qu'il étoit digne de succéder à Buffon, et d'être après lui l'interprète de la nature. On ne peut qu'être affligé qu'un littérateur qui pouvoit se renfermer dans sa partie, ait préféré les orages de la révolution à la jouissance de son cabinet et qu'il ait sacrifié à de longues séances révolutionnaires un temps qu'il dèpendoit de lui de rendre si utile à l'instruction des hommes.

Cailly (*le chevalier Jacques de*) né à Orléans et mort vers l'an 1674. La Monnoie a inséré dans un recueil en deux volumes les petites pièces échappées à la gaîté de Cailly. Ce sont des épigrammes dont quelques-unes ont de la finesse, et une versification aisée; mais qui pour la plupart ne sont qu'un jeu de mots. Le style en général en est incorrect.

Ceruti (*Jean-Antoine*) né en Piémont en 1738 et mort en 1792. Il étoit jésuite dans le temps de la dissolution de la société en France. Il fut chargé par ses confrères de rédiger l'apologie de leur institut sous la direction des pères Menou et Bertier, qui lui en fournirent le plan et le fonds, et qui la corrigèrent avant de la livrer à l'impression. La péroraison en est éloquente. Les pères Menou et Bertier en laissèrent toute la gloire au jeune Ceruti, qui, étant venu à Paris où les philosophes triomphant de la chute d'un corps qu'ils craignoient, cherchoient à faire des prosélytes, et à répandre leurs principes destructifs de toute société. Caressé par eux Ceruti ne s'en défia pas et pompant insensiblement le poison de l'incrédulité, donna dans tous leurs travers. Il eut le malheur de vivre et de mourir dans ces sentimens.

Chamfort (*Sébastien-Rock-Nicolas*) né en 1741 et mort en 1794. *Les éloges de Molière et de la Fontaine, sa jeune Indienne* et quelques pièces en vers où il y a de l'esprit et de l'élégance fireut de bonne heure sa réputation à laquelle ses autres ouvrages ont ajouté peu de chose. Malheureusement imbu des principes philosophiques du temps, il donna dans la révolution, et au lieu des avantages qu'il s'en étoit promis, il y trouva une mort prématurée.

Chapelain (*Charles-Jean-Baptiste le*) né en 1710 et mort en 1780, entra chez les jésuites, il s'y forma à l'éloquence de la chaire, et ne tarda pas à mériter les applaudissemens de Paris et de la cour. Ses sermons recueillis en 6 volumes sont peu lus à

présent, quoique le style en soit clair, le raisonnement serré et les péroraisons pathétiques.

CHATELET (*Gabrielle Emilie de Breteuil, marquise du*) née à Paris en 1706 et morte d'une suite de couches en 1749 au palais de Luneville. Dès la plus tendre enfance, Emilie de Breteuil, donna des preuves de la justesse, de la vivacité et de la pénétration de son esprit. Dès qu'elle fut en âge d'être mariée, elle fut recherchée par plusieurs grands seigneurs; le marquis du Châtelet fut celui qu'elle préféra. Le mariage ne l'éloigna pas de l'étude, ni l'étude du monde. Elle sut trouver du temps pour tout. Son premier ouvrage fut *l'explication de la philosophie de Leibnitz*. C'est après la publication de cet ouvrage que Voltaire lui fit connoître le grand Newton: elle le lut avec avidité et frappée de la sublimité et de la vérité de son système, elle entreprit la traduction de ses *principes* et les commenta. Mde. du Châtelet aimoit et recherchoit la société des gens de lettres: personne n'ignore ses liaisons avec Voltaire. Née avec une éloquence forte et persuasive, elle n'en faisoit usage que lorsqu'elle avoit des objets dignes d'elle. Le mot propre, la précision, la justesse et la force étoient le caractère de son style; mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendoient pas inaccessible aux beautés du sentiment. Les charmes de la poésie et de la vraie éloquence la transportoient, et son oreille étoit extrêmement sensible aux beautés de l'harmonie. L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. En un mot, madame du Châtelet à fait honneur par la variété de ses talens à son siecle et à son pays et a mérité les éloges que Voltaire en a faits.

CHAULIEU (*Guillaume Amfrye de*) né à Fontenai dans le Vexin Normand en 1639, et mort à Paris en 1720, à l'âge de 81 ans. Elève de Chapelle, l'abbé de Chaulieu en eut l'enjouement, les grâces et le goût pour le plaisir: ses vers, qui n'étoient qu'un inspiration du sentiment, et qui respiroient la volupté, lui firent donner le nom d'Anacréon du Temple. Voltaire l'a appelé avec raison le premier des poëtes neglígés, et c'est sous ce rapport qu'il l'a placé dans le temple du goût. En effet, jusque dans ses meilleures pièces il y a des négligences qu'on ne pardonneroit de nos jours à aucun écrivain. On verra par les pieces de Chaulieu insérées dans cette collection que ses vers expriment avec feu les sentimens du cœur, et que son imagination est tour à tour simple, naïve, enjouée, originale, et même brillante. Horace et Anacréon sont les deux poëtes de l'antiquité avec lesquels il a le plus de ressemblance; il en a l'heureux abandon. Néanmoins on y trouve quelquefois des longueurs. On sera peut-être étonné qu'on ait inséré un si petit nombre de pièces de ce poëte agréable; mais l'Epicurisme qui en fait le fond, et des négligences trop fréquentes en ont fait rejeter beaucoup.

CHATEAUBRIANT (*N— —*) né en Bretagne. M. de Châteaubriant dans le temps de son émigration a Londres a publié des ouvrages qui annonçoient beaucoup de connoissances en histoire, et une imagination forte et ardente. Rentré en France, il a publié a Paris le *Génie du christianisme*, qui est une espece d'apologétique de la religion chrétienne contre les attaques et les inculpations du philosophisme. On peut dire de cet ouvrage, qui fait honneur à son auteur, qu'il a mérité les critiques et les éloges qu'on en a faits: les critiques par des écarts d'imagination, quelquefois par trop d'enflure, et souvent par de grandes inégalites de style; et les éloges; par un fonds d'idées sublimes, neuves ou intéressantes, par un style énergique et plein de feu, et par des tableaux à grands traits, dessinés avec hardiesse et peints avec force.

COLARDEAU (*Charles-Pierre*) né à Janville dans l'Orléanois en 1735 et mort à Paris en 1776, dans le moment où il venoit d'être nommé à l'académie Françoise. Peu de poëtes sont comparables à Colardeau pour le méchanisme du vers. Quant au jugement qu'on doit porter de ses ouvrages, on le trouvera dans le discours de reception de M. de la Harpe, inséré § 62 du troisième livre de cette collection, dans lequel cet habile critique examine les ouvrages de son prédécesseur, et en fait voir les grandes beautés, et les défauts. Des mœurs douces, un caractère uni, une belle âme lui firent beaucoup d'amis. La délicatesse de ses procédés étoit extrême. Ayant appris que M. Watelet traduisoit la Jérusalem délivrée du Tasse, il discontinua la traduction qu'il en avoit commencée: il fit même plus: avant sa mort, il brûla les chants qu'il eu avoit déjà traduits.

COLLIN d'HARLEVILLE (— —) auteur de quelques pièces de théâtre qui lui ont acquis la réputation de bon comique. En effet dans ses *châteaux en Espagne* dans son *optimiste* et dans *l'inconstant* il y a des scènes où l'on trouve des vers heureux, des situations théâtrales, un dialogue naturel, de la gaieté, en un mot le ton de la bonne comédie. Il a aussi donné aux journaux différens morceaux de poesie, dont les vers sont de beaucoup intérieurs à ceux de ses comédies.

CONDAMINE (*Charles Marie de la*) né à Paris en 1701 et mort dans la même ville en 1774. Livré dans sa jeunesse au plaisir, il y renonça bientôt pour satisfaire sa passion pour les sciences. Il entreprit par goût différens voyages qui les avoient pour objets. Choisi par Louis XV. pour faire avec M. M. Gobin et Bouguer le voyage de l'équateur, afin de déterminer la figure de la terre, il

ne négligea rien pour le succès de son entreprise; mais malgré son activité et ses soins, elle échoua. Quoique la Condamine s'occupât principalement des sciences, il n'étoit pas étranger aux belles-lettres. Il aimoit la poésie, et de temps en temps il échappoit à sa verve des vers de société d'une tournure piquante: c'étoient les délassemens d'un philosophe. La Condamine étoit très-aimable; il faisoit les délices des sociétés où il se trouvoit, par son caractère vif, actif et enjoué: sa conversation étoit piquante par les anecdotes curieuses et les observations singulières dont il la semoit. Il étoit de l'académie Françoise, et de celle des sciences de Paris; des académies royales de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, &c.

CONDILLAC (*Etienne Bonnot de*) né au commencement du 18e. siècle à Grenoble et mort en 1780 dans sa terre de Flux près Beaujanci. Les principaux ouvrages de l'abbé de Condillac ont la métaphysique pour objet, et sous ce rapport étoient peu propres à cette collection. Ils annoncent dans leur auteur un grand sens, un jugement sûr, et beaucoup de netteté et de profondeur dans l'esprit; mais on y trouve en général trop de subtilité, trop de minuties, même dans ses analyses. Son cours d'études fait pour l'éducation de S. A. Royale, l'infant Dom Ferdinand, duc de Parme offre des vues profondes et des développemens heureux et pleins de sagacité dans la partie relative aux sciences, mais on y trouve dans la partie littéraire des jugemens faux et des opinions hasardées. Les objets de goût ne sont pas faits pour être trop analysés: ils veulent être sentis. La vérité poétique n'est point la vérité morale. Les critiques de Condillac sur Boileau et sur Fénélon ne prouvent autre chose sinon qu'il n'étoit né ni poëte ni orateur, et que la nature qui lui avoit donné un esprit propre aux sciences abstraites, lui avoit refusé cette sensibilité qui seule fait bien juger des arts qui tiennent à l'imagination. L'abbé de Condillac étoit de l'académie Françoise et de celle de Berlin.

CORNEILLE (*Pierre*) né à Rouen en 1606 et mort à Paris doyen de l'académie Françoise en 1684. Corneille, à qui son siècle donna le nom de grand, a été un des plus beaux génies que la France ait produits. Né dans un temps, où une fermentation générale dans les esprits annonçoit une révolution dans les idées, où les chefs-d'œuvre de l'antiquité commençoient à être plus connus et mieux appréciés, où Richelieu, qui vouloit donner à la France tous les genres de gloire, protégeoit les lettres qu'il cultivoit lui-même, ce grand homme, s'élevant au-dessus de ses contemporains, créa l'art du théâtre, et porta la scène Françoise à un degré de perfection, dont les anciens n'avoient point eu l'idée, et qu'aucune nation moderne n'a jamais égalée. Il eut la gloire de donner la première bonne tragédie, et la première comédie de caractère. Honoré de la jalousie de Richelieu, et d'une critique faite par l'académie en corps, il sentit qu'il n'avoit d'autre moyen de faire cesser l'une et l'autre que de leur imposer silence par des succès plus grands, et c'est ce qu'il fit dans les chefs-d'œuvre qui suivirent le Cid. Je ne dirai plus rien sur ce grand homme: on trouvera son éloge et le caractère de ses ouvrages, dans les § 140, 141 et 142 du second livre, et dans le § 60 du troisième livre de cette collection.

COTIN (*Charles*) né à Paris et mort dans la même ville en 1682: Cotin n'est guères actuellement connu que par le ridicule dont Boileau et Molière l'ont couvert. Néanmoins il ne faut pas croire que ce fût un homme absolument sans mérite littéraire. Ses sermons étoient suivis, ce qui doit faire supposer qu'ils n'étoient pas aussi mauvais qu'on pourroit le croire d'après les satires de Boileau; et ses poésies, quoique en général foibles et prosaïques, ne ressembloient pas toutes au sonnet de la princesse Uranie, qui le fit immoler par Molière à la risée du public. Cotin et Ménage s'étoient dit chez Mademoiselle à peu près les mêmes injures que Molière met dans la bouche de Trissotin et de Vadius.

COULANGES (*Philippe-Emmanuel de*) né à Paris en 1631 et mort dans la même ville en 1716. On a de lui un recueil de chansons, remarquables par le ton naturel et aisé qui y règne. En les lisant, on voit qu'elles naissoient sous la plume de l'auteur et qu'elles n'étoient qu'un élan de gaieté ou qu'une inspiration du sentiment. Les lettres qu'on trouve de lui parmi celles de son illustre cousine, Mde. de Sévigné, ont le même mérite d'aisance et de gaieté. Coulanges a été un des hommes les plus aimables de son temps; on le recherchoit dans toutes les sociétés par l'agrément qu'il y répandoit.

CRÉBILLON (*Prosper Jolyot de*) né a Dijon en 1674 et mort a Paris en 1762, à 88 ans. Ce n'est que depuis la mort de Crébillon qu'on lui a assigné le degré de gloire littéraire qui lui convient. Le désir de rabaisser Voltaire l'avoit fait placer après Corneille et Racine: mais quelle distance de ces grands hommes à lui. Quelle comparaison pouvoit-on faire entre des tragiques du premier ordre dont les conceptions neuves et hardies etoient des traits de génie, et un tragique du second ordre dont en général les plans défectueux offrent des incohérences choquantes. Mais quand même ses pièces seroient aussi fortement intriguées qu'on l'a supposé, l'engoue-

ment de ses admirateurs n'en seroit pas plus fondé. Son style dur, hérissé et barbare écarteroit toute comparaison. Ce n'est pas que Crébillon n'eût du génie et du vrai génie tragique; il l'a prouvé dans *Radamiste et Zénobie* qui est son chef-d'œuvre, quoique le premier acte soit mauvais et mal écrit; dans *Atrée et Thyeste*, dont une moitié est excellente, et dans le cinquième acte d'*Electre*. Presque tout le reste est médiocre ou mauvais. Si l'on s'obstine donc encore, pour déprimer Voltaire, à mettre Crébillon au premier rang, « c'est, « dit la Harpe, par une sorte d'entêtement « puéril à soutenir ce que personne ne croit « plus; c'est l'imperceptible reste d'un vieil « esprit de parti qui a long-temps fait du « bruit et même du mal, et dont aujour- « d'hui on ne s'aperçoit que pour en rire. Crébillon a été de l'académie Françoise.

Desbarreaux (*Jacques Vallée*) né à Paris en 1602, et mort à Châlons-Sur-Saône, en 1673. Ses liaisons avec *Théophile* Viaud le jetèrent dans l'irréligion et le libertinage. On trouva des lettres Latines de lui où l'impiété se montroit à découvert. Sa jeunesse lui sauva un châtiment exemplaire. Les plaisirs étoient sa seule occupation: il n'aimoit, ne recherchoit que les délices d'une vie voluptueuse. Il porta le rafinement du plaisir jusqu'à changer de climat selon les saisons. En hiver, il alloit jouir du beau soleil de Provence, et l'été il retournoit à Paris. Ses vers, ses chansons et sa gaieté le faisoient rechercher partout où il alloit. Il changea enfin de principes et de conduite: une maladie qu'il essuya lui ouvrit les yeux. C'est à cette occasion qu'il fit le célèbre sonnet qu'on trouve dans cette collection. Voltaire a prétendu que ce sonnet n'est pas de Desbarreaux, mais c'est sans preuve. Desbarreaux demandoit trois choses à dieu: Oubli *pour le passé*, patience *pour le présent*, et miséricorde pour l'avenir.

Deshoulières, voyez Houlières.

Desmahis (*Joseph-François-Edouard de Corsembleu*), né à Sualy-sur-Loire en 1722, et mort en 1761, dans la 38e. année de son âge. Desmahis, en entrant dans la carrière des lettres, se proposa Voltaire pour modèle. Né avec beaucoup d'esprit, il y réussit aussi bien qu'on peut imiter le ton et la manière d'un homme supérieur à tout dans son genre. Il nous reste de lui des poésies dont la versification est douce, legère et harmonieuse, le coloris frais et les pensées fines et délicates. Son *voyage de Saint-Germain* est un de ses plus jolis morceaux. Sa prose a le caractère de ses poésies, et montre ce que Desmahis eût été, si une mort prématurée ne l'eut pas enlevé aux lettres dans le temps où son esprit dans sa force pouvoit imaginer avec hardiesse et exécuter avec facilité.

Désormeaux (————) avocat. Il s'est surtout attaché à l'histoire: ses histoires de la maison de Montmorancy, et de celle de Condé lui ont fait honneur.

Despréaux (*Nicolas Boileau*) né à Crône près de Paris en 1636 et mort à Paris en 1711, à l'âge de 75 ans. C'est à Despréaux qu'on doit surtout attribuer cette pureté de goût qui distingua le siècle de Louis le Grand. Quoique, lorsqu'il se montra sur la scène, les célèbres lettres provinciales eussent fixé la langue et porté la prose à sa perfection, et que les chefs-d'œuvre de Corneille, et quelques pièces de Malherbe et de Racan eussent donné l'idée de la belle poésie, on étoit encore loin du degré de gloire où les lettres devoient s'élever en France. Si l'on excepte les provinciales, il n'avoit pas encore paru de grand ouvrage où l'on ne trouvât quelques traces de mauvais goût ou de faux bel-esprit. Né avec un esprit pénétrant et juste, un goût délicat et sûr et un grand amour pour la vérité, Despréaux attaqua avec force une foule d'auteurs médiocres qui infectoient alors la littérature, et les couvrit d'un ridicule dont il ne se relevèrent jamais. On admira dans ses premiers ouvrages un goût toujours pur, un discernement prompt, une justesse et une vérité d'expression qui ne se démentent jamais, un naturel piquant, et l'art admirable avec lequel la phrase poétique est cadencée et variée. Je ne dirai rien en particulier de ses ouvrages: ils sont connus de tout le monde, et l'on peut voir le jugement qu'on en doit porter dans l'édition publiée chez M. M. Dulau et Co. avec des notes historiques et grammaticales faites pour en faciliter l'intelligence aux étrangers.

Destouches (*Philippe Néricault*) né à Tours en 1680 et mort en 1754. Destouches débuta encore assez jeune dans la carrière du théâtre. Attaché à M. de Puisieux, ambassadeur en Suisse, il y donna sa première comédie, *le curieux impertinent*. Cette pièce annonça les talens qu'il deploieroit un jour. Le régent qui estimoit Destouches, et qui savoit que son goût pour le théâtre ne l'avoit pas empêché d'acquérir de grandes connoissances en diplomatie, l'envoya en Angleterre avec le fameux abbé du Bois, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa sept ans et s'y conduisit avec tant de prudence et d'habileté, qu'à son retour le régent pensoit à l'élever au ministère des affaires étrangères. Malheureusement pour lui, le régent vint à mourir, et toutes ses espérances de fortune s'évanouirent. Il se retira dans sa maison de campagne située près de Melun, où il se consola aisément dans la culture de la philosophie et des lettres, de la perte d'une place qui eût peut-être été pour lui une source de chagrin. Il y mena une vie tranquille jusqu'à sa mort. Louis XV ordonna qu'on fit au Louvre une superbe

édition de son théâtre. *Le glorieux*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et *le philosophe marié*, pièce très-estimée, sont toujours revues avec le plus grand plaisir. On doit regarder Destouches comme le troisième de nos poëtes comiques. Ses pièces sont très-morales, mais on pourroit y relever le défaut que César trouvoit à celles de Térence: comme le comique Latin, il est trop souvent froid et monotone. Il étoit de l'académie Françoise.

DORAT (*Claude-Joseph*) né à Paris en 1734 et mort dans la même ville en 1780. Dorat a été un de ces hommes qui se sont exercés dans tous les genres et qui n'ont réussi dans aucun. Ses tragédies sont au-dessous de la critique, ses comédies ne valent guère mieux. Ses fables n'ont en général ni naturel ni vérité; son poëme sur *la déclamation théâtrale*, quoique foible, défectueux et sans liaison, est ce que l'auteur a fait de plus supportable dans le genre sérieux. Dans la poésie légère, il est quelquefois agréable, pourvu, néanmoins, qu'on n'examine pas avec trop de rigueur le fonds des idées. Son *mois de mai* a de la fraîcheur, et ses *fantaisies* ont quelquefois un ton piquant et de la facilité. Ses flatteurs l'ont comparé à Ovide: s'il y a ressemblé, ce n'est que par la licence.

DUCLOS (*Charles Dineau*) né à Dinant en Bretagne en 1705, et mort à Paris en 1772. Duclos reçut à Paris une excellente éducation dont il profita: son goût pour les lettres, bien loin de s'affoiblir avec l'âge, ne fit que s'accroître, et ne tarda pas à lui ouvrir les portes des plus célèbres académies de la capitale, des provinces et des pays étrangers. L'académie des inscriptions se l'associa; l'académie Françoise le compta bientôt au nombre de ses membres, le nomma son secrétaire perpétuel, et la cour lui accorda le titre d'historiographe de France. Introduit dans le grand monde, il en fit les délices par sa conversation aussi agréable qu'instructive et gaie. On a remarqué que les vérités neuves et intéressantes lui échappoient comme des saillies: mais naturellement franc, vif et impétueux, il offensa souvent par un ton trop dur, et par des vérités trop crues. L'âge et l'usage du monde lui apprirent l'art des ménagemens, mais ne le corrigèrent pas tout à fait; parce que, quoiqu'on fasse, le fonds du caractère reste toujours. Ses principaux ouvrages sont *les confessions du comte de* ***, la *barone de Luz*; les *mémoires sur les mœurs du XVIII siècle*, romans piquans et ingénieux, surtout le premier qui est bien supérieur aux deux autres. *L'histoire de Louis XI*, dont la narration est vive et rapide, mais un peu sèche. Les *considérations sur les mœurs*, ouvrage plein de maximes vraies, de pensées neuves, et de caractères bien saisis; mais dont le style, à force d'être précis, est quelquefois obscur. Enfin ses réflexions sur la grammaire générale de Port-Royal, ouvrage qui a plus contribué à fixer les principes de la langue Françoise que toutes les grammaires qui avoient paru avant la sienne et celles qui ont paru depuis. Duclos eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du dictionnaire de l'académie Françoise, dans lequel on trouve toute la justesse et la précision de son esprit.

DUGUET (*Joseph-Jacques*) né à Montbrison en 1649, et mort à Paris en 1733, dans sa 84e. année. Duguet donna de bonne heure des marques et de la fécondité de son esprit et de sa facilité à écrire. Il avoit à peine 12 ans, qu'ayant lu par hasard l'Astrée de d'Urfé, il composa une histoire dans le même goût. Il montra cet essai à sa mère: *vous seriez bien malheureux*, lui dit cette femme vraiment chrétienne, *si vous faisiez un si mauvais usage des talens que vous avez reçus*. Il profita de cette leçon, et étant entré chez les PP. de l'Oratoire, il professa la philosophie à Troyes, et bientôt après la théologie à Saint-Magloire à Paris. Les deux années suivantes il fit des conférences ecclésiastiques qui lui acquirent une grande réputation. Sa santé, qui étoit délicate, en fut sensiblement altérée: on lui ordonna le repos; il obéit, mais il n'en travailla pas moins dans son cabinet. Il quitta sa congrégation pour aller vivre à Bruxelles auprès du grand Arnauld, son ami: mais l'air de cette ville lui étant contraire il fut forcé de rentrer en France. Il y auroit vécu tranquille sans son opposition à la bulle *Unigenitus*, opposition qui lui suscita des affaires et qui le força de changer souvent de retraite. Néanmoins on doit dire à sa louange qu'il étoit un des chefs les plus modérés du jansénisme, et qu'il auroit offert des moyens de conciliation propres à tout finir, si ses ennemis, par trop de zèle, ne s'étoient pas refusés à toute sorte d'accommodement. Je ne donnerai pas la nombreuse liste de ses ouvrages: mais j'exhorterai à lire *l'explication de l'ouvrage des six jours*; les *caractères de la charité*; le *traité des principes de la foi chrétienne*; et celui *de l'éducation d'un prince*. Le style de Duguet est en général pur, noble et élégant; mais trop coupé et trop brillant. On y trouve une infinité de tours heureux, mais pas assez de variété. Trop d'abondance, trop de répétitions de la même pensée sous mille formes diverses le rendent quelquefois trainant.

DUTENS (*Louis*) né à Tours en 1730, ci-devant ministre d'Angleterre à la cour de Turin. Il a donné une édition de Leibnitz en 6 volumes in 4o. et d'autres ouvrages estimés. Ses vers ne sont que le fruit des délassemens d'un érudit aimable qui vit dans le monde, et qui cherche à y répandre le goût des lettres, par de petites pièces de vers, dont la facilité et le naturel font la grâce.

Elisée, Carme déchaussé, né en 1723 et mort en Franche-Comté en 1783. Le Père Elisée se fit de bonne heure une réputation par ses sermons: on y trouvoit de l'esprit; un style fleuri et ingénieux, quoique trop recherché; des portraits d'une vérité frappante, et des détails de mœurs bien saisis et bien peints; mais on y auroit en vain cherché de ces qualités qui font le grand orateur: sa composition dépourvue de chaleur, d'images et de sentiment, n'émouvoit point l'âme. Aussi ses succès ne furent-ils qu'éphémères; il fut apprécié avant sa mort: et la publication de ses sermons en quatre volumes a confirmé le jugement qu'on avoit déjà porté.

Fare, voyez Lafare.

Fayette (*Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la*) née en 16** et morte à Paris en 1693. Mde. de la Fayette a eu la gloire de publier dans notre langue les premiers romans qui offrent des aventures raisonnables écrites avec intérêt et élégance *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* sont de vrais modèles. Rien de plus attachant et de plus original que la situation de Gonsalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard, dans le premier de ces ouvrages. Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse que dans le second. Cette dame illustre tenoit si peu à la gloire littéraire, qu'elle fit paroître ces deux ouvrages sous le nom de Segrais, quoique ce bel-esprit n'eût contribué qu'à la disposition d'une partie de l'édifice. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les beaux-esprits, et des savans les plus illustres. *Huet, Ménage, la Fontaine* et *Segrais* étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Mde. de *Sévigné* étoit son amie intime. Elle fit connoître l'amitié et la vertu au célèbre duc de la Rochefoucauld: *M. de la Rochefoucauld m'a donné de l'esprit,* disoit-elle, *mais j'ai réformé son cœur.* C'est elle qui a comparé les sots traducteurs *à des laquais, qui changent en sottises les complimens dont on les charge.*

Fénélon (*François de Salignac de la Motte*) né au château de Fénélon en Berri le 6 août 1651, et mort à Cambray en 1715, à l'âge de 63 ans. "Parmi les noms "célèbres qui ont des droits aux hommages "des peuples, dit la Harpe, il en est que "l'admiration a consacrés, qu'il faut "honorer sous peine d'être injustes, et qui "se présentent devant la postérité, en- "vironnés d'une pompe imposante et des "attributs de la grandeur; il en est de plus "heureux, qui réveillent dans le cœur un "sentiment plus flatteur et plus cher, celui "de l'amour; qu'on ne prononce point sans "attendrissement, qu'on n'oublieroit pas "sans ingratitude; et qui, loin de rien "perdre en passant à travers les âges, re- "cueillent sur leur route de nouveaux hon- "neurs, et arriveront à la dernière pos- "térité, précédés des acclamations de tous "les peuples et chargés des tributs de "toutes les nations." Tel est celui de Fénélon, comme littérateur et comme évêque. Fénélon avoit donné dès l'enfance des preuves non équivoques des grands talens qu'il devoit déployer un jour. Ses progrès dans presque toutes les connoissances qui entrent dans l'éducation avoient été aussi solides que brillans. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'exerça dans le ministère de la parole évangélique et y réussit après Bourdaloue et Bossuet. Chargé, quoique encore très-jeune, de la maison des *nou- "velles catholiques,* il ne leur porta que des paroles de grâce, de clémence et de paix. Il composa à leur occasion le traité *de l'éducation des filles,* et celui du *ministère des pasteurs,* ouvrages qui commencèrent à le faire connoître. Louis XIV entendit parler de ses succès, et le mit à la tête d'une mission dans la Saintonge et dans l'Aunis: il s'en acquitta avec gloire. Peu de temps après il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, prince qui étoit né avec un naturel hautain, une humeur violente et inégale, et une disposition secrète à mépriser les hommes, et dont il fit en peu de temps le plus doux, le plus sensible et le plus vertueux des princes. C'est pour son illustre élève qu'il composa ses *fables,* ses *contes,* ses *dialogues des morts; les directions pour la conscience d'un roi,* et surtout le *Télémaque,* "chef-d'œuvre de "son génie, continue la Harpe que je n'ai "fait qu'abréger, l'un des ouvrages ori- "ginaux du dernier siècle, un de ceux qui "ont le plus honoré et embelli notre lan- "gue, et celui qui plaça Fénélon parmi nos "plus grands écrivains. C'est le livre de "tous les âges et de tous les esprits. Jamais "on n'a fait un plus bel usage des richesses "de l'antiquité et des trésors de l'imagina- "tion. Jamais la vertu n'emprunta pour "parler aux hommes un langage plus en- "chanteur, et n'eût plus de droits à notre "amour....quel genre de beautés ne se "trouve pas dans le Télémaque? l'intérêt "de la fable, l'art de la distribution, le "choix des épisodes, la vérité des carac- "tères, les scènes dramatiques et intéres- "santes, les descriptions riches et pittores- "ques, et ces traits sublimes, qui toujours "placés à propos, et jamais appelés de "loin, transportent l'âme et ne l'étonnent "pas." Mais la gloire littéraire est la partie la moins interessante de son éloge. Pour bien connoître toute la beauté de son âme, c'est à Cambray qu'il faut le voir, au milieu de ses travaux apostoliques "Rien n'éga- "loit, dit encore la Harpe, les charmes "de sa société. Son humeur étoit égale,

" sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempéroit en lui la dignité de son ministère, et le zele de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table étoit ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attiroit en foule à Cambray. Il trouvoit encore des momens à leur donner au milieu des devoirs et des fatigues de l'episcopat. Son sommeil étoit court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connoissoit ni le jeu ni l'ennui. Son seul délassement étoit la promenade, encore trouvoit-il le secret de la faire entrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontroit des paysans, il se plaisoit à les entretenir. On le voyoit assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois Saint-Louis sous le chêne de Vincennes. Il entroit même dans leurs cabanes, et recevoit avec plaisir tout ce que lui offroit leur simplicité hospitaliere." Il y a deux autres ouvrages de Fénélon dont on ne sauroit trop recommander la lecture, c'est son traité *de l'existence de Dieu*, et ses lettres *sur la religion*. Ce grand homme a été un des plus illustres membres de l'académie Françoise.

FEUQUIERES (*Antoine de Pas, marquis de*) né en 16** et mort en 1711. Feuquières courut la carrière militaire où il se distingua. C'étoit un excellent officier qui connoissoit la guerre par principes et par expérience, et que les services qu'il rendit à l'état élevèrent au grade de lieutenant général : mais n'ayant pas été fait maréchal de France, comme il s'y attendoit, il s'en vengea en montrant les fautes de ceux qui servoient l'état. Ses mémoires, qui contiennent les fautes des généraux François de Louis XIV, sont au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire. La clarté du style, la variété des faits, la liberté des réflexions, la fidélité des portraits, soit des ministres de la guerre, soit des généraux; la sagacité avec laquelle il développe les causes diverses de tous les évènemens de la guerre de 1701; tout cela rend cet ouvrage digne d'être lu, non-seulement par les guerriers, mais encore par tous les bons citoyens. Feuquières passa les dernieres années de sa vie dans la disgrâce de Louis XIV, à qui il écrivit 12 heures avant sa mort la lettre touchante qu'on trouve dans cette collection. Le roi touché des sentimens qu'elle renferme accorda au fils les pensions du père.

FIEUBET (*Gaspard de*) né à Toulouse en 1627 et mort aux Camaldules de Grosbois en 1694. Fieubet fut d'abord conseiller au parlement de Toulouse, ensuite chancelier de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche et enfin conseiller d'état. On a de lui de petites pièces de poésie, dans lesquelles il y a de la délicatesse, de la legereté et du naturel. Nous n'avons insere de lui que son epitaphe de Saint-Pavin, parce que nous n'avons pas pu nous procurer ses autres pieces parmi lesquelles nous regrettons surtout sa fable intitulée *Ulisse et les Syrènes*.

FITZ-JAMES (François duc de) fils du duc de Berwich, né en 1709 et mort en 1764. Le duc de Fitz-james renonça aux dignités de son père, dont il avoit la survivance, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut nommé à l'abbaye de Saint-Victor et ensuite à l'évêché de Soissons. Il édifia son diocèse par sa régularité, et par ses vertus épiscopales. Sa célèbre *instruction pastorale* contre les pères Hardoin et Berruyer lui acquirent une grande réputation à laquelle son *rituel* ajouta encore. On a regardé avec raison comme une tache à sa vie le mandement qu'il publia contre les jésuites.

FLECHIER (*Esprit*) né en 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, et mort à Montpellier en 1710. Fléchier fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audriffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne. Après la mort de son oncle il quitta cette congrégation, et parut à Paris comme bel-esprit et comme prédicateur. Il se fit un nom célèbre dans ces deux genres. Son oraison funèbre du grand Turenne, qui est son chef-d'œuvre, mit le comble à sa réputation, et lui attira les grâces de la cour. Quelques années après il fut élevé à l'épiscopat. C'est à cette occasion que Louis XIV qui mettoit toujours de la grâce dans tout ce qu'il faisoit, lui dit: *ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendois d'être privé de vous entendre.* On trouvera dans la bibliothèque portative § 227 du second livre le caractère de Fléchier comme orateur. Il ne reste qu'à en dire quelque chose comme évêque ; arrivé dans son diocèse de Nimes, son premier soin fut de faire cesser les animosités qui régnoient entre les catholiques et les protestans: sa charité s'étendit à tous, et cet esprit de paix et de douceur fut la règle invariable de sa conduite pendant les 29 ans de son épiscopat, il en donna une nouvelle preuve dans la disette de 1709. La misère étoit extrême dans son diocèse: il fit des charités immenses. Les catholiques et les protestans y eurent une part égale, uniquement réglée sur ce qu'ils souffroient, et non sur ce qu'ils croyoient. Aussi à sa mort arrivée l'année suivante, fut-il également pleuré des uns et des autres. Mais les travaux de l'épiscopat n'empêchèrent pas Fléchier de cultiver les lettres. Outre les *oraisons funèbres*, un a encore de lui des *panégyriques*, des *sermons*, les *vies de l'empereur Théodore le grand*, du *cardinal Ximenès*, du *car-*

dinal Commandon, et *des lettres*. Il étoit de l'academie Françoise.

Fleury (*Claude*) né à Paris en 1640, et mort dans la même ville en 1723, à l'âge de 83 ans. Fleury annonça de bonne heure un grand amour de la retraite et de l'étude. Entré dans l'état ecclésiastique, il s'y distingua bientôt par ses vertus et par ses lumières. Tous ceux qui le connoissoient, l'aimoient autant qu'ils l'estimoient. Sa réputation se répandit dans la capitale et à la cour. On lui confia l'éducation du prince de Conti et ensuite celle du comte de Vermandois. Ses soins auprès de son élève lui valurent la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrémens, et par des exemples, plus persuasifs encore que ses leçons. Il y plut à Louis XIV, si juste appréciateur du mérite, et obtint même les suffrages des courtisans les plus corrompus par un cœur plein de droiture, par des mœurs pures, par sa vie simple, laborieuse, édifiante et par une modestie qui ne se démentit jamais. Les ouvrages de cet écrivain qui a mérité le nom de *sage*, sont 1. *l'histoire ecclésiastique*, dont on trouvera le vrai caractère dans cette collection § 255 du second livre. 2. *les mœurs des Israëlites*, qu'on doit regarder comme le tableau le plus fidèle de la vie des saints de l'ancien testament. 3. *les mœurs des chrétiens*, ouvrage plein d'onction, de candeur, et de vérite, qui ne plaît pas moins au chrétien qu'au savant et au philosophe. 4. *institution au droit ecclésiastique*, ouvrage plein de sagesse, etc.

Florian (*Jean-Pierre Claris de*) né à Florian en Languedoc, et mort à Sceaux en 1795, âgé de 39 ans. Né avec beaucoup d'esprit naturel, de feu et d'imagination, Florian a donné dans presque tous les genres, et, quoiqu'il ne soit dans aucun du premier ordre il mérite une place distinguée parmi les littérateurs de ce siècle. Ses comédies ont de jolies scènes, et ses fables de la finesse et de la legèreté. Ses autres poésies, quoiqu'en général prosaïques, ont des traits heureux. Son *Numa Pompilius* qui eut d'abord beaucoup de réputation, est actuellement à son véritable rang, celui d'une production assez médiocre. Son *Gonsalve de Cordoue*, quoique moins répandu, est infiniment supérieur. Ce qui caractérise cet écrivain est la pureté et la simplicité du style. On sent en le lisant, que s'il s'étoit moins pressé de produire, et que, surtout s'il ne s'étoit pas laissé emporter à sa facilité, il auroit pu mieux faire. Au reste ses mœurs douces et décentes, son amabilité, la solidité de son caractère lui firent beaucoup d'amis. Il a été de l'académie Françoise.

Fontaine (*Jean de la*) né à Château-Thierry en 1621 et mort à Paris en 1695, à 74 ans. La Fontaine ignoroit encore à 22 ans ses grands talens pour la poésie. Il se reconnut poëte, en entendant lire une ode de Malherbe. Un de ses parens ayant vu ses premiers essais, lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, François et étrangers. Rabelais, Marot et d'Urfé firent ses delices. L'esprit de simplicite, de candeur, de naïveté, qui lui plaisoit tant dans ces écrivains, caractérisa bientôt ses ouvrages, et le caractérisoit lui-même. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; il étoit, dit un homme d'esprit, aussi simple que les héros de ses fables. C'étoit un véritable enfant, mais un enfant sans malice. Il parloit peu et parluit mal, a moins qu'il ne se trouvât avec des amis intimes, ou que la conversation ne roulât sur quelque sujet qui pût échauffer son génie. Quant au caractere général de ses ouvrages, on doit lire les § 174 et 176 du second livre de cette collection. La Fontaine a été de l'académie Françoise.

Fontanes (— — *de*) né en 1761. M. de Fontanes a annoncé de bonne heure de grands talens pour la poésie par de petites pièces insérées dans les journaux du temps. Les espérances qu'il avoit données n'ont point été trompeuses. Outre sa traduction en vers de *l'essai sur l'homme de Pope*, on connoit de lui *la forêt de Navarre*, *le jardin des plantes*, *le jour des morts* et *la chartreuse de Paris*. Ces deux derniers ouvrages surtout renferment des beautés du premier ordre, et doivent le mettre au rang des grands poëtes François. On les trouvera dans cette collection, avec son *jardin des plantes*. Ceux qui ont entendu la lecture d'un grand poëme héroïque auquel il travaille, en font le plus grand éloge. M. de Fontanes est actuellement un des principaux rédacteurs du mercure de France, et l'on peut dire que les articles qu'il y fournit sont remarquables par un goût pur, et par une critique aussi judicieuse qu'impartiale.

Fontenelle (*Bernard le Bouvier de*) né à Rouen en 1657, et mort à Paris en 1757, à cent ans, moins un mois et deux jours. Sa mère étoit sœur du grand Corneille. Il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être. Entré dans le barreau, il plaida une cause, la perdit, et se retira. Il se livra à la littérature et à la philosophie. De toutes ses poésies, il en est très-peu qu'on lise encore. Ses trois meilleures sont *l'églogue intitulée Ismène*, le *portrait de Clarice*, et son sonnet sur *Apollon et Daphné*. On les trouve toutes les trois dans cette collection. Ce qui a fait la grande réputatiun de Fontenelle, ce sont ses *entretiens sur la pluralité des mondes*, ouvrage unique en son genre, et qui a mérité à son auteur une place dans le temple du goût; et ses *éloges*

des académiciens de l'académie des sciences, ouvrage auquel on peut reprocher sans doute trop de négligence, trop de détails puérils, trop de raffinement dans les idées, et trop de recherches dans les ornemens, mais dont le style est élégant, précis et lumineux, et où l'on trouve des beautés réelles. Néanmoins Fontenelle à contribué à la corruption du goût, par l'abus de l'esprit. Peu d'auteurs ont joui d'un bonheur aussi constant et d'une réputation aussi brillante. Il devoit ce bonheur à la douceur de son caractère, à la décence de ses mœurs, à la sagesse de sa conduite et aux agrémens de son esprit facile et conciliant. Il s'étoit, dit de bonne heure, *les hommes sont sots et méchans, mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux.* On lui demandoit un jour par quel art il s'étoit fait tant d'amis et pas un ennemi, *par ces deux axiomes*, répondit-il: *tout est possible, et tout le monde a raison.* —JUSTICE et JUSTESSE étoit sa devise. Il a été de l'académie Françoise.

FREDERIC II. (*Roi de Prusse*) né en 1710 et mort en 1796. Frédéric a été non-seulement un grand roi, mais un grand écrivain; et c'est sous ce dernier rapport qu'il a sa place dans ces notices. Passionné de bonne heure pour la langue Françoise, il lui donna la préférence sur toutes celles de l'Europe, même sur la sienne, et, après l'avoir étudiée, il s'en servit pour réunir sur sa tête les lauriers d'Apollon et ceux de Mars. Il nous reste de ce grand roi des poésies où l'on trouve l'empreinte d'un génie vigoureux, mais des inégalités sensibles. D'ailleurs étoit-ce à un roi, à professer ouvertement le matérialisme. Ses ouvrages en prose sont plus estimés, et renferment des choses précieuses, où peuvent puiser avec utilité les historiens, les guerriers, les publicistes et même les littérateurs. Frédéric aimoit, accueilloit et protégeoit les gens de lettres. Il recherchoit leur société, et, dans les soupers qu'il leur donnoit, il vouloit qu'on ne vit en lui que le littérateur éclairé et aimable, et non le roi. Tout le monde connoît ses liaisons avec Voltaire, Maupertuis, etc. Infecté lui-même du philosophisme, il eut encore le malheur plus grand de le répandre, en accueillant avec distinction des écrivains qui, dans des productions hardies, sappuient les fondemens du trône et de l'autel, et qui, pour se soustraire à la sévérité des lois, cherchoient un asile dans ses états. Il est vrai qu'en les protégeant, il savoit les apprécier. *Si j'avois*, dit-il un jour, *une province que je voulusse bien punir, je la ferois gouverner par mes philosophes.* L'accueil qu'il leur fit n'en étoit pas moins un tort dans ce prince, et un tort d'autant plus grand que son influence sur son siècle étoit plus marquée; si cette faute t n'eut pas sur ses états l'influence qu'elle pouvoit avoir, c'est qu'il avoit sur ses peuples l'ascendant d'un grand homme.

FRERON (*Elie-Catherine*) né à Quimper en 1719, et mort à Paris en 1776. Fréron entra chez les jésuites, où les pères Brumoi et Bougeant qui reconnurent en lui de grandes dispositions, lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des jésuites, il aida l'abbé Desfontaines dans la composition de ses feuilles. Il publia lui-même un petit journal sous le nom de *Lettres à la Comtesse*, qui fut bientôt supprimé. Ces lettres reparurent quelque temps après, mais furent souvent interrompues par le crédit des personnes qu'il critiquoit sans ménagement. Ce ne fut qu'en 1754 qu'il commença son *année littéraire* qu'il continua jusqu'à sa mort. Beaucoup d'esprit naturel, de gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts avec agrément; l'attachement aux anciens principes; le zèle contre la philosophie, l'affectation et le néologisme, caractérisent ce journal toutes les fois qu'il est exempt d'esprit de parti. Mais trop souvent on y trouve des jugemens faux, une malignité qui indispose, et une partialité qui révolte. Le désir de rabaisser Voltaire le rendit injuste. Il exagéra ses fautes, et passa sous silence ou affoiblit ses beautés. Voltaire s'en vengea, en le produisant sur le théâtre dans l'*Ecossaise*, où il le peignit sous les traits les plus affreux. Cependant Voltaire regardoit Fréron comme un homme de goût. Un seigneur de la cour de Turin, l'ayant prié de lui indiquer quelqu'un à Paris, avec lequel il pût prendre une idée de tous les écrits qui paroissoient en France: *adressez-vous*, lui dit Voltaire, *à ce coquin de Fréron, il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez.* Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement. *Ma foi, oui*, reprit Voltaire; *c'est le seul homme qui ait du goût; je suis forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes raisons pour le détester.* Fréron a publié des opuscules où il y a d'excellentes choses. L'ode sur la bataille de Fontenoi en est tirée.

GILBERT (— —) né à Fontenoi-le-Château près de Nanci en 1751 et mort à Paris en 1780. Gilbert étoit né avec le plus grand talent pour la poésie: plein de feu et de verve, il a peint avec force, mais non pas toujours avec correction. Sa satire du *dix-huitième siècle* a des beautés qui annoncent une imagination ardente, un génie élevé, une haine sentie contre la dépravation des mœurs, et un vrai zèle pour la religion; mais on est fâché d'y voir quelquefois les emportemens de la passion et les injustices de l'esprit de parti: sa tirade contre la Harpe prouve combien la prévention pouvoit égarer son jugement. D'ailleurs quand on se permet d'attaquer des hommes

distingués par un vrai talent, il faut être soi-même exempt de défauts; et personne n'ignore que Gilbert dans ses meilleures pièces a des passages défigurés par des vers durs et gigantesques, par l'incorrection du style et par l'impropriété des termes. La chaleur de l'imagination de ce jeune poète tourna en délire quelques mois avant sa mort. Il s'imaginoit que tout le monde lui en vouloit, et dans un accès de fureur il avala une clef d'un volume énorme. Dans ses derniers jours il eut toujours à la bouche les paroles consolantes que fournit la religion, et ferma les yeux à la lumière avec toute la résignation d'un vrai chrétien.

Girard (*Gabriel*) né en 1678 et mort à Paris en 1748. L'abbé Girard étoit interprète du roi pour les langues Esclavonne et Russe; il s'étoit adonné de bonne heure à l'étude de la grammaire. Il est le premier qui ait publié en France des ouvrages propres à faire connoître le génie de notre langue, et qui l'ait tirée de l'espèce de dégradation où elle étoit avant lui. Le flambeau de la philosophie à la main, il en montra les vrais principes, dans ses discours, qui, quoique écrits avec trop de subtilité, et de recherche dans l'expression, doivent être lus et médités par tous les grammairiens. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est celui qui est intitulé: *Synonymes François, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse.* Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Voltaire l'avoit toujours sur son bureau.

Graffigny (*Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de*) née à Nanci en 1692 et morte à Paris en 1758. Mde. de Graffigny après la mort d'un mari dont elle avoit supporté les emportemens et les violences avec une fermeté et une patience héroïques, vint à Paris où bientôt elle se fit connoître par les grâces de son esprit. Ses *Lettres Péruviennes* eurent le plus grand succès. On y trouva de beaux détails, des images vives, tendres, ingénieuses, riches, fortes, légères; des sentimens délicats, naïfs, passionnés: mais néanmoins on y remarqua des défauts essentiels, dont les principaux sont un style souvent alambiqué, et d'autrefois trop peigné, et surtout un ton métaphysique essentiellement froid en amour. Sa *Cénie* a les mêmes défauts et les mêmes beautés. Ce qui distinguoit mde. de Graffigny et qui la faisoit rechercher dans la société, c'étoit un jugement sain, un esprit modeste et docile, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr. On ne pouvoit la voir sans désirer d'être au nombre de ses amis.

Gresset (*Jean-Baptiste Louis*) né à Amiens en 1709 et mort dans la même ville en 1777. Gresset entré chez les jésuites à 16 ans, en sortit à 26 à cause de l'éclat que fit dans le monde son *Vert-Vert*, ce badinage si supérieur et si original, qui n'a pas eu d'imitateurs comme il n'avoit pas eu de modèles. En effet il est difficile de trouver dans un ouvrage plus de délicatesse, de grâce et de finesse; un meilleur ton de plaisanterie; plus de sel et d'urbanité; enfin une broderie plus riche et plus brillante sur un plus chétif canevas. *La Chartreuse* qui lui succéda, à quelques longueurs près, est un vrai chef-d'œuvre. Il est d'un ordre de poésie et de talent bien supérieur à Vert-Vert. *Le Lutrin vivant* et *le Carême-impromptu* sont des badinages ingénieux, où l'on retrouve tout l'art de narrer et d'écrire de l'auteur. Parmi ses autres poésies il n'y a plus que l'*épître à ma sœur* qui soit digne de lui. *Les ombres* et *l'épître* au père Bougeant sont des productions bien inférieures à ces chefs-d'œuvre. *Le méchant* est une de nos meilleures comédies par la facilité, la variété et les agrémens de la conversation, par la vivacité et l'abondance des saillies, par la vérité des portraits, et par la peinture des mœurs du siècle. Voilà les titres de Gresset à l'immortalité. On sera peut-être surpris qu'il n'ait pas été à couvert des sarcasmes de Voltaire: mais ce dernier poète ne put jamais lui pardonner d'avoir renoncé au théâtre par principe de religion. Gresset a été membre de l'académie Françoise. Ce fut lui, qui au nom de cette compagnie, eut l'honneur de haranguer le malheureux Louis XVI, à son avénement au trône.

Griffet (*Henri*) né à Moulins dans le Bourbonnois en 1698 et mort à Bruxelles en 1775. Griffet étoit encore chez les jésuites à l'époque de leur destruction. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, le firent réussir dans plusieurs genres de littérature. Son *traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire* est un ouvrage judicieux et solide. Ses *sermons* offrent des plans bien présentés et des preuves solides; ils ont de la clarté et du naturel; mais ils sont dépourvus de chaleur et de coloris.

Hamilton (*Antoine comte d'*) de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, né en Irlande, et mort en France en 1720. Attaché à la maison de Stuart, il suivit Jacques II en France, où il se fixa. Le comte d'Hamilton fit les délices des personnes du premier rang par les agrémens de son caractère, et celles du public par les charmes de ses vers et de sa prose. Il avoit l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante, un jugement sûr et beaucoup de goût; et, ce qui est supérieur à tous les talens de l'esprit, il étoit doué des qualités du cœur les plus estimables. Comme poète, le comte d'Hamilton n'a de véritablement bon que sa jolie lettre au comte de

Grammont, mêlée de prose et de vers, le commencement du *Belier* et celui des *quatre Facardins.* Tout le reste est médiocre. Ses contes de Fées qu'il fit pour les dames de la cour qui l'en sollicitèrent sont ce qu'il y a de mieux dans ce genre. La bizarrerie des fictions y est poussée jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnoît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. *Fleur d'épine* est plein de traits d'une vérité charmante, et d'un intérêt attachant dans les caractères et les situations. *Le Belier* et *les quatre Facardins* ont des beautés originales. *Les mémoires du comte de Grammont* est de tous les livres frivoles le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connoître d'autre vice que le ridicule. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup, y est dans sa perfection.

Harpe (*Jean-François de la*) né à Paris en 17** et mort dans la même ville en 1803. La Harpe commença à se faire un nom dans les lettres par les différens prix qu'il remporta à l'académie Françoise. Un style pur et élégant, un goût sûr, une critique judicieuse, un jugement sain, une grande connoissance des principes des différens genres, caractérisèrent ses premiers ouvrages qui ne tardèrent pas à lui ouvrir la porte de l'académie Françoise. Son attachement au parti philosophique lui suscita beaucoup d'ennemis qui le déchirèrent sans pitié et souvent très-injustement. Il s'en vengea quelquefois dans le Mercure qu'il rédigeoit en partie, et poursuivit tranquillement sa carrière littéraire. Les nombreux articles de lui insérés dans cette collection le feront assez connoître: nous ajouterons seulement que vers la fin de ses jours on lui a donné le nom de Quintilien François, que, selon toutes les apparences, la postérité confirmera. En effet son lycée est le cours de littérature le plus complet qui existe dans notre langue et peut-être dans aucune langue moderne, et où les jugemens sur les écrivains anciens et modernes sont les plus justes. Il y a sans doute des longueurs et trop de digressions étrangères au sujet, mais ces longueurs et ces digressions sont des monumens précieux qui attestent les changemens que la plus affreuse des révolutions a faits dans son esprit. Elles prouvent que le philosophisme, en égarant son imagination, n'avoit pas corrompu son cœur, qui étoit naturellement droit et honnête, et la postérité ne verra dans les dernières années de sa vie et dans sa mort chrétienne qu'un exemple de plus du triomphe de la grâce sur les illusions et les égaremens de la raison humaine.

Henault (— —) né à Paris et mort dans la même ville en 1682. Hénault après avoir fini son cours d'études, voyagea dans les Pays-bas, en Hollande et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connoître du sur-intendant Fouquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié et Colbert mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci un sonnet qui offre de très-bons vers. Hénault est non-seulement connu comme poëte, mais encore comme Epicurien. Il le fut et en fit parade. C'étoit un homme de plaisir, qui cherchoit à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit: néanmoins il changea de principes et fit une mort chrétienne. Son sonnet de l'Avorton et celui contre Colbert, et la traduction en vers du commencement du poëme de Lucrèce sont ce qu'il a fait de mieux.

Henault (*Charles-Jean-François*) né à Paris en 1685 et mort dans la même ville en 1770. Hénault entra d'abord dans la congrégation de l'oratoire, où il forma son goût, et où il prit une grande connoissance de la littérature. Rentré dans le monde, il continua à suivre son inclination pour le travail, et remporta le prix de l'académie Françoise en 1707. Ses talens et ses connoissances étoient soutenus et embellis par des qualités plus précieuses encore: la douceur des mœurs, la sûreté du commerce, la solidité de l'amitié. Il conserva jusqu'au dernier âge, tout ce qui fait aimer, tout ce qui fait rechercher. Son mérite personnel l'avoit fait nommer président honoraire à la chambre des enquêtes, et sur-intendant des finances de la maison de la reine. Son principal ouvrage est l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, ouvrage qui a servi de modèle à ceux qu'on a faits depuis, et qui a produit tant de mauvaises imitations: on a encore de lui un théâtre en prose où l'on doit distinguer *le réveil d'Epiménide*, et des poésies, pleines de grâces, dont très-peu sont imprimées, et qui mériteroient bien qu'on les recueillît. Ses liaisons avec mde. du Châtelet et avec Voltaire prouvent que le président Hénault n'étoit pas un homme ordinaire.

Henriette-Marie de France, Reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1609, et morte à la visitation de Chaillôt en 1669. Mariée en 1625 au malheureux Charles I, roi d'Angleterre, elle se montra digne du trône sur lequel la providence l'avoit élevée. Son caractère ressembloit beaucoup à celui de Henri IV son père. Son cœur étoit noble, ferme, tendre, compatissant; son esprit vif, doux et agréable. On peut voir dans l'oraison funèbre de Bossuet § 26 du 3e. livre de cette collection le grand caractère qu'elle déploya dans les malheurs de sa famille. Sa lettre à Louis XIV est un modèle de délicatesse et de dignité.

Houdard de la Motte (*Antoine*) né à Paris en 1672 et mort dans la même ville en 1731. La Motte se fit un nom de bonne heure dans la république des lettres. Né avec beaucoup d'esprit, et un goût vif pour la déclamation et pour les spectacles, il suivit d'abord la carrière du théâtre, et en embrassa tous les genres : sa tragédie d'*Inès de Castro* eut un grand succès par une scène heureuse et attachante : sa comédie du *magnifique*, où il y a de l'esprit, de la vérité et des grâces, eut aussi dans sa nouveauté un grand succès et ce succès s'est toujours soutenu. Ses opéras sont sans contredit ce qu'il a de meilleur : son *Issé* est pleine de beautés. Depuis Quinault personne n'a porté plus loin l'intelligence de ce théâtre. Ses *Odes* sont plus philosophiques que poétiques : elles ont des pensées dignes de Socrate, mais rien de ce beau feu qui enlève dans Pindare, Horace et Rousseau. Parmi ses Odes anacréontiques il y en a de très-jolies. Ses Éclogues n'ont point le caractère du genre : il y a des descriptions de mœurs champêtres bien faites, mais ses bergers sont trop ingénieux. Ses Fables n'ont d'autre mérite qu'un fonds et des dessins bien présentés. En général la versification de la Motte est dure, et sans harmonie. Sa traduction d'Homère le couvrit de ridicule : d'un corps plein d'embonpoint et de vie, il ne fit qu'un squelette aride et désagréable. Sa prose qu'on préfère à ses vers est précieuse, épigrammatique et quelquefois forcée : mais on y reconnoît toujours le philosophe et l'homme d'esprit. Dans aucun genre la Motte n'est au premier rang : dans tous il occupe une place distinguée parmi les écrivains François soit en vers soit en prose. Ami de Fontenelle, il a contribué avec lui à la corruption du goût.

Houlieres (*Antoinette du Ligier de Lagarde, Veuve de Guillaume de Lafon seigneur des*) née à Paris en 1638 et morte dans la même ville en 1694. La nature avoit rassemblé en elle les talens de l'esprit et les grâces de la figure. Hénault lui donna les premières leçons de l'art des vers : l'élève surpassa bientôt le maître. Les poésies de mde. des Houlières ont beaucoup perdu de la réputation dont elles ont joui ; les vers en sont aisés, mais extrêmement prosaïques. D'ailleurs elles ont toutes la même couleur. C'est partout le même fonds de mélancolie et de sentimens. Ses trois meilleures idylles sont les *oiseaux*, les *moutons* et *l'hiver*. Les autres sont médiocres. Son églogue intitulée *Climène* lui fait honneur. Dans ses autres poésies on doit distinguer les vers adressés *à ses enfans*, ceux *à M. Caze* et le rondeau qui commence par ces mots *entre deux draps*. Mde. des Houlières a été une des plus belles et des plus aimables femmes de son temps : elle eut une foule d'adorateurs, et de ce nombre étoit le grand Condé : mais en recevant leurs hommages, elle conserva sa vertu.

Houteville (*Claude François*) né à Paris en 1688 et mort dans la même ville en 1742. Après avoir demeuré dix-huit ans dans la congrégation de l'oratoire, il en sortit et fut secrétaire du cardinal Dubois. Le principal ouvrage de Houteville est *la vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*. La première édition de cet ouvrage prêta beaucoup à la critique : l'auteur le refondit et en fit un ouvrage très-utile. Quoique bien des incrédules aient écrit depuis lui, ils n'ont point fait d'objection importante à laquelle il n'eût déjà répondu. Il étoit de l'académie Françoise, et en fut nommé secrétaire perpetuel quelques mois avant sa mort.

Jamin (*Nicolas*) né en Bretagne et mort à Paris en 1782. Jamin entra de bonne heure chez les Bénédictins, où il satisfit son amour pour les sciences. Il a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue ses *pensées théologiques*. Son dessein y étoit de combattre les incrédules qu'il a eu la maladresse de confondre avec les jansénistes. Cet ouvrage fut supprimé.

Jaucourt (*le chevalier Louis de*) mort à Compiègne en 1780. Le chevalier de Jaucourt s'adonna de bonne heure aux sciences et s'y distingua. Il embrassa tout ce qui regarde la médecine, les antiquités, les mœurs des peuples, la morale et la littérature. Il a fourni sur ces différens objets des articles à l'encyclopédie dont quelques-uns sont très-bien faits, quoiqu'ils n'aient rien de saillant ni de neuf. Il trace assez bien les progrès des arts, et le caractère des artistes ; mais il n'y a jamais une opinion à lui ; c'est toujours celle de l'auteur qu'il copie. Aussi y trouve-t-on beaucoup d'inégalité dans le style. Il avoit étudié la médecine sous le célèbre Boerhave, et avoit pris à Leyde le degré de docteur dans la seule vue de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Il avoit compilé un *lexicon medicum universale* en 6 volumes in-folio ; mais cet ouvrage périt avec le vaisseau qui le portoit à Amsterdam, où il devoit être imprimé. Véritablement philosophe dans sa conduite, le chevalier de Jaucourt préféra la retraite, l'étude et le travail à tous les avantages que pouvoit lui procurer sa naissance.

Lacombe de Presel (*Honoré*) né à Paris en 1725. Il a donné un grand nombre de compilations utiles, parmi lesquelles on distingue le *Dictionnaire des portraits des hommes célèbres*.

La Fare (*Charles-Auguste, marquis de*) né au château de Valgorge dans le Vivarais, en 1644 et mort à Paris en 1712. Le talent de la Fare pour la poésie ne se développa qu'à l'âge de près de 60 ans. Ce fut pour mde. de Caylus qu'il fit ses premiers vers. Ses poésies en général respirent cette liberté,

cette négligence aimable, cette finesse d'un courtisan ingénieux et délicat, que l'art tenteroit en vain d'imiter: mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même; le style en est incorrect et sans précision. La Fare fut intimement lié avec l'abbé de Chaulieu. Ces deux hommes étoient faits l'un pour l'autre; mêmes inclinations, même goût pour le plaisir, même façon de penser, même génie. On a encore du marquis de la Fare des *mémoires* et des *réflexions* sur les principaux événemens du règne de Louis XIV. Ils sont écrits avec beaucoup de liberté, mais cette liberté est quelquefois poussée trop loin. Son ouvrage n'est souvent qu'une satire très-injuste.

LAFITAU (*Pierre-François*) né à Bordeaux en 1685, et mort au château de Lurs en 1764. Admis de bonne heure chez les jésuites, il s'y adonna au ministère de la parole évangélique. Ayant été envoyé à Rome pour entrer dans les négociations au sujet des querelles suscitées en France pour la bulle *unigenitus*, il plut par ses bons-mots à Clément IX, qui ne pouvoit se passer de lui. Sa conversation vive et aisée, son esprit fécond en saillies, amusoient ce pontife, et Lafitau en profita pour obtenir quelque dignité. Il sortit des jésuites et fut nommé à l'évêché de Sisteron. Il avoit toujours porté jusqu'au fanatisme sa haine contre les jansénistes; mais la vieillesse, en calmant ses passions, le ramena à une façon de penser plus douce et plus pacifique. Il nous reste de lui différens ouvrages dont les principaux sont son *histoire ou Jansénisme*, et ses sermons. Le premier est écrit avec assez de légèreté, mais avec une partialité qui révolte: il y défigure tous les portraits des ennemis de cette constitution. Ses sermons, qui lui avoient fait un nom par l'art avec lequel il les débitoit, perdirent tout leur prix à l'impression: et en effet on n'y trouve ni connoissance de l'écriture et des pères, ni preuves solides: les grandes vérités de la religion n'y portent sur rien. En général tous ses ouvrages ne sont que de petites phrases sans pensées.

LALLY-TOLENDAL (*Trophime-Gérard, comte de*) né en 1751. Curateur à la mémoire de son père, décapité en 1766, il a rempli cette triste fonction avec un zèle et des talens qui lui ont attiré l'estime et l'admiration. Nommé aux états généraux, il se retira après l'horrible attentat du 5 et 6 d'Octobre, prévoyant, dès ce moment, toutes les horreurs et tous les crimes dont ces deux jours n'étoient que les avant-coureurs.

LAINEZ (*Alexandre*) né à Chimay dans le Hainaut en 1650, et mort à Paris en 1710. Né avec une grande passion pour les voyages, Lainez parcourut la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie et la Suisse. De retour chez lui, il se trouva dans la misère. Il y menoit une vie obscure, mais gaie. Soupçonné d'être l'auteur de quelques libelles qui s'introduisoient par les frontières de Flandres, l'abbé Fautrier descendit chez lui par ordre de Louvois, avec une garde de 50 hommes; mais au lieu de libelles, il n'y trouva que de jolis vers et des mémoires sur ses voyages. Il l'emmena à Paris, où il plut par son enjouement. Il faisoit les délices des meilleures tables, où il étoit tous les jours retenu, pour ses propos ingénieux, ses saillies et ses vers qu'il faisoit sur le champ. Presque toutes les pièces qui nous restent de lui ne sont que des impromptus, dont la morale est un épicurisme raffiné.

LAMBERT (*Anne-Thérèse de Marquenat de Courcelles, marquise de*) née à Paris et morte à Paris en 1733 à 86 ans. Elève de l'ingénieux Bachaumont que sa mère avoit épousé, mde. de Lambert montra de bonne heure les talens qu'elle avoit reçus de la nature et qu'une éducation soignée avoit développés. Elle parut avec éclat dans le monde. Après la mort de son mari, elle essuya de longs et cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Elle les conduisit et les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent. Libre enfin et maitresse d'un bien considérable, elle établit à Paris une maison où il étoit honorable d'être admis, et dont elle faisoit les charmes par la finesse et les graces de son esprit. On a de mde. de Lambert les *avis d'une mère à son fils*, et *d'une mère à sa fille*. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des préceptes donnés par une amie et qui partent du cœur. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble et délicate, qui possède sans faste et sans effort les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. Les autres ouvrages de cette femme aimable sont de *nouvelles réflexions sur les femmes*, le *traité de l'amitié*, celui *de la vieillesse*, et le petit roman *la femme hermite*, dans lesquels on trouve le même esprit, le même goût, la même nuance: mais il y a quelquefois, quoique rarement, du précieux, et un peu trop de prétention à l'esprit.

LANGUET (*Jean-Joseph*) né à Dijon, et mort en 1753, à l'âge de 76. Languet se signala de bonne heure par son zèle contre le Jansénisme, qui contribua autant que ses talens et ses vertus, à lui procurer le siége épiscopal de Soissons, et ensuite celui de Sens. Chaque année de son épiscopat fut marquée par des mandemens et des écrits contre les ennemis de la constitution, ouvrages dictés par la prévention, et qui furent quelque temps après supprimés par un arrêt du conseil. Sa *vie de Marie Alacoque* est trop ridicule pour qu'on en parle. Ses discours qu'on trouve dans les recueils

de l'académie Françoise prouvent qu'il n'étoit pas dépourvu de talent. Le style, à la vérité, en est diffus: mais il est clair, naturel, élégant et assez noble.

Lattaignant (*Gabriel-Charles de*) né à Paris et mort dans la même ville en 177* chez les pères de la doctrine chrétienne où il s'étoit retiré. Il cultiva la littérature dont il ne prit que la fleur, et s'attacha à la poésie légère. Il faisoit les délices des repas par sa facilité à composer et à chanter des couplets, toujours agréables pour les personnes qui en étoient le sujet ou l'occasion. On a recueilli les poésies de l'abbé Lattaignant en plusieurs volumes in-12. Tout ce que ce poëte a véritablement de bon se réduit à une douzaine de madrigaux ou de chansons que peu de personnes auront la patience d'aller chercher dans le recueil de ses œuvres.

Levizac (*Jean-Pons-Victor de*) né à Alby en Languedoc. Occupé dès sa jeunesse des matières ecclésiastiques dont la connoissance lui étoit nécessaire, il ne s'étoit livré que par délassement à la littérature. Mais forcé par la révolution à fuir sa patrie, et à chercher un asile dans les pays étrangers, il a trouvé dans la culture des lettres une consolation dans le malheur, et un moyen honnête de subsistance. Arrivé en Angleterre en 1795 après l'évacuation de la Hollande, il a profité du calme dont il y a joui sous un gouvernement juste, éclairé et protecteur, pour composer sa *grammaire littéraire et philosophique*, qui paroit avoir obtenu les suffrages du public; sa *grammaire théorique et pratique*, son *choix de Sevigné*, ses *leçons de Fénélon*, sa belle *édition de Boileau*, et cette seconde édition *de la bibliothèque portative*, à laquelle il a eu la principale part, à cause de l'absence de M. Moysant. Heureux si par ces ouvrages, qui ne peuvent qu'être utiles aux jeunes personnes dont on veut former le cœur, l'esprit et le goût, il donne à la nation Angloise une preuve durable de sa sensibilité et de sa reconnoissance,

Lille (*Jacques de*) né en 17** à Clermont, en Auvergne. La traduction des *Géorgiques* de Virgile, fut une espèce de phénomène littéraire: elles avoient été, jusqu'à lui, l'écueil où tous les talens avoient échoué; il a eu la gloire d'y réussir et de nous donner la meilleure traduction en vers que nous ayons dans notre langue. En effet, on y trouve tout le talent de M. l'abbé de Lille, à maitriser le vers Alexandrin par le travail des constructions et des tournures, et à lui donner un mouvement aussi diversifié qu'il soit possible. Il est dans cette partie égal à Racine, s'il ne lui est pas supérieur. Aussi cette traduction, où il avoit à lutter contre Virgile, le plus parfait des modeles, est-elle son chef-d'œuvre. Il ne l'a ni surpassée ni même égalée dans les trois ouvrages qu'il a publiés depuis, les *jardins*, les *Géorgiques Françoises* et le *poëme du malheur et de la pitié*, quoiqu'on y trouve le même talent de versification, des morceaux d'une beauté achevée, des descriptions d'une vérité frappante, des périodes poëtiques qui n'appartiennent qu'à lui seul, et dont on ne trouvera nulle part aucun exemple; des rapprochemens et des contrastes uniques, en un mot un degré de perfection, qui, sans pouvoir être mise en parallèle avec celle des Géorgiques de Virgile, auroit placé M. l'abbé de Lille parmi les premiers poëtes François. A ce talent pour la poësie il joint tous les agrémens qui font l'homme aimable. La fable rapportée p. 243 du 2 vol. de poésie de cette collection est de M. le chevalier de Lille, capitaine de dragons.

Linguet (*Simon-Nicolas Henri*) né à Rheims en 1736, et mort pendant les premières années de la révolution. Linguet se fit un nom par différens mémoires qu'il publia comme avocat, et par un journal qui étoit très-répandu. Mais naturellement inquiet, et satirique, il se fit des affaires qui troublèrent sa tranquillité. Grand admirateur de Voltaire, il n'a pas partagé ses erreurs. Dans ses écrits, Linguet a toujours respecté la religion et les mœurs.

Louis (*Dauphin de France*) fils de Louis XV. né à Versailles en 1729, et mort en 1765. Voyez son article § 344 du second livre de cette collection.

Louis XVI (*roi de France*) fils du précédent, mort en 1793, voyez son article § 345 du second livre de cette collection.

Luxembourg (*François-Henri de Montmorenci duc de*) né en 1628, et mort en 1695. Le maréchal de Luxembourg a été un des plus grands généraux François: ayant fait ses premières campagnes sous le grand Condé, il choisit ce héros pour modèle, et en eut plusieurs qualités, un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juste, un esprit avide de connoissances. Sa carrière militaire ne fut presque qu'un enchainement de victoires, et sa mort fut le terme des prospérités de Louis XIV. La haine que Louvois lui portoit le fit accuser d'avoir trempé dans l'affaire des poisons en 1680. Il se rendit de lui-même à la Bastille, où Louvois le poursuivit avec fureur, et où il ne fut pas traité avec les égards qu'on devoit à un grand homme, à un maréchal de France et à un pair du royaume. Il sortit de la Bastille sans que jamais il y eût de jugement prononcé ni pour ni contre lui. Il continua de faire à la cour les fonctions de capitaine des gardes, sans voir Louvois son persécuteur, et sans que le roi lui parlât de l'étrange procès qu'il venoit d'essuyer.

Mably (*Gabriel Bonnot de*) né à Grenoble en 1709, et mort à Paris en 1785. Transporté de bonne heure de la province à Paris, il se fit une réputation sans le se-

cours des prôneurs et des intriguans, par des ouvrages où l'on trouve des vues utiles et souvent profondes. Tout occupé de ses études, et de la composition de ses écrits, il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite. Sa conduite le rendit aussi estimable que ses travaux. Ses principaux ouvrages ont l'histoire pour objet. On lira avec autant d'utilité que de plaisir son *parallèle des Romains et des François*, ses *observations sur les Grecs*, celles *sur les Romains*, et ses *entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, ouvrage qui passe pour le meilleur de ceux qu'il a publiés, et dans lequel il donne avec précision et même avec agrément, des idées saines et lumineuses de la vertu patriotique, et des devoirs qui attachent l'état aux citoyens et les citoyens à l'état. On trouve dans tous ces ouvrages des principes hardis qui ne conviennent qu'à des états libres, et dont on a étrangement abusé en voulant les appliquer aux gouvernemens modernes de l'Europe. Mais si l'abbé de Mably s'est trompé en parlant de *liberté*, il n'auroit vu qu'avec horreur les crimes auxquels les fausses notions qu'on s'en est faites dans ces derniers temps ont donné lieu. Dans ses *entretiens sur l'histoire*, il a trop déprimé les historiens modernes. L'abbé de Mably étoit frère de l'abbé de Condillac.

Maboul (*Jacques*) né à Paris, et mort en 1723 à Aleth dont il étoit évêque. Quoique ses oraisons funèbres ne puissent en aucune manière être comparées à celles de Bossuet et de Fléchier, elles ont cependant un caractère à elles qui les distingue. On y trouve partout cette douceur de style, cette noblesse de sentimens, cette élévation, cette onction, cette simplicité touchante, ce goût pur, qui sont le cachet d'une belle âme, et d'un vrai bel esprit. Ses vertus égaloient ses talens. Il laissa en mourant une mémoire respectable.

Maintenon (*Françoise d'Aubigné, marquise de*) née en 1635 dans une prison de Niort et morte à Saint-Cyr en 1719. Françoise d'Aubigné étoit destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Née dans une prison, menée à l'âge de trois ans en Amérique, prête à être dévorée par un serpent, sur le rivage où un domestique l'avoit laissée par négligence; ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée chez une parente qui pour la forcer à changer de religion, lui faisoit garder des dindons, forcée par la misère à épouser Scarron, perclus de tous ses membres, et replongée dans la misère après la mort de ce mari, telles furent les différentes circonstances de la vie de cette dame illustre avant qu'elle fût nommée gouvernante des enfans de madame de Montespan. Dans cette place elle se conduisit avec tant de prudence et d'habileté que les préventions que Louis XIV avoit contre elle se dissipèrent, et firent place à la confiance, et enfin à l'amour. Le roi, à ce qu'on croit, l'épousa vers la fin de 1785. Depuis cette époque, madame de Maintenon mena une vie très-retirée à la cour, où elle resta jusqu'à la mort du roi. On a recueilli après sa mort les différentes lettres qu'elle a écrites avant et après son élévation. Le style en général en est froid, précis et austère: c'est presque toujours celui d'un bon auteur; rarement celui d'une femme. On voit qu'elle avoit prévu, en les écrivant, qu'elles seroient un jour publiques.

Malfilatre (*Jacques-Charles-Louis*) né à Caen en 1732 et mort à Paris en 1769. Né véritablement avec du génie pour la poésie, Malfilâtre suivit cette carrière et vécut dans la plus grande indigence. Il publia de temps en temps des vers qui lui faisoient honneur. Mais l'ouvrage dans lequel il a déployé le plus de talent, c'est dans son poëme de *Narcisse*, sujet tiré des métamorphoses d'Ovide. Quoique le fonds en soit peu intéressant, il a eu l'art de faire oublier ce vice radical, par des tableaux de la plus grande beauté, et dignes des maîtres les plus célèbres. Si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé, il n'est pas douteux qu'il n'eût été placé au premier rang des poëtes François.

Malherbe (*François de*) né à Caen en 1556 et mort à Paris en 1621. Un génie élevé, noble et porté au sublime, une oreille juste, délicate et sensible, et un goût pur bien au-dessus de son siècle, voilà les dons que Malherbe avoit reçus de la nature, et dont il tira le plus grand avantage. Marot avoit créé la poésie légère; il créa le vers noble dont il n'existoit pas de modèle, et fit entendre pour la première fois des vers parfaits par leur coupe, leur beauté et leur harmonie. Pour connoître ce que la poésie doit à Malherbe, il faut voir le point où l'avoient laissée Ronsard et Dubartas qui avoient écrit dans le même genre, peu de temps avant lui. On peut lire son éloge dans le second livre de cette collection § 119. On ne peut pas dire autant de bien du caractère de Malherbe que de ses talens. L'humeur le dominoit absolument, et cette humeur étoit brusque et violente: sans complaisance et sans égards, il se brouilloit pour des riens avec ses meilleurs amis. Il sacrifioit tout au plaisir de dire un bon mot. Sa franchise rustique ne le quitta pas même à la cour. Louis XIII étant dauphin écrivit à Henri IV. Sa letre étoit signée Loys, suivant l'ancienne orthographe. Le roi la fit voir à Malherbe qui ne s'arrêta qu'à la signature, et demanda au roi, si M. le *Dauphin ne s'appeloit pas Louis? Sans doute*, répondit Henri IV. *Et pourquoi donc*, reprit Malherbe, *le fait-on signer Loys*. Il plaida toute sa vie contre ses parens et porta l'avarice au point de n'avoir point de chaises dans son appartement.

Malleville, (*Claude de*) né à Paris

et mort dans la même ville en 1647. âgé d'environ 50 ans. Malleville avoit de l'esprit, et assez de talens pour la poésie, mais sa paresse l'empêchoit de mettre la dernière main à ses vers. Le sonnet est le genre de poésie auquel il s'est principalement adonné, et avec le plus de succès. Ce poëte remporta le prix sur plusieurs beaux esprits, et sur Voiture même, qui travaillèrent au sonnet proposé sur *la belle matineuse*. Le sien lui donna beaucoup de célébrité. " On ne parleroit pas aujourd'hui " d'un pareil ouvrage, dit Voltaire; mais " le bon en tout genre étoit alors aussi rare, " qu'il est devenu commun depuis". De toutes ses poésies on auroit de la peine à en extraire six bonnes pages.

Marets de saint sorlin (*Jean des*) né à Paris en 1595 et mort dans la même ville en 1676, à 81 ans. Desmarêts s'attacha de bonne heure au Cardinal de Richelieu qu'il aida dans la composition de ses tragédies. Né avec une imagination ardente, il composa beaucoup de poëmes, et même un poëme épique, tous également dépourvus de jugement, d'expression et de génie. On ne connoît plus de lui que le charmant quatrain *sur la violette*, pour la guirlande de Julie de Rambouillet. Les dernières années de sa vie ne ressemblèrent pas à celles de sa jeunesse : il tomba dans une folie sombre et mélancolique, s'érigea en prophète, et dans son *avis du Saint-Esprit au roi*, il annonça qu'il leveroit une armée de 144 mille hommes pour faire la guerre aux impies et aux jansénistes, et dont ce prince comme fils aîné de l'église, seroit le général. Il prédit également au roi, qu'à lui étoit réservée la gloire de detruire le Mahomestime. Ainsi l'auteur de la comédie des visionnaires devint le plus fanatique et le plus fou de tous.

Marmontel (*Jean-François*) né à N* en Limousin et mort à Paris en 1800. Marmontel commença sa carrière littéraire par des pièces de vers qui furent couronnées à l'académie des jeux-Floraux de Toulouse dont il suivoit l'université. Ces succès précoces le firent connoître de Voltaire qui lui reconnut du talent, et l'encouragea. Arrivé quelques temps après à Paris, il y eut bientôt des protecteurs et des amis par ses ouvrages et surtout par ses *contes moraux*. Quoique aucune de ses trois tragédies n'eût réussi, elles ajoutèrent à sa réputation. Enfin son *épître aux poëtes*, couronnée à l'académie malgré les faux jugemens qu'elle renferme, le fit admettre dans ce corps illustre. Il dut à l'influence de d'Alembert et de Voltaire la préférence qu'il obtint sur ses rivaux. Pour marquer sa reconnoissance au parti philosophique, il publia son *Bélisaire*, où il y a des morceaux bien vus et sagement écrits, mais dont la fin est une déclamation aussi indécente que ridicule contre la religion et ses ministres. Les *Incas* écrits dans le même esprit, mais plus adroitement caché, eurent encore plus de succès; mais ce succès dû aux intrigues des philosophes, et à l'engouement de quelques femmes, ne fut qu'éphémère : ils furent appréciés à leur juste valeur et mis au rang des productions médiocres. Aussi aucun de ces ouvrages ne lui auroit-il fait une réputation durable. Ce qui assure à Marmontel un rang distingué parmi les littérateurs qui font honneur à la France, ce sont ses *premiers contes*, où l'on trouve une peinture vraie, vive et légère du siècle et surtout du grand monde; ses *élémens de littérature*, l'ouvrage le plus parfait qu'il y ait sur ce sujet dans notre langue, et ses différens articles de *l'encyclopédie*, où il a eu l'art de joindre la profondeur des vues à la clarté et à la précision, et qu'on doit regarder comme une rétractation des paradoxes de sa poétique, publiée dans sa jeunesse. Les horreurs dont il a été témoin dans sa vieillesse lui ont ouvert les yeux sur le danger du philosophisme, et l'ont porté à rétracter ses anciennes erreurs.

Marot (*Clément*) né à Cahors en Querci l'an 1495, et mort à Turin en 1544. Marot dominé par une imagination bouillante ne dut attribuer qu'à lui seul la cause de ses malheurs. Page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François I, il avoit acquis de la fortune, et s'étoit fait des protecteurs généreux; mais toujours fougueux et toujours imprudent, il fut forcé de chercher un asile à Geneve, qu'il ne se conduisit pas mieux. Chassé encore de cette ville, il se retira à Turin où il mourut dans la misère. Marot qui tenoit de son père son goût pour la poésie, eut un talent bien supérieur à tout ce qui l'avoit précédé et même à tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe. Il a en effet un tour d'esprit qui lui est propre. La nature lui avoit donné ce qu'on n'acquiert point, la grâce. Son style a du charme, et ce charme tient à une naïveté de tournure et d'expression, qui se joint à la délicatesse des idées et des sentimens. Personne n'a mieux connu que lui, même de nos jours, le ton qui convient à l'épigramme et au madrigal. Il n'a pas moins réussi dans l'épitre familière et badine : celle à François I, sur la manière dont il a été volé par son valet, est un chef-d'œuvre. On sera peut-être étonné de trouver si peu de chose de Marot dans la bibliothèque portative; mais la quantité de vieux mots, et d'anciens tours dont ses poésies sont pleines, a empêché l'insertion de beaucoup de pièces, d'ailleurs charmantes sous d'autres rapports.

Mascaron (*Jules*) né à Marseille en 1634 et mort à Agen en 1703. Fils d'un célèbre avocat au parlement d'Aix, Mascaron ne reçut de son père pour tout héritage que son talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'O-

ratoire, où ses dispositions extraordinaires pour la chaire lui firent bientot une grande réputation. Le jeune orateur après avoir paru avec éclat dans les plus grandes villes de la province se montra dans la capitale, et ensuite à la cour où il n obtint pas de succes moins brillans. Il prêchoit avec une liberté évangélique: les courtisans en firent malignement l'observation au roi, qui leur ferma la bouche en disant, *il a fait son devoir, faisons le nôtre*. L'évêché de Tulle fut la récompense de ses travaux, d'où 7 ans après il passa à celui d'Agen. Il édifia ces deux diocè es par ses vertus. Quelque réputation qu'aient eu les oraisons funèbres de Mascaron dans son temps, elles sont bien au-dessous de celles de Bossuet et de Fléchier: il n'a ni l'élévation du premier, ni l'élégance du second. " Quelquefois, dit Thomas, " son âme s'élève; mais " quand il veut être grand, il trouve rare- " ment l'expression simple. Sa grandeur " est plus dans les mots que dans les idées. " trop souveut il retombe dans la métaphy- " sique de l'esprit, qui paroit une espèce " de luxe; mais un luxe faux, qui annonce " plus de pauvreté que de richesse. On " lui trouve aussi des raisonnemens vagues " et subtils; et l'on sait combien ce langa- " ge est opposé à celui de la véritable élo- " quence." Son oraison funèbre de Turenne est ce qu'il a fait de meilleur. Madame de Sévigné ne croyoit pas qu'elle pût être égalée: et néanmoins celle de Fléchier ne tarda pas à l'éclipser. Voyez l'article de Mascaron § 228 du 2 livre de cette collection.

Massillon (*Jean-Baptiste*) né à Hières en Provence l'an 1662, et mort à Clermont en 1742, à l'âge de 79 ans. Entre dans la congregation de l'oratoire, ses grands talens lui firent des jaloux et l'exposerent à bien des désagrémens. Il débuta dans l'art oratoire par l'oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de Vienne. Le succès qu'elle eut, engagea le père de la Tour, alors général de sa congrégation, de l'appeler à Paris. Il s'y fit bientôt un genre à lui seul. Il parut à la cour où il prêcha l'avent. Louis XIV après l'avoir entendu, lui dit ces paroles mémorables: *mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-m me.* Ce qui frappoit le plus dans les sermons de Massillon, c'étoient ces peintures du monde, si saillantes, si fines, si ressemblantes. On lui demanda où un homme consacré comme lui à la retraite, avoit pu les prendre. *Dans le cœur humain*, répondit-il; *pour peu qu'on le sonde, on y découvrira le germe de toutes les passions.* Après la mort de Louis XIV, le régent le nomma à l'évêché de Clermont, et le destina à prêcher le carême l'année suivante devant Louis XV âgé de neuf ans. Il composa en six semaines les dix discours connus sous le nom de *petit carême*. On a dit que ce petit carême étoit le chef-d'œuvre de Massillon et de l'art oratoire. C'est certainement un chef-d'œuvre, mais bien des personnes trouveront, si elles se donnent la peine d'examiner, que plusieurs de ses autres discours sont d'une éloquence, plus mâle et plus majestueuse. Quant au vrai caractère de son éloquence, on le trouvera dans son article § 231 du second livre de cette collection.

Maucroix (*François de*) né à Noyon en 1619 et mort en 1708. Maucroix suivit d'abord le barreau; mais il s'en dégoûta et embrassa l'état ecclésiastique. Il aima et cultiva les lettres. Il ne tarda pas à se faire une grande réputation par ses écrits et par ses vers. Quoique la postérité ait conservé peu de chose de lui, ses liaisons avec Racine, Despréaux et la Fontaine prouvent qu'il n'étoit pas un homme ordinaire. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours son enjouement et sa tranquillité. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la providence, et supporte les maux en attendant avec patience un sort meilleur.

Maury (*Jean Suffrein*) né dans le comtat Venaissain en 1746. L'Abbé Maury s'étoit fait un nom par ses panégyriques de Saint-Augustin et de Saint-Louis, et par d'autres discours où l'on retrouvoit l'éloquence de Bossuet, lorsque la révolution vint ouvrir une autre carrière à ses talens et le mettre à sa place. A l'éloquence d'un Chrysostôme il fit succéder celle d'un Démosthène, et si la raison revêtue de tous les avantages que lui donnoient la justice, la vérité et le sentiment avoit pu l'emporter sur le déchaînement de toutes les passions, seul il eût sauvé la monarchie. Le pape Pie VI, en l'élevant au cardinalat, récompensa moins ses talens qu'il n'honora la pourpre romaine.

Maynard (*Fraçois*) né à Toulouse en 1582 et mort dans la même ville ne 1646. Maynard fut secrétaire de la reine Marguerite et plut à la cour de cette princesse par son esprit et son enjouement. Etant allé à Rome à la suite d'un ambassade, le pape Urbain VIII goûta beaucoup la douceur et les charmes de sa conversation. De retour en France, il fit sa cour à plusieurs grands et surtout au cardinal de Richelieu; mais il n'en obtint rien. Après un séjour de quelques années à Paris, il se retira dans sa patrie, où il grava sur la porte de son cabinet ces vers que tout le monde connoît.

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Malherbe disoit de lui, *qu'il tournoit fort bien un vers, mais que son style manquoit de force; et que Racan avoit de la force,*

mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers. De l'un et de l'autre, ajoutoit-il, on auroit pu faire un bon poete.

Mésenguy (*François-Philippe*) né à Beauvais en 1677 et mort à Paris en 1763, à 86 ans. Après avoir professé pendant plusieurs années, les humanités et la rhétorique dans sa ville, il fut appelé à Paris où il fut placé au collége de Beauvais; chargé d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires, il écrivit son *exposition de la doctrine chrétienne*. Il quitta ce collége pour vivre dans une plus grande retraite, et y composer différens ouvrages qu'il avoit en vue. Ceux qui lui font le plus d'honneur sont *l'abrégé de l'histoire et de la morale de l'ancien testament*, et *l'abrégé de l'ancien testament, avec des éclaircissemens et des réflexions* en 10 vol. in-12. Ce dernier ouvrage qui n'est que le développement du premier est un des plus utiles que puissent lire les personnes qui ne cherchent dans l'écriture que des leçons de morale et de religion. En lisant cet auteur, on ne peut que l'aimer. Ses ennemis même le respectèrent, et rendirent toujours hommage à ses vertus.

Mierre (—— ——*le*) on a de lui des tragédies médiocres en vers encore plus médiocres. Le seul ouvrage où l'on trouve de temps en temps du talent est son poëme sur la *peinture*, qui n'est presque, quoi qu'en dise l'auteur, qu'une traduction de celui de l'abbé de Marsy sur le même sujet. Les morceaux cités dans la bibliothèque portative sont à-peu-près tout ce qu'il y a de meilleur, le poëme *des fastes* du même auteur, n'est qu'un amas de mauvais vers, divisé en 16 chants.

Millot (*Claude-François-Xavier*) né à Besançon en 1726 et mort à Paris en 1785. L'abbé Millot fut successivement jésuite, prédicateur du roi, grand vicaire de Lyon, professeur d'histoire à Parme, enfin précepteur de M. le duc d'Enghien. Il remplit ces différentes fonctions avec le succès d'un homme à talent, et le zèle d'un homme attaché à ses devoirs. Il n'en composa pas moins plusieurs ouvrages, rédigés avec soin, et écrits d'un style pur, naturel et élégant, ils roulent presque tous sur l'histoire. On l'a accusé de scepticisme dans ceux qui ont rapport à l'histoire générale, et d'une teinte de philosophisme dans les histoires particulières. Sans examiner jusqu'à quel point cette inculpation peut être vraie, on se bornera à observer que ses *élémens d'histoire* sont ce qu'il y a de mieux fait en François dans ce genre et de plus propre à être mis entre les mains de la jeunesse, par l'art avec lequel les faits les plus curieux et les plus importans sont amenés. Il a eu sans doute tort d'apporter plus d'exemples de vices que de vertus; mais il est toujours aisé à un instituteur de prévenir le mal qui pourroit en résulter.

Molière (*Jean-Baptiste Pocquelin de*) né à Paris en 1620 et mort dans la même ville en 1673. Molière commença ses études à 14 ans chez les jésuites, et fit des progrès rapides sous ces habiles maitres. Les belles lettres ornèrent son esprit, et les préceptes du philosophe Gassendi, maitre de Chapelle, de Bernier et de Cyrano, formèrent sa raison. Entraîné par un goût irrésistible vers le théâtre, il s'unit avec quelques jeunes gens, et parcourut avec eux les provinces en jouant la comédie. Il donna sa première pièce à Lyon. C'étoit *l'Etourdi.* Quoique cette pièce ne soit pas bonne, elle donna l'idée d'un nouveau genre, et fut très-applaudie. Elle ne fut pas moins bien reçue à Beziers où le prince de Conti tenoit les états du Languedoc. C'est dans cette ville qu'il donna *le Dépit amoureux* et *les précieuses ridicules.* Ces comédies y furent admirées. Molière quitta la province pour la capitale. Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de Molière, qu'il en fit ses comédiens ordinaires et accorda à leur chef une pension de mille livres. C'est depuis cette époque qu'il a donné ces belles comédies qui l'ont fait regarder comme le premier auteur comique qui ait existé. On peut regarder les ouvrages de Molière comme l'histoire des mœurs, des modes et du goût, et comme le tableau le plus fidele de la vie humaine. Né avec un esprit de réflexion, prompt à remarquer les expressions extérieures des passions et leurs mouvemens dans les différens états; il saisit les hommes tels qu'ils étoient, et exposa en habile peintre les plus secrets replis de leur cœur, et le ton, le geste, le langage de leurs sentimens divers. On a dit qu'il y avoit beaucoup de fautes de langage dans Molière: il y en a sans doute trop, et M. Bret les a relevées avec soin: mais, si l'on passe sur celles qui tenoient à son siècle, on en diminuera beaucoup le nombre. Quant à ce qu'on a dit que sa prose valoit mieux que ses vers, on n'a qu'à lire, pour se convaincre du contraire, ses belles scènes du *Misanthrope*, du *Tartuffe* et des *Femmes Savantes.*

Molinier (*Jean-Baptiste*) né à Arles en 1675 et mort à Paris en 1745. Molinier entra dans la congrégation de l'oratoire et s'y adonna au ministere de la chaire. Il prêcha avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris. Massillon l'ayant entendu, fut frappé des traits vifs et saillans de son éloquence, et surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il étoit si inégal; il lui dit alors: *il ne tient qu'à vous d'être le prédicateur du peuple ou des grands.* En effet il y a dans ses discours beaucoup d'énergie, de dignité et de naturel; mais en général peu de goût, et peu de choix dans l'expression, qui est souvent défigurée par des termes communs.

Moncrif (*François-Augustin Paradis de*) né à Paris en 1687 et mort dans la

même ville en 1770. Beaucoup d'esprit naturel, une figure prévenante, un desir constant de plaire, une humeur égale, douce et complaisante lui firent de bonne heure un grand nombre d'amis. Personne n'obligeoit avec plus de zèle; personne ne donnoit avec plus de plaisir. Au milieu de la cour il conserva sa modestie. Ce qui a fait la réputation littéraire de Moncrif, ce sont *les Ames rivales*, petit roman, assaisonné d'une critique ingénieuse de nos mœurs; et des *Romances*, pleines de delicatesse, de naturel et de grâce. Moncrif étoit de l'académie Françoise.

MONGAULT (*Nicolas-Hubert de*) né à Paris en 1674 et mort dans la même ville en 1746. Il entra d'abord dans la congrégation de l'oratoire: la delicatesse de sa santé l'obligea d'en sortir, et après avoir été quelque temps dans le monde, il fut nommé précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. Mongault sut se concilier, dans cette place importante et délicate, l'amitié et l'estime de son élève. On recompensa ses soins par des abbayes et des places qui lui assuroient une fortune considérable: mais son ambition n'étant pas satisfaite, il tomba dans une humeur sombre qui fit le malheur du reste de sa vie. Il reste de lui *l'histoire d'Hérodien* traduction faite avec soin et élégamment écrite; et la *traduction des lettres de Cicéron à Atticus*, aussi estimée que la précédente: on la lira toujours avec utilité, non-seulement à cause de son exactitude, mais encore à cause des notes qui l'accompagnent. Il étoit de l'académie Françoise.

MONNIER (——— *le*) mort depuis peu. On connoît de lui des *fables*, où il y a de la facilité et du naturel, mais des longueurs qui fatiguent: ses *contes* ont les mêmes qualités et le même défaut. Sa *traduction de Térence* est plus estimée et mérite de l'être sous tous les rapports.

MONNOIE (*Bernard de la*) né à Dijon en 1641 et mort à Paris en 1727. La Monnoie fit paroître dès l'enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à se consacrer au barreau: mais son inclination l'entraînoit vers la littérature légère et la poésie. Il remporta cinq prix à l'académie Françoise. La poésie n'avoit pas fait la principale occupation de la Monnoie. Il avoit su joindre dès sa jeunesse le savant au poëte. C'étoit un homme d'une érudition unique. Il étoit très-habile dans les langues Grecque, Latine, Italienne et Espagnole, et dans la connoissance des livres tant anciens que modernes. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit. Son caractere étoit doux, égal et officieux; il aimoit la joie et savoit l'inspirer. Ses poésies ne sont guères lues à present que par ceux qui pensent qu'il y a du mérite à tout lire. Le style en est prosaïque et manque absolument de chaleur: quelques vers heureux ne compensent point l'ennui qu'elles causent. On estime beaucoup ses notes sur différens auteurs.

MONTAUSIER (*Charles de Sainte-Maure duc de*) né en 1610 et mort à Paris en 1690. le duc de Montausier donna dès son enfance des preuves de cette vertu sévère, de cette loyauté et de cette franchise qui le caractérisèrent pendant tout le cours d'une longue vie. Nommé gouverneur du Dauphin, il s'acquitta de cette fonction difficile avec tout le succès qu'on devoit attendre de son zèle et de ses lumières. Il parla toujours à la cour en philosophe et en homme vertueux, qui sacrifie tout à la vérité et à la raison, et cette véracité ne déplut jamais à Louis XIV. On sait que les ennemis de Molière voulurent lui persuader que c'étoit lui que cet auteur jouoit dans le Misanthrope. Le duc alla voir la pièce, et dit en sortant *qu'il auroit bien voulu ressembler au Misanthrope de Molière.*

MONTAZET (*Antoine de Malvin de*) archevêque et comte de Lyon, mort à Paris en 1788. Quand ce grand prélat n'auroit publié que sa fameuse *instruction pastorale contre l'incredulité*, il auroit des droits aux hommages de la postérité et comme évêque et comme littérateur. Jamais la raison embellie de tout ce que l'éloquence peut lui prêter de force et de charmes n'a parlé un langage plus propre à convaincre l'esprit et à toucher le cœur. Ordre et enchaînement de preuves, sentimens nobles et élevés, traits pathétiques et touchans, pensées profondes, idées sublimes, images vraies, style enchanteur et toujours soutenu, tout se trouve réuni dans cet ouvrage pour en faire une des meilleures productions de la fin du XVIII siècle. Les incredules l'admirèrent, et Voltaire lui-même, quoique l'ouvrage fût principalement dirigé contre lui, ne donna plus à ce prélat que le nom *d'éloquent Montazet.* M. de Montazet a été de l'académie Françoise non en qualité de grand seigneur, mais comme homme de lettres.

MONTESQUIEU (*Charles de Secondat, baron de la Brede et de*) né au château de la Brede, près de Bordeaux en 1689 et mort à Paris en 1755. Montesquieu fut philosophe au sortir de l'enfance. Dès l'âge de 20 ans, il préparoit les matériaux de *l'esprit des lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le *corps du droit civil.* Son premier ouvrage fut les *lettres persanes*, ce livre, profond sous un air de légèreté, annonçoit à la France et à l'Europe un ecrivain supérieur à ses ouvrages. C'est le tableau le plus animé et le plus vrai des mœurs Françoises; son pinceau est léger et hardi; il donne à tout ce qu'il touche un caractère original. Toutes les lettres n'en sont pas également bonnes, et la critique en est quelquefois trop amère sur Louis XIV et sur son regne. Un autre défaut des *lettres persanes* est la hardiesse avec

laquelle il fait parler son Persan sur quelques dogmes de la religion chrétienne. L'apparition de ce livre est la première époque de ce déluge d'écrits qui ont paru depuis contre le christianisme et le gouvernement. Aux *lettres persanes* succéda son ouvrage *sur la cause de la grandeur et de la décadence des Romains*, ouvrage qui ne sauroit être trop médité par les hommes d'état et les philosophes. Enfin *l'esprit des lois* parut. Le siècle dernier n'a pas produit d'ouvrage où il y ait plus d'idées profondes et de pensées neuves. La partie la plus intéressante de l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, y est répandue adroitement, pour éclaircir les principes, et en être éclaircie à son tour; le style, sans être toujours exact, en est nerveux. Images frappantes; saillies d'esprit; faits peu connus, curieux et agréables; tout concourt à charmer le travail d'une longue lecture. On peut appeler cet ouvrage *le code du droit des nations*, et son auteur, *le législateur du genre humain*. Il n'appartenoit qu'aux révolutionnaires François de dire que Montesquieu étoit *un enfant en législation*. Ce grand ouvrage n'empêcha pas Montesquieu de travailler en même temps au *temple de Gnide*, roman où l'on trouve toute la légéreté de la prose et toutes les grâces de la poésie; à la *vie de Louis XI* qu'il brûla par mégarde; à *Arsace*, roman politique et moral. Ses qualités personnelles égaloient son génie. Il étoit aussi aimable dans la société que grand dans ses ouvrages. Sa douceur, sa gaieté sa politesse étoient toujours égales. Il étoit naturellement distrait; mais ses distractions n'avoient rien d'affecté. Dans toute sa conduite le grand homme se cachoit sous l'homme simple et uni. Il étoit de l'académie Françoise. On trouvera son discours de réception dans ce recueil § 61 du 3 livre de prose.

MURAT (*Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de*) morte en 1716, à 45 ans. Cette dame se fit connoître de bonne heure par les grâces de son esprit; les journaux et les recueils s'enrichirent de ses jolies chansons, et de ses pièces légères. Son roman intitulé, *les Lutins de Kernosi*, est un ouvrage plein d'esprit et degrâce; etses *contes de fées* sont aussi ingénieux que peuvent l'être ce sortes de productions.

NEUFCHATEAU (*Nicholas François de*) né en 1752. Il bégaya des vers dès le berceau. A l'âge de dix ans, il en publia qui donnèrent de lui les plus grandes espérances et qui lui attirèrent les éloges de Voltaire. Un de ses meilleurs poëmes est son *discours sur l'art de lire des vers*. Il s'est exercé dans différens genres, et eût peut-être réussi à se faire un nom, si l'esprit révolutionnaire, en l'arrachant aux muses, ne l'eût pas entraîné dans toutes les fureurs de la démagogie.

NEUVILLE (*Charles-Frey de*) né a Coutances en 1693 et mort à Saint-Germain-en laye en 1774, dans sa 81 année. Entré dans la société des jésuites, le père de Neuville s'y distingua bientôt par ses grands talens pour la chaire. Pendant trente ans, il prêcha avec le plus grand succès à la cour et dans la capitale. Après la destruction de son corps il obtint la permission de rester en France, quoiqu'il n'eût pas rempli les conditions imposées par le parlement de Paris. Il dut cette grâce autant à ses vertus qu'à ses talens. Les sermons du Père de Neuville doivent être distingués de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, l'heureuse application de l'écriture sainte, par l'abondance d'un style pittoresque et original et par la chaleur du sentiment. Il n'a manqué au père de Neuville, que d'avoir su resserrer son éloquence dans de justes bornes, d'avoir évité les écueils du bel-esprit et l'affectation de l'antithèse. C'est néanmoins un des meilleurs prédicateurs du second ordre.

NICOLE (*Pierre*) né à Chartres en 1625 et mort à Paris en 1695. La nature lui accorda un esprit pénétrant et une mémoire heureuse. Avec de telles dispositions ses progrès ne purent qu'être rapides. Envoyé à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie, il s'adonna à ces deux sciences avec d'autant plus de fruit, que son esprit avoit la maturité, la profondeur et la justesse qu'elles demandent. Ce fut alors qu'il se lia avec les cénobites de Port-Royal. Il s'unit d'une étroite amitié avec le grand Arnauld, et composa de concert avec lui plusieurs excellens ouvrages. Les querelles du jansénisme lui firent souvent des affaires et l'obligèrent même à quitter son pays pendant quelque temps. De retour à Paris, il continua d'écrire sur différens sujets, tous relatifs à la religion. Les ouvrages de lui qu'on relit avec le plus d'utilité sont ses *essais de morale* et ses *instructions théologiques*. On y reconnoît partout un écrivain sage, éclairé et judicieux, au soin d'approfoudir les matières et de les édiger dans un bel ordre, à la précision des idées, à la justesse des conclusions tirées des principes, à un grande connoissance du cœur humain, et à une expression toujours pure.

NIVERNOIS (*Jules-Bardou Mancini, duc de*) né en 1716 et mort à Paris en 1798. M. le duc de Nivernois a joui pendant toute sa vie, comme bel esprit, d'une réputation qui ne s'est pas soutenue à sa mort. Ses *fables*, qui avoient été applaudies dans les séances publiques de l'académie, perdirent beaucoup à l'impression. Ses autres poésies valent mieux, il y a de la grâce et de la facilité; mais peu de chaleur. Son *essai sur Horace*, écrit avec finesse et beaucoup de goût est plus estimé. Voltaire dit que l'esprit et les talens du duc de Nevers

s'étoient perfectionnés dans le duc de Nivernois son petit-fils. Il étoit de l'academie Françoise et de celle des inscriptions.

Noailles (*Adrien-Maurice duc de*) né en 1678 et mort à Paris en 1766, âgé de près de 88 ans. Le duc de Noailles commença sa carrière militaire en Espagne où il servit sous le duc son père et ensuite sous le duc de Vendôme. Pendant la guerre de la succession, il rendit les plus grands services à Philippe V, qui l'honora du titre de grand d'Espagne de la première classe. Louis XIV non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'éleva successivement au grade de lieutenant-général, et Louis XV enfin à celui de Maréchal de France. Après avoir eu de grands succès dans différentes campagnes, il eut le malheur de perdre la bataille d'Ettinghem en Allemagne, non par sa faute, mais par un événement malheureux. Quand l'âge ne lui permit plus de servir l'état à la tête d'une armée ou dans des négociations, il entra dans le ministère, et se rendit utile par son expérience et par ses conseils. Le duc de Noailles aimoit et cultivoit les lettres: il étoit en correspondance avec plusieurs savans et beaux-esprits.

Olivet (*Joseph Thoulier d'*) né à Salins en 1682 et mort à Paris en 1768. L'abbé d'Olivet entra très-jeune chez les jésuites, y développa des talens qui le firent aimer et estimer de ses confrères. Ayant quitté cette compagnie célèbre à l'âge de 33 ans, il vint à Paris, où il se fit, en peu d'années une telle réputation, que l'académie Françoise le choisit, quoiqu'il fût absent, par la seule considération de son mérite. Il n'eut besoin que d'un ami pour répondre à cette compagnie de son désir. L'étude de la langue Françoise devint alors son amour de préférence, sa pensée habituelle. L'abbé d'Olivet avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis, l'évêque de Soissons, le savant Huet, le père Hardouin, le père Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres, comme Clément XI l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Ses principaux ouvrages sont sa magnifique édition *des ouvrages de Cicéron;* différentes *traductions* de cet orateur philosophe, excellentes pour la fidélité, mais dépourvues de chaleur; ses *remarques sur Racine*, ouvrage digne d'un grammairien homme de goût; un traité de la *prosodie Françoise*, aussi utile qu'intéressant; et des *essais de grammaire*, qui ont beaucoup contribué à dégager notre langue des chaînes du grécisme et du latinisme.

Pacaud (*Pierre*) né en Bretagne et mort en 1760 dans un âge avancé. Formé dans la congrégation de l'oratoire, il s'adonna au ministère de la parole évangélique et y acquit de la réputation. Ses sermons, qui n'ont rien de bien saillant, ont néanmoins un mérite réel, celui d'une noble simplicité.

Palaprat (*Jean*) né à Toulouse en 1650 et mort en 1721. Palaprat après avoir fini ses études dans l'université de sa ville, remporta plusieurs prix aux Jeux-Floraux. Après avoir rempli les fonctions de capitoul et de chef de consistoire, il quitta sa patrie, fit un voyage à Paris, ensuite à Rome où la reine Christine tâcha vainement de le fixer auprès d'elle; enfin il retourna à Paris et s'y établit par la protection du duc de Vendôme qui se l'attacha en qualité de secrétaire des commandemens du grand prieur. Dès les premières années de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre; et son goût pour le genre dramatique augmenta, lorsqu'il eut fait connoissance avec Brueys. Ils donnèrent de concert plusieurs pièces (*voyez Brueys*). La seule des pièces auxquelles il a travaillé sans Brueys qui soit restée au théâtre est *le ballet extravagant.* Palaprat à une imagination vive et plaisante, joignit une candeur de mœurs, une simplicité de caractère singulière. Il réunissoit à la fois les saillies d'un bel-esprit et la naïveté d'un enfant. Ses ouvrages respirent la gaieté et la légèreté d'un esprit vif et fécond, mais on y désireroit plus de justesse et de précision.

Pallisot de Montenoy (*Charles*) né en 1739. M. Palissot est un des meilleurs littérateurs qu'il y ait actuellement en France: les différens ouvrages qu'il a publiés font honneur à ses talens; quoique sa haine contre les philosophes l'ait quelquefois rendu injuste, ses jugemens sont en général sûrs et dictés par le goût. Il a publié depuis peu une édition de Voltaire bien supérieure pour l'exactitude à celle de Beaumarchais. Il prépare actuellement, à ce qu'on dit, un cours complet de littérature. Il faut espérer que M. Pallissot y rendra plus de justice à quelques auteurs qu'il a trop maltraités dans ses premiers écrits.

Panard (*Charles-François*) né à Courville, près de Chartres, et mort à Paris en 1765, à 74 ans. Marmontel a surnommé Pauardle la Fontaine du Vaudeville, dont il a été le pere. Il ressembloit plus à ce poëte par son caractère. C'étoit le même désintéressement, la même probité, la même douceur de mœurs. Cet homme qui savoit si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne; il chansonna le vice et non les vicieux. On a recueilli ses œuvres, où l'on trouve beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, et de bon sens, mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Cet auteur n'avoit pas fait les études ordinaires; il dut tout à la nature, et rien à l'art.

Parisière (*Jean-César Rousseau de la*)

né à Poitiers en 1667 et mort en 1737 à Nîmes dont il étoit evêque. Les belles-lettres avoient occupé la Parisière dans sa jeunesse; et elles adoucirent les maux dont il fut affligé sur la fin de ses jours. Ses premières productions avoient été des poésies ingénieuses, si l'on en juge par la *fable allégorique* sur le *bonheur* et *l'imagination* que Mde. Bernard nous a conservée. La modestie ou l'amour-propre de ce prélat le porta à les brûler dans un âge avancé. On a publié depuis sa mort des *harangues, panégyriques, sermons de morale* et *mandemens* qu'on a pu rassembler. Le style en est serré et concis; mais cette concision est quelque fois une source d'obscurité, et d'autresfois d'une grande force.

PASCAL (*Blaise*) né à Clermont en Auvergne l'an 1623 et mort à Paris en 1662 à 39 ans. Pascal fut un grand homme dès son enfance. Son père fut son précepteur. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier: mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre. Sur la simple définition de cette science, il devina, par la seule force de son génie, jusqu'à la 32e proposition d'Euclide. Son père, cédant à la nature, mit entre ses mains les élémens du philosophe Grec. Il en saisit si bien toutes les difficultés qu'à l'âge de 16 ans il publia un *traité des sections coniques* qui fut admiré des hommes consommés dans cette science; Descartes ne voulut pas croire qu'il fût de lui. De la géométrie, Pascal passa aux autres branches des mathématiques, et s'y montra supérieur. A 19 ans il inventa la *machine d'arithmétique*; à 23 il découvrit *la pesanteur de l'air* etc. Ce génie supérieur pour les sciences ne l'empêcha pas de s'occuper des vérités de la religion: il résolut même d'en faire son étude particulière, et pour s'y livrer avec plus de fruit, il se retira à Port-Royal des champs. Ces célèbres solitaires étoient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. C'est alors qu'il composa les fameuses *lettres provinciales*, ouvrage unique en son genre et qui est la première époque de la fixation de la langue. Il n'y a qu'un seul mot qui depuis 150 ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel, et Bossuet n'a rien de plus éloquent: aussi Boileau les regardoit avec raison comme le plus parfait ouvrage en prose qui fût dans notre langue, et il le disoit même aux jésuites. Un jour qu'il s'entretenoit avec Bouhours sur la difficulté de bien écrire en François, il rejetoit tous les auteurs que celui-ci lui citoit comme modèles. *Quel est donc, selon vous,* lui dit Bouhours, *l'écrivain parfait? que lirons-nous?...Mon père,* répondit Boileau, *lisons les lettres provinciales et croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre.* Bossuet interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en François, il aimeroit mieux avoir fait, répondit: *les provinciales.* Le célèbre chancelier d'Aguesseau pensoit de même. Ce grand homme avoit destiné les dernières années de sa vie à travailler à la défense de la religion contre les athées, les libertins et les juifs: il avoit jeté sur le papier quelques idées sur l ouvrage qu'il méditoit. Ce sont ces fragmens qu'on a rassemblés sous le nom de *pensées* et dans lesquels on reconnoit cette force, cette sublimité de genie, cette précision qui le distinguoient. (*voyez ce qui est tiré de Pascal* § 234 *du second livre de cette collection.*)

PASSERAT (*Jean*) né à Troyes en Champagne en 1534 et mort à Paris en 1602. Après avoir etudié le droit à Bourges, il se rendit à Paris, où il enseigna les belles-lettres dans les colléges de l'université, et où il obtint la place de professeur royal en éloquence. Ses leçons furent très-suivies; et Henri III et Charles IX lui donnèrent des marques d'estime. Son ardeur pour l'étude étoit extrême; il passoit souvent des journées entières sans prendre aucun repos. Cette opiniâtreté au travail le conduisit au tombeau. Cet écrivain s'est principalement distingué par des poésies Latines et Françoises: quoique le langage de ces dernières ait vieilli, on les lit encore avec plaisir pour les traits ingénieux et les grâces naïves qu'elles offrent: on y trouve d'ailleurs la plus grande facilité, de la gaieté, point de recherche pour l'expression, ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. Il a composé avec Rapin les vers de la *satire Ménippée.*

PATIN (*Gui*) né en 1601 à Houdan, petite ville du Beauvoisis, et mort à Paris en 1672. Patin avoit pris le bonnet de docteur en médecine. Ce fut à Paris qu'il exerça son art, et il y fut moins connu par son habileté, que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satirique. Les querelles de *l'Antimoine*, qui s'elevèrent de son temps dans la faculté de medecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à la bile de Patin. Il a publié quelques ouvrages, et entre autres 5 volumes de lettres qu'on doit lire avec défiance. La plupart de ses anecdotes politiques ou littéraires sont fausses ou mal rendues; et d'ailleurs il y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis.

PATRIX (*Pierre*) né à Caen en 1585, et mort à Paris en 1672, à 88 ans. Patrix se livra de bonne heure à la poésie, et composa des pièces licencieuses qu'il supprima ensuite autant qu'il put. Entré chez Gaston d'Orleans, il suivit constamment ce prince dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et après sa mort, il fut attaché à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour par son esprit et par son enjoue-

ment; il étoit d'une conversation agréable et facile. Ses poésies en général sont très-foibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original. Sa meilleure pièce se trouve dans ce recueil.

PELLISSON-FONTANIER (*Paul*) né à Beziers en 1624 et mort à Versailles en 1693. Elevé dans la religion calviniste, Pellisson donna dès son enfance de telles preuves d'un talent supérieur qu'il fut bientôt l'espérance de son parti et de sa religion. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs Latins, Grecs, François, Espagnols, Italiens lui devinrent familiers. Il parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brilloit le plus, il fut attaqué de la petite-vérole. Cette maladie le défigura au point que Melle. de Scudéri, son amie, disoit en plaisantant *qu'il abusoit de la permission que les hommes ont d'être laids*. Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris l'y firent connoître avantageusement. L'académie se l'associa, quoiqu'il n'y eût pas alors de place vacante, et elle ordonna que la première qui vaqueroit seroit à lui, et que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées et d'y opiner comme académicien; distinction d'autant plus flatteuse qu'il n'y en a point d'autre exemple. Foucquet, instruit de son mérite, l'avoit choisi pour son premier commis: ce ministre ayant été disgrâcié, Pellisson fut enveloppé dans sa disgrâce et enfermé à la bastille, où il fut retenu pendant quatre ans. C'est là qu'il composa ces *trois mémoires*, pour l'infortuné Foucquet, qui sont trois chefs-d'œuvre. Si quelque chose approche de Cicéron, dit Voltaire, ce sont ces trois *factums*. Pellisson avoit conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ses amis obtinrent enfin sa liberté. On doit observer à la gloire des lettres que Foucquet ne conserva que deux amis après sa disgrace, Pellisson et la Fontaine. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places, et lorsqu'il eut embrassé la religion de l'état, par des bénéfices. Les seuls ouvrages qu'on lit actuellement de Pellisson sont ses trois mémoires en faveur de Foucquet, et son *histoire de l'académie Françoise*, qui, quoique trop pleine de minuties, et de négligences, renferme des faits assez curieux. Quant à ses poésies, elles ont du naturel, un tour heureux, et de l'agrément; mais elles manquent d'imagination.

PERRAULT (*Charles*) né à Paris en 1633 et mort dans la même ville en 1703. Perrault né dans le sein des lettres, les cultiva dès sa jeunesse. Des vers furent les premières productions de sa plume. Aimé et considéré du grand Colbert, il employa son crédit auprès de lui, pour l'utilité des arts, et de ceux qui les cultivoient. Ce fut à lui que l'académie Françoise dut un logement au Louvre, et l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture, son institution. Après la mort de Colbert, il se devoua entièrement aux lettres. Il chanta les merveilles du règne de Louis XIV. Son poëme intitulé, *le siècle de Louis le grand* étoit une satire injuste des anciens. Racine, Despréaux et tous les partisans du goût s'élevèrent contre Perrault, qui pour soutenir ce qu'il avoit avancé mit au jour son *parallèle des anciens et des modernes*. Il y mettoit audessus d'Homere non-seulement Corneille, mais encore les Chapelain et les Scudéri. Perrault avoit eu même la maladresse ou le mauvais goût de n'y point parler de Racine et de Despréaux, ou de n'en dire que des choses propres à choquer leur amour-propre. La dispute s'échauffa, les esprits s'aigrirent, mais Perrault, en défendant une mauvaise cause, n'employa contre ses adversaires que la modération et la politesse. Despréaux et lui se lasserent enfin d'être les jouets du public. Des amis communs travaillèrent à la paix et elle fut conclue. Perrault s'occupa alors des *éloges historiques* des grands hommes qui avoient illustré le dix-septième siecle, ouvrage précieux par la beauté des portraits et par la modération que respirent les éloges. Le grand Arnauld et Pascal ne s'y trouvoient pas: Perrault étoit trop juste pour ne pas rendre hommage à ces génies, mais les jésuites avoient eu le crédit de les faire exclure par la cour. Le cri public fit réparer cette injustice. Il y a encore d'autres ouvrages de lui en vers et en prose; mais sa prose, ainsi que ses vers, manque d'imagination et de coloris: on y trouve de la facilité, mais en même temps trop de négligence.

PESSELIER (*Charles Etienne*) né à Paris en 1712 et mort dans la même ville en 1763. Cet auteur commença à travailler pour le théatre, et donna quelques comédies estimées pour la légèreté du style et les agrémens de la versification. Il a aussi publié des fables dont quelques-unes renferment une excellente morale, mais l'esprit qui y domine, leur ôte ces grâces simples et ingénues qui sont essentielles à ce genre. Il reste aussi de lui des ouvrages en prose, et entre autres des *lettres sur l'éducation*. Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie, soit en prose, soit en vers, des sentimens rendus avec finesse; plus d'esprit que de talent, plus de réflexions que d'images, voilà ce qui caractérise cet écrivain, d'autant plus estimable qu'il ne lui est jamais échappé rien qui pût blesser les mœurs ou la socié é,

PIRON (*Alexis*) né à Dijon en 1689 et mort à Paris en 1763. Piron passa à Dijon plus de 30 années dans la dissipation d'un jeune homme qui aimoit les plaisirs et la liberté. Une ode trop connue ayant fait une

impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour s'échapper aux reproches qu'il y essuyoit. Il se rendit à Paris où il gagna sa vie en écrivant dans les bureaux d'un financier. Il travailla en même temps pour le spectacle de la foire: les petites pieces qu'il y fournit commencèrent sa réputation que la *métromanie*, qu'il donna aux François, porta au plus haut point. Cette piece semée de traits neufs, et pleine de génie, d'esprit et de gaieté, et la seule qui ne doive rien à Molière, introduisit Piron dans le grand monde, et lui procura tous les agrémens que peut se promettre un homme d'esprit, dont les saillies sont intarissables. Admirable dans la conversation où il n'eut point d'égal; plein du sel de Rabelais et de l'esprit de Swift, toujours neuf, toujours original, il n'est point d'homme qui ait fourni un si grand nombre de traits à recueillir. Mais sa malignité naturelle lui faisoit beaucoup d'ennemis; il sacrifioit tout à un bon mot. Ses épigrammes l'avoient exclu de l'académie; il se vengea de cette exclusion par de nouvelles plus mordantes que les premières. Il reste beaucoup d'ouvrages de Piron. Rigoley de Juvigny, en les rassemblant, auroit dû faire un choix, et les réduire à la *métromanie*, à *Gustave*, aux *courses de Tempé*, à quelques *odes*, à une vingtaine *d'épigrammes*, à trois ou quatre *contes* et à tout autant d'épitres.

Pithou (*Pierre*) né en 1539 à Troyes en Champagne et mort à Nogent-sur-Seine en 1596, à 57 ans. Après avoir reçu une excellente éducation domestique, il puisa à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité; et à Bourges, sous le célèbre Cujas, toutes les connoissances nécessaires à un magistrat. Elevé dans le calvinisme, il échappa par hasard au massacre horrible de la saint-Barthélemy. Devenu catholique, il occupoit la première place dans la chambre de justice de Gayenne, lorsque Grégoire XIII lança un bref foudroyant contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia alors un mémoire, où, après avoir dévoilé les vues secrètes des auteurs du bref, il défendit, avec autant de force que de raison, la cause de la France et celle de son roi. Il continua sous Henri IV à jouir jusqu'à sa mort de l'estime de son souverain et de celle de ses concitoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont un des meilleurs est son *traité des libertés de l'église Gallicane*....Sa vaste érudition lui mérita le nom de *Varron François*.

Place (*Pierre-Antoine de la*) né en 1709 et mort depuis quelques années. La Place savoit fort bien l'Anglois, et a publié beaucoup de traductions de cette langue. Il a fait un recueil de *pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*. Cet ouvrage renferme quelques anecdotes utiles parmi un grand nombre qui n'y ont été évidemment insérées que pour le grossir.

Pluche (*Antoine*) né à Reims en 1688 et mort à la Varenne St. Maur en 1761, à 73 ans. L'abbé Pluche professa d'abord les humanités et ensuite la rhétorique dans l'université de sa ville. Appelé à Laon, pour y être à la tête du college de cette ville, il y rétablit l'ordre et les bonnes études. Les affaires du temps l'obligèrent à quitter cette place, et à la recommandation de Rollin, son ami, il obtint l'éducation du fils de l'intendant de Rouen. Après avoir rempli avec succès cette fonction importante, il se rendit à Paris, où il donna d'abord des leçons de géographie et d'histoire. Produit sur un grand théatre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célebre, et il soutint sa célébrité par ses ouvrages, dont les principaux sont le *spectacle de la nature*, qui eut un grand succès, et il le mérita par la clarté et par l'élégance avec laquelle il est écrit. mais cet ouvrage manque par la forme dialogique qui le rend traînant, et par le fonds des idées qui sont légeres et superficielles; et *l'histoire du ciel*, divisée en deux traités, dont le premier est une mythologie complète fondée sur des idées neuves, mais simples et ingénieuses; et dont le second est l'histoire du ciel, ou du moins des philosophes: le fonds du système en est heureux, mais il n'est pas certain qu'il soit aussi vrai. Voltaire l'appeloit *la fable du ciel*.

Pompignan (*Jean-Jacques le Franc, marquis de*) né à Montauban en 1709, et mort au château de Pompignan, montra de bonne heure des talens décidés pour la poésie: sa tragédie de Didon, composée à 25 ans, emporta tous les suffrages par de grandes beautés. Sa réputation augmenta jusqu'à l'époque de sa réception à l'académie Françoise: elle fut pour lui l'époque d'un dénigrement presque universel. On se trouvoit alors dans des circonstances malheureuses qui devoient toucher un homme aussi religieux que le marquis de Pompignan. Le philosophisme ne se cachoit plus dans l'ombre; chaque jour voyoit éclore des livres impies où l'état n'etoit pas plus respecté que la religion. Le matérialisme, et même l'athéisme étoient préconisés. Le gouvernement, au lieu de sévir contre ces novateurs, laissoit un libre cours à leurs fureurs. Le marquis de Pompignan crut devoir venger la religion si indignement outragée: il eut le courage de plaider sa cause dans son discours de réception. Il y prouva avec une grande éloquence que le sage vertueux et chrétien méritoit seul le nom de philosophe, et qu'en jugeant plusieurs littérateurs modernes d'après cette définition, il ne falloit voir en eux qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. Ce discours ne pouvoit que déplaire dans

une compagnie qui comptoit plusieurs philosophes parmi ses membres. Aussi vit-on éclore aussitôt une foule d'écrits dans lesquels cet estimable littérateur étoit impitoyablement déchiré. C'est la cause des sarcasmes que Voltaire n'a cessé de lancer contre lui. Abandonné de la eunr dont l'intérêt étoit de le soutenir, le marquis de Pompignan se retira dans sa terre. C'est dans cette retraite qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Ses *odes sacrées* et ses *discours* tirés des livres de Salomon sont des productions qui feront toujours honneur à ses talens pour la poésie. Il y règne une correction rare. Ses ouvrages en prose ne sont pas moins dignes de lui, et annoncent tous une érudition aussi étendue que bien digérée.

Poulle (*Louis*) né à Avignon en 1711 et mort dans la même ville en 1781. Né avec une heureuse imagination, l'abbé Poulle cultiva de bonne heure la poésie et l'éloquence. Il remporta deux fois le prix de poésie à l'académie des Jeux-Floraux: mais il abandonna cette carrière pour suivre celle de la chaire, qu'il parcourut avec succès. Une éloquence vive, noble et rapide, des images grandes et brillantes, quelquefois du sentiment, voilà les beautés de ses discours; quelques métaphores forcées, la recherche de l'esprit dans un petit nombre de morceaux, où il falloit de la simplicité ou du pathétique, en voilà les défauts.

Prince de Beaumont (*Mde. le*) née à Rouen en 1711 et morte en 1780. Mde. le Prince de Beaumont se consacra à l'éducation des jeunes demoiselles: placée à Londres dans différentes maisons, elle y acquit l'estime et l'amitié de ses élèves autant par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Elle composa pour elles différens ouvrages qui furent très-bien accueillis, parce qu'on ne connoissoit alors rien de meilleur. Mais ils sont tombés dans l'oubli depuis que l'expérience a appris que des niaiseries dialoguées ne peuvent former ni l'esprit ni le cœur. Au lieu d'étendre, elles resserrent la sphère des idées et du sentiment. Néanmoins en réduisant ces ouvrages de deux tiers, et en retouchant le style de la partie qu'on conserveroit, on pourroit les rendre très-utiles. Les *lettres de Mde. du Montier* font plus d'honneur à Mde. le Prince de Beaumont.

Quinaut (*Philippe*) né en 1636 et mort à Paris en 1688. Élève de Tristan l'Hermite, Quinaut suivit, comme lui, la carrière du théâtre. A l'âge de vingt ans, il s'étoit déjà fait connoître par des comédies qui avoient eu assez de succès; et avant l'âge de trente ans il en avoit donné seize; mais de toutes ces pièces, il n'en est qu'une qu'on lise encore; c'est la *mère coquette*. Et en effet il y a des détails agréables et ingénieux, et de bonnes plaisanteries. Elle est d'ailleurs bien conduite, et les caractères et la versification sont d'une touche naturelle, quoiqu'un peu foible. Toutes les autres justifient le peu de cas que Boileau faisoit de Quinaut. Mais c'est d'après ses opéras qu'il faut juger ce poëte. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble et de détail n'y découvre-t-on pas? *Alceste, Thésée, Atys, Phaéton, Amadis, Isis, Roland* et surtout *Armide* dureront autant que la langue Françoise.

Racan (*Honorat de Bueil, marquis de*) né en Touraine à la Roche-Racan en 1589, et mort dans le même lieu en 1670, à 81 ans. A l'âge de 16 ans, le marquis de Racan eut occasion de voir souvent Malherbe et il se forma sous lui. Après avoir fait trois campagnes, il quitta le service. C'est alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. Le poëte, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *fable du Meunier, de son fils et de l'âne.* Le marquis de Racan se décida pour le mariage. Il aimoit les lettres et les cultiva. On ne lit guères plus ses *bergeries*, on l'on trouve cependant des détails heureusement rendus. Ses autres poésies sont également oubliées: on ne connoît plus de lui que ses *stances à Malherbe.*

Racine (*Jean*) né à la Ferté-Milon en 1639 et mort à Paris en 1699. Racine fit ses premières études à Port-Royal des champs: son goût pour la poésie s'y montra dès son enfance. Il ne pouvoit s'arracher à la lecture d'Euripide; il cherchoit dès lors à l'imiter. Sa mémoire étoit si heureuse qu'il sut par cœur à la troisième lecture les *amours de Théagène et de Chariclée.* Après avoir fait ses humanités à Port-Royal et sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta dans le monde par une ode sur le mariage du roi. Cette pièce lui valut une gratification de 100 louis et une pension de 600 livres. Ce succès le détermina à la poésie, et son amour pour Euripide, à celle du théâtre. Son coup d'essai fut la *Thébaide*, pièce foible à la vérité, mais qui annonçoit un grand talent. *L'Alexandre* qui suivit, et dans lequel il commença à se frayer une route nouvelle, fit concevoir de lui de plus grandes espérances qu'il réalisa dans *Andromaque.* On y admira l'art avec lequel cette tragedie est conduite, les effets de la terreur et de la pitié portés au plus haut point, et un style noble sans enflure et simple sans bassesse. Depuis cette époque, il ne produisit plus que des chefs-d'œuvre, si l'on excepte *Bérénice*, sujet qu'il ne traita que sur la demande de la célèbre Henriette d'Angleterre, mais dont néanmoins il tira tout le parti dont il étoit susceptible, et *Esther*, pièce qui n'étant point destinée

pour le théâtre, mais seulement pour l'instruction des jeunes élèves de Saint-Cyr, pouvoit se passer d'un plan aussi régulier que celui de ses autres tragédies, pourvu qu'elle renfermât de grandes leçons. Depuis *Andromaque*, l'envie n'avoit pas cessé de s'acharner contre Racine, mais elle fut portée à un tel point après *Phèdre*, elle employa tant de manœuvres, que ce grand homme, dégoûté du théâtre, abandonna le champ à ses ennemis, et se retira. C'est alors qu'il se raccommoda avec M. M. de Port-Royal : il se maria la même année et partagea désormais son temps entre la cour où il étoit gentilhomme du roi, et sa famille qu'il aimoit tendrement. Racine ne s'occupoit plus du théâtre, lorsque Mde. de Maintenon lui demanda des pièces pour Saint-Cyr: il fit *Esther*, dont il est parlé plus haut, et *Athalie*, la plus belle pièce qui existe sur aucun théâtre; pièce unique par la simplicité de l'intrigue, par la beauté de la poésie, par la noblesse des caractères, par la vérité des sentimens, par de grandes leçons données aux rois, aux ministres et aux courtisans, et par l'usage heureux des sublimes traits de l'écriture. Racine eut la douleur de voir tomber ce chef-d'œuvre, et ne vécut pas assez long-temps pour voir la justice tardive qu'on lui rendit. (*Voyez l'article de Racine* § 140, 141 *et* 142 *du* 2 *livre de cette collection.*) Outre ses tragédies, Racine a donné *les Plaideurs*, comédie pleine de traits véritablement comiques, d'un ridicule fin et saillant, et de plaisanteries d'un sel et d'un goût rares; des *cantiques*, pleins d'onction et de douceur; *l'idylle sur la paix* et des *épigrammes*. Comme prosateur, il est encore au premier rang. Ses deux *lettres contre Port-Royal*, ses *discours à l'académie*, son *histoire même de Port-Royal* quoique peu digne de ce grand homme pour les faits, montrent un écrivain supérieur.

RACINE (*Louis*) fils du précédent né à Paris en 1692 et mort dans la même ville en 1763, à 71 ans. Ayant perdu son père de bonne heure, il consulta Boileau qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie ; mais son penchant pour les muses l'entraîna. Il débuta par le poëme de la *Grâce*, ouvrage qui quoique médiocre, lui fit honneur. Les chagrins que son père avoit essuyés à la cour, lui faisoit redouter ce séjour ; le chancelier d'Aguessau l'engagea à paroître dans le monde; il s'y fit des protecteurs qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury qui avoit connu son père lui procura une place dans les finances, et il coula dès-lors des jours tranquilles et fortunés avec une épouse qui faisoit son bonheur. Il continua par goût à cultiver les belles-lettres, et plusieurs ouvrages furent les fruits de son loisir. Ceux qui lui feront toujours honneur sont ses *odes* tirées des livres saints, et son *poëme* sur la *religion*, où il n'y a point de chaut qui ne renferme des traits excellens, et de très-beaux vers. La justesse du dessein, l'heureuse disposition des parties, la noblesse des images, la vérité des couleurs le rendent aussi recommandable que le mérite de la difficulté vaincue, et le choix intéressant des plus belles pensées de Pascal et de Bossuet, mises en vers qui ne leur ôtent rien de leur force ni de leur sublimité. Si cet ouvrage ne fut pas aussi bien accueilli qu'il le méritoit, c'est que le philosophisme commençoit à corrompre beaucoup d'esprits, et que l'épicurisme qui avoit régné depuis la regence en rendit un grand nombre d'autres indifférens sur les ouvrages qui avoient la religion pour objet.

RÉAUMUR (*René-Antoine Ferchault, sieur de*) né à la Rochelle en 1683 et mort à sa terre de la Bermondière dans le Maine en 1757. Réaumur s'appliqua de bonne heure aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle; et du moment qu'il fut membre de l'académie des sciences, il s'y livra tout entier. Toute sa vie ne fut qu'une suite continuelle de travaux, d'observations et de découvertes. La collection de l'académie est remplie de ses mémoires; et son *histoire des insectes* étonne celui qui la lit par l'étendue et la variété des connoissances qu'elle suppose.

REGNARD (*Jean-François*) né à Paris en 1647 et mort dans sa terre proche de Dourdan en 1710, à 54 ans. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance Après avoir parcouru l'Italie, été esclave à Alger, et visité la Flandre, la Hollande, le Dannemarc, la Suède, la Pologne et une partie de l'Allemagne, il se fixa dans sa terre située à onze lieues de Paris ; c'est là qu'il composa ses ouvrages. La meilleure de ses comédies fut *le joueur*, pièce qui annonça, non pas tout à fait un rival, mais du moins un digne successeur de Molière. Regnard eut cette gloire et la soutint. Après *le Joueur*, il faut placer *le Légataire*, qui est un chef-d'œuvre de la gaieté comique. *Les Ménechmes* sont après *le Légataire*, le fond le plus comique que le poëte ait traité: le sujet est de Plaute; mais le poëte Latin est bien au-dessous de son imitateur. *Démocrite* et *le Distrait*, ne sont pas de la force des trois comédies qu'on vient de nommer; mais elles ont de belles scènes, et un dialogue dans leur genre, d'un comique parfait. On ne doit pas oublier le *retour imprévu*, qui est ce que nous avons de mieux dans le genre des pièces fondées sur les mensonges des valets. Ses poésies diverses ont des passages heureux, mais en général la versification en est négligée. Quant à ses voyages on ne lit plus que celui de Laponie.

RETZ (*Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de*) né à Montmirel en Brie, l'an 1614 et mort en 1679. Cet homme, dont la vie est si singulière, eut pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Forcé par son

père d'entrer dans l'état ecclésiastique, il fit ses études particulieres avec succès et ses études publiques avec distinction, prit le bonnet de docteur de Sorbonne et fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris. Il se gêna pendant quelque temps pour gagner le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il étoit. Par l'ascendant de sa place, il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions; il marchoit toujours armé d'un poignard. Tour à tour ami et ennemi de la cour, il la servoit ou la combattoit selon les vues secrètes de son ambition. Forcé de quitter le royaume après s'être échappé du château de Nantes où il étoit prisonnier, il erra en Italie, en Hollande, en Angleterre, et rentra enfin en France où il fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché. Dès ce moment cet homme audacieux et bouillant, devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge. Il a laissé des mémoires dont on verra le vrai caractère § 256 *du second livre de cette collection.*

Richer (*Henri*) né en 1685, à Longueil dans le pays de Caux et mort à Paris en 1748. Ce poëte qui sacrifia à son goût pour la litterature les avantages qu'il pouvoit se promettre du barreau, a laissé différens ouvrages qui ne sont pas sans mérite. celui qu'on a le mieux reçu est son *recueil de fables.* Quoique l'invention n'en soit pas heureuse, et que le style en soit froid et monotone, elles sont recommandables par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. Ses *vies de Virgile et de Mécène* offrent des recherches et de l'érudition.

Rivarol (—) né à Bagnols en Languedoc l'an 174* et mort depuis peu à Berlin. On ne peut pas disconvenir que le chevalier de Rivarol n'ait été un homme de beaucoup d'esprit. Son *discours sur l'universalité de la langue Françoise*, offre des traits d'une grande beauté, un style noble et harmonieux, des parallèles d'une grande justesse; mais néanmoins un peu trop de recherche et de soins. Les mêmes beautés se trouvent dans la premiere partie de son *discours préliminaire* du dictionnaire qu'il projetoit; mais la manie de paroitre neuf l'a fait trop souvent donner dans des abstractions métaphysiques si obscures que l'on peut douter qu'il se soit entendu lui-même. La recherche du style est encore plus marquée dans cet ouvrage que dans le précedent. En général le chevalier de Rivarol ne veut rien dire comme les autres, ce qui le fait tomber quelquefois dans l'affectation et le précieux. Ses poésies offrent beaucoup d'idées, mais peu de naturel et de simplicité.

Riviere (*Mathias Poncet de la*) né à Paris en 1707, et mort à Saint-Marcel en 1780 Cet auteur montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de talent; il se consacra à la chaire et réussit surtout dans l'oraison funèbre. Nommé à l'évêche de Troyes, il y mit le trouble par son zèle ardent contre les jansénistes; on fut forcé de l'exiler en Alsace, et il ne sortit de son exil qu'en se démettant de son évêché. Il mena depuis une vie tranquille. On a imprimé ses oraisons funèbres. Elles sont estimées, et le seroient davantage, si l'auteur avoit moins recherché les antithèses, les expressions brillantes et les traits d'esprit.

Rochefoucauld (*Francois, duc de la*) né en 1603 et mort à Paris en 1680. Le duc de la Rochefoucauld, né avec un esprit pénétrant, se fit de bonne heure une étude du cœur humain. Entrainé dans les troubles politiques de son temps par l'ascendant qu'avoit pris sur lui la fameuse duchesse de Longueville, il vit les hommes non dans leur état naturel, mais dans toute l'effervescence des passions, et n'en fut que plus à portée de les juger. Dès que les querelles de la Fronde furent finies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison devint le rendez-vous de tout de ce que Paris et Versailles avoient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné et surtout Mde. de la Fayette, trouvoient dans sa conversation, des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. Mde. de Maintenon disoit de lui, qu'elle n'avoit jamais connu d'ami plus solide, plus ouvert, ni de meilleur conseil. Ses *réflexions et maximes* lui donnèrent une grande célebrité. Elles portent toutes sur une seule vérité, c'est que *l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions.* En partant de ce principe, le duc de la Rochefoucauld a très-souvent raison, mais aussi il lui arrive quelquefois de calomnier la nature humaine. Quelque jugement qu'on porte de cet ouvrage, on sera forcé de convenir qu'il est un des livres originaux du siècle de Louis XIV, et le premier modele de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant.

Rollin (*Charles*) né à Paris en 1661 et mort dans le même ville en 1741, à 80 ans. Rollin fit ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, et trois années de théologie en Sorbonne. Après avoir professé la seconde et la rhétorique dans ce collége et rempli avec éclat la chaire d'éloquence au collége-royal, il fut nommé recteur de l'université, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face: Rollin y ranima l'étude du Grec. Il s'étoit retiré

pour travailler à ses ouvrages, lorsque l'université le choisit une seconde fois pour recteur: il se fit autant estimer dans cette place que la première fois. En effet il eût été difficile de trouver un homme plus estimable par la douceur du caractère, par la modération, par la candeur et par la simplicité de l'âme. Non-seulement il étoit aimé et estimé en France; mais il jouissoit encore d'une grande considération dans tous les pays de l'Europe. Le duc de Cumberland et le prince Royal, depuis roi de Prusse, étoient au nombre de ses admirateurs. Ce monarque l'honora de plusieurs lettres, dans l'une desquelles il lui disoit: *Des hommes tels que vous, marchent à côté des souverains.* Quant à son mérite littéraire, si on l'a trop exalté de son temps, on l'a trop déprécié de nos jours; et on ne doit pas s'en étonner: un auteur aussi chrétien ne pouvoit être du goût de nos philosophes: il étoit naturel qu'ils cherchassent à détourner d'une lecture propre à inspirer de l'horreur pour leurs principes. Malgré leurs critiques, le *cours de belles-lettres* et *l'histoire ancienne* sont toujours lus avec autant d'utilité que de plaisir, parce que, quoiqu'il y ait des défauts, ils annoncent un écrivain sage, un esprit éclairé et une belle âme.

Rosset (*N* — —) il a publié un poëme sur *l'Agriculture* en six chants. Il a renfermé dans ce cadre tous les préceptes de la culture des terres, et toutes les opérations rurales depuis les semailles jusqu'à la basse-cour, sans relever son ouvrage par aucun trait d'imagination, par aucun épisode. Il s'est borné à rendre en vers François tous les travaux champêtres, et dans plus d'un endroit il s'en est tiré avec succès. La diction en général en est correcte; mais elle manque trop souvent d'élégance, de rhythme, et de poésie. Rosset néanmoins n'étoit pas sans talent, comme on peut le voir par les morceaux insérés dans cette collection, mais le plan de son poëme n'étoit pas propre à le faire paroître avec avantage.

Roucher (*N*—— ——) né à Montpellier en 17** et guillotiné à Paris en 1794. Roucher né avec du talent pour la poésie, eût pu se faire un nom, si un critique d'un goût sûr l'avoit dirigé dans ses premiers essais. Mais rempli de lui-même, il entreprit le poëme des *Mois*, avant d'avoir étudié l'art de faire les vers. Arrivé à Paris, il y mena d'abord une vie obscure: mais peu à peu il s'insinua auprès de quelques philosophes, dont il avoit adopté le fatras et la morgue des déclamations; il commença à avoir des prôneurs qui voyant en lui un adepte l'introduisirent dans le monde. Les lectures qu'il y fit de son poëme lui donnerent une grande réputation dont il jouit jusqu'à son apparition: mais à cette époque tous ceux qui l'avoient loué, le déchirèrent à l'envi. En effet il est difficile de trouver un poëme qui pèche plus par le sujet qui est trop vague, par le plan, par la marche, par le choix et la distribution des materiaux, par les épisodes, par les idées, par les transitions, par l'abus des enjambemens, par la manière de placer la césure; enfin par le style, qui est tantôt boursouflé, tantôt plat, et presque toujours gaté, même dans les beaux morceaux, par des expressions impropres. Néanmoins, malgré tous ces défauts, on y trouve de temps en temps de beaux vers, des tableaux animés, et des tirades même assez longues d'une grande beauté. Les morceaux insérés dans cette collection sont de ce nombre et on auroit pu en rapporter d'autres.

Rousseau (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1671, et mort à Bruxelles en 1741. Rousseau reçut une excellente éducation dans les meilleurs colléges de Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avoit à peine 20 ans, qu'il étoit déja recherché par les personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Entré dans différentes maisons où l'on admiroit ses talens, il y cultivoit les muses, et songeoit peu à sa fortune. Il étoit parvenu au comble de la gloire, lorsque les fameux couplets qu'on lui attribua, quoique sans preuve, le firent banrir du royaume à perpétuité. Il se retira en Suisse où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du corps Helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. Ce fut à Soleure qu'il publia la première édition de ses œuvres. A Bade, il fit connoissance avec le prince Eugène qui l'emmena à Vienne. Il y passa trois ans, mais s'etant brouillé avec ce héros, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Ces deux poëtes s'étoient estimés jusqu'alors. Dès ce moment, ils ne cessèrent de se déchirer, et voulurent inspirer au public un mépris qu'ils n'avoient pas l'un pour l'autre. De Bruxelles Rousseau passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le recueil de ses œuvres en 2 volumes in 4to. Cette édition lui rapporta dix mille écus qu'il plaça sur la compagnie d'Ostande: mais cette compagnie n'ayant pas réussi, il les perdit, et retomba dans sa misère. De retour à Bruxelles, il trouva de nouvelles ressources dans la générosité du duc d'Aremberg dont il fut encore privé par une vengeance de Voltaire. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ce grand poëte mena la vie la plus agitée et la plus malheureuse. Avant de recevoir le Saint Viatique, il protesta qu'il n'étoit pas l'auteur des infâmes couplets qui avoient empoisonné sa vie. Les ouvrages qui assurent à Rousseau le rang le plus distingué parmi nos poëtes sont ses *odes sacrées*, où à l'élégance, à la noblesse, à l'harmonie, à la richesse, il a su joindre cette onction qu'il

avoit puisée dans les livres saints; ses *Odes héroïques et morales*, où il a porté au plus haut point l'enthousiasme lyrique, et ses *Cantates* qui sont des morceaux achevés; celle de *Circé* est un des chefs-d'œuvre de la poésie Françoise. En général dans le lyrique ce grand poëte n'a point d'égal parmi nous. Néanmoins il a beaucoup de fautes, mais qui disparoissent devant le grand nombre de beautés. Rousseau n'est pas moins supérieur dans *l'épigramme* que dans *l'ode*. Tout homme d'esprit peut en faire une bonne; mais en faire un si grand nombre sur tous les sujets et les faire si bien, est l'ouvrage d'un talent particulier et d'un grand talent. Quant à ses *épîtres* et autres ouvrages, on y trouve de temps en temps des passages dignes de lui; mais on s'accorde assez généralement à les regarder comme des productions médiocres. On n'a pas besoin d'observer que Voltaire, dans son *temple du goût* n'a pas rendu justice à ce grand poëte.

ROUSSEAU (*Jean-Jacques*) né à Génève en 1712, et mort en 1778 à Ermenonville, terre de M. de Girardin à dix lieues de Paris. Rousseau montra dès l'enfance un esprit penseur et un caractère bouillant: ses premières lectures furent Plutarque et Tacite. Une étourderie de jeune homme lui fit abandonner la maison paternelle. L'évêque d'Auneci, à qui il demanda un asile, chargea de son éducation Mde. de Warens qui lui servit de mère et d'amie, et qui finit par prendre pour lui un sentiment plus vif. Il aimoit la musique, et y avoit fait des progrès. Il en donna des leçons à Chamberi. Ayant enfin quitté cette ville, il vint à Paris, où il passa deux ans dans la plus grande détresse. Ses amis réussirent à le placer auprès de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise; mais la mésintelligence se mit bientôt entre l'ambassadeur et son secrétaire. De retour à Paris, la place de commis qu'il obtint chez un fermier-général, homme d'esprit, lui donna quelque aisance, et il s'en servit pour aider Mde. de Warens, sa bienfaitrice. Rousseau étoit dans sa trente-neuvième année lorsqu'il commença à se montrer sur la scène littéraire. L'académie de Dijon avoit proposé cette question: *si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* Rousseau voulut d'abord soutenir l'affirmative. *C'est le pont aux ânes*, lui dit un philosophe alors son ami; *soutenez la négative, et je vous promets le plus grand succès.* En effet son discours fut couronné. Jamais paradoxe ne fut soutenu avec plus d'éloquence. Le discours qui suivit fut encore plus éloquent. Les maximes les plus hardies, les idées les plus bizarres, y furent revêtues des couleurs les plus brillantes, du style le plus enchanteur. Sa *lettre à d'Alembert* contre le spectacle offrit, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Ce fut l'époque de sa brouillerie avec Voltaire. Il avoit déjà donné son *devin du village*, admirable par l'accord parfait des paroles et de la musique. Il publia peu de temps après une *lettre sur la musique* dans laquelle il attaqua sans ménagement nos opéras. Elle excita un soulèvement presque général. Les partisans de la musique Françoise se déchaînèrent contre lui, et portèrent la fureur jusqu'à le pendre en effigie. A ces différens ouvrages succéda sa *nouvelle Héloïse*, roman absurde pour le fonds, et dont aucun personnage n'est ni intéressant ni dans la nature, mais qui étincelle de beautés de détails. Quoique le style en soit guindé et exagéré, quelques lettres attachent par la chaleur de l'expression, par cette effervescence de sentimens, par ce désordre d'idées qui caractérisent une passion portée à son comble. Ce roman si dangereux avoit fait beaucoup de bruit; mais *Emile* en fit bien davantage. Cet ouvrage sur l'éducation renfermoit une infinité de choses sages, bien vues, et dignes de Platon: mais comme il falloit que Rousseau mit dans tous ses ouvrages des paradoxes plus ou moins hardis, il introduisit dans son troisième volume un vicaire Savoyard qui après avoir parlé d'une manière sublime de l'évangile et de son divin auteur, attaqua sans ménagement les miracles et les prophéties qui établissent sa mission. Le parlement de Paris condamna ce livre et en poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Génève lui ferma ses portes. Il se retira dans la principauté de Neuf-châtel, d'où, malgré la protection du roi de Prusse, il fut forcé de sortir. Il chercha un asile dans le canton de Berne, mais on refusa de l'y recevoir. Le célèbre Hume, touché de son sort, le mena en Angleterre où il lui procura un établissement très-agréable à la campagne: mais le philosophe de Génève ne se plut pas long-temps dans sa nouvelle retraite. Il s'attendoit à faire sur les Anglois la même sensation que sur les Parisiens. Les feuilles publiques de Londres ne parlèrent pas toujours avantageusement de lui. On y imprima une prétendue lettre du roi de Prusse à Rousseau, dans laquelle les principes et la conduite de ce Diogène moderne étoient tournés en ridicule. Rousseau crut que c'étoit une conspiration de Hume et de quelques philosophes de Paris contre sa gloire et son repos; il lui écrivit une lettre de reproche, pleine d'expressions outrageantes. Il le regarda dès-lors comme un homme méchant et perfide, qui ne l'avoit attiré dans son île que pour l'immoler à la risée publique. Il quitta l'Angleterre, rentra en France, et obtint la permission de demeurer à Paris à condition qu'il n'écriroit ni sur les matières de la religion, ni sur celles du gouvernement. Il vécut de-

puis cette époque en, philosophe paisible, borné à la société de quelques amis sûrs, fuyant celle des grands, détrompé de toutes les illusions, et n'affichant ni la philosophie ni le bel-esprit. Les différens morceaux qu'on trouve de lui dans cette collection suffisent pour faire connoître les grands talens de cet ecrivain véritablement original.

Rue (*Charles de la*) né à Paris en 1643, et mort à Paris en 1723. Entré de bonne heure chez les jésuites, il y professa avec éclat les humanités et la rhétorique, et s'y fit connoître en même temps par son talent pour la poésie. Le grand Corneille traduisit en vers François son poëme Latin sur les conquêtes de Louis XIV. Ses supérieurs l'avoient destiné à la chaire; il s'y consacra et remplit avec applaudissement celles de la cour et de la capitale. Ses *panégyriques*, *ses oraisons funèbres* et ses *sermons* brillent de tout ce que peuvent leur donner d'éclat l'heureuse distribution des parties, la vérité des tableaux, la véhémence du style, et les grâces de la facilité; mais quelquefois il s'y montre plus poéte que prédicateur. On a encore du père de la Rue, outre beaucoup de poésies Latines, deux tragédies en vers François qui méritèrent les suffrages de Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparoient à jouer *Sylla*, mais le père de la Rue qui en fut instruit eut assez de crédit pour les en empêcher. Tout le monde lui attribua de son temps *l'Andrienne*, et *l'homme à bonnes fortunes*, comédies publiées sous le nom de Baron, son ami. Pour faire en un mot l'éloge du père de la Rue, il suffit de dire qu'il a été un des meilleurs littérateurs que les jésuites aient eus.

Sabatier (*Antoine*) né à Castres en 1742. Sabatier annonça de bonne heure son goût pour la littérature: après avoir commencé d'écrire en province, il se rendit à Paris où il publia quelques petits ouvrages, qui l'aidèrent à subsister. On l'engagea à écrire contre les philosophes, et c'est ce qu'il fit dans *les trois siècles de la littérature Françoise*, avec un courage qui étonna ses adversaires. Il y juge bien les ouvrages, et démasque avec vérité les vues et les cabales des philosophes; mais égaré quelquefois par l'esprit de parti, il ne rend pas justice à leurs talens, tandis qu'il exalte avec enthousiasme tout ce qui leur est opposé. Avant de lire l'article d'un auteur, on sait ce qu'il en dira, si l'on connoît ses liaisons avec tel ou tel parti. Néanmoins les *trois siècles* méritent d'être lus, et consultés dans l'occasion quand on veut être fixé sur le mérite d'un auteur.

Sacy (*Louis-Isaac le Maistre de.*) né à Paris en 1613 et mort à Pompone en 1684. Après avoir fait d'excellentes études sous les yeux de l'abbé de Saint-Cyran, il fut élevé au sacerdoce, et aussitôt après choisi pour diriger les religieuses et les solitaires de Port-Royal des champs. Son attachement au jansénisme lui suscita bien des affaires et le fit enfin enfermer à la Bastille. C'est dans cette prison qu'il composa les *figures de la bible*, et la *traduction de* toute *la bible*. Ce dernier ouvrage fut achevé la veille du jour où il recouvra sa liberté. On le présenta au roi et au ministre, à qui il demanda pour toute grace d'envoyer plusieurs fois l'année à la Bastille pour examiner l'état des prisonniers. Il consacra le reste de ses jours à la composition des nombreux ouvrages qu'il nous à laissés.

Sacy (*Louis de*) né en 16** et mort à Paris en 1727. Sacy débuta par le barreau où il parut avec un succès distingué. Sa voix étoit touchante, sa physionomie heureuse, sa mémoire fidèle, son esprit juste et pénétrant. Il avoit tout pour reussir dans cette profession, qu'il exerça avec autant de noblesse que d'applaudissement. Fait pour la société, il y étoit utile. Il avoit autant de douceur dans les manières que dans les mœurs. Il nous reste plusieurs ouvrages de lui. Celui qu'on lit le plus est sa *traduction des lettres de Pline le jeune*, ouvrage aussi agréable à lire que l'original, et moins fatigant, parce que le traducteur en rendant toute la finesse de l'auteur Latin, la rend avec plus de simplicité que lui.

Saint-Ange (*Fariau-de*) l'éditeur de cet article ne connoit de M. de Saint-Ange que sa *traduction en vers des Metamorphoses d'Ovide*. Ce poëme, un des plus beaux presens que l'antiquité nous ait faits, est une suite de tableaux toujours divers, tantôt simples jusqu'à la familiarité, les uns horribles, les autres tendres, ceux-ci effravans, ceux-là gais, rians et doux. Quelle flexibilité d'imagination et de style n'a-t-il pas fallu a Ovide pour leur donner à tous des couleurs qui leur convenoient, et c'est ce qu'Ovide a fait avec une supériorité de talent que la lecture de ses autres ouvrages n'auroit pas fait soupçonner en lui. Il étoit bien difficile que son traducteur pût faire passer cette foule de beautés dans une langue moins poétique: il devoit nécessairement rester au dessous. Néanmoins on trouve dans la traduction des fables bien rendues, et l'on sent, en la lisant, que si M. de Saint-Ange n'avoit pas si souvent, par sa diffusion, ajouté à l'abondance de son auteur, cet ouvrage lui auroit fait plus d'honneur.

Saint-Aulaire (*François-Joseph de Beaupoil, marquis de*) né dans le Limousin, et mort à Paris en 1742, âgé d'environ 98 ans. Le marquis de Saint-Aulaire porta les armes pendant sa jeunesse, et quitta le service dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit les délices pendant 40 ans par les charmes de son esprit et de sa conversation. Ce fut pour cette princesse qu'il fit, en jouant au *secret*, l'impromptu si connu

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse :
Elle seroit Thétis....et le jour finiroit.

Anacréon moins vieux, dit Voltaire, fit de moins jolies choses. Il avoit fait ses premiers vers à 60 ans. Il fit les plus délicats qu'on ait de lui, lorsqu'il étoit plus que nonagénaire. Il a été de l'académie Françoise.

SAINT-EVREMONT (*Charles de Saint-Denis, Seigneur de*) né à Saint-Denis-le-Gouast, à 3 lieues de Coutances en 1613 et mort à Londres en 1703 où il fut enterré à Westminster au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre, et où ses amis lui firent ériger un monument. Cet écrivain eut, de son temps, une réputation prodigieuse ; il en a perdu beaucoup et peut-être trop dans celui-ci. Après s'être distingué dans sa jeunesse où, par sa fidélité à la cause du roi, il avoit mérité le grade de maréchal de camp et une pension de trois mille livres, il eut l'imprudence d'écrire au maréchal de Créqui une lettre qui étoit une satire du traité des Pyrénées. Le roi irrité donna des ordres pour qu'on l'enfermât à la bastille ; mais en ayant été averti, il se retira en Angleterre où Charles II l'accueillit comme il le méritoit, et où il passa le reste de sa vie. C'est là qu'il a composé la plupart des ouvrages qui nous restent de lui. Quoique né dans un temps où le goût n'étoit pas entièrement formé, il sut éviter l'enflure de Balzac et l'affectation de Voiture. Il avoit réellement un caractère de style qui étoit à lui, et qui tenoit à celui de son esprit. Sa philosophie étoit douce et mesurée. Son goût pour le plaisir étoit celui de ce qu'on appelle honnêtes gens ; il rejetoit tout excès. Son style, quoique inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire. Les expressions ne lui manquent point, et quelquefois elles sont heureuses ; il saisit sur plusieurs objets des rapprochemens d'idées, qui, sans être rigoureusement justes, ont un fonds de vérité ingénieusement aperçu. Si, à sa mort, au lieu de grossir le recueil de ses œuvres d'une foule d'écrits indignes de lui, on eût fait dans ce qui étoit sorti de sa plume un choix judicieux, ce philosophe seroit encore lu et avec plaisir : mais à présent qui pourroit supporter la lecture de vers qui ne sont qu'une mauvaise prose rimée; de prétendues comédies, dénuées de toute apparence de comique ; et de plusieurs morceaux en prose actuellement sans intérêt pour nous. Ses lettres qu'on y a rassemblées avec un soin minutieux sont au dessous du médiocre. Il ne reste donc à Saint-Evremont que ses *considérations sur les Romains*, et ses *dissertations morales, politiques et historiques*, où l'on trouve des idées fines, des caractères bien saisis, et des vues en général assez justes.

SAINT-LAMBERT (*Charles-François de*) né à ** et mort à Paris en 1803, dans un âge très-avancé. Saint-Lambert étoit entré de bonne heure au service, mais la vie militaire ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. Il s'étoit déjà fait connoître par de petites pièces de vers où l'on remarquoit du talent, lorsqu'il publia le poëme des *saisons*, une des productions originales, dans le genre descriptif, qui font le plus d'honneur au dix-huitième siècle. En effet on y rencontre ou les détails charmans de la nature pittoresque, décrits avec une pompe qui ne dégénère jamais en luxe, ou les teintes d'une mélancolie aimable et réfléchissante qui attache des idées, des souvenirs et des sentimens à tous les objets. On n'y trouvera rien de vague, rien d'embarrassé, rien de pénible : mais on y apercevra partout une marche sûre, une propriété de termes bien choisis, qui se relèvent l'un par l'autre; un intérêt de style, qui réside toujours dans des tournures faciles et naturelles ; des exemples fréquens d'harmonie imitative ; un coloris toujours vrai ; des réflexions intéressantes, et des contrastes ménagés avec art. La seule chose qui manque à ce beau poëme, c'est une sorte d'élan et de jet, et pour ainsi dire ce feu central qui doit échauffer l'ensemble d'un poëme descriptif, pour suppléer un peu à cet intérêt d'action qui soutient d'autres sujets. Outre les ouvrages en vers dont on vient de parler, Saint-Lambert a publié en prose des fables orientales dont le style est trop soigné, et dont le fonds est infecté du poison du philosophisme, mais néanmoins assez déguisé pour ne pas effaroucher. Auroit-on dû s'attendre qu'un homme qui avoit annoncé de la modération, se seroit déshonoré, dans sa vieillesse, par la publication d'un ouvrage, où le délire du philosophisme est porté à son comble.

SAINT-PIERRE (*Bernardin de*) né à Honfleur vers 1737. M. de Saint-Pierre s'est appliqué de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle, et a profité de son séjour dans l'Inde pour s'y perfectionner ; mais égaré par l'esprit de système, il n'est pas aussi utile à ses lecteurs qu'il auroit pu l'être. Ses *études de la nature* qui renferment une infinité d'observations justes, de rapprochemens ingénieux, et de vérités bien saisies et bien développées, portent trop souvent sur de pures conjectures, et le style n'en est pas celui du genre. On voit bien qu'il s'est proposé J. J. Rousseau pour modèle ; mais il n'est pas aisé d'imiter un écrivain aussi original. Un autre ouvrage qui fera plus d'honneur à M. de Saint-Pierre, c'est *Paul* et *Virginie*, un des romans de ce siècle où l'amour honnête est peint avec le plus d'intérêt et de vérité, et qui sera lu

et relu dans tous les temps. Bien des personnes de goût auroient désiré que M. de Saint-Pierre y eût évité dans ses belles descriptions un si fréquent usage des mots techniques dont il les a hérissées, et qui sans donner plus de force à ses traits, leur ôtent la rapidité, l'élan et le feu.

Saint-Réal (*César Vichart de*) né à Chamberi, et mort dans la même ville en 1692. Saint-Réal vint de bonne heure à Paris, où les agrémens et la vivacité de son esprit le firent rechercher. De retour dans sa patrie il eut occasion de voir la duchesse de Mazarin qui le goûta et l'emmena avec elle en Angleterre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint jouir de la tranquillité à Paris. C'est là qu'il composa les différens ouvrages qu'il a publiés. On y trouve quelquefois des vues bien saisies, mais trop souvent des paradoxes historiques qui font du tort à son jugement, ou qui annoncent une imagination bizarre. On ne lit guères plus à present que sa *conjuration de Venise*, dont les détails peuvent paroître romanesques, mais dont on n'est pas en droit de contester la vérité. (*Voyez la préface de l'édition publiée chez M. M. Dulau et Co.*) c'est le seul ouvrage de Saint-Réal qui annonce un grand talent. Tout le reste est médiocre ou mauvais.

Sarazin (*Jean-François*) né à Hermanville sur la mer dans le voisinage de Caen et mort à Pezenas en Languedoc en 1654. Sarazin étoit né avec beaucoup d'esprit, et une imagination brillante. Il donna dans tous les genres de poésie, et de tous ses vers on ne connoît que quelques strophes de son *ode sur la bataille de Lens*; et quelques passages de grande poesie qui offrent de vraies beautés. Tout le reste est mauvais. Pélisson fit la préface de ses ouvrages en prose recueillis par Ménage. On y trouve *l'histoire de la conspiration de Walstein*; production pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble qui est le premier ornement du style historique.

Saurin (*Jacques*) né à Nimes en 1677 et mort à la Haie en 1730. Saurin fit d'excellentes études, qu'il interrompit pendant quelque temps pour suivre le parti des armes. Il servit en Savoye, mais le Duc ayant fait sa paix avec la France, il retourna à Génève et y reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla de Génève en Hollande, puis en Angleterre où il se maria. Deux ans après il retourna à la Haie et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. La premiere fois que le célèbre Abbadie l'entendit, il s'écria: *est-ce un ange ou un homme qui parle?* Cet homme qui faisoit tant d'honneur à son parti, y fut persécuté avec fureur. On ne pouvoit lui pardonner son penchant à la tolérance, son amour pour la société, et la douceur de son caractere et de ses mœurs. Saurin a beaucoup écrit: mais sa réputation est principalement fondée sur ses *sermons*. Ils ne sont pas tous également bons: mais il y en a dans le nombre, d'écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence. Les calvinistes de ce temps-là en furent mécontens parce qu'ils n'y trouvoient pas des déclamations contre le Pape et l'église Romaine; mais ceux de nos jours, en adoptant l'esprit de modération qui les caracterise, les ont pris pour modèles.

Scarron (*Paul*) né à Paris en 1610 ou 1611 et mort dans la même ville en 1660. Le père de Scarron qui s'étoit marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique: il obéit; mais en changeant d'etat, il ne changea pas de mœurs. Emporté par la fougue de ses passions, il se livra, soit pendant son voyage en Italie, soit après son retour à Paris à des excès de plaisir qui affoiblirent sa santé. Une folie la ruina sans ressource. Il étoit allé passer le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, le froid le saisit, et le rendit perclus de tous ses membres. Gai malgré ses souffrances, il se fixa à Paris et attira bientôt chez lui la meilleure compagnie. Il vit Mlle. d'Aubigné; elle lui plut, et il l'épousa. Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, Scarron dit qu'il reconnoissoit à l'accordée *deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, et beaucoup d'esprit.* Le notaire demanda quel douaire il assuroit? *l'immortalité*, répondit Scarron, *le nom des femmes des rois meurt avec elles: celui de la femme de Scarron vivra éternellement.* Mde. Scarron réussit à reformer les saillies indécentes de son mari, mais non pas à lui inspirer l'esprit d'économie: il eut bientôt mangé le peu de bien qu'il avoit et fut réduit à vivre du produit de ses ouvrages, et d'une pension que lui donna le surintendant Fouquet. Sa gaieté ne l'abandonna pas au lit de la mort; peu de temps avant d'expirer, il dit à ses parens et à ses domestiques qui pleuroient au chevet de son lit: *Mes enfans, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.* De tous les ouvrages de Scarron, on ne lit plus que son *Roman Comique*, et il le mérite par la gaieté qui y règne, et par la pureté avec laquelle il est écrit.

Scuderi (*Magdelène de*) née au Havre-de-Grâce en 1607 et morte à Paris en 1701. Mlle. de Scuderi vint de bonne heure à Paris où elle devint auteur par nécessité: elle s'y fit bientôt un grand nom, par une foule d'ouvrages dont à peine aujourd'hui on connoit les titres. On la célébra, on lui donna le nom de *Sapho*, l'académie des *Ricovrati* de Padoue se l'associa, et les plus beaux-esprits de l'Europe étoient en com-

merce de lettres avec elle. Elle eut la gloire de remporter le premier prix d'éloquence que l'académie Françoise ait donné. Mais elle survécut à tous ses ouvrages. Cependant il y a quelquefois de la délicatesse et des agrémens dans ses vers; et des portraits bien rendus et pleins de finesse dans ses romans. Mais il y a peu de personnes qui veuillent prendre la peine d'essuyer l'ennui d'un gros volume pour y trouver une ou deux pages intéressantes.

Segaud (*Guillaume*) né à Paris en 1674 et mort dans la même ville en 1748. Entré chez les jésuites, il professa avec distinction les humanités au collége de Louis le grand. Une chaire de rhétorique étant venue à vaquer, ses supérieurs balancèrent entre Porée et lui: le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire. Il fit l'essai de ses talens à Rouen, d'où il passa à Paris et à la cour. On l'admira partout, et en effet on trouve dans ses sermons un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'âme et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ses vertus furent encore supérieures à ses talens.

Ségrais (*Jean Regnault de*) né à Caen en 1624 et mort dans la même ville en 1701. Ségrais n'avoit que 20 ans, lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira à Caen. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez Mlle. de Montpeusier. Ségrais y demeura, mais n'ayant pas approuvé son mariage avec le fameux Lauzun, il fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira chez Mde. de la Fayette. Il y prit part à la composition de Zaïde. Enfin lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, et où il recueillit chez lui l'académie de sa ville. De toutes les poésies de Ségrais, on ne lit plus que ses *églogues* dans lesquelles le caractère et le ton de ce genre sont bien saisis. Il y a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidèle, mais foible, de Virgile, Ségrais fait entrer dans ses sujets les images champêtres, mais il ne sait pas les colorier comme son modèle. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient; mais son langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. Son poème d'*Atis* a quelques passages très-heureux. En général la versification de Ségrais est inégale, lâche et traînante.

Ségui (*Joseph*) né à Rhodez, et mort à Paris en 1761. Ségui se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta un prix de poésie à l'académie Françoise, et remplit avec distinction les chaires de la cour et de la capitale. Les discours qu'il a publiés sont écrits avec assez de noblesse et de pureté, et quelquefois avec chaleur et avec force; mais on y trouve peu de traits d'une vraie et grande éloquence. Il a été de l'académie Françoise.

Senecai ou Senecé (*Antoine Bauderon de*) né à Macon en 1643 et mort dans la même ville en 1737. Senecé suivit quelque temps le barreau par complaisance pour son père. S'étant battu en duel, il passa en Savoye, où il fut bien reçu du duc. Une demoiselle, qui étoit amoureuse de lui, voulut l'épouser malgré sa famille. Il eut une affaire avec ses frères, et fut forcé d'abandonner cet asile. Il se retira à Madrid, d'où, peu de temps après, il revint en France. La littérature, l'histoire et la poésie étoient l'objet de ses plaisirs, et l'occupèrent le reste de sa vie. Il nous reste de cet auteur des poésies dont la versification est quelquefois négligée, mais les grâces piquantes de sa manière dédommagent bien de ce défaut. Ses deux meilleures pièces sont *la confiance perdue* ou *le serpent mangeur de Kaimak*, apologue oriental; et *Camille* ou *la manière de filer le parfait amour*, conte dans lequel il a su plaire sans blesser en rien les mœurs. Ce dernier conte est très-joli, et écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance. Mais c'est surtout dans le premier qu'il s'est montré supérieur. On y trouve des traits fort heureux, des vers pleins de sens, des détails poétiquement embellis, la raison jointe à la gaîté, et une versification ferme qui ne se traîne pas sur les traces d'autrui. On a été très-fâché de ne l'avoir pas reçu à temps pour en enrichir ce recueil.

Servan (———) ancien Avocat-Général au parlement de Grenoble. On connoit principalement de M. de Servan, un *discours sur l'administration de la justice criminelle* qui fit, lorsqu'il parut, la plus forte sensation par les sentimens d'humanité qu'il renferme, par la nouveauté et la profondeur des vues qu'il présente, et par la manière piquante dont il est écrit. Voltaire lui-même rendit hommage aux talens du jeune magistrat. Le *discours prononcé dans la cause d'une femme protestante*, écrit dans le même esprit, offre également le même genre de beautés et de sentimens. M. de Servan avoit préparé un grand ouvrage sur les *différens rapports des mœurs avec l'éducation publique et nos lois politiques, civiles et religieuses*, dont des évènemens imprévus ont empêché la publication. Ce retardement est une perte pour le public, si l'on en juge par le *discours sur les mœurs*, que son auteur avoit destiné à lui servir de frontispice.

Sévigné (*Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de*) née en 1626 et morte au château de Grignan en 1696. Elle perdit son père l'année suivante à la descente que les Anglois firent à l'île de

Rhé. Les grâces de l'esprit et de la figure la firent rechercher de tout ce qu'il y avoit de plus aimable et de plus illustre. Elle donna la préférence au marquis de Sévigné, et ce mariage ne fut pas heureux. Son mari ayant été tué en duel, elle refusa les partis les plus avantageux pour se consacrer entièrement à l'éducation de ses enfans. La tendresse qu'elle a eue toute sa vie pour sa fille, a donné naissance à une correspondance suivie qu'elle entretint avec elle, et qui a produit ces lettres célèbres, une des productions les plus originales du siècle de Louis le grand. "En effet, comme on le " dit dans la préface du choix publié chez " M. M. Dulau et Co. pensées fines et " profondes, expressions animées et pittoresques, tours hardis et inattendus, style " délicat, brillant et varié, grâces légères " et naïves, naturel piquant, aisance con- " tinue, heureux abandon, art de narrer " unique; en un mot tout ce qui peut at- " tacher le cœur et charmer l'esprit s'y " trouve au degré le plus éminent. La " négligence même y est une grâce."

Sully (*Maximilien de Bethune, baron de Rosni, duc de*) né à Rosni en 1559, et mort dans le château de Villebon, au pays Chartrain, en 1641. Sully n'avoit que 11 ans, lorsqu'il fut présenté par son père à la reine de Navarre, et à Henri son fils. Florent Chrétien, précepteur de ce prince, donna aussi des leçons à Sully, qui suivit Henri à Paris. Pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, le principal du collége de Bourgogne le tint caché, et l'arracha ainsi aux assassins. Sully attaché au service du jeune roi de Navarre, ne cessa de lui rendre les plus grands services, et ne contribua pas peu, par son courage et par ses talens, aux victoires de son maître, et enfin à le faire monter sur le trône de France. Aussi habile négociateur qu'excellent guerrier, il montra dans toutes ses ambassades et surtout dans celle d'Angleterre, la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'état, le sang froid du philosophe et l'activité de l'homme de génie. De si grands services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint principal ministre, et il mit un si bel ordre dans les finances qu'en dix ans il acquitta toutes les dettes, et eut en dépôt à la Bastille des sommes considérables. Il porta l'économie dans toutes les branches de l'administration. Henri, aussi économe que lui, l'en aima davantage. Le principe dont il ne s'écarta jamais, fut d'encourager l'agriculture de préférence aux arts de luxe, et c'est sur ces arts qu'il fit porter les impôts. Parmi les maux que causa à la France, la mort de Henri IV, un des plus grands fut la disgrâce de ce fidèle ministre. Il fut obligé de se retirer de la cour. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après pour lui demander des conseils. Les petits maîtres qui gouvernoient le roi voulurent donner des ridicules à ce grand homme, qui parut avec des habits et des manières qui n'étoient plus de mode. Sully s'en apercevant, dit au roi: *Sire, quand votre père me faisoit l'honneur de me consulter, nous ne parlions d'affaires, qu'après avoir fait passer dans l'antichambre les Baladins et les Bouffons de la cour.* Sully resta toujours protestant, quoiqu'il eût conseillé à Henri IV de se faire catholique. C'est depuis sa retraite de la cour qu'il composa ses mémoires qui sont le tableau des règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, tracé par un homme d'esprit pour l'instruction des politiques et des guerriers. Ils ont l'avantage de faire connoître et par conséquent de faire aimer notre Henri IV, plus qu'aucune des histoires qu'on ait faites de ce grand homme. Ils sont fidèles dans tous les faits essentiels; mais la tournure d'esprit de l'auteur, où il entre volontiers un peu de complaisance en sa faveur, et un peu de dureté pour les autres, avertit de ne pas voir toujours les hommes et les objets dans le même jour qu'il nous les présente.

Sulzer (*Jean George*) né à Winterthur dans le canton de Zurich en 1720 et mort à Berlin en 1779. Après avoir fini dans sa patrie quelques éducations dont il s'étoit chargé, et y avoir publié, dans un ouvrage périodique, *des considérations morales sur les ouvrages de la nature*, il fut nommé professeur de mathématiques au collége de Joachim Ethal à Berlin, et bientôt après reçu à l'académie, il publia dans la collection de cette société des mémoires estimés. Son meilleur ouvrage est sa *Théorie universelle des beaux-arts*, qui annonce un penseur profond, un bon citoyen et un homme très-versé dans la littérature ancienne et moderne. Les principes en sont lumineux, et les conséquences justes. On en trouve d'excellens extraits dans la seconde édition de l'encyclopédie.

Tems (— — *du*) il est dit dans la première édition de cette collection que l'abbé du Tems a donné plusieurs ouvrages entre lesquels est le panégyrique de Saint-Louis. Le rédacteur de ces notices ne connoissant ni son panégyrique de Saint-Louis, ni ses autres ouvrages, ne peut en rien dire.

Terrasson (*Jean*) né à Lyon en 1670 et mort à Paris en 1750. Son père le fit entrer dans la congrégation de l'Oratoire qu'il quitta presque aussitôt; il y rentra de nouveau et en sortit pour toujours. Pour le punir de n'avoir pas embrassé un état qu'il n'aimoit pas, son père le réduisit à un revenu très-médiocre. Il s'en consola dans la culture des lettres. Une place à l'académie des sciences, et ensuite la chaire de philosophie Grecque et Latine lui donnèrent une aisance honnête. Il s'enrichit par le

système de Law, mais cette opulence ne fut que passagère. La fortune étoit venue à lui sans qu'il l'eût cherchée ; elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir. Ce fut toute sa vie un vrai philosophe. Ses principaux ouvrages sont sa *dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, que, pour déprimer les anciens, il a remplie de paradoxes et d'idées bizarres ; sa *traduction de Diodore de Sicile* aussi fidèle qu'élégante, mais faite pour prouver dans des notes combien les anciens étoient crédules ; enfin *Séthos*, roman moral, où l'on trouve de beaux discours, une morale saine, des réflexions fines, et des portraits bien faits ; mais dont peu de personnes ont le courage d'achever la lecture.

TERRASSON (*Gaspar*) frère du précédent, né à Lyon en 1680 et mort à Paris en 1752. Entré à 18 ans à l'Oratoire, il s'y appliqua d'abord à l'étude de l'écriture et des pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédicatioo, où il se fit un grand nom, non par des périodes vides de sens, mais par l'heureuse application des pères et des livres saints. Il cherchoit à convertir, et non à être applaudi. Ses vertus qui étoient encore supérieures à ses talens ne le mirent pas à l'abri de la persécution des constitutionnaires outrés. Forcé de quitter l'oratoire, il passa le reste de ses jours à Paris dans la pratique des vertus chrétiennes. Ses *sermons* doivent être lus avec attention par tous ceux qui se destinent à la chaire, il ne faut pas confondre cet auteur avec André Terrasson, son frère aîné ainsi que celui de Jean, dont on a des sermons, dignes également de l'attention du public.

THOMAS (*Antoine*) né dans le diocèse de Clermont, et mort dans le château d'Oullins près de Lyon en 1785. Il fut d'abord professeur de troisième au collège de Beauvais. Il s'annonça dans le monde littéraire par des *réflexions sur le poëme de la loi naturelle de Voltaire*, critique sage et modérée, dans laquelle il défend la religion avec force, mais sans fanatisme. En combattant un écrivain célèbre, il rend hommage à ses talens, plaint ses erreurs et ménage sa personne. Cet ouvrage fut suivi des *éloges du maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Du Guai-Trouin, de Sully* et *de Descartes* qui obtinrent les suffrages de l'académie et du public, et qui lui firent une réputation, à laquelle *l'éloge de Marc-Aurèle*, plein de raison et d'éloquence, mit le comble. On trouve dans ces éloges une éloqueoce abondante et vive, des réflexions pleines de chaleur et de philosophie, et des traits mâles et énergiques ; mais en même temps une monotonie qui fatigue, des pensées gigantesques, trop de comparaisons entassées les unes sur les autres, un trop grand usage de mots abstraits, en un mot peu de ce naturel qui attache et qui entraîne dans nos grands orateurs. Le style de son *essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* vaut mieux, ainsi que celui de son *essai sur les éloges*, ouvrage distingué par des images brillantes, des pensées fortes, des idées justes, des jugemens sains, des connoissances variées et des recherches intéressantes sur les orateurs anciens et modernes. Cet essai est le meilleur ouvrage de Thomas. Thomas étoit aussi poëte. On trouvera dans cette collection son *ode sur le temps*. Son *épître au peuple* et son poëme de *Jumonville* sont des productions d'une imagination noble et élevée, la versification en est belle ; mais en général elle est trop travaillée et trop monotone. Thomas n'a pas connu les grâces du naturel et de la simplicité.

TOUR (*Bertrand de la*) né à Toulouse et mort à Montauban en 1781 dans un âge avancé. Ceux qui ont connu l'abbé de la Tour se sont tous réunis à dire que c'étoit un homme de bien, qui donnoit l'exemple des vertus qu'il prêchoit. Son zèle lui fit entreprendre des missions dans les pays lointains ; et sa charité se répandit en abondantes aumônes. Voilà son éloge, mais à ces vertus il joignit la rage d'écrire, et malheureusement dépourvu de style et de goût, il confondit tous les genres. Ses *cantiques*, qu'on faisoit chanter dans les retraites, n'étoient qu'une mauvaise prose rimée ; ses *panégyriques*, qu'un amas incohérent de figures et d'images, et ses *sermons*, que des lieux communs de morale sans liaison et sans suite. Quant à ses *réflexions sur le théâtre* si elles sont une preuve de son zèle, elles le sont peu de ses talens.

TOUR-DUPIN (*Jacques-François-René de la*) né en Dauphiné en 1741 et mort en 1765. Il s'adonna à la chaire, et s'y fit un nom. Il prêcha avec applaudissement à la cour et dans la capitale. Son panégyrique de Saint-Louis prêché devant l'académie Françoise avoit mérité le suffrage de cette compagnie. Le style des discours de l'abbé de la Tour-Dupin a de l'élégance et du brillant : mais en général la recherche s'y fait trop sentir. L'antithèse y revient sans cesse. On y trouve encore, et ce reproche est fondé, peu de justesse dans l'application de l'écriture.

TOURNEUR (*Pierre le*) né à Valognes en 1736 et mort à Paris en 1788. Sa vie a été un cours de vertus privées et de philosophie pratique. Sa *traduction des nuits d'Young* eut un succès extraordinaire. Il s'en fit en peu de temps plusieurs éditions. Le traducteur, qui connoissoit le gout de sa nation, mit en note tout ce qui auroit pu le choquer, et par ces retranchemens et par d'autres changemens qu'il se permit, il fit aimer cet ouvrage aux femmes mêmes. Dans la capitale et dans les provinces, tout

le monde lut Young. Depuis ce succès, il continua à donner des traductions de l'Anglois. Ses *méditations d'Hervey* n'eurent pas le même succès. Quant à la traduction de Shakespeare, elle fut peu goûtée. Voltaire l'attaqua avec violence: mais s'il eut raison dans le fond, il eut tort dans la manière. Ce n'étoit pas par des injures grossières qu'il pouvoit montrer les fautes du traducteur, mais en faisant voir qu'il n'avoit pas entendu l'original en plusieurs endroits, ce qui est vrai.

TRESSAN (*Louis-Elizabeth de la Vergne, comte de*) né au palais épiscopal du Mans en 1705 et mort à Paris en 1783. Le comte de Tressan fut placé à la cour auprès de Louis XV, et profita de l'éducation qu'on donna au jeune monarque, auquel il eut le bonheur de plaire. Colonel à l'âge de 17 ans, il suivit la carrière militaire, et parvint au grade de Lieutenant-Général. Un *mémoire sur l'électricité* lui ouvrit l'entrée de l'académie des sciences. Grand-Maréchal-des-logis auprès du roi Stanislas, il fit le principal ornement de la cour de ce prince par sa gaieté, ses saillies et sa manière de tout dire sans faire rougir. Son caractère étoit affable, poli, prévenant, il étoit jaloux de plaire même à un enfant. Il eut le malheur dans sa jeunesse de se faire des ennemis par des couplets qui lui attirèrent une disgrâce passagère, mais il réprima, dans un age avancé, ce penchant à la satire. Il engagea le roi Stanislas à fonder l'académie de Nancy. Les discours qu'il y prononça sont écrits avec élégance, comme tous ses autres ouvrages, dont les principaux sont des *réflexions sommaires sur l'esprit*, composées pour l'éducation de ses enfans, ouvrage plein de goût et d'instruction digne d'un père sage et d'un homme éclairé, qui prouve combien le comte de Tressan respectoit les principes sacrés de la religion et les devoirs de l'honneur; des *Romans de chevalerie*, extraits des anciens, mais embellis de tout ce que l'élégance et le goût peut donner d'agrément à ces sortes de compositions; une traduction de l'Arioste dont l'abbé de Lille a dit: *vous avez traduit un poëme, et M. Mirabaud a traduit un roman*; mais qui néanmoins n'est pas toujours fidèle; des poésies qui réunissent ordinairement la finesse d'un bel-esprit à la grâce d'un homme du monde. Il peint lui-même son style en disant dans la préface de son Amadis; *les grâces pourront sourire en me lisant, mais j'espère ne les jamais forcer à rougir.* Il a été de l'académie Françoise.

TRUBLET (*Nicolas-Charles-Joseph*) né à Saint-Malo en 1697 et mort dans la même ville en 1770. L'abbé Trublet débuta à l'âge de 20 ans dans la carrière des lettres par des *réflexions sur Télémaque*, qui le firent connoître de la Motte et de Fontenelle. Sans ambition, il préféra la culture des lettres à l'avancement que le cardinal de Tencin lui faisoit espérer. Il a publié des *essais de littérature et de morale*, qui méritent d'être connus par l'esprit d'analyse, la sagacité, la finesse et la précision qui y règnent; il y a néanmoins de temps en temps des choses trop communes, et peut-être même qui ne sont pas justes. Ses autres ouvrages qui sont des *panégyriques*, et des *mémoires sur la Motte et sur Fontenelle*, sont peu estimés. Ayant inséré dans des *réflexions sur l'éloquence*, des jugemens sur quelques ouvrages de Voltaire, il s'attira la haine de ce poëte qui ne cessa depuis de l'accabler de sarcasmes.

VADÉ (*Jean-Joseph*) né en 1720 à Ham en Picardie, et mort à Paris en 1757. Vadé eut une jeunesse si fougueuse et si dissipée, qu'il ne fut jamais possible de lui faire faire ses études: mais la lecture de nos bons livres suppléa à ce défaut de connoissances. Il a été le créateur du genre *Poissard*, qui a pour objet de peindre le peuple. On l'a appelé le Teniers de la poésie. On a recueilli toutes ses pièces où l'on trouve du naturel et de la simplicité, et qui attachent par la gaieté qui en fait le fonds: mais peu de personnes peuvent les lire, à cause du jargon du peuple qu'il n'est pas aisé d'entendre. Vadé mourut très-jeune; son goût pour le plaisir hâta la fin de ses jours. Il fut universellement regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

VALLIERE (*Louis-César de la Baume le Blanc, duc de la*) né en 1708 et mort en 1780. Le duc de la Vallière aima et cultiva les lettres dès sa jeunesse: il fit de longues recherches sur notre théâtre, et le fit connoître depuis son origine jusqu'à nous. On connoit aussi de lui de jolies petites pièces de vers où il y a du naturel et de la simplicité.

VAUVENARGUES (*N—— Marquis de*) né en Provence, et mort en 1747 ou 1748. Il servit de bonne heure, et par conséquent ne fit que des études légères; mais avec le secours des bons livres, et un esprit porté à la réflexion, il acquit de grandes connoissances, un jugement sain, un tact sûr et la vraie éloquence. Son *introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes* est distinguée par l'énergie, la solidité et la profondeur des pensées. On y trouve cependant des idées qui tiennent du paradoxe, et d'autres dont on peut abuser contre la religion. Mais Vauvenargues ayant au lit de la mort rétracté tout ce qui pourroit être contraire aux vrais principes, si par hasard il lui étoit échappé quelque chose contre son intention, il est juste de ne pas lui supposer des desseins qu'il n'a jamais eus. Ses jugemens sur

les auteurs du siècle de Louis le grand sont faits de main de maître. Il est le premier qui ait assigné à Racine sa véritable place. Si la mort n'eût pas enlevé Vauvenargues dans le moment où son esprit dans sa force étoit capable de porter la lumière dans les objets relatifs à la métaphysique et à la morale, la France eût eu un autre la Bruyère.

Velly (*Paul-François*) né près de Fismes en Champagne et mort à Paris en 1759. Après avoir passé 11 ans chez les jésuites, il les quitta, et se livra tout entier aux recherches historiques. Ce qu'il a publié de l'histoire de France vaut mieux que ce qu'on avoit jusqu'à lui, mais est bien loin de la perfection qu'on en attendoit d'après le plan qu'il s'étoit proposé. Ennemi des priviléges du Clergé, il les a passés sous silence avec une affectation marquée; il s'est trompé sur d'autres points essentiels en adoptant sans examen les opinions des autres. Son style, sans avoir rien de remarquable, est aisé, simple, naturel et assez correct. Au reste, c'étoit un homme réglé dans sa conduite, sincère et solide dans l'amitié, ferme dans les vrais principes de la religion et de la morale, et aimable dans le commerce de la vie.

Ventadour (*N— duchesse de*) amie de Mde. de Maintenon qui lui reconnut beaucoup de mérite, elle fut nommée gouvernante de Louis XV, et remplit cette fonction avec zèle. Louis XV conserva toujours pour elle non-seulement de l'amitié, mais même de la reconnoissance.

Vertot d'Œubeuf (*René-Aubert de*) né au château de Bennerot en Normandie, l'an 1655, et mort à Paris en 1735. Il entra chez les Capucins, malgré l'opposition de sa famille, mais les austérités de ce corps ayant dérangé sa santé, il passa chez les chanoines réguliers de Prémontré. Las de vivre dans des solitudes, il vint à Paris et y prit l'habit ecclésiastique. Ses talens, que le cloître n'avoit pas étouffés, l'y firent bientôt connoître, et lui procurèrent de puissans protecteurs. Le grand maître de Malte le nomma historiographe de l'ordre, l'associa à ses priviléges, lui permit de porter la croix, et lui donna même une commanderie. Vertot jouit dès-lors tranquillement de sa fortune dans le sein des lettres et de l'amitié. C'étoit un homme d'un caractère aimable, qui avoit cette douceur de mœurs, qu'on puise dans le commerce des compagnies choisies et des esprits ornés. Son imagination étoit brillante dans sa conversation comme dans ses écrits. Ami fidèle, sincère, officieux, empressé à plaire, il avoit autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit. Quant à ses ouvrages, et à leur caractère, voyez son article § 252 du second livre de cette collection.

Villaret (*Claude*) né à Paris en 1715 et mort dans la même ville en 1766. Villaret fit de bonnes études, mais les passions qui agitèrent sa jeunesse l'empêchèrent d'abord d'en profiter. Il commençoit à suivre son goût pour les lettres, lorsque des affaires domestiques l'obligèrent de quitter Paris et de prendre le parti du théâtre. Il débuta à Rouen sous un nom emprunté, et il fut applaudi. Il sentit bientôt du dégoût pour un état qu'il n'aimoit pas et qu'il avoit embrassé par nécessité. Il renonça au theatre, et se retira à Paris, où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de s'en éloigner. Nommé premier commis de la Chambre des Comptes, il y eut occasion de connoitre les vraies sources de l'histoire de France. Velly étant mort, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. Cette continuation offre des recherches intéressantes et des anecdotes curieuses; mais il y a des longueurs, trop d'écarts, et une foule de détails qui ne doivent pas entrer dans une histoire générale. Son style est élégant et plein de feu; mais il manque de temps en temps de cette précision, et de cette simplicité qui convenoit au genre. Il se montre trop souvent plus poëte qu'historien.

Viscléde (*Antoine-Louis Chalamond de la*) né à Tarascon en Provence en 1692, et mort à Marseille en 1760. La Viscléde se fit connoître dans le monde littéraire par le grand nombre de prix qu'il remporta dans les différentes académies du royaume. Mais toutes ces couronnes ne lui auroient pas assuré un nom, si par son zèle pour les lettres, il ne s'étoit pas acquis des droits aux hommages de la postérité. Il n'y a dans ses ouvrages soit en prose soit en vers rien qui les mette au-dessus d'une foule d'autres, dont on ne parle plus. D'ailleurs il manquoit de goût; la finesse de l'esprit étoit à ses yeux le vrai talent; les graces du naturel lui échappoient. Fontenelle et surtout la Motte étoient ses auteurs favoris, et cela devoit être; il avoit à-peu-près, quoique dans un degré bien inférieur, la tournure de leur esprit. Mais ce qui doit le rendre cher à tous ceux qui aiment les lettres, c'est que pendant qu'il remplissoit avec distinction la place de secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille, il ne cessa pas d'encourager le talent, de servir de guide aux jeunes gens qui le consultoient, et de répandre dans son pays l'amour des beaux-arts.

Voiture (*Vincent*) né à Amiens en 1598 et mort à Paris en 1648. Voiture qui a eu une si grande réputation de son temps n'est plus lu aujourd'hui, et il faut convenir qu'il mérite peu de l'être. Ses lettres, à un très-petit nombre près, sont remplies d'affectation, de jeux de mots puérils, et de plai-

santeries froides. La contrainte y règne, et l'on sent qu'elles sont le fruit d'un long travail. Le rédacteur de cet article avoue de bonne foi qu'il n'a jamais pu en achever la lecture: et comment pouvoir lire un auteur qui, selon l'expression de la Harpe, ressemble à ces plaisans de profession, à ces bouffons de société, qui se croyant toujours obligés de faire rire, pour deux ou trois traits heureux qu'ils rencontrent, se permettent cent sottises. A l'égard de sa versification, elle est lâche, diffuse et incorrecte, et souvent prosaïque jusqu'à la platitude. L'académie Françoise dont il étoit membre, prit le deuil à sa mort: honneur qu'elle n'a plus accordé depuis.

VOLTAIRE (*Marie-François Arouet de*) né à Paris en 1694 et mort dans la même ville en 1778. Voltaire annonça dès ses premières années, la flexibilité de son génie et l'activité de son imagination. Il fit ses études au collége de Louis le grand, sous le père Porée, et ces études furent brillantes. On a conservé de lui des morceaux écrits à l'âge de 12 à 14 ans, qui ne se sentent point de l'enfance. Admis presqu'au sortir du collége dans la société de Chaulieu, de la Fare, du duc de Sully, du Grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars, etc. il y puisa ce goût naturel et cette plaisanterie fine qui distinguoient la cour de Louis XIV. Cette société ne le corrigea point du penchant à la satire qui lui causa par la suite bien des désagrémens, des disgraces et des chagrins. On l'accusa d'être l'auteur des *Philippiques;* il fut enfermé à la Bastille près d'un an. Il avoit déjà donné *Œdipe:* le régent fut si charmé de cette tragédie qu'il lui rendit la liberté. Ce fut vers l'an 1720 qu'il fit un voyage à Bruxelles; il y vit Rousseau et se brouilla avec lui. De retour à Paris, il donna deux tragédies qui tombèrent. Ces mortifications jointes à celles que son génie indépendant, sa façon de penser sur la religion et son caractère bouillant et caustique lui occasionnoient, l'obligèrent de passer en Angleterre, où il fit imprimer la *Henriade*. Le roi George I et surtout la princesse de Galles, lui accordèrent des gratifications et lui procurèrent beaucoup de souscriptions. Ce fut l'origine de sa fortune. Il revint à Paris, qu'il fut bientôt obligé de quitter: Ses *Lettres philosophiques* furent brûlées par la main du bourreau, et lui-même décrété de prise de corps. Il se retira pendant plusieurs années à Cirey, chez la marquise du Chatelet: c'est du fond de cette retraite qu'il fit connoître à la France la philosophie de Newton; et qu'il donna *Alzire*, un de ses chefs-d'œuvre tragiques, qui fut bientôt suivi de *Mahomet*, et deux ans après de *Mérope*. C'est après cette pièce qu'il obtint les faveurs de la cour. Il fut comblé de grâces: il pouvoit vivre heureux, mais l'inquiétude de son esprit lui fit perdre tous ces avantages. Il se retira en Prusse où le roi l'appeloit depuis long-temps. Il en reçut une pension considérable, la clef de Chambellan, et la croix de son ordre. Son amour pour l'argent, et sa vanité étoient satisfaits: mais son penchant à l'indépendance ne l'étoit pas, et encore moins son esprit de domination. Il se brouilla avec Maupertuis, et cette brouillerie fut suivie de celle avec le roi. Il quitta Berlin, et après avoir passé près d'un an à Colmar, il acheta une maison de campagne près de Génève: il lui donna le nom de Délices. Il y auroit vécu tranquille: mais ayant eu l'imprudence d'exciter la fureur des deux partis qui divisoient cette république, il se vit encore privé de cet asile. Il se fixa enfin dans une terre à une lieue de Génève, dans le pays de Gex. C'étoit un désert presque sauvage: il le peupla, l'enrichit et le fertilisa. Il répandit le bonheur autour de lui, sans en jouir lui-même. Toutes les passions qui avoient agité sa vie l'y suivirent. C'est là qu'il s'érigea un tribunal, où il jugea presque tout le genre humain, jusqu'au moment où ayant enfin obtenu la permission de revenir à Paris, il alla y chercher des honneurs inconnus jusqu'à lui, et la mort. Peu de personnes ont eu plus de souplesse dans le caractère: il changeoit de forme selon les circonstances. Il avoit été frondeur à Londres, courtisan à Versailles, chrétien à Nancy, et incrédule à Berlin. Dans la société, il jouoit tour à tour les roles d'Aristipe et de Diogène. Il recherchoit les plaisirs, les goûtoit et les célébroit, s'en lassoit et les frondoit. Par une suite de ce caractère, il passoit de la morale à la plaisanterie, de la philosophie à l'enthousiasme, de la douceur à l'emportement, de la flatterie à la satire, de l'amour de l'argent à l'amour du luxe, de la modestie d'un sage à la vanité d'un grand seigneur. C'est à cette mobilité qu'on doit attribuer et les grands traits de morale qui embellissent quelquefois ses ouvrages, et le cynisme qui les déshonore si souvent. Ce qui assurera à Voltaire un des premiers rangs parmi les génies qui ont illustré la France, c'est 1o. la *Henriade*, qui, quoique défectueuse dans le plan et dans l'ensemble, est pleine de beautés de détail; 2o. une dizaine de *tragédies*, dans lesquelles il a porté le pathétique au plus haut point, et qui le placent à côté de Corneille et de Racine; 3o. un grand nombre de *poésies fugitives*, supérieures à tout ce qu'on connoît dans ce genre par la tournure ingénieuse, la finesse, la légèreté, la grâce qu'il donne à la louange et à la satire. Toutes ses autres poésies ne seront plus recherchées dans peu de temps. On distinguera dans ses ouvrages en prose, *Memnon, Zadig, Babouc, l'histoire de Charles XII, le siècle de Louis XIV,*